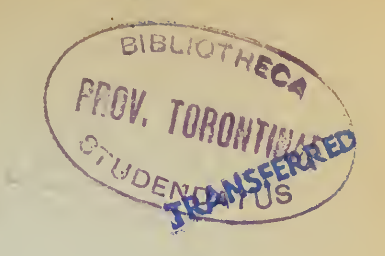
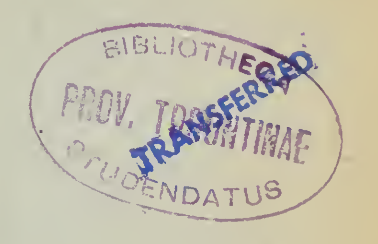
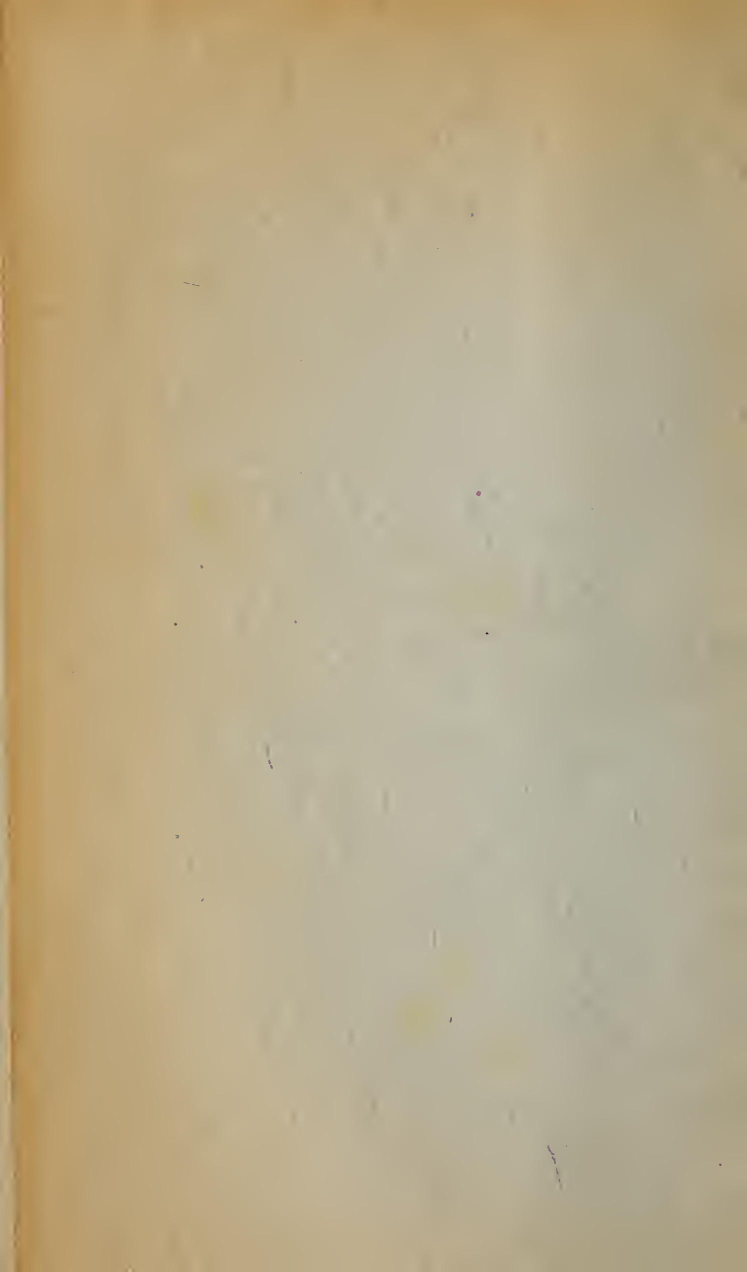

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 3158


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED



JÉSUS-CHRIST

ÉTUDIÉ EN VUE DE LA PRÉDICATION

DANS SAINT THOMAS D'AQUIN

II



TYPOGRAPHIE
EDMOND MONNOYER



AU MANS (Sarthe)

JÉSUS-CHRIST

ÉTUDIÉ

EN VUE DE LA PRÉDICATION

DANS

SAINT THOMAS D'AQUIN

Par M. l'Abbé DOUBLET

CHANOINE D'ARRAS

Auteur de SAINT-PAUL, DES PSAUMES ET D'AUTRES OUVRAGES ÉTUDIÉS EN VUE DE LA PRÉDICATION

Ouvrage honoré des approbations de NN. SS. les Évêques d'Arras, de Luçon, de Poitiers, Saint-Brieuc, du Mans et d'autres Prélats.

DIXIÈME ÉDITION

TOME DEUXIÈME

PARIS

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS

69, RUE DE RENNES, 69

1889

CHAPITRE CINQUIÈME

LA VIE PUBLIQUE

La scène s'agrandit : le soleil de justice se dégage des épaisses nuées où il lui plut de se dissimuler durant trente années ; il monte au firmament du monde pour l'illuminer des splendeurs de sa vie publique. Trente années de silence, de solitude, de pauvreté et d'anéantissement profond furent données à l'expiation de l'orgueil humain si obstiné à se produire, si irrité des voiles de la vie humble et obscure : il est temps que le monde contemple son Dieu incarné, son Rédempteur et son modèle : il est temps que le médecin s'approche du malade pour guérir ses longues et cuisantes blessures, et que la Vie rappelle les morts de l'horreur du tombeau. La terre demande à entendre cette voix divine, à contempler ces œuvres, à jouir de ces miséricordes. O Jésus, « fort de votre beauté et de l'empire de vos charmes, avancez en triomphateur et régnez[1] ! »

[1] Psal.

Deux belles études nous sont ici proposées par saint Thomas. Nous devons tout d'abord contempler la divine Personne, les titres, les fonctions, les merveilleuses œuvres du Dieu-Homme qui sort de sa retraite, s'avance au milieu du monde, et aborde la vie publique. Puis il nous faut jeter sur cette vie publique du Christ regard d'ensemble, et l'embrasser dans les trois scènes qui la limitent et la caractérisent : la préparation, l'action, la récompense ; baptême, lutte, transfiguration

La première étude nous révélera les convenances de cette vie publique ; la seconde, ses hautes et fécondes œuvres.

I

LES CONVENANCES DE LA VIE PUBLIQUE

Que devait être au milieu des hommes le Verbe incarné Rédempteur des hommes ? Si nous réunissons en synthèse l'enseignement entier de saint Thomas, nous voyons que Jésus-Christ dans sa vie publique, conversant avec les hommes qu'il venait éclairer, guérir, sauver, devait se présenter au monde, à la fois comme homme humble et pauvre, comme docteur, comme thaumaturge, comme prêtre. Il faut cette vie publique pauvre pour frapper l'orgueil et l'abattre d'un grand coup : il faut la prédication de la doctrine, pour dissiper l'ignorance, et fonder sur d'inébranlables bases le règne de la foi : il faut le miracle pour appuyer cette foi, soumettre les intelligences et amener le monde à la reconnaissance et à la confession, qui seules le doivent sauver, de la venue du Fils de Dieu dans la chair

de sa mission divine, de sa rédemption toute-puissante, de ses pouvoirs sans limite : enfin il faut le sacerdoce, qui est le sommet même de tout le mystère de l'Incarnation, l'entière réalisation des plans divins, la glorification suprême de Dieu, et la rédemption complète et éternelle de l'homme. Parcourons, sous la conduite du grand Docteur, cette magnifique suite de doctrine et d'enseignements.

I. — La première chose à démontrer c'est sans doute que Jésus-Christ devait couronner sa carrière en ce monde par la solennité de la vie publique. Il était « la vérité; » il était « la lumière du monde, » et nul, comme il le disait lui-même, « n'allume la lumière pour la placer sous le boisseau. » Le jour devait donc venir où cette voix divine se ferait entendre et ces œuvres divines s'exposeraient aux regards. Le Dieu qui disait : « je vous ai donné le premier l'exemple, afin que vous agissiez comme vous m'avez vu moi-même agir; « ce Dieu modèle et réformateur de l'humanité, devait l'appeler à sa divine école, parler et agir devant elle pour « illuminer sa vie, » éclairer sa route, et lui devenir, par l'éclat de l'exemple et la puissance de la prédication, « sa voie, sa vérité et sa vie. » Jésus-Christ n'était pas seulement Modèle et Docteur, il était et surtout Sauveur, chargé de rassembler « les brebis perdues d'Israël, » d'appeler à lui les pécheurs, afin de toucher de sa main divine leurs plaies vives et les rendre à la santé et à la vie. Courses infatigables, recherches incessantes, prédications de tous les jours, entretiens publics, colloques intimes, *publicè et per domos*, comme dit saint Paul ; œuvres de toutes sortes, dévouement de tout nom, soin

des infirmes, instruction des ignorants, guérison et consolation des malades, délicieuses caresses aux enfants, objurgations sévères aux pécheurs scandaleux et obstinés, conseils, exhortations, amour, consolation à tous: voilà la vie de l'Apôtre: et ce devait être celle du Dieu que saint Paul appelle « l'Apôtre de notre confession, » le Fondateur de notre religion, le Pontife de notre salut, « l'Auteur et le Consommateur de notre foi. » Ajoutons qu'une œuvre capitale de Jésus-Christ était la formation de ses prêtres. C'est d'eux, après lui, qu'allait dépendre le salut des âmes d'une extrémité à l'autre du monde, et dans toute la durée des temps. Trois ans sont consacrés à cette œuvre ; la plus rapide lecture de l'Évangile suffit à montrer combien elle l'absorbe et comment toutes les autres y sont subordonnées. Il s'entoure de ses apôtres, mène avec eux la vie commune, se lie à eux de la manière la plus étroite, leur consacre des entretiens intimes, et, dans ses discours publics, tient soigneusement les yeux fixés sur eux afin de voir s'ils profitent à son école et seront aptes à reprendre sa grande et formidable mission. La foule, tout ardente qu'elle soit à s'attacher à ses pas, le quitte à de fréquents intervalles; ses apôtres, ses prêtres, ne se séparent de lui que rarement et pour un instant. Ensemble ils se livrent à d'infatigables courses apostoliques, ensemble ils évangélisent, ensemble ils guérissent « toute infirmité, » et livrent à l'enfer les plus victorieux combats : la milice sacrée se forme, s'aguerrit, s'exerce à tous les genres de travaux, d'attaques et de défenses sous les yeux de son chef; le sacerdoce catholique ne fera que reproduire dans tous les siècles la vie du Pontife-Dieu qu'il aura vu à l'œuvre et dont il aura entendu jour par jour les enseignements.

Une troisième raison que donne saint Thomas de la vie publique de Jésus-Christ, si elle est moins profonde, est plus touchante. L'humanité avait peur de Dieu. Depuis la sentence de l'Éden et l'éclat formidable du Sinaï, l'idée de Dieu gardait pour l'homme je ne sais quoi de terrible, d'effrayant. Après Adam, et saisi de la même terreur, à chaque appel de son Dieu, l'humanité cherchait l'épaisseur du feuillage pour y cacher le remords de son crime et y dissimuler les hontes de sa nudité. Que fera Dieu ? Il viendra à cette humanité tremblante et éperdue. Il rendra sa voix si douce, son aspect si humble et si serein, son attitude si tranquille, ses dehors si engageants et si suaves, que l'homme effrayé d'abord, dissipera bientôt ses craintes, et après s'être jeté la face contre terre en s'écriant avec Pierre : « retirez-vous de moi, je suis un pécheur! » s'enhardira jusqu'à poser avec Jean sa tête sur la poitrine du Dieu d'amour. « En se mêlant aux hommes et en vivant avec eux dans une douce familiarité, » il leur rendait la confiance de s'approcher de lui. Aussi saint Matthieu raconte-t-il, « qu'un jour où il était assis à table dans la maison, des publicains et des pécheurs en grand nombre venaient et s'asseyaient avec Jésus et ses disciples [1]. »

Mais, se demande le Docteur Angélique, la vie publique sera-t-elle à ce point la vie du Verbe incarné, Médiateur et Sauveur, que la contemplation et la prière n'y trouvent aucune place ? Comment le supposer dans le divin Suppliant dont saint Paul dit que « durant les jours de sa vie mortelle, il offrait des supplications et des prières avec un grand cri et des torrents de larmes? » Jésus-Christ mêlait largement la prière à l'action

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XL, art. 1.

et bien souvent l'Évangile nous le montre se retirant à l'écart dans la solitude. Pourquoi et où? Tout est ici rempli d'instruction et de mystères. Saint Thomas assigne trois causes à ces retraites saintes. Jésus-Christ indiquait à ses prêtres la légitimité des relâches et des repos accordés à une nature trop brisée par les labeurs de l'apostolat; mais plus encore il avait à cœur de leur apprendre à son exemple à se ménager ces temps de solitude, de recueillement et de prière, où l'âme dissipée et desséchée au tumulte de la vie active, ravive sa piété, retrempe ses forces, et se prépare à affronter de nouveaux combats et à opérer saintement de nouvelles œuvres. Une troisième raison de ces retraites profondes que Jésus-Christ faisait succéder aux labeurs de son apostolat et aux triomphes de sa parole, nous est ainsi assignée par saint Thomas: « Quand le Seigneur se retirait de la foule, c'était parfois pour nous apprendre à fuir ses faveurs et ses applaudissements [1]. »

L'Évangile nous marque trois différents lieux où Jésus, après les fatigues et les tumultes de la vie active, aimait à donner à sa sainte âme le loisir de la prière et de la contemplation : la mer, la montagne, le désert. Sur l'océan, il apaisait l'agitation des flots moins mutinés que nos passions, moins mobiles que notre inconstance, moins tumultueux que nos tumultueuses dissipations. La montagne, c'est l'élévation de l'âme, son essor magnanime au-dessus des choses terrestres. Le désert, c'est l'apaisement de l'esprit et du cœur, c'est le silence, c'est le calme, où Dieu se fait entendre, et où expirent les bruits de ce monde [2].

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XL, art. 1, ad tertium. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XL, art. 1.

2. Il fallait au Christ Rédempteur une vie publique; mais quelle en devait être la physionomie ? Sous quel aspect se présente-t-elle à nous ? Voici les prophètes : ils vivent solitaires, battus de tous les orages, écrasés sous tous les genres de pénitence et d'austérités; « errant çà et là, couverts de peaux de brebis, de « tuniques de poil de chèvres, s'engageant dans les « solitudes, dans les montagnes, dans les antres, dans « les cavernes de la terre. » Voici le nazaréen dont le fer ne taille pas la chevelure, et qui ne touche ni au vin ni à aucune liqueur fermentée. Voici tout proche de Jésus, le saint Précurseur qui mène au désert la vie d'un ange, entièrement dégagé des choses terrestres, sans contact avec les perversités de ce monde, et n'approchant de la foule que pour lui jeter son grand et formidable mot de « pénitence. » Sera-ce là la vie du Christ? Se montrera-t-il au monde dans le prestige d'une austorité extraordinaire ? Paraîtra-t-il comme ces saints qui ne nous semblent plus en rien tributaires des nécessités de la nature; sans ressemblance avec les autres hommes, mais devenus comme les visions d'un monde supérieur? Non. Une parole de saint Matthieu, étonnamment profonde dans sa simplicité, tranche la question et fixe le genre de vie que le Fils de l'homme se choisit au milieu des hommes : *Venit Filius hominis manducans et bibens.* O délicieuse miséricorde! O divine condescendance! Que ne pouvait pas faire celui que « Dieu brisait pour nos crimes, » et qui ne songeait lui-même qu'à pleurer et qu'à expier ? A quelles austérités extraordinaires ne pouvait pas se livrer l'Homme-Dieu Victime, dont « toute la vie devait être une croix et un martyre perpétuel ? » Quels spectacles de mortification inouïe pouvaient se dérouler aux regards et attirer les foules

bien plus puissamment que le désert et l'effrayante austérité du Précurseur? Mais les faibles, mais les humbles, mais le commun des âmes fidèles, mais l'immense foule des enfants de Dieu, incapables de ces extrémités glorieuses et faits pour la vie ordinaire, où sera leur modèle ? Que deviendra leur consolation ? Rédempteur de tous, Jésus-Christ, par un conseil de divine sagesse et d'immense charité, se plaça au centre de l'existence; ni trop haut, ni trop bas; il embrassa la vie ordinaire et commune, afin d'être le spectacle accessible à tous, le modèle de tous, le soutien de tous. La même charité qui lui avait fait rejeter l'appareil de la Majesté suprême et l'avait recouvert des plus humbles dehors, lui choisit une manière de vivre simple, douce, facile, telle que les plus pusillanimes pussent prendre courage, et se mettre hardiment à la suite du divin guide que Dieu leur envoyait. « Destiné, non pas à la vie solitaire, mais à la vie au milieu du monde, il fut très-convenable que l'Homme-Dieu embrassât le genre de vie de tous, et se fit, comme le dit l'Apôtre, *tout à tous*[1]. »

Mais cette vie, en même temps qu'elle devait être facile et commune, devait garder, dans une pauvreté extrême, l'empreinte sacrée de l'expiation. Jésus-Christ nous apparaît constamment sous l'aspect du pauvre ; *Ego sum pauper*, avait-il dit de lui par avance; et, rendant sa position dans toute sa réalité terrible, il put avouer durant les jours de son rude pèlerinage que moins fortuné que la bête fauve des champs, *le Fils de l'Homme n'avait pas où reposer sa tête.* Pourquoi une si extrême pauvreté ? Jésus-Christ était à la fois Apô-

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XL, art. 2.

tre, Rédempteur, Modèle, Fondateur : quatre titres qui réclamaient, selon saint Thomas, la pratique de la pauvreté. La condition essentielle de l'apostolat, c'est la liberté. L'Apôtre n'a plus de lien en ce monde; il ne se fixe nulle part; nulle part il ne réclame une parcelle des biens terrestres, ni des plaisirs, ni des honneurs, ni des jouissances de la vie. Or ce détachement absolu, ce désintéressement complet, c'est la pauvreté dans sa réalité la plus sublime et sa plus grande profondeur[1]. Un touchant mystère était renfermé dans la pauvreté de l'Homme-Dieu. L'Église appelle l'Incarnation un *admirable commerce,* et ce mot, l'Apôtre l'explique ainsi : « Vous savez la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, et comment il est devenu pauvre pour vous, alors qu'il était riche, afin que de sa pauvreté vous devinssiez riches à votre tour. » C'est tout le fruit de la Rédemption. L'homme coupable perd d'un coup son immense fortune, est chassé de son domaine, dépouillé de ses biens, jeté nu dans l'exil, condamné à travailler la glèbe qui ne lui rendra pour prix de ses sueurs quotidiennes qu'un pain rare et souvent bien amer. C'est là l'humanité déchue que le Verbe prend en pitié, et qu'il vient enrichir ; il s'empare de sa pauvreté et lui livre ses propres richesses; il saisit les haillons de la pauvreté et s'en couvre, tandis qu'il étend sur les épaules de l'homme indigent et esclave la pourpre des rois; lui-même, tombé en exil, chassé de l'hôtellerie dès sa naissance, est poussé par la pauvreté jusqu'à « n'avoir pas durant sa vie où reposer sa tête; » et l'homme

[1] Oportet prædicatores verbi Dei, ut omninò vacent prædicationi, omnino a sæcularium rerum cura esse absolutos : quod facere non possunt.

reçoit pour demeure le palais des Cieux; Jésus-Christ se dépouille de tout et nous revêt de tout; il est pauvre, et nous sommes riches, « riches de tous les biens imaginables, » dit saint Paul, *omnia possidentes* [1] ! Nous l'avons vu plus haut, l'œuvre capitale était pour Jésus-Christ dans sa vie publique la formation de ses premiers prêtres, qui devaient eux-mêmes, à leur tour, faire sentir à toute la suite du sacerdoce catholique l'influence des leçons divines qu'ils n'avaient reçues qu'à charge de les transmettre. Or de toutes les vertus du prêtre la plus indispensable est le désintéressement. Homme du ciel, homme de l'éternité, le prêtre ne peut plus toucher aux richesses terrestres, ni se laisser enchaîner dans les liens de la cupidité. S'il le souffre, si le peuple voit, sous la majestueuse grandeur d'une vie divine et d'une toute céleste domination, l'étroit calcul de la prudence, les préoccupations de l'intérêt; et dans l'ambassadeur des Cieux, le vulgaire acquéreur des biens de la terre, son œuvre est blessée à mort, son prestige est tombé, son autorité méconnue, sa parole méprisée : c'est « le sel affadi qu'on foule aux pieds, » c'est « la lumière éteinte, » c'est la royauté déchue, et celui qui est le salut du monde en devient le plus pernicieux corrupteur. Aussi avec quel soin jaloux et quelle intrépidité invincible le clergé catholique met sa fière et divine indépendance sous la garde de la pauvreté. Avec quel noble orgueil il crie au monde: « Ce ne sont pas vos biens que nous demandons, c'est vous

[1] Sicut mortem corporalem assumpsit ut nobis vitam largiretur spiritualem, ita corporalem paupertatem sustinuit ut nobis divitias spirituales largiretur. (D Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XL. art. 3.)

mêmes et vos âmes[1] ! » « Non ! notre gloire, rien au monde n'en arrêtera le cours[2] ... » Et quelle est cette gloire ? « C'est pour nous de prêcher l'Évangile sans y chercher la richesse[3]. » Et où le clergé catholique a-t-il, durant sa longue carrière, puisé cette magnanime égalité de la vertu « qui sait jouir de l'abondance, comme subir le dénûment, » prête aux deux, soit à la détresse soit à la jouissance ? » Dans le vivifiant spectacle de son Chef réduit à l'indigence et connaissant la torture de la faim[4]. Enfin la pauvreté de Jésus-Christ, et après lui celle de ses apôtres et de ses prêtres, rentrait, comme partie essentielle, dans les vues de Dieu sur la conversion et la conquête du monde par l'Évangile. Tout devait être et paraître divin dans cette œuvre : Dieu voulait s'y montrer partout, et l'homme ne devait y être vu nulle part ; « afin, dit l'Apôtre, que la chair ne s'élève pas orgueilleusement contre Dieu. » Tout ce que l'homme a de ressources pour faire réussir une grande entreprise sera écarté ; gloire, puissance, crédit, richesse, Dieu refuse tout : le rebut, le néant, le rien, ce que le monde méprise, dédaigne et repousse, voilà ce que Dieu ramasse, réunit dans sa main divine, et emploie à son ouvrage : quelques pauvres, rassemblés et commandés par un plus pauvre, une doctrine traitée de folie, une législation repoussante à la nature ; pas de crédit, nul prestige, origine odieuse et méprisée, « tout ce qui est honni, tout ce qui est rebut, tout ce qui est néant, » voilà ce que Dieu pousse au combat

[1] II Corinth. — [2] II Corinth. — [3] II Corinth. — [4] Si divitias haberet (sacerdos) ejus cupiditati prædicatio adscriberetur, et eadem ratio est de Christo. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, Quæst. XL, art. 3.)

et mène à la victoire, voilà ce qui triomphe « de ce qui est. » Or « ce qui est, c'est un immense empire qui a broyé le monde et concentre en lui les forces de la terre entière; c'est l'esprit humain avec ses orgueilleuses indépendances et sa séculaire royauté ; ce sont les mœurs, les coutumes, les idées, les législations de tous les peuples et de tous les siècles : il faut renverser tout cela, et sur ces gigantesques ruines planter la croix et fonder la domination universelle de l'Église catholique. Toutes les forces de l'homme rassemblées échoueraient à une pareille œuvre, Dieu l'accomplit en y employant tout ce qui humainement la doit faire échouer. Tel est le plan général dont la pauvreté du Christ est un des éléments essentiels [1].

II.—Une prophétie fameuse annonçait le Verbe incarné comme Docteur, et illuminateur du monde par sa parole : *Ego sum qui loquor*. « A ce Christ, à cet Homme Dieu, à cet Homme qui tient sur la terre, comme parle saint Augustin, la place de la vérité, et la fait voir personnellement résidente au milieu de nous, à lui, dis-je, était réservé de nous montrer toute vérité, c'est-à-dire celle des mystères, celle des vertus et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime. C'étaient de telles grandeurs que les Juifs devaient chercher en leur Messie. Il n'y a rien de si grand que de porter en soi-même et de découvrir aux hommes la vérité tout entière qui les nourrit, qui les dirige et

[1] Ut tanto major virtus divinitatis ejus ostenderetur quanto per paupertatem videbatur abjectior. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XL. art. 3.)

qui épure leurs yeux jusqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le temps que la vérité devait être montrée aux hommes avec cette plénitude, il était aussi ordonné qu'elle serait annoncée par toute la terre et dans tous les temps. Dieu n'a donné à Moïse qu'un seul peuple et un temps déterminé ; tous les siècles et tous les peuples du monde sont donnés à Jésus-Christ : il a ses élus partout, et son Église répandue dans tout l'univers ne cessera jamais de les enfanter. « Allez, dit-il, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé : et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles[1]. » Les prophètes avaient magnifiquement exalté le titre et la mission de docteur dans le Messie promis. Ils représentaient sa venue comme le lever d'une grande et rayonnante lumière ; c'était le soleil qui montait à l'horizon, et « parcourait jusqu'au soir sa carrière » enflammée, illuminant tous les peuples, vivifiant et fécondant toute la terre, « et pas une nation ne se pourrait soustraire à ses invincibles rayons. »

Mais c'est précisément de si grandioses prophéties qui suscitent des difficultés et font naître des problèmes. La divine doctrine sort des lèvres de l'Homme-Dieu sous des dehors si humbles, avec une puissance si amoindrie et une majesté si voilée, qu'on semble pouvoir difficilement concilier avec un tel éclat dans l'annonce une telle humilité dans l'exécution. Le Fils de Dieu chargé d'illuminer le monde se confine dans un coin de la terre, parle à un peuple petit et obscur, et,

[1] Bossuet, *Hist. univers.* 2e partie, chap. XIX.

désertant les grands théâtres, Rome maîtresse de l'empire, Athènes reine des idées, fait entendre les magnifiques secrets du Très-Haut à quelques bateliers, et à une foule ignorante. Les bords d'un lac sans nom, les routes d'une région sans honneur, la solitude des montagnes, tout au plus l'étroite enceinte de quelques synagogues, retentissent des bruits d'une parole qui jaillit de la pensée, du cœur et des lèvres d'un Dieu. Et ce n'est pas tout : amoindrie dans l'espace où elle se produit, la parole divine l'est encore dans la manière dont elle se donne à entendre et la forme qu'elle revêt. Elle pourrait étonner par sa magnificence, transporter les âmes et les ravir par l'élan de l'éloquence et l'éclat de la forme : au contraire, elle est humble, elle est calme, elle cache ses profondeurs et ses abîmes sous la plus aimable simplicité : le pâtre qui l'écoute la saisit sans peine ; l'enfant la peut tout entière pénétrer. Enfin ce n'est pas seulement le «Verbe abrégé, » *Verbum breviatum*, quant au lieu et au mode, mais encore quant au temps. Il semble que Jésus-Christ livre à plaisir sa parole à la mobilité du temps, aux caprices de l'inconstance, et aux oublis de la foule : il parle, la foule l'écoute, puis se retire, puis se livre aux mille soucis de la vie terrestre, laissant la semence divine sur les pierres d'un sol ingrat ou l'aridité brûlante du grand chemin. La plume ne recueille pas ces discours d'un Dieu, et ces secrets magnifiques; d'inestimables révélations que la main de l'homme devrait graver à l'instant sur l'airain et éterniser sur la pierre, le vent les emporte, ce semble, et les jette, à mesure qu'elles sortent des lèvres divines, en proie à l'inattention et à l'oubli.

Tels sont les problèmes que le regard du Docteur

Angélique a aperçus, et dont son génie nous apporte la solution. Les questions sont ainsi posées par lui. Pourquoi Jésus-Christ se renferma-t-il dans l'étroite enceinte du peuple juif pour annoncer une doctrine qui devait être le patrimoine du monde entier? Pourquoi voulut-il revêtir ses enseignements de dehors si humbles et surtout les voiler si souvent sous l'épaisse enveloppe de la parabole? Pourquoi enfin la simple parole, jetée à la foule au jour le jour, et non pas le livre, l'écrit, qui immobilise la doctrine et soustrait l'enseignement aux vicissitudes et aux négligences de la simple audition? Tout est sagesse dans l'œuvre divine, et une étude attentive de ces questions les doit dégager des obscurités qui les voilent et nous en donner les plus lucides solutions.

1. Le peuple juif n'est humble, faible et petit qu'au regard superficiel qui n'a pas su pénétrer la trame de l'histoire, ni embrasser puissamment son ensemble. En réalité le grand peuple de l'antiquité, c'est le peuple juif. C'est lui qui tient incontestablement le sceptre des idées; lui qui seul jouit d'une vraie civilisation, seul possède une sagesse et une philosophie véritables, seul peut montrer une législation, des mœurs, des coutumes, un courant d'idées marquées au coin de la dignité et de la grandeur. La Grèce et Rome, sous la pourpre qui les couvre et le prestige qui les illumine, restent barbares dans leurs mœurs, dans leurs lois, dans leurs idées. Leur vie sociale est blessée à mort par les vices qui la rongent; leur vie domestique défie par son impudeur la plume qui en voudrait tracer le tableau; leurs législations contiennent des articles absolument indignes des peuples civilisés; leurs arts et leurs littératures,

tout inimitables qu'ils puissent être d'éclat, de fraîcheur et de puissance, gardent dans mille détails les traces du faux au milieu duquel ils se développent. Non, la tête, l'âme du monde antique, n'est ni Rome ni Athènes, c'est la cité sainte, Jérusalem, et le petit peuple qu'elle réunit dans son sein. C'est de Jérusalem qu'est dit ce mot : *fundatur exultatione universæ terræ mons Sion*, « Sion renferme sur sa montagne la joie de toute la terre; » la joie de la vérité possédée sans ombre, de l'espérance sans obscurité, de la vie sans corruption. Et la raison de cette prééminence de Sion sur toutes les autres cités du monde, « c'est que Dieu est connu dans ses demeures. » Partout ailleurs on adore Jupiter, Mercure et Vénus, les vices personnifiés en d'impures idoles; ailleurs on n'a plus que d'informes lambeaux de vérités souillées des plus monstrueuses erreurs et des plus inconcevables folies; dans « Sion » « on connaît le vrai Dieu, » et avec Lui toutes les vérités qui seules vivifient l'intelligence, le cœur, la famille, la société. Cette notion nous explique amplement le choix fait par Dieu du peuple juif pour recevoir la doctrine du Verbe incarné. Il était dépositaire des prophéties et des promesses : Dieu l'avait éclairé au sein de l'épaisse nuit du paganisme, et l'avait disposé par une longue préparation à écouter et à comprendre l'enseignement plus sublime que son Fils apportait à la terre. Saint Thomas creuse plus à fond encore cette doctrine, et rattache le fait qui nous occupe à un plan universel de la Providence, d'après lequel l'illumination des intelligences suit la marche que parcourt la lumière matérielle dans le monde physique. Les hauts sommets sont éclairés d'abord et d'eux la lumière se répand dans les lieux inférieurs. Les anges les plus élevés dans la sainte

hiérarchie reçoivent immédiatement les révélations divines et les transmettent d'ordre en ordre aux anges moins élevés. Dieu, dans l'évangélisation du monde aux jours du Messie, ne se départ pas de ce plan. Les intelligences à leur plus haut sommet sont celles des Juifs : c'est elles qu'il convient d'éclairer tout d'abord afin que d'elles la lumière divine se répande sur les autres peuples placés plus bas dans l'ordre de la vérité et de la vertu [1]. Une autre raison toute de patience et de miséricorde retint Jésus-Christ dans la Judée et lui fit préférer, comme premiers auditeurs, ces fils d'Israël toujours aimés de Dieu malgré leur intraitable orgueil et leur incrédulité obstinée. Le Dieu qui tenta jusqu'au dernier instant de triompher, à force d'amour, de la perversité de Juda, n'abandonna à la perdition le malheureux peuple juif qu'après que toutes les ressources de la plus délicate charité eurent échoué contre d'invincibles refus. Il resta en Israël et fit à peine de rapides apparitions sur le sol des Gentils. Il ménageait la susceptibilité haineuse de son peuple, il évitait « de briser le roseau déjà froissé et d'éteindre la mèche qui fumait quelque peu encore. » « Tout le jour, » durant toute sa carrière, « il étendait les bras vers un peuple incrédule et contradicteur. » Enfin ce séjour exclusif de Jésus-Christ dans la Judée recouvre un profond mystère. Il était « l'héritier universel, » «toutes

[1] Hoc debitus ordo exigebat ut Judæis qui Deo erant propinquiores per fidem et cultum unius Dei prius doctrina Christi proponeretur, et per eos transmitteretur ad gentes. Sicut enim in cœlesti hierarchia per superiores angelos ad inferiores divinæ illuminationes deveniunt. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLII, art. 1.)

les nations lui étaient données en héritage, » tous les peuples devaient être « les auditeurs de Dieu, » et tomber à ses pieds, subjugués par la puissance de sa parole : mais ce magnifique patrimoine, ce règne de tous les lieux et de tous les siècles, Jésus-Christ comme homme ne devait l'acquérir que par sa passion et sa mort. Sa domination et sa gloire devaient être achetées de son sang, et c'était après « l'anéantissement » de la croix et du sépulcre, « que tout genou devait fléchir devant lui au ciel, sur la terre et aux enfers. » Ce décret divin influe d'une manière décisive sur la vie publique de Jésus-Christ, les limites dans lesquelles il circonscrit sa prédication, et le retentissement qu'il lui donne. « C'était par sa passion, dit saint Thomas, que Jésus-Christ conquérait la puissance et la victoire et la domination sur les Gentils. Aussi avant sa passion refuse-t-il de prêcher sa doctrine à la gentilité, et après cette passion dit-il à ses disciples : *Allez et enseignez toutes les nations.* C'est là le sens des paroles qu'il prononça peu de jours avant sa passion, lorsque des Gentils demandaient à le voir : « Si le grain de froment ne tombe à terre et n'y meurt, il reste seul et stérile ; mais s'il meurt, il apporte beaucoup de fruit [1]. » « Il devait mourir, ajoute saint Augustin, par la perfidie des Juifs, et il devait s'accroître de la conversion de tous les peuples infidèles. »

[1] Quia Christus per crucis victoriam meruit potestatem et victoriam et dominium super gentes. — Ideo ante passionem suam noluit gentibus prædicari suam doctrinam, sed post passionem dixit discipulis : *euntes docete omnes gentes.* (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLII, art. 1.)

2. La manière dont Jésus-Christ transmettait sa doctrine mérite toute notre attention. Il la découvre et il la voile tout ensemble. Parfois il parle ouvertement ; parfois à mots plus couverts, dissimulant en partie sous le tissu de la parabole ; et ce tissu lui-même, il le rend tantôt plus épais, tantôt plus léger et plus transparent. Même variété dans ses auditoires. Le plus souvent il parle à la foule, à ciel découvert ; gravissant quelque colline, ou montant sur quelque barque, il jette à un champ immense la semence divine ; d'autres fois il se restreint et fait entendre aux pharisiens et aux scribes, avec les révélations de la foi, l'annonce des châtiments effroyables que leur réserve l'avenir. Il est des jours où nous le trouvons seul à seul avec le pharisien pusillanime ou la Samaritaine pénitente, et il verse à ces âmes isolées ses plus profonds et ses plus divins enseignements. Mais ses colloques intimes, ses épanchements du cœur, ses illuminations les plus vives et les plus continuelles sont pour les Apôtres qui partagent sa vie, ses labeurs et sa mission. S'il nous est permis de rechercher une règle et de fixer un ordre suivi par le divin Maître dans une aussi grande variété, nous pourrions dire en général que Jésus ne livrait ses ineffables secrets à la foule qu'avec l'adoucissement de la demi-lumière, et sous le voile léger de la parabole, tandis qu'à ses Apôtres il les exposait à nu dans leurs profondeurs, leurs aspérités et leur magnificence. La raison de cette différence était dans la différence des dispositions. La foule n'était ni apte à pénétrer ni digne souvent d'entendre[1]. Rappelons-nous la scène de

[1] Turbis Dominus in parabolis loquebatur, sicut dictum est, quia non erant digni nec idonei nudam veritatem accipere

Capharnaüm, lorsqu'un jour Jésus-Christ révéla sans voile ni atténuation d'aucune sorte l'ineffable mystère de l'Eucharistie: il le fallait pour fixer à jamais la foi chrétienne sur la réalité absolue de la présence de l'Homme-Dieu sous l'espèce sacrée, mais l'effet, nous le touchons du doigt; la foule s'indigne, murmure, se disperse; et Jésus reste seul avec ses quelques Apôtres. A ce fait unique jugeons de la nécessité où était Jésus-Christ d'atténuer sa trop divine doctrine et de voiler de trop écrasantes révélations. Comprenons ce mot de l'Évangile : « Jésus ne leur parlait qu'en paraboles, » et jugeons avec saint Thomas, de la bonté et de la condescendance du divin Maitre. Il a devant lui des intelligences rebelles, des cœurs malades, des yeux volontairement et obstinément affaiblis : Que fera-t-il? laissera-t-il dans l'obscurité qu'ils méritent ces malheureux qui refusent la lumière? Non, il leur compose de demi-teintes, des rayons amoindris, des vérités voilées et cependant visibles et transparentes. Ce n'est pas le plein midi ; ces malades ne le supporteraient pas ; mais c'est moins encore l'horreur de la nuit, et l'épaisseur désespérée des ténèbres [1]. « Qui n'admirerait la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine ? c'est du lait pour les enfants et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de

quam discipulis exponebat. (D. Thom. *Sum theolog.* p. III quæst. XLII, art. 3, ad tertium.)

[1] Christus quædam turbis loquebatur in occulto, parabolis utens in annuntianda spiritualia mysteria, ad quæ capienda non erant idonei, vel digni : et tamen melius erat eis vel sic sub tegumento parabolarum spiritualium doctrinam audire quam omnino ea privari. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLII, art. 3.)

Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire ; et *ce qu'il a sans mesure*, il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse le puisse porter [1]. »

3. On peut demander enfin pourquoi Jésus-Christ n'immobilisait pas par l'écriture, mais semblait livrer au vent de chaque jour ses leçons divines et ses plus précieux secrets. Saint Thomas répond : Jésus-Christ dominait trop par sa puissance et l'efficacité de sa grâce les moyens humains pour en devenir tributaire. L'écriture implique impuissance dans le docteur qui y doit recourir ; on écrit parce qu'on meurt, parce que la voix doit s'éteindre, et l'enseignement se glacer sur les lèvres : *Christus non moritur*, « Jésus-Christ ne meurt pas. » « Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles des siècles, » toujours présent dans le passé comme dans l'avenir de l'histoire humaine ; hôte vivant de toutes les intelligences et de tous les cœurs, mémorial impérissable, souvenir toujours jeune de la vérité de Dieu, organe toujours retentissant, voix toujours vibrante de la doctrine, dans l'ensemble des générations comme dans l'intime de chaque âme Qu'avait besoin de l'écriture le Docteur qui par lui-même et de vive voix pouvait enseigner toujours ? Du reste, veut-on l'écriture ? Voici la seule qui soit vraiment digne de Dieu. « Il est manifeste, dit l'Apôtre aux fidèles, que vous êtes la lettre du Christ, préparée par nous, et écrite, non pas avec l'encre, mais avec l'Esprit

[1] Bossuet, *Hist. univers.* 2e partie, ch. XIX.

du Dieu vivant, non pas sur des tables de pierre, mais sur les tables de chair de vos cœurs[1]. »

L'écriture resserre, circonscrit la doctrine; elle est une digue à l'océan de la vérité, et quelle digue poser à un océan sans rivage? La doctrine s'échappait des lèvres du Christ en torrents si impétueux, en fleuves si intarissables, que saint Jean a pu dire : « Il est une foule d'autres choses que fit Jésus, et si on les écrivait en détail, le monde entier, à ce qui nous semble, ne contiendrait pas les livres qu'il en faudrait composer. » Si tout ce qu'a fait et dit l'Homme-Dieu sur la terre était consigné dans des livres, le monde croirait posséder le trésor entier de ses paroles et de ses actions : possession impossible puisqu'elle confine à la possession même de l'infini. Un troisième motif témoigne de l'amour et de la sollicitude délicate de Jésus-Christ pour sa virginale Épouse, l'Église catholique. Veuve de son Époux, quelle consolation lui devait rester sinon de recueillir avec une avidité pieuse l'héritage de sa doctrine, de rassembler les mille souvenirs épars de sa vie mortelle, de ses actions, de ses paroles, de ses miracles, de ses bienfaits, de ses divins exemples; de s'en composer un Livre, code sacré de l'amour, mémorial des vertus d'un Dieu-Homme, divin miroir où toute âme chrétienne contemple la physionomie, la beauté et les charmes du Père qui l'a aimée et sauvée? Cette marche suivie par Jésus-Christ laissait ainsi à son Église deux missions également glorieuses : la première, d'éterniser dans des livres sacrés une partie des souvenirs et des leçons de l'Homme-Dieu ; la seconde, de recueillir dans une impérissable mémoire et de transmettre par l'or-

[1] II Cor., III.

gane toujours sûr de la tradition ce que l'écriture n'avait pas consigné.

III. — Aux Juifs défiants et incrédules Jésus-Christ disait un jour : *les œuvres que je fais rendent témoignage de moi* [1]. Ces mots nous découvrent la nécessité et la mission du miracle dans la vie de Jésus-Christ. Jésus-Christ, dit saint Thomas, se présentait au monde comme *docteur* et comme *envoyé de Dieu*. A ces deux titres, il devait faire des miracles pour affirmer la vérité de sa parole et manifester l'éclat de sa Divinité. Comme docteur, Jésus-Christ offrait à la raison humaine des vérités inaccessibles et d'effrayants mystères. Or, en face de la vérité incompréhensible qui réclame la foi et repousse la démonstration ordinaire, que fera l'homme, et quelle question se posera? Une seule. Est-ce Dieu qui parle? Ah! si Dieu me parle, le mystère, loin de rebuter ma raison, l'attire, loin de lui donner prétexte à une résistance impie et absurde, rend son obéissance plus facile en lui montrant plus manifestement dans un dogme plus haut et plus inaccessible la présence du Dieu inaccessible et infini. Quoi! ô homme, ô être borné et infirme plus encore en ton esprit qu'en ta chair, un Dieu te parle, une intelligence infinie entre en commerce avec toi, elle tire de ses profondeurs ses plus impénétrables pensées et ses secrets les plus intimes, et tu t'étonnes, et tu murmures, et tu fuis! Le mystère te trouve rebelle, et ce qui est le sceau de Dieu par excellence et la plus infaillible preuve que c'est bien lui qui te parle, est cela même qui excite ta défiance et fait

[1] Joan. v. 36.

tomber ta foi! Une seule formule, une déduction unique est laissée au bon sens, et la voici : c'est Dieu qui parle, donc il y a dans cette parole des hauteurs où je ne puis atteindre, et des abîmes dont la profondeur échappe à mon regard. On le voit, toute la question se ramène à ce terme unique : Dieu est-il là? Dieu parle-t-il? Jésus-Christ apparaît dans le monde, il enseigne sa doctrine, il expose sa législation, il fait peser le mystère de tout son poids sur la raison humaine : la question se dresse devant lui comme devant toute parole qui prétend à l'honneur d'enchaîner l'intelligence au nom de la vérité divine, et le cœur au nom de l'autorité de Dieu : Est-ce Dieu qui parle? Où sera la réponse, et comment l'homme saura-t-il que la parole qu'il écoute sans la comprendre est la parole de son Dieu, et qu'il la doit mettre sous la garde inviolable d'une humble et solide foi? La réponse est le miracle. Le miracle, dit saint Thomas[1], est la lettre de crédit que Dieu donne à ses ambassadeurs; c'est le sceau incommunicable que nulle puissance au monde ne peut contrefaire, et qui manifeste par conséquent, en dehors de toute méprise possible, sa présence, sa parole et sa suprême autorité. Ce cachet divin, Jésus-Christ dut l'avoir et le montrer à la terre; et sans cesse il le montrait en effet. A l'huma-

[1] Homini conceditur miracula facere principaliter ad confirmandam veritatem quam aliquis docet : quia enim ea quæ sunt fidei, humanam rationem excedunt, non possunt per rationes humanas probari, sed oportet quod probentur per argumentum divinæ virtutis : ut dum aliquis facit opera quæ solus Deus facere potest, credantur ea quæ dicuntur esse a Deo. Sicut cum aliquis defert litteras annulo regis signatas, creditur ex voluntate regis processisse quod in illis continetur. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIII, art. 1.)

nité, effrayée de l'inouï de sa doctrine et de ses révélations, il disait : « Si je ne fais des œuvres divines, soit, ne croyez pas en moi... Mais croyez donc à cause des œuvres que vous me voyez faire. » Et le monde savait si bien que le miracle tranchait sans réplique la question de la doctrine et du mystère, que, se présentant à l'Homme-Dieu, il lui disait : « Quel miracle faites-vous pour que nous croyions en vous ? » Et le miracle était opéré, éclatant, perpétuel, tout rempli de la puissance et de la manifestation de Dieu.

Mais Jésus-Christ n'était pas seulement Docteur, il était envoyé de Dieu, Médiateur entre le ciel et la terre, chargé de la mission haute et ardue de réconcilier à son Père l'humanité coupable, de la purifier par son sang, de la déifier par sa grâce, de la subjuguer par sa foi, et de la porter par son espérance et son amour jusqu'aux plus âpres sommets de la perfection. Or le monde ne pouvait subir cette glorieuse domination et se laisser emporter à cette impulsion divine, qu'en ayant une inébranlable conviction que l'hôte qui était venu à lui dans l'humilité de la chair, avait partagé son foyer et ses douleurs, avait touché ses plaies, dessillé ses yeux, prêché la doctrine céleste, était enfin mort pour lui dans les supplices, que celui-là était bien son Dieu. L'homme, en Jésus-Christ, elle l'apercevait sans peine, à chaque mouvement et à chaque pas. Mais croire en l'homme ne servait de rien à qui ne confessait en même temps que cet homme était hypostatiquement uni au Verbe de Dieu. Le Sauveur en qui le monde doit croire est le seul Homme-Dieu. Toutes les espérances et tous les devoirs de l'humanité se trouvaient donc enfermés dans cette question unique : Jésus-Christ est-il Dieu ? Ici encore, le miracle donnait son éclatante et

irréfutable réponse. *Je fais des œuvres de Dieu*, disait Jésus, multipliant sous chacun de ses pas les plus magnifiques miracles, les jetant à profusion dans le monde comme il jetait autrefois dans l'immensité les milliers d'astres qui y étincellent [1]. « Il fut donc, conclut saint Thomas, éminemment convenable que Jésus-Christ fît des miracles. »

2. Mais comment ces miracles pourront-ils décider de la fondamentale question de la Divinité? Combien d'autres thaumaturges ont commandé à la nature, franchi ses lois les plus impérieuses et montré au monde stupéfait les effets d'une puissance toute divine? Moïse bouleversait à son gré la nature, commandait aux flots, régnait sur les fleuves, appelait les eaux jaillissantes du sein des plus arides rochers; Josué arrêtait la marche du soleil; Élie fermait et ouvrait les Cieux à sa parole, et faisait jaillir la flamme dévorante..... et que d'autres dont la liste nous est impossible à dresser ici! Qui séparera le Maître de ses serviteurs? Qui, dans les miracles de ces saints, fera voir des hommes, et dans ceux de Jésus-Christ, manifestera un Dieu? A contempler Jésus-Christ, même du plus rapide regard, cette question n'en est plus une, et toute la difficulté disparaît. On voit le Maître, le Roi, le Dieu, partout, dans toute la suite de ces merveilles. Leur nombre, leur grandeur, leur continuité, et, si l'on pouvait parler ainsi,

[1] Conceditur miracula facere... ad ostendendam præsentiam Dei in homine... Circa autem Christum erat hominibus manifestandum quod Deus esset in eo per gratiam non adoptionis sed unionis... et ideo convenientissimum fuit ut miracula faceret. (*Sum theolog.* p. III, quæst. XLII, art. 1.)

le naturel avec lequel Jésus-Christ les opère, le sépare au premier coup d'œil des serviteurs auxquels Dieu confie de temps en temps ses pouvoirs. Jésus-Christ est *chez lui* dans la création ; tout lui obéit, tout le révère; où qu'il aille, la création s'incline et salue en lui son Créateur et son Roi. S'il naît, les cieux lui députent une étoile; s'il est baptisé les nues s'entr'ouvrent; s'il se rend au désert, les anges l'y servent; s'il s'avance sur l'océan, les flots le portent et les tempêtes font taire leurs plus tumultueuses fureurs. Dès qu'il touche de son doigt divin l'homme sa créature, on sent le Dieu qui a créé l'être fragile qu'il répare et guérit. Enfin comme la nature avait salué sa naissance, elle pleura son agonie et sa mort; et ainsi tous les êtres en le voyant traverser l'existence, le reconnurent et le proclamèrent Fils de Dieu ; tous, jusqu'à ces créatures dégradées et maudites qui dans les blasphèmes de leur rage criaient à son approche : *nous savons bien qui tu es, ô Christ, Fils de Dieu!* Les âmes de foi et d'amour faisaient en bénissant l'aveu que le dépit arrachait aux autres : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant* [1]! Mais voici plus, et la différence entre Jésus-Christ et tous les autres thaumaturges prend les proportions de l'infini. « Moïse, dit saint Paul exprimant cette différence, fut dans la maison de Dieu ce qu'est le serviteur fidèle : tandis que le Christ y fut comme Fils dans sa propre maison. » Les autres invoquent sur eux la puissance divine, attendent que cette puissance leur soit communiquée

[1] Miracula quæ fecit Christus sufficientia erant ad manifestandam divinitatem ipsius... secundum ipsam speciem operum quæ transcendebant omnem potestatem creatæ virtutis.(D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. quæst XLIII, art. 4.)

pour en montrer les effets au monde; ils prient, ils implorent la divine intervention, tout en eux, dans leur attitude et leur langage, fixe nettement leur place inférieure, et révèle l'homme sous une pourpre d'emprunt et un sceptre étranger. Tout autre apparait Jésus-Christ. Il commande : il ne prie pas, il n'implore pas une puissance supérieure dont il attend l'investiture pour agir, il agit par lui, par un pouvoir qui lui est propre, et qu'il partage avec son Père. Il dit ouvertement « qu'il ne priera pas; » il affirme que les œuvres qu'il opère, il les opère comme son Père, par la même volonté et avec la même puissance : c'est Dieu même, dit saint Paul, *agissant corporellement*[1]. Aussi, tandis que chez les hommes divinement revêtus de la puissance du miracle, cette puissance a des intermittences et des vicissitudes, quittant le thaumaturge et lui revenant tour à tour ; en Jésus-Christ elle est permanente et essentielle; c'est un jet dont la source est en lui ; ce sont des effets dont il est lui-même la cause impérissable. Le monde remarque avec étonnement *que des puissances s'échappent de lui*[2]; le miracle sortait de lui comme le flot sort de sa source et le rayon de son foyer. Et ainsi, dit saint Thomas, non-seulement les miracles de Jésus-Christ, mais plus encore la manière dont ils étaient opérés, devenaient une invincible preuve de divinité. *Propter modum miracula faciendi, quia scilicet quasi ex propria potestate miracula faciebat, non autem orando sicut alii*[3]. Enfin, une relation intime entre la doctrine et les miracles donne à ceux-ci une invincible force à montrer qu'ils sont opérés par un Dieu. Qu'on embrasse

[1] Coloss. II. — [2] Luc, VI. — [3] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIII, art. 4.

d'un coup d'œil la doctrine entière de Jésus-Christ; qu'on recueille ses paroles, et qu'on réunisse pour les confronter ses prédications publiques comme ses entretiens intimes, de tout cet ensemble ressort une grande, solennelle, unique affirmation : celle de la Divinité. Jésus-Christ s'affirme Dieu partout; en secret comme en public, devant ses ennemis comme au milieu de ses disciples et de ses amis; et ses miracles il les opère en témoignage qu'il est Dieu et *afin que l'on croie en lui*. Qui ne voit la force indissoluble de cet enchaînement? S'il n'était pas Dieu, mais s'il jetait au Ciel et à la terre le plus impie des mensonges, d'où lui viendrait sa puissance divine? Et qui osera pousser la négation jusqu'à cette extravagance de dire que le Dieu, qu'il détrônait sacrilégement, s'est fait, en lui remettant ses pouvoirs, complice de son imposture[1]?

3. La force de cette argumentation ressortira mieux encore d'une vue d'ensemble jetée avec saint Thomas sur les miracles de Jésus-Christ. Dans ces miracles Jésus-Christ se montre sous les deux traits qui caractérisent l'action divine, la bonté et la puissance; en tous on sent le Dieu qui pardonne qui sauve et qui guérit; en tous on reconnait le Dominateur Suprême de l'univers. « Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point « des signes dans le Ciel, » tels que les juifs le demandaient; il les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la

[1] Ex ipsa doctrina qua se Deum dicebat, quæ nisi vera esset, non confirmaretur miraculis divina virtute factis. (*Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIII, art. 1.)

bonté que de la puissance et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons et les maladies lui obéissent : à sa parole les aveugles nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau et les péchés sont remis, le principe en est lui-même; ils coulent de source : « Je sens, dit-il, qu'une vertu est sortie de moi. » Aussi personne n'en avait-il fait de si grands ni en si grand nombre [1]. »

Et comme en tous apparaissent manifestement le Créateur et le souverain Maître de l'univers ! Ses miracles s'adressent à la création tout entière et font d'elle une esclave soumise et respectueuse à tous ses commandements. Le centurion rendait ce trait avec une simplicité sublime quand il disait au Sauveur : « Moi qui ne suis qu'un homme placé sous une autorité, mais qui ai au-dessous de moi des soldats ; je dis à l'un : va, et il va ; et à l'autre : viens, et il vient ; et à mon serviteur : fais ceci, et il le fait. » Vous, ô Maître sans supérieur, ô Roi suprême, ô Dieu de toute la création, vous dites un mot, et tous les êtres obéissent ; vous donnez un ordre et toutes les créatures s'y soumettent, et toutes choses dépendent absolument de votre volonté.

Il en était ainsi, et telle est bien la révélation qui jaillit de l'ensemble des miracles de Jésus-Christ. Toutes les parties de la création, chacun des êtres qui la composent, reçoivent tour à tour l'ordre du Maître, et, en s'y soumettant aussitôt, témoignent de sa domination suprême. Jésus-Christ commence par se montrer le Seigneur des Anges : il étend sa puissance sur cette

[1] Bossuet, *Hist. univers.* 2e partie, ch. XIX.

création supérieure, afin de ne laisser aucun doute sur les pouvoirs divins dont il est revêtu pour celle-ci. A sa naissance les Anges chantent dans les Cieux; au désert ils le servent; ils gardent son sépulcre et publient sa résurrection. Sur les anges déchus sa domination est formidable. C'est eux dont l'humanité aveuglée adorait la puissance; c'est eux que brise avec éclat Celui qui est leur Maître et leur juge. Il les chasse des possédés afin d'exposer à tous les regards leur défaite et la fin de leur terrible règne. Et pour mieux faire comprendre au monde le prix de la délivrance et la grandeur du triomphe qu'il remportait sur eux, il lui était ordinaire de laisser les démons torturer le malade avant de l'en chasser pour toujours. C'est ainsi encore que pour peindre aux yeux la perversité, la fureur, et la force de ces ennemis implacables de l'homme, il les laissait précipiter avec une rage inouïe tout un troupeau dans la mer[1].

Jésus-Christ fait ses miracles dans l'immensité des Cieux. A sa naissance il y fait luire une radieuse étoile, mais il réserve ses plus divines manifestations pour le temps de sa plus profonde ignominie à la croix. Alors la création entière semble venir à son gibet pour le couvrir de gloire, « les Cieux, » plus que tous les autres êtres, « racontent sa gloire. » Le soleil voile sa face et la lumière a horreur d'éclairer le déicide. « Il importait, dit saint Thomas, qu'au moment où sa divinité se dérobait sous le plus épais voile de l'humiliation, de plus éclatants miracles la révélassent au monde [2]. »

[1] Permisit dæmones quos ejiciebat hominibus aliquod nocumentum inferre, vel in corpore vel in rebus, propter humanam salutem, ad hominum scilicet instructionem. (*Sum.theolog*, p. III quæst. XLIV, art. 1, ad quartum.) — [2] Tunc præcipue oportebat

Mais, comme Bossuet nous le disait plus haut, tous ses miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance..... Jésus-Christ les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Il touche une a une les plaies de la nature déchue; il répare partie par partie son œuvre dévastée, refait membre à membre l'homme qu'il avait créé si beau et si fort, et que le péché avait si tristement déformé. A le voir poser son doigt tout-puissant sur la chair, pénétrer jusqu'à l'âme, en démêler les pensées intimes, en guérir les passions, en chasser les maladies et la mort, on reconnaît sans peine le Dieu Créateur à qui il ne coûte pas plus de restaurer que de créer à nouveau ses ouvrages. Le péché avait tout ravagé dans l'homme, et Jésus en avait constamment devant les yeux les lamentables effets. « Il gisait là une multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques....., » triste spectacle qui remplissait l'âme du bon Maître de douleur et de pitié. Avec quel amour il s'approchait des infirmités de ceux « qu'il ne rougissait pas d'appeler ses frères[1]! » Avec quelle force aussi et quelle invincible autorité il renvoyait ceux qui l'interrogeaient sur sa divinité à ces troupes d'infirmes, dont il guérissait d'un mot et d'un geste les maladies les plus désespérées : « Allez et racontez à Jean ce que vous avez

in Christo divinitatem per miracula ostendere quando in eo maxime apparebat infirmitas secundum humanam naturam. Et ideo in Christi nativitate stella nova in cœlo apparuit. In passione autem adhuc major infirmitas circa humanitatem Christi apparuit; et ideo oportuit ut majora miracula ostenderentur circa principalia mundi luminaria. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIV, art. 2, ad tertium.)

[1] Hebr.

entendu et vu; que les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent[1]. » Le Créateur seul de l'homme pouvait avec une pareille puissance connaître les sources secrètes de la douleur pour les tarir. Son pouvoir sur les âmes était plus extraordinaire encore[2]. Il les transformait à son gré : d'un signe, Matthieu quitte son comptoir et ses monceaux d'or, et le suit par les plus âpres chemins du dénûment; les Apôtres abandonnent tout pour s'attacher à sa détresse et à ses ignominies; Zachée ouvre avec transport les portes de son opulente demeure : tout fléchit, tout cède, tout se transfigure à la parole de Jésus. Il fait plus, il enchaîne les âmes. La perversité de ses ennemis brise son flot impétueux devant la défense du Maître; les plus habiles manœuvres, les trames les mieux ourdies, les plus inévitables piéges restent sans efficacité tant qu'il plaît à Jésus de les déjouer et de les rendre impuissants. Plus encore, il domine les âmes, les renverse, les brise quand il le veut. Seul, un fouet de cordes à la main, il fait fuir devant lui une multitude; d'un mot il abat la troupe entière des bourreaux qui le viennent saisir. Enfin, il purifie les âmes ; c'est là sa plus grande et sa plus divine œuvre. Sa puissance pénétrait jusqu'à leurs ruines pour les relever, et leurs souillures pour les effacer. Elles lui arrivaient mortes et affreusement mutilées, il les renvoyait pleines de force, de vie et de beauté. Presque toujours le miracle était double; en même temps qu'il guérissait les corps, il rendait aux âmes la santé infiniment plus précieuse de la grâce[3].

[1] Matth. — [2] D. Thom. *Sum theolog.* p. III, quæst. XLIV, art. 3, ad primum. — [3] *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIV, art 3, ad tertium.

Après avoir étendu sa puissance sur la nature angélique, et l'avoir employée à refaire et à ressusciter l'homme doublement mort, dans sa chair et dans son âme, Jésus-Christ ne dédaigna pas, afin de montrer « que tout est soumis au Fils, » de faire des miracles dans la nature inférieure elle-même. Chaque partie de la création, chaque ordre de la nature reçoit à son tour les ordres de son Créateur et l'empreinte de sa suprême domination. L'océan reconnaît son commandement; les poissons qui s'y jouent viennent à son ordre, ou rendre la monnaie destinée au cens, ou se réunir dans les filets d'une pêche miraculeuse. L'air apaise à sa voix ses tumultes; les moissons se multiplient sous ses doigts divins; l'eau se transforme et change sa nature; les rochers se fendent, et la terre, par ses tressaillements et ses commotions convulsives, proclame qu'elle obéit à Celui qui a tout créé et garde la puissance de tout régir. « Les miracles de Jésus-Christ avaient pour but de manifester sa divinité et de procurer ainsi le salut de l'homme. Or l'attribut le plus essentiel à la Divinité, c'est d'avoir sur tous les êtres la domination absolue Aussi fallut-il que Jésus-Christ opérât des miracles sur tous les êtres de la création[1]

IV.—Jésus-Christ fut Prêtre : grande et sublime révélation, dogme ineffable, rempli des plus hautes magnificences et des plus riches fruits de l'Incarnation.

Saint Thomas place de suite la question du sacerdoce de Jésus-Christ sur son plus vaste terrain. 1° L'œuvre entière que venait accomplir le Verbe

[1] D. Thom. *Sum theolog.* p. III, quæst. XLIV, art. 4

incarné réclamait de lui qu'il fût prêtre. 2° Prêtre, Jésus-Christ dut être en même temps Hostie et Victime et s'offrir soi-même en divin et perpétuel holocauste. 3° Les magnifiques effets de l'Incarnation et de la Rédemption dans le monde, sont les effets mêmes produits par le sacrifice et le sacerdoce de Jésus-Christ. 4° Ce sacerdoce devait être éternel, et son rite fut préfiguré dans le sacerdoce de Melchisédech.

1. Trois traits, d'après saint Thomas [1], définissent le prêtre : les fonctions qu'il exerce, la charité dont son âme est pleine, l'élection et l'onction divines qui le séparent et le sanctifient, *officium*, *miseratio*, *electio divina.* Le prêtre est médiateur entre Dieu et les hommes : il porte à Dieu les hommages de la terre ; il fait descendre sur la terre les pardons, les faveurs, les miséricordes de Dieu. Sans cesse, comme Moïse dont il accomplit excellemment la figure, le prêtre monte sur la cime d'un Sinaï plus vénérable et plus saint, pour s'y entretenir avec son Dieu, y prendre ses instructions, y recueillir ses ordres et s'y illuminer des splendeurs de sa vérité : puis, après ce commerce tout divin, il redescend enflammé parmi ses frères pour leur communiquer les dons qu'il rapporte du sein de Dieu. Le sacerdoce, d'après sa notion la plus générale, est circonscrit dans cette double médiation qui fait à la fois du prêtre l'ambassadeur de Dieu vers les hommes, et des hommes vers Dieu. Le prêtre est l'homme de Dieu et l'homme de ses frères, chargé tout ensemble des intérêts de Dieu et des intérêts de l'humanité [2]. Avant de passer plus

[1] D. Th. *Comment. in Epist. ad Hebr.* — [2] Proprium officium sacerdotii est esse mediatorem inter Deum et populum in quan-

avant dans cette belle et grande doctrine, saint Thomas[1] tire de suite les trois conclusions suivantes : le prêtre, pour remplir la définition et les exigences du sacerdoce tel que Dieu l'a constitué, devra être, homme, saint, bienfaiteur. *Ex hominibus assumptus :* c'est du milieu des hommes que Dieu tire le médiateur entre lui et les hommes : l'homme s'acquittera mieux de l'ambassade que lui confie la terre; il comprendra mieux les détresses et les besoins des hommes qu'il représente, et du milieu desquels il a été tiré. Mais s'il est homme, et homme « enveloppé lui aussi de faiblesse et d'infirmité, » la sainteté le fait plus grand que les hommes, le place près de Dieu, et lui ouvre un accès toujours possible et toujours facile au trône de la justice divine qu'il doit apaiser,et à celui de la miséricorde qu'il doit attendrir : *sanctus*, *innocens*, *impollutus, segregatus a peccatoribus*. Enfin le prêtre est bienfaiteur. Si la stérilité de l'existence est une malédiction pour tous et un crime de lèse-humanité, dont Dieu demande un compte inexorable, pour le prêtre constitué par Dieu providence, lumière, vie de l'humanité, cette stérilité est un crime plus énorme et appelle sur la tête du serviteur paresseux, négligent et inutile, de bien plus terribles châtiments. Le prêtre est bienfaiteur : toutes les misères ont droit d'asile dans son cœur, tous les besoins doivent trouver en lui leur secours, toute ignorance s'éclaire à son éclat, toute larme se sèche à sa charité, tout

tum scilicet divina populo tradit ; unde dicitur sacerdos *quasi sacra dans*; et iterum in quantum preces populi Deo offert et pro eorum peccatis Deo aliqualiter satisfacit. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XXII, art. 1.)

[1] D. Thom. *Comment. in Epist. ad Hebr.* cap. V.

crime reçoit de lui le pardon, toute vertu parvient par par lui à la consommation de la gloire. — Ce qui précède nous explique déjà suffisamment le second caractère sous lequel apparaît le sacerdoce : la charité et la commisération, *miseratio.* Le peuple ne doit pas avoir « un pontife incapable de compatir. » De quelle utilité lui serait un médiateur qui ne s'intéressât pas à ses besoins, un avocat qui ne plaidât pas sa cause, un médecin insensible à ses douleurs et inattentif à ses maladies ? L'âme du prêtre sera donc pleine de commisération « pour les ignorances et les errements » de ses frères, toujours prêt à soigner leurs plaies vives, toujours immolé à leurs besoins et à leur sécurité. — Ces fonctions et ces vertus du sacerdoce placent le prêtre si haut au-dessus des hommes et si près du trône et du cœur de Dieu, que son élection n'est due à aucune influence et à aucun pouvoir terrestres ; Dieu se réserve l'élection de ses prêtres; lui seul les distingue de la foule, les appelle, les forme, les sacre, et les envoie au monde, porteurs de ses ordres, de ses secrets, de ses bénédictions, « et personne n'assume de soi-même cet honneur, mais celui-là seul qui est appelé de Dieu comme le fut Aaron [1]. »

Tel est le prêtre : c'est dire que Jésus-Christ le fut ; exprimons-nous avec plus de justesse et de profondeur : Jésus-Christ est le vrai, l'unique Prêtre, le Prêtre éternel, qui suffit à lui seul à remplir dans une plénitude et une perfection infinies la définition du sacerdoce, qui seul en put soutenir le poids, accomplir l'œuvre, mériter l'honneur et conquérir les fruits. Dès que nous contemplons le Verbe incarné descendu sur la terre, sa

[1] Hebr.

mission, ses fonctions, ses vertus divines et la divine efficacité de sa vie et de sa mort, comment n'y pas reconnaître à l'instant le Pontife unique et suprême dont les autres n'ont été et ne seront ou que les figures, ou que les continuateurs et les ministres[1] ? Saint Thomas qui nous définissait le prêtre dans ses trois traits généraux : le ministère, la charité, l'élection divine, *officium*, *miseratio*, *electio divina*, prend soin incontinent après[2] de nous montrer combien ces traits conviennent parfaitement à Jésus-Christ, à ce point que le Verbe Incarné et Rédempteur se peut à peine concevoir sans l'auréole du sacerdoce. Jésus-Christ est absolument, entièrement, parfaitement tout ce qu'est le prêtre : est Médiateur; touche à Dieu et touche aux hommes; il vient au monde chargé des ordres, des secrets, des faveurs de Dieu; il remonte à Dieu porteur des vœux et des supplications de la terre; et enfin telle est cette médiation divine, telle sa valeur, sa perfection et son efficacité, que par elle et elle seule l'homme coupable put être réconcilié avec son Dieu, la terre être rapprochée du Ciel, Dieu recevoir une gloire et des honneurs dignes de lui, et l'homme une rédemption surabondante. Le sacerdoce exige du prêtre qu'il soit « tiré du milieu des hommes, » homme en tout semblable à ceux qu'il doit diriger et bénir; Jésus-Christ est homme *en tout semblable à ses frères... sauf le péché.* Il est homme, mais il est saint; abaissé et infirme comme ses

[1] Hoc autem maxime convenit Christo : nam per Ipsum divina bona hominibus sunt collata... Ipse humanum genus Deo reconciliavit... Unde Christo maxime convenit esse sacerdotem. (*Sum. theolog.* p. III, quæst. XXII, art. 1.) — [2] D. Th. *Comment. in Epist. ad Hebr.* cap. v.

frères, mais « saint, innocent, immaculé, sans contact avec les pécheurs, » et par là toujours digne « d'être exaucé à cause de son respect. » Si la miséricorde entre comme second élément du sacerdoce, *qui condolere possit*, quel sacerdoce sera plus vrai et plus complet que celui de Jésus-Christ dont la naissance, la vie et la mort ont été un acte perpétuel de charité, de commisération et de dévouement? Ne définissait-il pas son sacerdoce dans sa perfection dernière, quand il disait : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; » et encore : « Nul n'a une charité plus grande que celui qui meurt pour ceux qu'il aime. » Et que fit-il sur la terre, que de compatir, que de pleurer nos misères en les partageant ? Où le voyons-nous sinon au chevet de toutes nos douleurs ? A quoi se dépensent ses jours sinon à panser nos blessures, à consoler nos tristesses, à sécher nos larmes, à pleurer devant nos tombeaux et à frémir en face des ravages de notre mort? A quoi se passent ses nuits solitaires, sinon « à offrir à Dieu des supplications et des prières avec un grand cri et des torrents de larmes ? » « Vivant toujours pour intercéder sans fin. » Oh! qu'il se peignait avec une vérité divine dans cette image du bon pasteur qui court après la brebis égarée, du père tendre qui ouvre ses bras et son cœur au prodigue fatigué de crimes et de misères, ou de cette humble poule qui s'efforce de réunir ses poussins sous ses ailes ! Que c'est bien lui ! Que c'est bien le Pontife *qui sait compatir*, *et qui par les souffrances qu'il a endurées a acquis une grande puissance de consolation !* Ces paroles de saint Paul nous introduisent dans un des plus beaux mystères du sacerdoce. Le prêtre doit de toute nécessité être « un homme de douleurs. » Dieu ne le prendra pas dans les régions de la béatitude

et de la gloire; il ne le choisira pas parmi les anges, il le « tirera du milieu des hommes, » du sein de l'exil, de la déchéance et de la douleur. « Le prêtre sera lui aussi enveloppé d'infirmités. » Et la raison ? Nul ne compatit bien s'il n'a souffert ; nul ne console s'il n'a connu l'amertume des larmes, et « la puissance de consoler » n'est donnée qu'à ceux qui eux-mêmes « ont ressenti les douleurs. » C'est l'ineffable mystère de la douleur du Christ : il souffrait parce qu'il était Prêtre, Pontife de Rédemption, Pontife d'un culte où le sang coule, et où « la rémission ne s'accorde qu'à l'effusion du sang. » « Il était lui aussi enveloppé d'infirmités, » et brisé sous la douleur parce qu'il devait consoler toute douleur, compatir à toute souffrance, et apporter un remède à toutes sortes de maux. La troisième condition du sacerdoce, c'est l'appel divin, *electio divina.* Ici encore Jésus-Christ la remplit dans une perfection unique.

« Le Christ ne s'est pas lui-même revêtu des splendeurs du sacerdoce pour devenir prêtre ; mais c'est le Dieu qui lui a dit : Tu es mon Fils, et je t'ai aujourd'hui engendré, — et dans un autre endroit : Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech [1]. »

2. Jésus-Christ est donc Prêtre, et le vrai, l'unique, l'éternel Prêtre. Mais dès lors, comme le conclut saint Paul, il doit avoir une victime à offrir, un holocauste à présenter au Très-Haut. Car « le prêtre est constitué dans les fonctions divines pour offrir à Dieu des dons et des sacrifices pour les péchés [2] ; » et « tout prêtre est constitué pour offrir des oblations et des hosties. D'où il suit que Jésus-Christ Pontife dut avoir, lui aussi, sa

[1] Hebr. — [2] Hebr.

victime à offrir[1]. » Jésus-Christ, en même temps qu'il fut Prêtre, fut donc aussi Victime; sa vie entière est un sacrifice qu'il commence en venant en ce monde, et qu'il consomme en expirant sur la croix, *apparuit per hostiam*. Dès lors que le Verbe incarné voulait nous sauver, il devait le faire par la puissance du sacrifice. Le sacrifice, dit saint Thomas, nous était nécessaire sous trois rapports[2]: pour nous racheter du péché; pour nous conserver dans la grâce; pour nous unir à Dieu dans la gloire. Nous étions pécheurs, et l'arrêt était formel: *du jour où tu mangeras du fruit, tu mourras!* Arrêt formidable qui ne cessa plus de peser sur le monde, mort terrible, dont la dissolution du corps est la moindre partie, mais dont la plus affreuse est la *seconde mort*, la mort éternelle, le châtiment sans fin dans les horreurs d'une vivante mort. A côté de la sentence qui nous frappe de mort, se place celle qui condamne notre Rédempteur à l'effusion de son sang : *Sine sanguine non fit remissio*. Le sacrifice seul nous devait tirer de la malédiction et nous faire retrouver la miséricorde et le pardon : *Christus semel oblatus est ad multorum exhaurienda peccata*. Et être réconciliés n'est pas tout pour nous : il nous faut encore la conservation dans la grâce,

[1] Hebr. — [2] Notandum quod homo indiget sacrificio propter tria: Uno modo quidem ad remissionem peccati, unde Apostolus dicit ad Hebr. v, quod ad sacerdotem pertinet offerre sacrificia pro peccatis. Secundo ut homo in statu gratiæ conservetur semper Deo inhærens, in quo ejus pax consistit : unde et in veteri testamento immolabatur hostia pacifica pro offerentium salute ut habetur Levit. III. Tertio ad hoc ut spiritus hominis perfecte Deo uniatur quod maxime erit in gloria ; unde in veteri Testamento offerebatur holocaustum quasi totum incensum ut dicitur Levit. I. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18)

la continuation de notre paix, selon ce mot de l'Apôtre : *reconciliati pacem habeamus cum Deo ;* il nous faut donc l'*Hostie pacifique* dont l'efficacité nous obtienne des secours, et nous affermisse dans le bien commencé. Est-ce le terme de notre destinée et le dernier mot de nos besoins ? Non, notre destinée est l'union béatifique avec Dieu dans la gloire, alors que perdus en Dieu, plongés et comme transfigurés en lui, devenus *un même esprit avec lui*, nous sommes heureux de son bonheur, glorieux de sa gloire, riches de sa richesse, et vivants de sa vie : c'est la consommation suprême de la destinée de l'homme : « ce qu'il y avait en nous de mortel est dévoré par la vie ; » « Dieu est tout en tous, » et « il remplit tout de sa plénitude. » En résumé, il faut à l'homme trois fois le sacrifice, afin que de l'abîme de son péché il s'élève jusqu'à sa destinée sublime qui est d'aller vivre dans le sein de Dieu, confondu avec Dieu dans une même béatitude, une même gloire, une même vie. Il lui faut l'*Hostie pour le péché* qui le fasse rentrer en grâce, lui rende l'amitié de Dieu avec l'innocence de son âme et la beauté de la vertu : il lui faut l'*Hostie pacifique* qui maintienne cette amitié et consolide cette vertu ; il lui faut enfin l'*holocauste*, la transfiguration et comme l'anéantissement de ce qu'il était pour devenir créature nouvelle et divine dans la communion de la gloire. L'œuvre de ce triple sacrifice est précisément l'œuvre accomplie par Jésus-Christ, et c'est ce qui le fait être non-seulement notre prêtre mais aussi notre *Hostie*[1]. Il est l'hostie pour le péché.

[1] Hæc autem per humanitatem Christi nobis conferuntur. Primo quidem per eum peccata nostra sunt remissa. Secundo gratiam nos salvantem per ipsum accipimus. Tertio per ipsum

Quand il s'offrait à la croix comme Victime pour le péché. « Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde, et n'imputant plus aux hommes leurs péchés ; » l'arrêt de notre condamnation, « la cédule de mort, » le pacte fatal qui nous livrait au péché, au démon et à la mort était déchiré et victorieusement « cloué à la croix. » En même temps qu'il est *hostie pour le péché*, Jésus-Christ est *hostie pacifique.* « Lui-même est notre paix, » « qui nous a réconciliés à Dieu par son sang. » De son côté entr'ouvert s'est échappée la source jaillissante de la grâce qui, après nous avoir sauvés de la damnation, nous conserve dans l'amour, nous fortifie dans la vertu, et nous dispose à la gloire. Cette gloire éternelle et béatifique, l'*holocauste* de Jésus-Christ nous l'assure, selon ce mot de l'Apôtre : « Nous avons en son sang l'assurance d'entrer dans le Saint des saints, » dans le sein de Dieu, dans le Ciel, dans la gloire.

3. Saint Thomas, dans sa *grande Somme* continue et développe cette belle et profonde matière, c'est-à-dire l'efficacité du sacrifice de Jésus-Christ Prêtre et Victime. Nous venons de le voir, les trois effets dont la suite et l'enchaînement consomment nos destinées, le sacrifice de Jésus-Christ nous les procure dans une plénitude et une perfection toutes divines. Reste à poser les questions suivantes. Jésus-Christ eut-il besoin d'offrir pour lui-même son sacrifice? Saint Paul dit du prêtre « que de même qu'il offre pour le peuple les victimes pour

adepti sumus perfectionem gloriæ. Et ideo ipse Christus, in quantum homo, non solum fuit sacerdos, sed Hostia perfecta, simul existens hostia pro peccato, et hostia pacifica, et holocaustum. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18.)

les péchés, de même il les doit offrir aussi pour lui-même[1]. » Cette régle regarde-t-elle aussi Jésus-Christ? Assurément non, répond saint Thomas : que serait un intercesseur que ses propres péchés écarteraient du trône de la Majesté divine et rendraient impuissant en face de la justice? Quel honneur reviendrait à Dieu des hommages sortis d'une bouche coupable et de lèvres souilllées? « Il nous fallait un prêtre qui fût saint, innocent, immaculé, sans contact avec les pécheurs[2], » et « sans nul besoin d'offrir tous les jours des victimes pour ses propres péchés[3]. » Tel est notre prêtre Jésus; tel est le sacerdoce de la loi nouvelle. Le prêtre unique y est Jésus-Christ; *Christus est fons totius sacerdotii*, comme dit saint Thomas, *Sacerdos novæ legis in persona ipsius operatur*[4]; et Jésus-Christ, la Sainteté même, peut approcher sans cesse du trône de la Majesté divine, et y est toujours agréé, *exauditus pro sua reverentia*. Les prêtres de l'ancien sacerdoce, mortels et pécheurs, devaient sans cesse offrir des sacrifices d'expiation pour leurs propres péchés comme pour ceux du peuple; notre Prêtre offre pour son peuple, mais n'a nul besoin d'offrir pour lui. La lumière, dit saint Thomas, éclaire mais n'est pas éclairée; le feu chauffe mais n'est pas lui-même échauffé[5]. Cette doctrine soulève pourtant

[1] Hebr. — [2] Hebr. — [3] Hebr. — [4] *Sum. theolog.* p. III, quæst. XXII, art. 4. — [5] Ille indiget medio ad Deum qui per seipsum accedere ad Deum non potest; et tali sacerdotio subjicitur effectum sacerdotii participans. Hoc autem Christo non competit. Et ideo non Christo convenit effectum sacerdotii in se suscipere, sed potius ipsum aliis communicare.

Christus est fons totius sacerdotii. Nam sacerdos legalis erat figura ipsius; sacerdos autem novæ legis in persona ipsius operatur (*Sum theolog.* p. III, quæst. XXII, art. 4.)

une difficulté. Comment Jésus-Christ, prêtre, nous est-il représenté offrant à Dieu ses supplications et ses prières, pour lui-même, pour ses propres besoins, pour que Dieu le « retire des horreurs de la mort? » Bien que « Innocent, Saint, Immaculé » comme prêtre, Jésus-Christ portait la « ressemblance de la chair de péché ; » caution pour les péchés des hommes, il était devenu lui-même « péché. » Sous ce rapport, et en tant que représentant les pécheurs, son sacerdoce étendit sur lui ses effets, non pas directement et à proprement parler, mais indirectement et à cause des péchés du monde dont il s'était fait l'expiateur et la caution. C'est au nom et en la personne de l'humanité coupable, qu'il demandait dans ses prières et son sacrifice *d'être sauvé de la mort*[1]. La vaste et profonde question des mérites acquis par la vertu du divin Holocauste se placerait naturellement ici ; toutefois nous la réservons avec saint Thomas pour l'étude que nous ferons plus loin de l'holocauste du Calvaire.

4. Le sacerdoce de Jésus-Christ est un sacerdoce éternel. Tout le passé de l'histoire humaine s'y rapporte, le présent en est divinement rempli, et les siècles de l'éternité lui ouvrent leur impérissable sanctuaire. C'est comme prêtre en même temps que comme dominateur et comme roi que saint Paul a dit du Christ : « Le Christ était hier ; il est aujourd'hui, il sera dans les

[1] Christus simpliciter loquendo peccatum non habuit. Habuit tamen similitudinem peccati in carne. Et ideo non simpliciter dicendum est quod ipse effectum sacerdotii participaverit, sed secundum quid, scilicet secundum passibilitatem carnis. (D.Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XXII, art. 4, ad primum.)

siècles des siècles. » Saint Thomas apporte à cette mystérieuse et difficile question du sacerdoce éternel de Jésus-Christ la merveilleuse lucidité de son génie. Deux choses, dit-il, sont à considérer dans le sacrifice du Pontife-Dieu : l'oblation de ce sacrifice, et sa consommation. Or cette consommation dernière du sacrifice ne peut avoir lieu qu'alors que ceux pour lesquels il fut offert en ont obtenu le dernier effet, qui est non pas le bien temporel, mais la gloire dans l'éternité ; c'est ce qui fait appeler Jésus-Christ par saint Paul *le pontife des biens futurs.* Le sacerdoce et le sacrifice du Dieu-Pontife regardent donc non pas le temps, mais l'éternité ; non pas la terre, mais le Ciel, non pas notre rapide exil, mais notre éternelle Patrie [1]. Jésus resta sur la terre ce qu'il lui fallut de temps pour mourir, puis transporta son autel, sa victime, son sacrifice, son culte, son sacerdoce, dans son lieu fixe et définitif, le ciel : *introivit in sancta... penetravit cœlos... Talem habemus Pontificem qui consedit in dextera sedis Magnitudinis in cœlis, sanctorum minister et tabernaculi veri quod fixit Deus et non homo* [2]. « Le Christ Pontife entra dans le Saint des saints, c'est-à-dire le Ciel, nous en préparant l'accès par la vertu de son sang qu'il avait pour nous répandu sur la terre [3]. »

Enfin Jésus-Christ est Prêtre selon le rite de Melchi-

[1] In officio sacerdotis duo possunt considerari : primo quidem ipsa oblatio sacrificii ; secundo ipsa sacrificii consummatio quæ quidem consistit in hoc quod illi pro quibus sacrificium offertur finem sacrificii consequuntur. Finis autem sacrificii quod Christus obtulit non fuerunt bona temporalia sed æterna quæ per ejus mortem adipiscimur... ratione cujus Christi sacerdotium dicitur esse æternum. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XXII, art. 5.) — [2] Hebr. VIII, 1. — [3] D. Thom. *loc citat.*

sédech. S'il eut pour figure le sacerdoce légal, c'est à raison du sang qu'il devait verser à la croix ; mais sa grande et solennelle figure, celle qui domine les siècles et retentit dans l'éternité, c'est la figure de Melchisédech. Ce pontife des jours antiques apparaît en figure dans la majestueuse grandeur dont Jésus-Christ devait être la réalité. Il domine la loi figurative et le sacerdoce légal qui, en Abraham, s'incline devant lui et lui paye la dîme[1]. Il est éternel : l'Écriture ne marque ni son commencement ni sa fin : l'absence de généalogie le fait échapper aux vulgarités des générations ordinaires, il est sans père, sans mère, sans lignée ; il est seul dans l'auguste solitude d'un sacerdoce unique et d'une élévation sans égale. Il est Roi : mais c'est le Roi de la paix, le Roi de la justice ; Jésus-Christ apporte la paix au monde ; il pacifie par la vertu de son oblation l'humanité entière ; il lui procure la paix avec Dieu, la paix avec elle-même ; il la régit selon les règles de la sainteté et de la justice. Melchisédech offre le pain et le vin, préfigurant ainsi, dit saint Thomas, non pas l'oblation sanglante du sacrifice, mais sa participation et son effet, en quoi consiste surtout l'excellence du sacerdoce de Jésus-Christ qui dans la loi nouvelle fait participer les fidèles à son sacrifice sous les espèces du pain et du vin[2].

« Il a paru, dit saint Paul, en s'offrant lui-même comme victime. » C'est lui-même, c'est son propre corps, c'est son propre sang qu'il a offerts à la croix : c'est encore son propre corps et son propre sang qu'il offre dans le sacrifice de tous les jours ; et ce n'est pas

[1] D. Thom. *Sum. thelog.* p. III, quæst. XXII, art. 6, — [2] P. III quæst. XXII, art. 6, ad secundum.

sans raison que David voyant en esprit le premier acte qu'il produirait en se faisant homme, et saint Paul en interprétant cette prophétie, le font parler en cette sorte au moment qu'il entra dans le monde : « Vous n'avez point voulu d'hostie et d'oblation, mais vous m'avez formé un corps, » l'original porte : « vous me l'avez approprié : les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu ; alors j'ai dit : Me voici ; je viens pour accomplir votre volonté, ô mon Dieu, et ce qui a été écrit de moi à la tête de votre livre. » Par cette parole Jésus-Christ se met à la place de toutes les victimes anciennes ; et n'ayant rien dans sa divinité qui pût être immolé à Dieu, Dieu lui donne un corps propre à souffrir et accommodé à l'état de victime et de mort.

Soyons donc, à l'exemple de Jésus-Christ, en esprit de victime, abandonnés à la volonté de Dieu : autrement nous n'aurons point part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste et une victime entièrement consumée par le feu, laissons-nous réduire en cendres plutôt que de nous opposer à ce que Dieu veut [1].

II

LES GRANDES SCÈNES DE LA VIE PUBLIQUE

Le Verbe incarné venait parmi nous tout à la fois comme Dieu, comme chef de la nouvelle humanité. Comme Dieu, Roi, Dominateur, il devait être précédé d'un héraut. Sans doute sa venue était préparée depuis

[1] Bossuet, *Élévat.*

de longs siècles ; de grandioses figures, des prophéties, des traditions, répandues dans le monde entier disposaient dès longtemps l'humanité à la venue de son Sauveur et de son Maître. Sans doute encore l'humilité du premier avénement ne comportait pas la pompe et la majesté formidables dont le second sera environné ; mais néanmoins la vie publique de Jésus-Christ devait être solennellement annoncée à la terre : il fallait qu'un héraut et un précurseur, un ange, comme avaient dit les prophètes, marchât devant le Fils du Très-Haut, rendit les âmes attentives, préparât au Docteur universel un vaste et silencieux auditoire, et, selon le mot d'Isaïe, « lui aplanît toutes les voies. »

Comme chef de la nouvelle humanité, l'Homme-Dieu passera, il nous est facile de le prévoir, par les trois grandes phases que parcourt toute la destinée de l'homme régénéré : l'initiation, la lutte, la récompense : baptême, tentation, transfiguration. Une cérémonie auguste, un sacrement grand entre tous, saisit l'humanité dans l'abîme de sa déchéance et la souillure de son péché, la plonge dans une eau régénératrice et la relève à la grâce et à la sainteté : elle était « de la terre, » la voici « du ciel ; » elle était « fille de colère, » la voici l'objet des complaisances divines, fille du Très-Haut, et « sa fille chérie. » L'héritage paternel lui est assuré et le ciel s'ouvre sur sa tête pour lui faire apparaître les splendeurs de l'avenir. En attendant, la lutte s'offre à l'homme au sortir des eaux baptismales qui le font serviteur et fils de Dieu : la lutte, parce que l'homme est un être raisonnable et libre et que son Dieu l'estime trop pour accorder le ciel à sa paresse et à sa stérilité. L'homme, pour posséder son Dieu, en fera la magnifique conquête ; son bonheur est au prix de son courage et

de son dévouement. Après la lutte, le triomphe ; et dans le triomphe, la splendide transfiguration de la gloire. Telles sont aussi les trois scènes où nous contemplerons tour à tour Jésus-Christ, et qui délimitent sa vie publique : le baptême qui l'ouvre, la lutte qui la remplit, la transfiguration qui la couronne. Mais auparavant écoutons « la voix qui crie dans le désert, » entendons la proclamation que fait de cette vie de Dieu sur la terre, le Précurseur que ce Dieu envoie comme son ange au-devant de lui. C'est une belle et forte étude que saint Thomas nous fait faire sur la mission, les grandeurs, la sainteté de saint Jean-Baptiste.

I. — Saint Thomas, suivant les textes évangéliques, étudie saint Jean-Baptiste dans les deux parts de sa glorieuse vie de Précurseur : sa vie au désert, alors qu'il prêche aux foules et les prépare de loin à la venue du Messie ; puis ses rapports plus directs avec Jésus-Christ, alors qu'il le désigne ouvertement, le confesse, s'efface devant lui et lui envoie ses premiers disciples.

1. Qu'est-ce que Jean ? La question se posait déjà au milieu des merveilles de sa naissance ; elle est plus attachante encore au milieu des merveilles de sa vie au désert. Qu'est-il dans sa personne ? Qu'est-il dans sa doctrine ?

Qu'est-il dans sa personne, dans sa fonction, dans le lieu qu'il habite, dans le genre de vie qu'il a embrassé, dans le prestige qu'il exerce et la puissance extraordinaire dont il est revêtu ?

Jean est avant tout le héraut du Christ : il l'annonce, il le fait connaître par avance à la terre, et lui prépare

les voies dans les intelligences et les cœurs. Mais saint Thomas,au début même de l'étude qu'il consacre à saint Jean-Baptiste,pose cette question : à quoi bon un Précurseur? A quoi bon une faible étoile pour annoncer le lever d'un éblouissant soleil? Voici sa réponse. Jésus-Christ n'en avait que faire, mais la faiblesse de l'humanité en avait besoin. Les yeux étaient trop faibles pour supporter sans préparation la trop vive lumière du Soleil de justice ; et les effrayants abîmes du dogme et de la morale de la loi nouvelle devaient être peu à peu éclairés des demi-teintes d'une prédication moins sublime que celle du Verbe incarné, mais laissant déjà loin derrière elle celle que la loi ancienne dispensait à un peuple d'enfants. La virilité de *l'âge parfait* commence, et avec elle cessent *les rudiments de la loi* et les premiers *éléments* d'une science de commençants. A côté de cette vue de miséricorde, il y en avait une autre de justice. Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, prenait ses sûretés contre l'invincible obstination et les négations audacieuses de son peuple. Le jour devait venir où Jésus-Christ, pour ôter à ce malheureux peuple jusqu'à l'ombre de ses prétextes,en appellerait à la mission de Jean et à ses éclatants témoignages. L'apparition de Jean, sa grande voix qui retentissait dans le monde étaient à elles seules une démonstration de la divinité de Jésus-Christ : Dieu s'avance toujours précédé par ses anges, et Jean était celui dont il avait été dit : « Et toi, enfant, tu seras nommé le prophète du Très-Haut[1]. »

[1] Christus voluit testimonium Joannis ad ostendendum æqualitatem Christi ad Patrem : quia sicut Pater prænuntios habuit, scilicet prophetas, ita Christus. Luc, I, 76 : « Tu, puer, propheta

La fonction de Jean est de baptiser, et son baptême figuratif prépare au baptême de Jésus-Christ. *Primus baptizavit et fuit ejus baptismus præparatorius ad baptismum Christi*[1]. Saint Thomas étudie ce baptême de Jean. Donnait-il la grâce ? Non : la grâce ne jaillit que de Jésus-Christ, et ne s'écoule sur l'homme que par le canal des sacrements de Jésus-Christ. Quelle était alors sa mission et son rôle dans l'économie de la Rédemption? Saint Thomas lui assigne quatre motifs. Jésus-Christ voulait être baptisé, et par là purifier les eaux et leur donner une vertu divine ; il lui fallut donc un ministre, et ce ministre fut Jean, son Précurseur. Le sacrement figuratif de Jean, s'il ne donnait pas la grâce, y disposait au moins puissamment les âmes.— La grâce devait subjuguer la nature, renverser l'amas d'orgueil et de volupté où gisait l'humanité mourante, rappeler les âmes aux mâles vertus, aux rudes combats de la chair, aux difficiles héroïsmes de la perfection évangélique; et finalement sa mission était, selon le mot de saint Paul, « de tuer par l'esprit les œuvres de la chair » et de « faire périr l'homme de péché qui est en nous. » Tout, dans le christianisme, allait se résumer dans le mot de « pénitence. » Ce mot terrible, Dieu le fait prononcer à satiété par un Précurseur; il l'incruste dans les âmes, il le symbolise dans un rite figuratif, et la Judée est remplie de l'éclat formidable de la voix de Jean qui appelle les foules *à la pénitence;* Jean les plonge vives dans les eaux où elles se doivent ensevelir comme dans un tombeau, en attendant le jour tout prochain de la

Altissimi vocaberis : præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus. » (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. III.)

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. III.

résurrection à la grâce et au salut. Jean, dit saint Thomas, faisait l'office de ces catéchistes qui, avant le baptême, disposent l'adulte en lui enseignant les premiers éléments de la foi, en déposant dans son âme les germes du repentir et de l'amour[1]. Ainsi peu à peu le monde s'accoutumait au baptême dont Jésus-Christ allait faire la porte du Ciel et la première condition du salut. Un quatrième motif domine les trois autres. Il s'agissait de jeter aux hommes si obstinés dans leur inattention, leur indifférence et leur légèreté, le grand mot qui sauvait le monde : Dieu est là! Il parle, il agit, il guérit toute infirmité, il rachète tout crime, il ressuscite, il transfigure, il déifie. Elle va retentir cette ineffable parole, mais qui y prêtera l'oreille au sein des mille bruits de ce monde ? qui l'entendra ? et de cette foule empressée qui court par tous les chemins du plaisir et de l'intérêt, qui y prendra garde et s'arrêtera pour la comprendre et pour la goûter ? Dieu frappe donc ces affairés il les captive par un grand spectacle : une vertu singulière, un genre de vie inouï, une vision de la vie même des Cieux, une prédication formidable, une annonce plus formidable encore, tout concourt dans saint Jean-Baptiste à frapper la foule, à la confondre et à l'attirer. Aussi sort-elle de ses cités et de ses campagnes pour accourir au désert, foule compacte et diverse, multitudes innombrables où la richesse coudoie le dénûment, où les conditious. les âges, les sexes, les fortunes se confondent dans une même avidité de

[1] « Dans ce temps tout le pays de la Judée s'en allait à lui, comme aussi tous les habitants de Jérusalem, et tous ceux des bords du Jourdain. Et confessant leurs péchés ils étaient baptisés par lui dans les eaux du Jourdain. » (Marc. I, 5. Matth. III, 5.)

voir et d'ouïr. Le dessein de Dieu est ainsi rempli. Il voulait rassembler le peuple pour lui apprendre d'un seul coup la grande nouvelle de la venue de son Fils et la disposer à une aussi divine visite : la foule est là, émerveillée et attentive ; disposée à la pénitence et se frappant la poitrine ; elle lève les yeux plus haut que Jean, vers *Celui qui doit venir après lui*. Le baptême de Jean avait donc surtout pour but, ainsi que le constate saint Thomas, de donner à Jean une occasion plus puissante d'annoncer le Christ à la Judée en l'amenant tout entière sur les rives du Jourdain [2].

A la gloire de son titre de Précurseur et de Héraut du Christ ; à la mission puissante de sa prédication et de son baptême, Jean ajoutait le prestige d'une austérité merveilleuse. Jean est l'homme du désert. « On ne le trouve pas dans les palais des grands ni sous les molles parures ; » il est fils du désert et de la pénitence. Ce désert ! patrie des grandes âmes et des grandes œuvres, autant que le tourbillon de la vie mondaine l'est de la stérilité et du néant. Saint Thomas nous fait pénétrer au fond de cette belle harmonie du désert choisi pour l'œuvre du Précurseur. Il faut le désert à son genre de prédication. Rien n'y garde les attraits de la chair et les douces facilités de la nature : tout y est rude et grossier ; tout y est incommode et rebutant : les âmes frivoles et amollies n'en approcheront pas ; seules les âmes généreuses en sauront affronter l'horreur, et ainsi se fera dès l'abord la séparation de la paille d'avec le

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.*— [2] Ut Christus manifestaretur : concurrentibus enim turbis ad baptismum annuntiabat Christum : quod quidem facilius sic factum est quam si per singulos discurrisset. (*Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxviii, art. 1.)

bon grain. D'ailleurs il fallait l'austérité du désert à un tel prédicateur et à une semblable parole; les scènes terribles de la nature, l'aspect triste et sauvage du lieu disposaient les âmes aux âpres objurgations du prophète, à ses foudroyantes menaces, à ses larmes et à ses rigueurs. *Congruebat suæ prædicationi*, dit saint Thomas, *quia ipse pœnitentiam prædicabat* [1]. Le sens mystique ne fait pas non plus défaut. Saint Thomas regarde ces foules réunies comme les prémices de l'Église du Christ : il leur faut le désert. Jérusalem n'est plus le centre du culte et le point sacré de réunion pour les fidèles de Dieu ; tout au contraire, *il faut en sortir;* et, comme l'Église catholique *n'est pas du monde*, mais est une exilée sur la terre, ce n'est pas dans le tumulte de la cité, mais dans l'austère et silencieuse solitude du désert qu'il la faut chercher. Cette sortie en masse de Jérusalem pour courir au désert, à Jean, à Jésus-Christ que Jean représente, cette fuite hors de la cité sainte annonce qu'un ordre nouveau va s'établir : la synagogue infidèle sera délaissée, et le désert, comme l'avait chanté Isaïe, se couvrira de fleurs et se chargera de fruits [2].

Autant que le désert, la mortification et l'austérité empreintes sur la personne de Jean-Baptiste, assuraient le succès de sa prédication. « Or Jean avait un vêtement de poil de chameau et autour de ses reins une ceinture de cuir. Des sauterelles et du miel sauvage étaient sa nourriture [3]. »La vie dégagée des sens, sevrée des mortelles jouissances du luxe et de la volupté, rapprochée,

[1] *Comment. in Matth.* cap. III. — [2] Datur intelligi quod non est in synagoga prædicatio salutis, sed in Ecclesia. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. III.) — [3] Matth. III.

autant que le permet la condition de la chair, de l'éclat angélique, la vie qui fait vivre dans le corps comme si l'on n'avait pas de corps, cette vie merveilleuse qui sera désormais celle des héros de l'Évangile, est inaugurée sur la terre, et les peuples en contemplent au désert la glorieuse manifestation.

Effet prodigieux de ce spectacle ! Les foules s'ébranlent et accourent ; elles si lentes à la parole sainte, si rebelles à la voie de Dieu, si rebutées au seul mot de sacrifice, les voici qui écoutent Jean, qui l'interrogent sur leurs devoirs, qui tremblent à ses menaces, qui se rendent à ses ordres, qui se frappent la poitrine, et se laissent ensevelir sous les eaux de la pénitence. C'est le fruit de la vie sainte, de la prédication énergique, de l'austérité et du renoncement.

Tel était Jean en lui-même : quelle était sa doctrine ? Trois objets la remplissaient tout entière : la pénitence, le salut, Jésus-Christ, modèle de la pénitence et auteur du salut.

La pénitence ; il en donne les motifs et il écarte les objections. *Progenies viperarum*[1] ! Voilà le premier et le pressant motif : le souvenir de ses crimes. Le pécheur est une vipère, qui à la fois lance son venin contre le Ciel, et empoisonne la terre : double perversité que pleure et efface une vraie pénitence. *Fugere a ventura ira*, c'est le second motif, le souvenir des jugements de la divine justice. Quand l'âme est frappée de la double horreur de ses crimes et des châtiments que l'avenir leur réserve, elle fait *de dignes fruits de pénitence* que saint Thomas fait consister dans les trois points suivants : la satisfaction pour le passé, les précautions

[1] Matth. III.

pour l'avenir, la réparation par l'exercice des vertus et l'accomplissement des bonnes œuvres [1]. Mais l'âme avant de se rendre, se débat longtemps, et les deux armes qu'elle oppose à l'efficacité de la parole divine et de la grâce sont deux prétextes qu'elle n'abandonne qu'avec une difficulté et après une résistance inouies. Comme Jean, vous abordez le pécheur, et faisant retentir l'éclat formidable de la justice, vous lui jetez le grand mot : « faites pénitence! »— Pénitence? pourquoi?.... on n'est coupable d'aucun mal : on est *honnête homme*. D'ailleurs n'est-on pas fils de l'Église, et revêtu de la glorieuse livrée du chrétien? Voilà le premier prétexte et la première défense : une prétendue innocence. Le second, c'est l'immense et inépuisable bonté de Dieu. Pourquoi craindre d'offenser Dieu? Dieu est si bon !.... Oh! quelle force le Précurseur déployait à dévaster cette sécurité absurde et impie! Quels tonnerres il faisait gronder à ces oreilles obstinément fermées! « La cognée, s'écriait-il, est déjà mise aux pieds des arbres; tout arbre donc qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu [2]! » Ces trois mots faisaient apparaître le jugement de Dieu dans sa proximité, dans son universalité, dans sa rigueur.

Le salut. « Faites pénitence, disait Jean, parce que le royaume des Cieux est proche [3]. » Ces paroles inauguraient dans le monde une immense révolution. Nous voici à « la plénitude des temps [4], » à « l'âge du Christ dans sa pleine maturité [5] : » l'humanité cesse d'être une enfant « gardée sous la tutelle de la loi [6] » matérielle et terrestre « où rien n'arrive à la perfection [7]. » Désor-

[1] D.Thom. *Comment. in Matth.* cap. III. — [2] Matth. — [3] Matth. — [4] Ephes. — [5] Ephes. — [6] Galat. — [7] Hebr.

mais il n'est plus question « de la graisse de la terre, de la rosée qui féconde les champs, de la patrie coulante de lait et de miel : » les yeux de l'homme s'élèvent par delà les choses terrestres jusqu'à la radieuse éternité et ses biens infinis ; « l'homme ne regarde plus ce qui se voit, mais ce qui ne se peut apercevoir, car ce qui se voit est passager, ce qui est invisible c'est l'éternel [1], » le divin, l'infini, la vue, la possession de Dieu dans « la cité permanente, » et « l'immobile royaume » de l'éternité. A partir de Jean s'inaugure dans le monde le rège du surnaturel et du divin. L'homme plus haut que la gloire et la fécilité d'ici-bas, n'aura plus ni pensée ni aspiration que pour « le royaume des Cieux » qu'on lui prêche, qu'il espère, et où on l'attend. Mais quel est le sens de ces mots : *le royaume des Cieux?* Saint Thomas nous en découvre trois également beaux et profonds. Le royaume des Cieux, c'est d'abord au milieu de nos âmes, le règne glorieux et divin de la grâce : *Regnum Dei intra vos est.* Saint Pierre nous appelle « la nation sainte, le sacerdoce royal ; » la grâce en nous unissant intimement à Jésus-Christ, en le faisant l'hôte de notre âme, en nous incorporant à lui, en nous faisant « participer à la nature divine, » en transportant en nous la gloire, la beauté, la puissance, la royauté même de Jésus-Christ, fait de nous des rois, et de notre âme le siége de la plus auguste royauté. Le mystère de notre élévation à la gloire commence dès ici-bas par la grâce. *Dicitur regnum cœlorum*, dit saint Thomas, *quia per inhabitantem gratiam inchoatur nobis via cœlestis regni* [2]. » Le *royaume des Cieux*, c'est aussi l'Église, Reine de la terre, Épouse du Roi, et

[1] II Cor. — [2] D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. III.

« assise à sa droite, » dépositaire de ses pouvoirs, héritière de ses trésors, dispensatrice de ses grâces et de son salut. C'est enfin le Ciel, l'Église triomphante et la céleste Jérusalem. C'est là « le règne » dont nous demandons avec ardeur « qu'il nous arrive, » parce qu'avec lui nous posséderons toute gloire, toute béatitude, toute richesse, tout repos

Si Jean prêchait la pénitence comme le seul chemin laissé à l'homme vers « le royaume des Cieux ; » s'il faisait au monde l'annonce nouvelle et magnifique de ce royaume supérieur et éternel qui n'est autre que la possession béatifique de Dieu dans la gloire, Jésus-Christ était au fond de toute cette prédication, puisque sa venue sur la terre demandait la pénitence et ouvrait l'entrée du royaume des Cieux. Jésus-Christ! Jésus-Christ tout proche, Jésus-Christ hôte de la terre, compagnon de l'homme dans les douleurs de l'exil et l'abîme de sa misère ; Jésus-Christ « agneau de Dieu, » victime dévouée à l'horreur du supplice volontairement subi pour des coupables; Jésus-Christ enfin source pour l'homme de toute purification et de toute sainteté, « agneau qui ôte les péchés du monde : » voilà le grand et unique objet auquel le Précurseur ramène sa prédication et concentre sa doctrine. Sans cesse il le désigne, sans cesse il en parle aux foules qui le viennent visiter; et sans se contenter de le désigner, il leur découvre à la fois sa divine grandeur et la mission qu'il vient remplir. Sa dignité surpasse toute dignité humaine, et sa grandeur n'a pas de terme de comparaison ici-bas. Jean « qui est le plus grand d'entre les fils de la femme [1]. » n'est pas digne de délier les cordons de la chaussure [2] »

[1] Joan. — [2] Matth.

de ce Dieu qui visite la terre sous la faiblesse et l'humilité d'une chair passible. Quelle est la mission de ce Dieu fait homme? Qu'apporte-t-il à la terre? Le plus magnifique, le plus « inénarrable don[1] : » la vie divine, l'être même de Dieu communiqué à l'homme, la grandeur, la sainteté, la béatitude de Dieu partagées avec l'homme et formant pour l'homme un héritage éternel. Le but de la venue de Jésus-Christ sur la terre? C'est de plonger tout l'homme dans l'océan de la Divinité, de le remplir de Dieu, et cela sans mesure, « dans une plénitude » quasi infinie : *vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni*[2].

Une autre mission est confiée à Jésus-Christ par son Père : mission terrible pour les contempteurs de sa grâce et les négateurs de sa divinité. Jésus-Christ est constitué juge des vivants et des morts, et « tous, nous comparaissons devant le tribunal du Christ[3]. » Saint Jean représente notre juge souverain le « crible » à la main. Quel est ce crible par lequel tous nous devons passer et qui sépare du bon grain la paille destinée au feu? Trois sortes de jugements, répond saint Thomas, sont exercés par Jésus-Christ. Il « crible » d'abord les âmes par le mystère de sa croix, « folie aux Gentils, scandale aux Juifs[4]; » « à ceux qui périssent le mot de croix est folie; à ceux qui se sauvent, elle est la vertu même de Dieu[5]. » Voilà le crible qui a séparé la paille du froment; voilà le premier discernement que Jésus-Christ fait des âmes : la tribulation leur vient, la croix

[1] I Cor. — [2] Cum dicit *baptizabit in Spiritu Sancto et igni*, insinuat habendum esse affluentiam Spiritus Sancti quam habentes totaliter abluuntur. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. III.) — [3] I Cor. — [4] I Cor. — [5] I Cor.

leur est offerte, il faut « s'y clouer avec Jésus-Christ [1], » il se faut avec lui « ensevelir dans sa mort : » le fidèle accepte avec joie et porte avec une sainte fièreté « les stigmates du Christ [2]: » l'incrédule et le voluptueux « marchent en ennemis » et en contempteurs « de la croix du Christ [3]. » Ces deux hommes sont jugés; « l'un est pris, l'autre laissé : » l'un qui « souffre avec le Christ, régnera avec lui [4]; » l'autre « qui sème dans la chair, de la chair moissonnera la corruption [5]. » Un second tribunal est perpétuellement dressé au milieu du monde, c'est celui de l'Église, dépositaire des pouvoirs judiciaires de Jésus-Christ. L'Église rend de toutes-puissantes sentences que le Ciel ratifie et prend un soin jaloux d'exécuter. L'Église juge des doctrines et les frappe, si elles sont erronées, d'irrémédiables condamnations. Elle juge du péché, et ce jugement lui rend nécessaire une intervention dans le domaine des pouvoirs civils, que tout prince et tout gouvernement chrétien doit reconnaître et sanctionner. A ce double exercice de sa puissance judiciaire, Jésus-Christ ne donne pas l'éclat et la plénitude qu'aura le troisième, lorsqu'à la fin des temps, Juge souverain des vivants et des morts, il viendra juger le monde dans l'appareil formidable de sa royauté, « dans une grande pompe et une grande majesté, » « il paraîtra admirable dans ses saints [6], » « et exterminera ses ennemis du souffle de sa bouche » et « par l'éclat de sa radieuse apparition [7]. »

[1] Galat. — [2] Galat. — [3] Philipp. — [4] Rom. — [5] Galat. — [6] Thessal — [7] « Permundabit, » id est perfecte mundabit : primo per tribulationes quæ sunt quasi quidam ventus, qui, si non est, paleæ sunt cum tritico. Secundo per sententias prælatorum quando scilicet excommunicantur. Tertio in die Judicii quando segregabuntur boni a malis. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. III.)

2. Telle fut la première œuvre de Jean : du fond de son désert, sa grande voix et le spectacle de sa sainteté attiraient les foules, les réunissaient pour entendre de la bouche d'un prophète cru et vénéré la première annonce de l'arrivée du Messie. Ce n'était qu'un début : bientôt la voix « qui crie dans le désert » se fait plus forte encore, les indications deviennent plus pressantes et plus précises: Jean cherche par tous les moyens « à diminuer » lui-même et à grandir d'autant l'Homme-Dieu devant lequel il aspire à disparaître dans son néant. Cette seconde œuvre, le saint Précurseur l'accomplit avec un zèle magnanime en détachant à la fois de sa personne la foule qui envahit son désert et les rives du Jourdain où il baptise, et ses propres disciples qui se sont attachés à lui et ne le veulent plus quitter

L'évangéliste saint Jean nous décrit les deux scènes où le Précurseur rend solennellement témoignage à Jésus-Christ : les voici commentées par saint Thomas. Jérusalem tout entière, avec ses prêtres, ses scribes, ses pharisiens, s'est émue de la sainteté et de la prédication de Jean-Baptiste. Qu'est-il ? Serait-ce le Messie annoncé ? Une brillante ambassade vient à lui et lui pose la question devant laquelle le monde entier doit être en suspens : *Es-tu le Christ?* Question immense, et qui préoccupait toutes les âmes. On savait les temps accomplis, l'univers était dans l'attente et la question posée implicitement par l'ambassade des Juifs au Précurseur, répondait à d'universelles préoccupations. Ces préoccupations se montrent dans toutes les questions posées à Jean-Baptiste par les Juifs. Le Messie, devait être précédé d'un Élie, d'un prophète, d'un envoyé extraordinaire chargé de lui préparer les voies ; aussi, après que Jean leur eut nié qu'il fût le Christ, les Juifs lui

demandèrent-ils : « Mais alors, serais-tu Élie ? » Il l'était sans l'être. Il l'était pour la mission et l'œuvre qu'il accomplissait : il ne l'était pas, selon le sens de la question posée dans sa personne. Aussi Jean peut-il répondre : « Non, je ne suis pas Élie; » tandis que Jésus-Christ parlant de son Précurseur et voulant dépeindre sa mission et son œuvre, dira de son côté : « C'est Élie[1]. » Quant à Jean, il n'est, dit-il, qu'une seule chose : « une voix. » *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert;* admirable définition! Jean est la « voix, » l'organe extérieur qui manifeste au dehors la pensée intime, le Verbe. La voix est postérieure à la pensée, Jean est après le Verbe éternel de Dieu; mais inférieure et postérieure, la voix a cependant un retentissement plus grand, une manifestation plus éclatante, et c'est par elle que le Verbe, la pensée, est entendue et goûtée de tous. Ce fut la mission de Jean de manifester et de faire goûter le Verbe caché sous l'anéantissement de la chair. C'est la voix « qui crie. » Pourquoi le cri? La voix crie, dit saint Thomas, lorsque quelque grande et solennelle proclamation exige cet éclat; elle crie quand l'éloignement réclame cet effort ; elle crie enfin quand l'ardeur du zèle pousse avec impétuosité les paroles d'un cœur véhément et embrasé. Et quelle plus solennelle annonce que celle d'un Dieu qui visite et sauve le monde ? Hélas ! quel éloignement plus long que celui qui sépare de son Dieu l'humanité fugitive? Quel cœur plus brûlant que

[1] Quid est quod dicit Joannes : *non sum,* scilicet Elias, cum Christus dixerit : *ipse est Elias?* Hanc autem quæstionem solvit angelus. (Luc. I, 17.) « Ipse præcedet ante eum in spiritu et virtute Eliæ. » Non fuit ergo Elias in persona sed in spiritu et virtute. (D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. I, lec. 12.)

celui dont le Précurseur accueille et proclame son Maître et son Dieu ? Elle criait « dans le désert, » cette grande voix de Jean ; elle retentissait aux oreilles d'un peuple qui refusait d'entendre et d'un monde idolâtre qui n'était point sorti encore du funeste sommeil de son incrédulité.

Et que criait cette voix ? Une grande et unique chose : l'arrivée et la présence du Dieu qui sauve le monde. *Medius vestrum stetit.* Mot profond, dont saint Thomas nous donne les significations diverses qui toutes ensemble définissent admirablement l'Incarnation et la Rédemption du Fils de Dieu. Comme Dieu-Homme, Jésus-Christ *est au milieu* des choses, il est le centre où tout vient aboutir, la création entière se rattache à lui, et par lui est élevée jusqu'à Dieu. Par son Incarnation, le Verbe est *au milieu* de l'humanité, il est devenu le semblable et le frère de l'homme, *primogenitus in multis fratribus;* il habite le même toit, partage la même vie, et « participe » à tout ce qui est de l'humanité déchue, sauf la réalité de son péché dont il ne pouvait prendre que la ressemblance [1].

Les témoignages de Jean se succèdent et se complètent : *Altera die* « le jour suivant. » Il s'agit du second témoignage solennel rendu à la divinité de Jésus-Christ. Cette fois, c'est en la présence même de Jésus que le saint Précurseur le désigne aux adorations, à la reconnaissance et à l'amour du peuple. Chaque parole de ce second témoignage est d'une merveilleuse profondeur. *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi :* « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde, » dit Jean à la foule, en montrant Jésus-Christ, « l'Agneau. »

[1] D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. I, lec. 13.

Il y avait dans ce seul mot pour le peuple juif une allusion touchante et un trait de lumière[1]. Soir et matin, depuis des siècles, Israël immolait l'agneau figuratif Voici « l'Agneau » véritable ! Voici la victime; voici le seul holocauste agréé de Dieu et capable de sauver le monde. « L'Agneau : » c'était bien celui dont Isaïe avait décrit l'innocence, la douceur, la paisible et inoffensive vie, et dont il avait annoncé la touchante résignation en face de son sacrifice et au milieu de ses bourreaux. C'est « l'Agneau » dont nous recevons à la fois la nourriture et le vêtement. Saint Paul ne nous dit-il pas : « Revêtez-vous de Jésus-Christ? » Et Jésus-Christ lui-même : « Celui qui me mange, vivra de moi[2]? » « Voici l'Agneau de Dieu. » En quel sens de *Dieu*? De Dieu, répond saint Thomas, parce qu'en Jésus-Christ, à l'Humanité représentée par l'Agneau, est jointe hypostatiquement la divinité ; Jésus-Christ est bien l'Agneau par sa douce humanité qui lui permet de consommer son holocauste, mais il est *de Dieu*, « Dieu de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu, » et son holocauste étant celui d'un Dieu, revêt ainsi une perfection et une valeur infinies. Il est encore « l'Agneau de Dieu, » parce qu'il a été prédestiné, choisi, voulu, appelé par Dieu; il a été l'objet des pensées divines « dès les siècles éternels, » et c'est pour Lui, en Lui, par Lui que toutes choses ont été faites. Enfin il est « de Dieu, » parce qu'il a été offert à Dieu « comme victime de suave odeur[3]. »

[1] D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. I, lec. 14. — [2] D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. I, lec. 14. — [3] Dicit autem « Dei » quia in Christo sunt duæ naturæ, humana scilicet et divina. Et quod hoc sacrificium esset virtuosum ad purgandum et sanctificandum a peccatis, habet ex virtute divinitatis. (D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. I. lec. 14.)

Telle est l'annonce que fait Jean-Baptiste de l'ineffable mystère de la Rédemption. Mais il faut aussi dévoiler les grandeurs de la nature divine en Jésus-Christ : il faut que le monde connaisse que c'est à son Dieu, à son Dieu « anéanti » et devenu « Homme de douleurs » qu'il doit sa délivrance et son salut. Jean finit par ce grand objet, et donne comme inébranlable preuve de la divinité de son Maître la scène tout extraordinaire dont il a été témoin. *Et Jean rendit témoignage, disant : J'ai vu l'Esprit-Saint qui descendait du Ciel sous la forme d'une colombe et qui se reposa sur lui. Et moi je ne le connaissais pas*[1], *mais Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, Celui-là m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et rester, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et j'ai vu et j'ai attesté que Celui-ci est le Fils de Dieu.*

Dans la scène que rappelait Jean-Baptiste et dont il faisait une preuve sans réplique de la divinité de Jésus-Christ, la Trinité apparaissait tout entière : le Père dans la voix, le Saint-Esprit sous la forme de colombe, le Fils sous l'apparence du pécheur et la réalité de la chair. Le symbole de la colombe était là d'une vérité et d'un charme infinis. La colombe se repose sur l'Homme-Dieu, chef et représentant de toute l'humanité chrétienne.

La colombe, c'est la simplicité : tout est pour l'humanité régénérée réduit à une magnifique unité, un

[1] Ce mot de Jean-Baptiste a torturé les commentateurs. Comment le saint Précurseur si illuminé de la grâce ne connaissait-il pas son Dieu, lui qui le confessait déjà dans l'obscurité du sein maternel ? Il le connaît sans doute, mais pas d'une connaissance de familiarité. Jean veut dire qu'il n'a jamais eu de rapports suivis avec lui. En ce sens la scène du baptême fut pour lui une révélation. (Vid. D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. I, lec. 15.)

Dieu, une foi, un baptême, une espérance, une patrie, un amour ; l'âme sainte se détache des liens si multiples de la vie du monde, et dit à Dieu : « J'ai demandé une seule chose au Seigneur! » Et le Seigneur lui répond : « Une seule chose est nécessaire ! » « Je serai moi-même ta récompense, immense à l'excès. » La colombe, c'est la douceur et la charité : charité infinie dans l'Homme-Dieu, « charité répandue » par sa Rédemption « dans tous les cœurs, » charité qui se verse à flots intarissables dans le monde pour le transfigurer et « le remplir de toute la plénitude de Dieu. » La colombe, c'est le doux et triste gémissement : n'est-ce pas l'Homme-Dieu qui soupire : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ? » La colombe gémissante, c'est l'âme sainte exilée sur la terre et traversant l'existence, pleine des mystérieuses tristesses de l'exil et des aspirations de l'espérance vers la Patrie d'en haut. La colombe, c'est l'annonce du salut après les désastres et les ruines du déluge : déluge de l'incrédulité, du vice, de la perdition qui couvre le monde au moment où y paraît Jésus-Christ : déluge effroyable dont celui de Noé n'était qu'une image affaiblie. Jean-Baptiste a remarqué que la colombe *demeurait sur Jésus-Christ :* c'est là, dit saint Thomas, une nouvelle marque de la divinité du Messie. Dans l'homme, la justification n'est pas à l'état *inamissible*, la grâce ne *demeure* pas en lui, la colombe ne *se repose* pas sur lui en ce sens que l'homme ayant eu la grâce, ne la peut plus perdre; c'est le blasphème protestant qu'a foudroyé l'Église. En Jésus-Christ, la grâce est permanente : la colombe *demeure* sur lui ; il est la sainteté substantielle et l'intarissable source de la grâce. Les vicissitudes de la grâce sanctifiante dans l'homme déchu sont accompagnées des

vicissitudes et des intermittences plus fréquentes encore de la grâce *gratis data* dans le saint que Dieu en honore; la puissance du miracle et de la prophétie est en Jésus-Christ absolument permanente; en ce sens encore, la *colombe repose sur lui.*

« Et j'ai vu, et j'ai attesté que Celui-ci est le Fils de Dieu. » C'est le témoignage que Jean rendit à toute la foule réunie.

Mais il avait à cœur une œuvre plus indispensable et plus haute, c'était de détacher de lui ses propres disciples et de les donner à Jésus-Christ. C'est à cette œuvre magnanime que nous le voyons tout entier absorbé. Son grand moyen fut une ambassade formée de ses disciples incrédules et froids encore qu'il députe à Jésus[1]. Ses disciples verront l'Homme-Dieu ; ils entendront sa divine parole ; ils contempleront ses œuvres, et partis sans la foi et l'amour, ils reviendront les yeux illuminés et le cœur brûlant : d'un mot alors, Jean leur persuadera de l'abandonner et de s'attacher à leur vrai et unique Maître. La question posée à Jésus-Christ par les disciples de Jean est celle que lui posent tous les siècles : *Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?* La réponse décide seule de la destinée du monde comme de celle de chaque âme. Jésus-Christ est-il le Dieu attendu, le Sauveur promis, Celui qui seul donne la vie et sauve des désolations présentes comme des effroyables expiations de l'avenir ? Voilà la grande question ! Tout roule sur elle, et sans elle rien ne se décide ni pour la société ni pour la famille, ni pour l'individu : « Impossible de poser un autre fondement que celui qui a été posé et qui est Jésus-Christ. » La

[1] Matth. xi.

réponse, dont Jean sans doute n'avait que faire, mais qui devait éclairer ses disciples et avec eux le monde et les siècles, cette réponse est d'une toute divine sublimité. Elle résume les prophètes et concentre les traits distinctifs sous lesquels devait apparaître le Dieu Rédempteur : *Allez dire à Jean...* Jean c'est l'humanité tout entière ; allez donc, dites à l'humanité, dites au monde entier, dites à toutes les générations des hommes : *allez et racontez ce que vous avez vu et entendu.* Jésus-Christ devait être l'illuminateur du monde aveuglé par les ténèbres séculaires de l'erreur : *les aveugles voient.* Ce salut de l'humanité par la diffusion de la foi devait être universel, c'est le trait spécial et unique de la Rédemption : l'Église des patriarches est restreinte, la Loi mosaïque se circonscrit dans un peuple, la philosophie humaine parle superbement à un auditoire d'élite, Socrate et Platon dissertent au milieu de quelques disciples et ne jettent à la foule que le regard du plus souverain mépris : le Verbe incarné tout seul était « le Dieu de tous, également riche envers tous ; » seul il poussait ce cri d'un amour sans limite et d'un salut sans restriction : *Venez tous à moi!* Tous! les petits, les humbles, les déshérités, tous ceux qui peinent, tous ceux qui souffrent, tous ceux que le monde repousse et méprise : *Allez et dites à Jean... les pauvres sont évangélisés.* Un troisième trait sous lequel les prophètes avaient dépeint le Messie était celui de l'ignominie et de la douleur. Il sera « un Homme de douleurs, » il sera « le rebut du peuple et l'abjection de tous. » Et tous en le regardant « se riront de lui. » Le Messie sera « appelé le Fort, le Conseiller, le Dieu... l'Emmanuel » le Dieu avec nous, mais sa grandeur sera voilée sous l'outrage, sa divinité dissimulée sous l'horreur du supplice : « nous

l'avons regardé et ne l'avons pas reconnu. » *Allez* donc aussi *dire à Jean :* que l'Homme-Dieu doit être si humilié, si amoindri, si broyé sous la justice divine, objet d'un si universel mépris, que *bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé en lui.*

Creusons encore avec saint Thomas ces beaux textes, leur exposition nous fera de plus en plus pénétrer « dans les inscrutables trésors du Christ. » Le spectacle que Jésus-Christ montre aux disciples de Jean, qui lui posent la grande question de sa divinité, est celui de l'humanité tout entière dans sa dégradation, sa misère sans ressource, son impuissance absolue : la voilà telle que le péché l'a faite et que le Rédempteur la vient guérir et sauver. *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent.* L'humanité déchue était tout cela quand la Rédemption vint à elle : elle était aveugle, boiteuse, défigurée sous sa lèpre, entièrement fermée à l'appel de Dieu et dormant un sommeil de mort au fond d'un tombeau. Et telle fut, dit saint Thomas, dans chaque pécheur, comme dans l'humanité pécheresse tout entière, la marche fatale que suivit le péché et la ruine qu'il opéra.

L'homme aveuglé par l'orgueil « s'évanouit dans ses propres pensées, » « et son cœur insensé se chargea de ténèbres. » L'homme se révolta pour « savoir le bien et le mal, » pour conquérir la science infinie de Dieu ; le châtiment de ce rêve insensé fut l'humiliation de l'aveuglement et de la folie : *dicentes se esse sapientes stulti facti sunt.* Sans lumière, l'humanité ne put plus parcourir la route de ses destinées, elle se prit à trébucher aux abîmes et à se heurter à toutes les pierres du chemin. Alors « toute chair corrompt sa voie, » toute

âme se détourne de Dieu et se précipite avec la fureur de la bête dans les fanges de toutes les infamies : *in desideria cordis, in immunditiam :* lèpre hideuse, plaie infecte, qui la couvrit de la tête jusqu'aux pieds, et la tint honteusement à l'écart, « loin de la vie de Dieu, en dehors des testaments, » « sans Christ, sans Dieu en ce monde. » Pour affreuse que soit cette extrémité, ce n'est pourtant point encore le fond de l'abîme. Ce fond est désigné ainsi par le prophète : *Impius cum in profundum venerit , contemnit.* C'est l'insensibilité volontaire et absolue qui déjoue toutes les industries de la pitié, repousse tous les efforts du dévouement et rend impossibles le remède, la guérison et le salut ; c'est l'horreur même de la mort au fond du sépulcre; c'est Lazare tombé en pourriture. Mais « l'heure vient où ceux qui sont dans le sépulcre entendront la voix du Fils de Dieu. » C'est l'heure où Dieu vient visiter sa création pour la réparer, la vivifier, la transfigurer dans la sainteté et dans la gloire. C'est l'heure aussi où le monde témoin des merveilles accumulées à la parole de l'Homme-Dieu, tombe à ses pieds et s'écrie : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

II. — Révélé dans la prédication de Jean son Précurseur, Jésus-Christ le fut plus magnifiquement encore dans son baptême, où ce ne fut plus un homme, mais les Personnes divines elles-mêmes qui proclamèrent sa grandeur souveraine et le désignèrent aux adorations de la terre et du ciel. Arrêtons-nous à ce mystérieux baptême de Jésus-Christ, la seconde des scènes de la vie publique, et l'initiation à la carrière de vertus, de prédications et de miracles que le Christ allait parcourir

1. Saint Thomas cherche ici comme toujours à pénétrer le secret de ce baptême, les raisons qui amènent aux pieds de Jean et dans les eaux du Jourdain le Christ « dans la plénitude de son âge » et la mesure de sa perfection. Pourquoi ce baptême ? La plus profonde raison sans doute la voici. Jésus-Christ est chef de la seconde humanité, de l'humanité régénérée et ennoblie, c'est elle qu'il mène au baptême en sa Personne, elle qu'il lave et qu'il purifie, elle qu'il retire des eaux de la perdition pour l'élever à la lumière de la gloire. Notre modèle en tout, Jésus-Christ devait l'être aussi dans la réception du premier et du plus indispensable de nos sacrements. De plus, comme l'ont remarqué tous les Pères, Jésus voulait donner pour jamais à l'eau, par le contact de sa chair sacrée, cette vertu vivifiante et féconde qui lui fait enfanter les fils de Dieu dans toute la durée des siècles[1].

Si le Jourdain est choisi pour l'ineffable honneur de recevoir et d'ensevelir un instant sous ses eaux le nouvel Adam, qui y plonge avec lui toute l'humanité coupable, c'est que deux grands souvenirs planent sur ces eaux saintes. C'est en traversant les eaux du Jourdain que les enfants d'Israël entrèrent dans la terre de promission : c'est en passant par les eaux régénératrices du baptême que l'humanité nouvelle fait son entrée dans la vraie Terre promise, dans la Patrie d'en haut. Au moment où le char de feu allait emporter Élie dans les Cieux, ce prophète divisa les eaux du Jourdain. A ces deux souvenirs se rattache le baptême chrétien : « Baptême dans l'eau et le feu. » L'eau purifie, le feu dépose dans l'âme les ardeurs de la charité divine ; le

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XXXIX, art. 1.

char enflammé, la grâce, emporte l'homme dans les sublimités de la vie déiforme, et le dépose dans les bras et sur le cœur du Dieu qu'il osera bien appeler désormais du nom de Père, *in quo clamamus : abba, Pater*[1] ! Et remarquons-le, ce n'est pas Jésus enfant qui se présente au baptême, c'est Jésus « dans la plénitude d'âge de l'homme parfait. » Le baptême ouvrait la vie publique, et devait ainsi être retardé jusqu'au jour où la vie publique est le devoir et l'honneur de l'homme. Relevé des eaux baptismales, l'homme entre dans la carrière des combats et l'école des vertus. Le baptême doit engendrer des héros. Ce sont des fils magnanimes, d'intrépides soldats, d'audacieux conquérants qui sortent des eaux baptismales. On s'élève de ces eaux pour courir au désert, loin de la tumultueuse multitude des pécheurs, pour affronter la lutte, subir l'assaut de l'enfer et remporter sur lui le triomphe qui ouvre les cieux. Saint Thomas signale encore une raison moins profonde et qui regarde le peuple juif seulement. Dès le baptême de Jésus-Christ, la loi Mosaïque était implicitement abrogée : le Sauveur ne le voulut faire qu'après s'y être longtemps soumis, et montrer par là à ce peuple soupçonneux et malveillant qu'il ne l'abrogeait pas pour ne la point accomplir[2]. De là ce baptême retardé jusqu'à l'âge d'environ trente ans.

2. Quatre circonstances solennelles marquent le baptême de Jésus-Christ, et préfigurent les effets du nôtre : l'eau où Jésus se plonge et d'où il s'élève les Cieux qui s'ouvrent : la descente de l'Esprit

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxix, art. 4. — [2] D. Th. p. III, quæst. xxxix, art. 3.

sous la forme de la colombe : la voix du Père qui retentit [1].

Rien de vaste et de magnifique comme les enseignements qui jaillissent du baptême de Jésus. Deux actes complètent ce baptême : Jésus-Christ se plonge dans les eaux, puis il s'en relève. Ne l'oublions pas, Jésus-Christ est le chef de l'humanité déchue, il s'identifie en elle, c'est en elle qu'il se plonge et s'ensevelit sous les eaux : c'est là, dit saint Paul, une sépulture ; le pécheur est mort et enseveli dans les eaux baptismales ; toutes les iniquités du monde, tous les crimes qu'ont accumulés les siècles y sont engloutis, « nous tous nous sommes ensevelis dans sa mort, » nous descendons dans les mêmes eaux, nous nous ensevelissons dans le même linceul. Puis après, avec le même Jésus-Christ, nous nous relevons. Quand Jésus sort des eaux, et reparaît à la lumière, il élève en sa personne la nouvelle humanité, « glorieuse, sans tache, sans ride, sans rien de semblable, mais toute sainte et tout immaculée [2]. » La vie charnelle, la vie des sens a été ensevelie du même coup ; « L'homme terrestre » est resté submergé sous les eaux, « l'homme céleste » a reparu dans la splendeur d'une vie surnaturelle et divine. « Nous sommes morts et notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, » la terre s'est refermée sur nous, le ciel s'ouvre désormais sur nos têtes.

[1] Sciendum quod sicut Christus in suo baptismo dedit exemplum baptizandi aliis, ita in consequentibus baptismum dedit intelligere quæ nos consequamur. Sunt autem quatuor consequentia : scilicet ascensus Christi, apertio cœli, apparitio Spiritus Sancti, et protestatio Patris. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. III.) — [2] Ephes.

Aperti sunt cœli. C'est le grand effet du baptême, rouvrir le ciel à une humanité coupable et bannie. Durant combien de siècles le ciel fut d'airain sur la tête de l'homme ! Combien fermé ! Combien menaçant ! Aujourd'hui le Fils du Très-Haut, le *Maître de la maison* céleste, en demande l'entrée ; à sa prière, *Jesu orante*, le ciel s'ouvre et pour Jésus et pour l'humanité dont il a daigné se faire le frère et le chef. Saint Thomas trouve deux autres significations également profondes dans cette circonstance des Cieux ouverts sur la tête de Jésus-Christ baptisé. Le baptême est la naissance céleste de l'homme : l'homme naît deux fois, comme Jésus-Christ le disait à Nicodème : il naît à la nature et à la grâce, à la terre et au ciel, à la vie terrestre et naturelle dont le tombeau est la limite, à la vie surnaturelle et divine dont l'éternité est l'épanouissement sans fin : *de terra terrenus, de cœlo cœlestis.* Or dans la seconde naissance de l'homme, rien n'est humain ni terrestre, tout vient du ciel et est du ciel, la fécondité qui l'engendre, les dons qu'il reçoit, le terme qui lui est marqué, les moyens qu'on lui assigne pour y atteindre, *de cœlo cœlestis.* Rien, dit le Docteur Angélique, ne marquait mieux cette condition de la seconde naissance de l'homme au baptême, que la radieuse ouverture qui laisse le Ciel à nu, et par où s'échappent les forces surnaturelles et divines dont se forme le chrétien. *Ut ostenderetur quod de cœtero cœlestis virtus baptismum sanctificaret.* De plus, le baptême est le sacrement de la foi, *sacramentum fidei.* Il introduit l'homme dans le monde surnaturel, où cesse le regard humain et se déroulent aux yeux divinement ouverts les invisibles splendeurs de Dieu. Saint Paul rendait admirablement ce mystère, quand il disait : « Nous ne contemplons plus ce qui se

voit, mais ce qui est invisible; » et ailleurs: « Nous contemplons à face découverte la gloire du Seigneur. » A partir de son baptême, la direction du regard de l'homme est totalement changée. Il regardait à terre, il contemple le ciel; il bornait ses aspirations au monde inférieur qui ne lui est qu'un rapide exil, il élève vers le ciel un insatiable regard et des aspirations ardentes, *quæ sursum sunt quærite*[1]. Et l'Église a si peur que ce regard s'abaisse et que ce cœur tombe, que chaque jour, à tout instant, dans chacun de ses sacrifices, elle crie au fidèle : *sursum corda,* « en haut les cœurs! » Voilà pourquoi les cieux s'ouvrent au baptême de Jésus-Christ. Dieu fait comprendre à l'homme que par la foi il ne doit plus cesser, dans le temps, de contempler la patrie qu'il possédera dans l'éternité.

Un mot est remarquable dans le texte de l'Évangile. « Quand Jésus fut baptisé et *en prière*, les Cieux s'ouvrirent..... » « En prière : » C'est le grand devoir du chrétien, et l'indispensable condition de son salut. Le baptême lui rend l'innocence, lui ouvre le ciel, l'inonde de la grâce divine; mais lui laisse le foyer de la concupiscence, les saillies impures de la chair, les fascinations du monde, les attaques furieuses de l'enfer, les misères et les dangers de l'exil; il est « fils de Dieu, » héritier du ciel, prince éternel, roi destiné aux splendeurs d'un trône, mais l'exil dure encore un instant, et avec l'exil beaucoup de souffrances et beaucoup de besoins. Comme auxiliaire indispensable du baptême, il faut donc à l'homme la prière : *baptizato et orante*[2].

[1] Coloss. — [2] Licet enim per baptismum remittantur peccata, remanet tamen fomes peccati nos impugnans interius, et mundus et dæmones qui impugnant exterius; et ideo... necessaria est

La troisième circonstance pleine d'enseignements et de mystères du baptême de Jésus-Christ, est la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. Sans doute Jésus ne pouvait recevoir pour lui-même le Saint-Esprit, puisqu'il en possédait l'infinie plénitude, mais il le recevait pour l'Église « qui est son corps, » pour le genre humain tout entier dont il était, au baptême, le mandataire et le représentant. La forme de la colombe choisie par l'Esprit-Saint attire toute l'attention de saint Thomas et provoque ses plus belles études [1]. Par cette apparition le baptême est représenté à la fois dans les dispositions qu'il requiert et la vie nouvelle où il introduit l'homme; dans ses effets en chaque âme, dans son immense et universel résultat qui est la formation de l'Église de Dieu. — Ce que l'homme doit apporter au baptême, c'est avant tout la sincérité et la bonne foi. La colombe en est le charmant symbole; elle est candide, elle est simple; c'est elle dont Jésus-Christ dira : « Soyez simples comme des colombes. » Sa douce et innocente vie, ses mœurs, ses habitudes, son caractère, tout en elle est une peinture admirablement fidèle de la vie chrétienne qu'inaugure le baptême. La colombe est pleine de mansuétude, elle ne connaît pas les âpres fureurs et les rixes sanglantes; inoffensive pour les autres, elle supporte elle-même la perversité d'autrui, et oppose aux agressions la fuite ou le plaintif gémissement d'une douleur impuissante à s'irriter. La colombe est innocente; elle ne connaît pas les brutales satiétés du

oratio post baptismum. (D. Th. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XXXIX, art. 5.)

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst XXXIX, art. 6, ad quartum.

plaisir, elle fuit les fanges et en garde sa blanche robe pure et immaculée. Voilà l'âme chrétienne, innocente et candide colombe, qui vit dans la chair sans en connaître les souillures, qui « porte dans un vase d'argile, » l'incomparable « trésor » de la pureté, ange du ciel dans la chair de l'homme. La colombe ne cesse de faire entendre un mélancolique gémissement. Au milieu des joies comme au sein des privations, des dangers et des souffrances, la colombe gémit, toujours semblable à l'exilé que rien n'arrache, fût-ce pour un moment, aux tristes préoccupations et aux amers souvenirs. Le chrétien en pèlerinage loin de Dieu et de sa patrie, passe à travers les choses terrestres sans y jeter un regard, n'aspire « qu'à la dissolution du corps pour être avec le Christ[1], » et porte au cœur « une grande tristesse et une continuelle douleur ; » douleur profonde, larmes éternelles, arrachées, tantôt par l'amertume de la vie présente, le plus souvent par la vue du péché, parfois aussi par les délicieuses émotions du saint amour. Enfin la colombe est féconde : l'âme chrétienne, « chaste vierge fiancée au Christ[2], » doit être « féconde pour Dieu. » Et quels sont les fruits de cette fécondité ? quelles sont comme les deux filles nées au baptême ? Sans doute la grâce et la gloire, l'une du temps, l'autre de l'éternité.—La colombe[3] préfigure aussi l'effusion de la grâce dans l'âme, et c'est cette effusion qui est la

[1] Philipp. — [2] II Corinth. — [3] Spiritus Sanctus apparuit in specie colombæ propter quatuor. Primo propter caritatem; colomba enim est animal amorosum. Secundo propter innocentiam. Tertio quia habet gemitum pro cantu, et homo sanctificatus per Spiritum Sanctum debet gemere pro peccatis. Quarto propter fecunditatem. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. III.)

grand effet du baptême. *Columba fuit ad repræsentandam influentiam Spiritus Sancti*[1], Dieu dépose dans l'âme, avec la grâce sanctifiante, ces divines influences, ces inclinations douces et puissantes que la théologie nomme les *dons du Saint-Esprit*, et que la colombe figure encore avec une saisissante vérité. La colombe, dit le Docteur Angélique, se cache volontiers sur les rives fraîches et ombragées ; là, si quelque oiseau de proie la menace, elle se dérobe à ses poursuites en s'enfonçant dans l'épaisseur du feuillage. Telle est la sagesse chrétienne, qui, hôte assidue des courants de la grâce, trouve dans les profondeurs de la foi un abri assuré contre les incursions de ses ennemis. La colombe est si remplie de charité, qu'elle nourrit même les petits des autres mères : qui ne reconnaît là cette magnanimité chrétienne qui ne connaît plus les impitoyables calculs de l'égoïsme ? La colombe se choisit pour demeure le creux du rocher : « le rocher, c'est le Christ[2] ; » et les creux du rocher sont les ouvertures sacrées, les plaies de la divine Passion, demeure délicieuse, abri toujours sûr du chrétien. Un solennel souvenir se mêle à ces ingénieux rapprochements et ajoute au poids de leur gracieuse doctrine. La colombe se reposa sur la terre purifiée par les eaux du déluge, et son apparition annonça à l'homme qu'il était réconcilié avec son Père et son Dieu. C'est encore la colombe, céleste et divine messagère, qui se repose sur une autre création infiniment plus précieuse et plus noble, sur l'âme humaine, pour lui montrer qu'elle est rentrée en grâce avec Dieu. — Enfin l'apparition de la colombe préfigure l'immense résultat du baptême dans le monde entier :

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. III. — [2] I Corinth. —

la formation de la sainte Église catholique[1], l'Église que purifie l'eau, qu'agrége la mystique colombe, l'Esprit-Saint, et que la grâce viendra, sous l'emblème des langues de feu, rendre brûlante des ardeurs du zèle et étincelante de l'éclat de la vérité. L'eau, la colombe, le feu : triple symbole dans lequel sont renfermés les principaux traits de l'Église catholique : elle est sainte, elle est une, elle est la lumière qui éclaire le monde, et le feu qui y allume les flammes du saint amour.

Quatrième circonstance que note l'Évangéliste et que commente saint Thomas : la voix du Père retentit du haut des cieux entr'ouverts : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances.* Que le Père se manifeste par la *voix*, c'est, dit le Docteur Angélique, d'une convenance pleine de profondeur. C'est le Père qui *parle :* il parle infiniment, éternellement, substantiellement, et sa parole c'est son Verbe, c'est sa Pensée, substantielle et infinie manifestation de lui-même, fruit infini d'une intelligence infinie. C'est donc au Père qu'il convient de parler, et de parler de son Fils, de son Verbe[2]. Et quand devait-il parler de ce Fils,

[1] Apparuit Spiritus Sanctus in specie columbæ super Dominum baptizatum ad designandum communem effectum baptismi qui est constructio ecclesiasticæ unitatis. Super apostolos autem in specie ignis Spiritus Sanctus descendit... ad ostendendum fervorem quo corda eorum erant commovenda, ad hoc quod Christum ubique inter pressuras prædicarent. Unde Augustinus dicit super Joan. tract. VI : « Duobus modis ostendit visibiliter Dominus Spiritum Sanctum scilicet per columbam super Dominum baptizatum et per ignem super discipulos congregatos : ibi simplicitas; hic fervor ostenditur. » (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XXXIX, art. 6.) — [2] Quia proprium est Patri producere Verbum quod est dicere, vel loqui, ideo convenientissime Pater per

sinon au moment où le plus profond anéantissement le dérobait à la connaissance et aux hommages de la terre, où il venait s'humilier, souffrir et mourir ? A cette heure d'une charité à jamais incompréhensible, où le Verbe incarné, pour sauver les pécheurs, « se met au rang des pécheurs, » et entre avec eux dans des eaux purificatrices, qui ne sont pas faites pour lui, la voix du Père retentit et désigne son Fils aux respects et aux adorations de la terre et des Cieux : *Voici mon Fils bien-aimé !* Mais une autre doctrine jaillit de ces mots, qui nous regarde, et consacre nos étonnantes grandeurs. Notre baptême tire exclusivement sa force de la vertu d'en haut ; ce n'est « ni de la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, c'est de Dieu seul » que naît à la vie surnaturelle l'homme régénéré par le sacrement. De plus le baptême nous introduit dans la foi, et la foi n'est que l'assentiment surnaturel à tout ce qu'est Dieu ; et Dieu considéré en lui-même, c'est l'unité de nature dans la trinité des Personnes, un seul Dieu en trois Personnes distinctes. Il fallait donc que les trois Personnes divines, au nom et par la vertu desquelles le baptême est conféré, et dont le baptisé doit confesser l'existence auguste, y fussent présentes et y présidassent dans une commune manifestation. Le Père y apparaît dans la voix, le Fils sous le vêtement de l'esclave et l'appareil de la Rédemption, le Saint-Esprit sous la forme de la colombe[1].

vocem manifestatus est quæ significat Verbum. Unde et ipsa vox à Patre emissa filiationem Verbi protestatur. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XXXIX, art. 8, ad secundum.)

[1] Baptismus quo baptizantur fideles consecratur in invocatione et virtute Trinitatis... ideo in baptismo Christi « mysterium Tri-

Les paroles du Père ne s'arrêtent pas à Jésus-Christ, mais elles ont en nous leur extension et leur magnifique écho. Elles inaugurent dans nos destinées une révolution inattendue, terminent l'ère de nos infortunes, et ouvrent celle de nos gloires divines et de nos éternelles espérances. L'homme était chassé du cœur de Dieu en même temps que du paradis de délices, et les dernières paroles sorties de la bouche du Très-Haut n'étaient que la formule foudroyante de sa condamnation au travail, à la douleur et à la mort. Voici une nouvelle parole de Dieu, aussi suave que la première était terrible et amère. A cette voix du Père, tout change pour l'humanité : *c'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances!* Unie au vrai Fils de Dieu, sainte de sa sainteté, et rayonnante de sa splendeur, elle montre au Père une beauté ravissante, et le Père ému jusqu'au fond de son être, et épris pour cette Epouse de son Verbe du même amour infini dont il aime ce Verbe lui-même, les confond l'un et l'autre dans la même exclamation de complaisance et d'amour: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances* [1] *!*

nitatis demonstratur. Dominus in natura humana baptizatur : Spiritus Sanctus descendit in specie columbæ; Patris vox testimonium Filio perhibentis auditur. » (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. xxxix, art. 8.)

[1] In baptismo homines renascuntur in filios Dei adoptivos. Filii autem Dei adoptivi instituuntur ad similitudinem Filii naturalis.... unde.... super Jesum baptizatum descendit Spiritus Sanctus et vox Patris audita est dicentis : Hic est Filius meus dilectus, ut ex his quæ consummabantur in Christo cognosceremus, post aquæ lavacrum, et de cœlestibus portis Sanctum in nos Spiritum involare, et paternæ vocis adoptione Dei filios fieri. (D. Thom. *Sum theolog.* p. III, quæst. xxxix, art. 8, ad tertium.)

III. — Après le baptême qui fait l'homme enfant de Dieu, dépositaire de la grâce et héritier de la gloire, s'ouvre la lutte que réclament à la fois la grandeur et la noblesse de cet être intelligent et libre, qui doit à son Dieu l'hommage d'un dévouement rehaussé par le combat, d'une fidélité gardée à travers l'épreuve, et qui se doit à lui-même de conquérir, avec le secours de la grâce, la béatitude promise à la magnanimité de sa vertu. Au même titre qu'il conduisait l'humanité aux eaux du baptême, Jésus-Christ la mène au combat. Tout à l'heure il lui ouvrait la route de la purification et de la vie divine, maintenant il lui montre en sa Personne quel est son ennemi, le genre de lutte qu'elle aura à soutenir, et la victoire qu'il lui faudra remporter.

1. En suivant le récit évangélique, saint Thomas nous expose, avant de dérouler les péripéties du combat, les circonstances qui le précèdent : circonstances de temps, de lieu, de manière. A quel moment Jésus-Christ « est-il conduit au désert pour y être tenté par le démon? » *Tunc*, dit l'évangéliste, *tunc Jesus ductus est in desertum a Spiritu ut tentaretur*. Quand donc? *Quando scilicet jam declarabatur voce paterna quod esset filius Dei.* C'est là pour nous un trait de lumière, une profonde et indispensable révélation. O homme, quand ton Dieu t'aura proclamé son fils, et aura placé en toi toutes ses complaisances, quand la grâce baptismale t'aura fait prince du Ciel et héritier du trône éternel : alors l'épreuve te viendra : la tentation assaillira ton âme, le monde et l'enfer se jetteront sur toi avec fureur. Pourquoi cette suite étrange de tant de détresses après tant de grandeur? Comment expliquer un Dieu livrant un fils bien-aimé aux dangers et aux souffrances d'une guerre terrible ? Com-

ment l'héritier du Ciel nous apparaît-il sur la terre aux prises avec la douleur, en proie aux attaques d'ennemis implacables autant que puissants ? Quatre raisons nous l'expliquent, répond saint Thomas [1]. La tentation est d'abord la confirmation éclatante de notre divine grandeur. Tant que le démon nous trouve dans la même perdition et le même anathème où il est lui-même abîmé, sa mortelle envie, n'ayant où se prendre, apaise ses fureurs. Mais quand l'homme sort des eaux du baptême, sainte et radieuse créature, toute parée des charmes divins, couverte de l'amour du Père, et destinée à des honneurs infinis et éternels, son envie ne connaît plus alors aucune borne, la rage le dévore, et il roule les plus noirs projets de vengeance. En second lieu, si l'homme est élevé jusqu'à la vie divine, il n'en reste pas moins pour quelque temps encore l'hôte de l'exil, et la victime de la concupiscence et des passions; « il porte son trésor dans un vase d'argile : » or, de tous les chocs celui de l'orgueil est le plus funeste à ce « vase, » il le brise infailliblement. La tentation est un contre-poids nécessaire à une élévation et une fortune inouïes; et chez une créature naturellement superbe et orgueilleuse, l'épreuve déchire ses illusions, lui remet sous les yeux sa fragilité et sa faiblesse natives, et lui fait placer en son Dieu sa seule espérance et son unique sûreté. En même temps que la tentation est la garde de l'homme,

[1] Primo, ut accipiat experimentum suæ justitiæ... ut suam dignitatem cognoscat. Secundo ad reprimendam superbiam. Tertio ad confundendum diabolum, ut sciat quanta sit virtus Christi, ut superare non possit. Quarto ut fortior reddatur, sicut milites fortes redduntur per experientiam. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. IV.)

elle est la gloire et le triomphe de Dieu. Quand son fils soutient vaillamment la lutte, quand son juste, aux prises avec toutes les douleurs et tous les dangers, reste fort contre ses ennemis, inébranlable dans sa foi, son espérance et son amour, alors le Très-Haut rassemble sa cour céleste et, lui montrant avec un paternel orgueil ce triomphe de la force dans une chair fragile et mortelle, s'écrie : « Avez-vous vu mon serviteur Job? I n'a pas son pareil sur la terre [1] ! » Enfin la tentation est l'exercice nécessaire « du soldat du Christ, » *miles Christi*. Une longue paix l'énerve et le rend inexpérimenté; il lui faut la lutte fréquente et l'exercice quotidien. Tels sont les quatre biens que procurent au chrétien la tentation et l'épreuve. Maintenant, que Jésus-Christ les dût subir en sa divine Personne, qu'il dût « passer, comme dit saint Paul, par toutes les tentations, » *tentatum per omnia* [2], le Docteur Angélique nous l'explique clairement. Outre cette raison générale donnée plus haut que, chef et conducteur de l'humanité nouvelle et déifiée par la grâce, Jésus-Christ devait *illuminer la vie* [3] de cette humanité, en éprouvant et en en consacrant en lui-même toutes les phases, d'autres motifs le poussaient au désert « pour y être tenté par le démon. » Sa victoire terrassait nos ennemis, multipliait nos ressources, et nous rendait le combat plus facile et le triomphe plus assuré. L'extraordinaire spectacle d'un Homme-Dieu assailli par l'enfer, de la Sainteté infinie mise aux prises avec le mal, du Juste par excellence passant par le terrible chemin de l'épreuve et de la tentation, est destiné, dans les profonds conseils de Dieu, à dessiller tous les yeux, à persuader aux fidèles que la plus haute per-

[1] Job. I. — [2] Hebr. — [3] II Tim

fection ne met pas à l'abri de la tentation, que l'homme doit opérer son salut « avec crainte et tremblement[1], » et « que celui qui se croit debout doit prendre garde de succomber[2]. » Sur la montagne où le démon le transporte, et dans les diverses phases de lutte prodigieuse qu'il daigne subir, Jésus-Christ est le général qui instruit et façonne ses troupes en engageant le premier le combat sous leurs yeux, en laissant s'approcher et se déployer l'ennemi, en le saisissant, en le terrassant et en remportant sur lui le plus éclatant triomphe[3]. La tentation et la victoire du Christ, nouvel Adam, étaient la glorieuse et magnifique revanche de Dieu. Une double humanité se partage les temps, deux ancêtres lui donnent naissance, deux chefs la dirigent vers ses destinées éternelles, Adam et Jésus-Christ. Adam soumis à la lutte au milieu des délices du paradis terrestre, fut honteusement vaincu, et le démon put croire à d'irrémédiables ruines, et à un éternel triomphe. Mais Dieu n'est jamais vaincu. Du milieu même de la défaite du premier Adam il préparait le triomphe du second, et il ne laissait Satan triompher au milieu de l'Eden que parce qu'il le devait terrasser et briser dans son Christ éternellement.

Pourquoi la lutte « au désert? » Jésus-Christ au désert, engageant comme fondateur et comme chef de la nouvelle Église une lutte victorieuse, rappelait par une

[1] Psal. — [2] I Cor. — [3] Christus tentari voluit ut nobis contra tentationes auxilium ferret. Secundo propter nostram cautelam ut nullus quantumcumque sanctus se æstimet securum et immunem a tentatione. Tertio propter exemplum ut scilicet nos instrueret qualiter diaboli tentationes vincamus. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLI, art. 1.)

harmonie profonde l'ancien peuple, dépositaire de la première loi, livrant dans le désert ses longs et formidables combats aux nations perverses et maudites qui lui fermaient l'accès à la terre de promission [1]. Une plus grandiose signification encore s'attache au désert. Le désert, c'est la vie présente, c'est l'exil, que l'âme chrétienne traverse pour se rendre à sa patrie éternelle, et où elle rencontre des ennemis nombreux et implacables, dont la défaite lui assure son triomphe et lui mérite sa couronne. Comprenons encore que l'âme n'est tentée *qu'au désert*. Le démon ne l'assaille, le monde ne la poursuit, sa propre concupiscence ne la provoque, que lorsqu'elle a quitté le tumulte de la vie mondaine, les plaisirs et les vices de la cité du péché. Dans un sens tout autre le désert représente la solitude dangereuse et funeste de l'âme qui a déserté Dieu, qui est vide de la foi, de l'espérance et de l'amour, et qui sans secours et sans force laisse le démon s'approcher d'elle, et le monde la fasciner par ses décevantes promesses : *Diabolus magis attentat aliquem cum est solitarius* [2].

La circonstance du jeûne précédant la tentation a été aussi remarquée par saint Thomas. Jésus-Christ nous laissait un grand exemple et une précieuse instruction. Le jeûne fait l'athlète et le héros ; c'est après s'être sévré des délices et des satiétés malsaines de la chair et du monde que l'homme peut engager contre les puissances infernales des combats victorieux. Le

[1] Conveniens fuit quod post baptismum desertum intraret, hoc significatur in populo Israelitico qui post transitum maris Rubri, qui fuit figura baptismi, in terram promissionis venit per desertum et solitudinem. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. IV.) — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLI, art. 2.

soldat que les plaisirs ont amolli, la chair repue et l'âme efféminée ne supportent pas le premier choc de l'ennemi. Ève succombe en regardant le fruit et en se disant qu'il doit être délicieux au goût, et la Genèse décrit d'un mot la chute de l'homme : *comedit*, « il mangea. » Aussi sera-ce par le jeûne que la nouvelle humanité se relèvera de la défaite qu'une satiété maudite fit subir à la première. *Per jejunium nos oportet contra tentationes armari*[1]. Après le jeûne Jésus-Christ est épuisé et affaibli par la faim : *postea esuriit.* Satan épie ce moment jugé favorable de l'affaiblissement et de la lassitude du Juste, où il ignore que *la divinité habite corposellement*[2]. Satan ne tente pas l'homme dans sa force, mais dans sa faiblesse. C'est à Ève qu'il s'adresse, c'est au côté de notre âme qu'il sait plus accessible à ses suggestions, c'est à notre cœur amolli, c'est à notre vertu chancelante, c'est à notre faim qu'il s'adresse : faim de foi, d'amour, de générosité, faim qu'une longue disette de sanctification a allumée et accrue en nous, jusqu'à nous rendre faibles et comme expirants[3].

2. Entrons maintenant en plein cœur de la lutte; notre Dieu l'engage devant nous pour nous instruire et nous fortifier; n'en laissons passer ni l'ensemble ni les détails sans les profondément étudier.

La puissance du démon est toute dans l'insinuation : il n'a pas empire sur la volonté de l'homme pour l'enchaîner ou la briser, mais il la peut faire fléchir sous l'effort habilement ménagé de l'insinuation. Or la

[1] *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLI, art. 2. — [2] Coloss. — [3] Post jejunium secuta est esuries quæ dedit diabolo audaciam eum aggrediendi. (D.Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLI, art. 3.)

force même de l'insinuation consiste dans une gradation puissante, qui mène de l'imperceptible et insignifiante erreur, au fond d'un abîme de révolte, d'impiété et de perdition. Ainsi était tombé le premier homme. Satan s'approche d'Ève et lui jette dans l'esprit un doute vague et une légère défiance. « Pourquoi ? » mot fatal qui commence à ébranler dans l'âme l'édifice des croyances, secoue violemment le dogme et prépare de loin les plus effroyables ruines. Votre âme est debout, ferme et croyante, jouissant en paix du patrimoine de la vérité, et passant sans inquiétude et sans défiance du temps à l'éternité, de l'exil à la patrie promise. Mais une insidieuse question vous arrête sur ce chemin de la foi ; un doute est jeté dans l'esprit ; Satan a murmuré son fatal « pourquoi ? » Si le trait n'est pas aussitôt repoussé, ou plutôt si la première blessure n'est pas à la hâte cicatrisée, qui sait où s'arrêtera le ravage de l'incrédulité naissante ? A l'inquiétude du doute qui détache et désaffectionne une âme de sa foi et de son Dieu, le tentateur ajoute la première audace de la négation : *nequaquam moriemini*. Le doute avait ébranlé l'édifice de la vérité, la négation construit l'édifice ruineux de l'erreur, et l'âme, qui ne peut rester sans abri, à peine a-t-elle perdu le premier, qu'elle cherche dans le second un refuge contre elle-même, contre sa conscience, contre Dieu, contre les secrètes terreurs de l'avenir. Après avoir douté elle nie. La grande ruine se continue par l'orgueil. Quand l'homme eut cessé de se fier à son Dieu, quand il se fut détaché tout à fait de lui par la négation, il resta seul : le *moi* se dressa dans l'espace laissé vide, Dieu disparut de ses yeux, et le désir d'un règne suprême et d'une indépendance absolue commença à se faire jour dans les rêves de l'orgueil ; *Vous serez comme des*

dieux! Mais l'âme reconnaît vite par une douloureuse expérience que cette promesse est dérisoire et cette élévation impossible : le démon l'engage alors, pour achever de la perdre, dans une voie contraire, la voie de la cupidité et des sens. Il lui persuadait de s'élever jusqu'à Dieu : il lui persuade de s'abaisser jusqu'aux sens : *mitte te deorsum!* Il lui offre le fruit, il lui en fait briller l'éclat, lui en vante la délicieuse saveur, et la jette dans l'ignominieuse faim de la volupté. « Vous serez comme des dieux : » flatterie profonde, que l'incrédule appelle une extravagance dans la Bible, et qui, après six mille ans, s'est encore jouée de son cœur! Flatterie qui est aussi grand crime que grande puissance, puisqu'elle est la déification de la raison humaine, c'est-à-dire le plus haut degré d'usurpation qu'une intelligence libre puisse commettre à l'égard de Dieu. Nous ne pouvons pas chasser Dieu de l'univers parce que l'univers ne nous obéit pas; mais nous pouvons le détrôner de notre esprit, parce que notre esprit consent à ce que nous voulons, et élever à sa place, dans une royauté sacrilége, cette faible pensée qui est la nôtre et qu'un atome suffit pour étonner. Mais prenez garde à ce qui va suivre. L'homme ne s'arrêtera pas dans ce haut lieu où l'orgueil l'a fait asseoir, en lui promettant la pleine lumière. A peine y a-t-il touché, qu'il s'émeut de si peu voir, et que le doute redescend dans son cœur avec rapidité; mais un doute bien autrement grave que celui par lequel s'inaugura sa déchéance. Le premier doute n'était qu'un chemin, on prétendait s'en servir pour aller à la découverte du vrai : on cherchait, on espérait, on croyait encore, sinon à un dogme, du moins à l'esprit; maintenant la route est faite, l'expérience accomplie, et le doute qui revient est un doute confirmé, un doute

de lassitude et d'épuisement. La raison affaissée sur elle-même comme un voyageur énervé, confesse son impuissance par son désespoir, et l'énergie de l'orgueil, la seule qui lui reste, achève de lui ôter le courage en lui interdisant de revenir sur ses pas. Alors qu'arrive-t-il? arrive le dernier mot de la tentation que je n'ai pas dit encore. *La femme vit que l'arbre était bon à manger, et beau à voir et d'une suave apparence; et ayant pris de son fruit elle en mangea.* C'est ainsi que le cercle où la raison se nourrit d'elle-même s'étant achevé dans le doute, comme il avait commencé par le doute, rien n'étant plus clair et solide pour l'intelligence, tout étant par terre enfin, il reste cependant debout deux choses : et quoi? Il reste la matière qui est l'arbre de la science du bien et du mal, et il reste les sens par où nous pouvons entrer en rapport avec la matière. Voilà le dernier mot. Quand l'homme à force de se séparer de Dieu en se concentrant en soi, a vu baisser et s'obscurcir la lumière qui l'éclairait; quand tout ce qui a nom, Dieu, âme, justice, vérité, temps futur, éternité, est devenu problème et ruine pour lui, il voit se dresser, à la place de toutes ces choses balayées, une réalité d'autant plus forte que rien ne lui fait ombre et contre-poids. Il voit seul à seul, dans un duel implacable, la nature vivante, la nature qui n'est qu'un arbre portant des fruits, une poussière colorée; il la voit se faisant jour malgré lui dans tous les pores de sa chair, et s'y assurer un invincible empire. Dépouillé de tout le reste, nu et pauvre, il se jette sur ce débris impur sauvé du naufrage universel, il s'y attache avec un enivrement désespéré, et dit à son âme, s'il en a une encore : — Ceci est bon, mange!.... Voilà donc le terme : l'homme mangea. La révolte commence par

la déification de la raison, elle se termine par le règne du ventre [1].»

Telle fut la tentation du premier homme dans son objet et dans sa forme. Satan y observe une gradation savante qui enfonce l'homme de plus en plus, et peu à peu jusqu'au fond de l'abîme. Son premier soin est de le détacher de Dieu ; il le tente ensuite par l'orgueil : l'orgueil s'augmente jusqu'à des proportions inouïes, jusqu'à la revendication de l'infinie puissance et de l'inaccessible grandeur de Dieu. Déjà son esclave par le crime consommé de l'orgueil, Satan précipite alors l'homme dans les voluptés des sens et les cupidités de la vie. Il lui fait voir un fruit et lui persuade d'en manger.

Satan est le même : dans cette tentation du Paradis terrestre nous retrouvons tous les éléments de celle dont Satan assaille au désert l'Homme-Dieu, l'Ancêtre de l'humanité nouvelle, le second Adam. Même système d'insinuation cauteleuse et perfide, même science de la gradation, même emploi de la négation et du doute, même audace du mensonge. « Satan, dit saint Thomas [2], se garde bien de présenter aux âmes spirituelles les péchés graves du premier coup : c'est peu à peu, et en commençant par des fautes légères, qu'il les conduit aux chutes les plus profondes. »

L'ordre même des deux tentations est identique. Satan commence par insinuer à Ève de manger du fruit défendu, puis ensuite, il la tente de vaine gloire, enfin il la

[1] Lacordaire, *LXIIIe conf.* — [2] Diabolus hominem spiritualem non statim tentat de gravibus peccatis, sed paulatim a levioribus incipit, ut post modum ad graviora perducat... et hoc idem diabolus observavit in tentatione primi hominis. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLI, art. 4.)

mène jusqu'à un orgueil qui n'a plus de limite et ne connaît plus de frein [1]. Ainsi s'y prend-il avec le Christ. Il lui présente d'abord ce dont les âmes les plus spirituelles elles-mêmes restent tributaires, la vie du corps et le morceau de pain destiné à l'entretien. Il poursuit et dresse son second piége là où les âmes les plus spirituelles se laissent parfois surprendre : ostentation et vaine gloire. Il finit par les hontes et les grossièretés des âmes les plus charnelles : recherche furieuse des voluptés, des richesses, des honneurs de ce monde [2]. »

Cette vue d'ensemble que le grand Docteur jette sur la tentation de Jésus-Christ au désert, il la développe, dans son *commentaire sur saint Matthieu*, dans ses trois différentes parties : tentation de sensualité, tentation d'orgueil, tentation de cupidité.

Trois malices profondes dans la première tentation : *Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains.* Il s'agit pour Satan de précipiter dans une nouvelle chute l'humanité, dont il prévoit, d'après des données sûres et nombreuses, la restauration prochaine en Jésus-Christ. Mais avant tout, il importait de savoir ce qu'était ce Juste et ce Fils de Dieu, dont les merveilles lui faisaient pressentir la divinité, mais dont les humiliations profondes détournaient et égaraient son regard. Jésus était-il quelque prophète plus grand que tous les autres ? Était-il ce qu'était Adam au Paradis terrestre, créature ornée de prérogatives magnifiques, mais homme peccable ? Était-il le vrai et naturel Fils de Dieu, le

[1] Primo sollicitavit mentem primi hominis de ligni vetiti esu ; secundo de inani gloria ; tertio perduxit tentationem ad extremam superbiam. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLI, art. 4. —
[2] *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLI, art. 4

Verbe égal au Père? Satan qui n'a pas sur ce mystère une vue complète et précise, en cherche le nœud et la révélation. *Si tu es Filius Dei.* Il croit que sa question si insidieusement posée obtiendra de Jésus la même réponse précipitée et imprudente qu'Ève donna autrefois à ses interrogations également perfides, et qu'il trouvera dans les paroles du Juste qu'il tente, la lumière dont il a besoin. Puis, c'est à la chair qu'il adresse ses premiers traits : autre « profondeur de Satan : » à la chair, qu'il voit torturée par la faim et abattue sous l'effort d'un long jeûne. Enfin dans cette tentation toute de sensualité, Satan mêle déjà quelques germes de la vaine gloire, et prépare de loin, par quelques insinuations vagues encore, l'âme de Jésus à l'effroyable abime d'apostasie et d'orgueil, où il se propose de la précipiter.

« Si tu es le Fils de Dieu : » invitation indirecte à montrer sa puissance divine et à manifester sa gloire « qui est la gloire du Fils unique de Dieu. »

Telle est l'attaque, suivons attentivement la défense; notre Dieu ne condescend à combattre que pour nous former au combat. Chaque trait est repoussé ; Satan reçoit au cœur chacune des blessures qu'il destine à son adversaire; chacun de ses piéges est déjoué, chacun de ses efforts est tourné en défaite. Satan attire l'Homme-Dieu vers les bas-fonds de la sensualité, l'Homme-Dieu se relève, prend son vol et plane dans les hauteurs de la vie céleste et divine qui est la véritable et définitive vie de l'homme : *l'homme ne vit pas seulement de pain.* Adam et Ève n'eurent de regards que pour le fruit « beau à voir et savoureux à goûter : » Jésus-Christ franchit les limites de la chair pour atteindre à une vie plus haute, à une faim plus noble, à un

rassasiement plus divin. Satan faisait briller perfidement au regard de Jésus la splendeur de la filiation divine, comme autrefois il avait fait si victorieusement briller aux yeux du premier homme la perspective d'une divine élévation : Jésus se retranche dans l'anéantissement et l'humilité comme en une forteresse inexpugnable : *Homo*, dit-il : il parle : non pas de Fils de Dieu, mais d'*homme* : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Du même coup il enveloppait le grand mystère du Verbe fait chair dans les impénétrables replis de la nature humaine [1].

Satan est vaincu dans ce premier combat ; la sensualité qui avait consommé la chute du premier homme, n'a rien pu sur le Chef de la seconde humanité. Mais l'arme la mieux trempée de Satan c'est l'orgueil ; il se hâte de l'essayer. Faible et néanmoins puissant par la ruse, tel nous apparaît-il dans ce second combat. Il ne peut rien directement sur l'homme ; il n'a pas accès dans le sanctuaire inviolable de la liberté humaine ; il ne peut rien aussi longtemps que l'homme reste sourd à ses suggestions. Mais que ces suggestions sont adroites ! qu'elles sont puissantes ! qu'elles font de victimes et que Satan connaît bien l'antique blessure reçue par l'homme dans le jardin de l'Éden ! *Mitte te deorsum*... Quel mot ! Et quelle histoire sombre et terrible de ce mot à travers les siècles ! C'est le grand mot et la grande œuvre de

[1] Notandum quod diabolus ad duo nitebatur : primo ducere in affectum carnalium, item præsumptionis. Christus autem contra utrumque primo vitat jactantiam quasi dicat : tu vocas Filium Dei, ego nomino hominem. Item trahit diabolus in affectum carnalium ; hic trahit se affectum spiritualium (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. IV.)

Satan : il élève sur le pinacle du temple, sur le faîte de la grandeur, sur les hauts sommets de l'orgueil, afin de précipiter de plus haut et dans un plus profond abîme. Apprenons, nous dit saint Thomas, que ce sont les grands noms et les grandes illustrations que Satan tente de vaine gloire. *Magnos de inani gloria tentat.* Et plus l'orgueil a cherché les hauteurs, plus la chair trouve d'ignominies et de fanges : *Mitte te deorsum!* Dans ce mot fatidique est renfermée toute l'histoire des individus et des peuples qui ont cherché, dans une émancipation sacrilége, l'apothéose de l'orgueil, et qui n'ont rencontré qu'une dégradation profonde et un effroyable abaissement de l'intelligence, du cœur, de la volonté et du sang. Un caractère de Satan apparaît ici dans une réalité saisissante. Ce n'est pas sans voiler l'abîme qu'il y précipite une âme ou un peuple, ce n'est pas la chute qu'il lui propose : sa grande habileté et sa suprême ressource est de persuader que le mal c'est le bien, que la chute n'est pas la chute, et que la décadence c'est le progrès. Ah ! nous en sommes là ! Le tentateur s'est approché de nos sociétés modernes et leur a montré la gloire et l'indépendance dans le reniement du Christ et l'apostasie des croyances, le progrès dans tous les abaissements, la force dans la plus complète lassitude et l'épuisement absolu. Satan, dit saint Paul, se transfigure en ange de lumière ; à chaque siècle il jette quelque grand mot qui fascine les foules, et leur dissimule la réalité dont elles ne voient que trop tard les profonds désastres : *Mitte te deorsum!* En face de Jésus-Christ, il emploie les paroles sacrées de l'Écriture, mais il les emploie comme les peut employer Satan, avec des applications fausses et des altérations impudentes. C'est l'hérésie, prétendant établir ses fausses doctrines sur des Écritures effrontément

altérées. Jésus-Christ, comme le fera l'Église dans tous les siècles, renverse Satan sous son propre effort et le perce de ses propres armes : il opposait l'Écriture, Jésus-Christ lui répond par l'Écriture : *Non tentabis Dominum Deum tuum.*

Voici l'assaut suprême, la dernière lutte, le déploiement de toutes les forces de Satan. Sans plus dissimuler, Satan se montre dans toute son épouvantable perversité. Satan est éternellement le même, dit saint Thomas; ce qu'il fut au moment de son crime et quand il tomba foudroyé du ciel, il continue de l'être ; ce qu'il méditait alors, il n'a plus cessé de le méditer. Et que médite Satan ? Quelle entreprise l'absorbe et dévore les heures affreuses de son expiation ? Une seule : détrôner Dieu et obtenir pour lui-même les honneurs suprêmes, ravis au Très-Haut. Ainsi convoitait-il l'adoration d'Adam ; ainsi poursuivait-il dans toutes les sociétés païennes son infernal projet de remplacer par son culte abject le culte du vrai Dieu; ainsi espérait-il dans une suprême victoire faire tomber à ses pieds le Christ, dont il entrevoyait les grandeurs et la mission, et dont il redoutait la puissance. Saint Thomas fait encore cette remarque, qu'on n'adore jamais Satan qu'en tombant : *Si cadens adoraveris me ;* et que cette adoration et cette prostration abominables n'eurent jamais qu'une grande cause : la cupidité et la recherche effrénée des biens et des plaisirs de ce monde. *Nullus adorat diabolum nisi cadat.* A cette troisième tentation, l'attitude du Divin Maître change, sa douceur devient l'indignation et sa sainte âme s'émeut d'une véhémente colère. La gloire de son Père est en jeu ; Satan vomit contre elle son plus hideux blasphème : Jésus chasse aussitôt le blasphémateur. Dans la tentation, le Dieu se dissimulait sous la fragilité

de l'homme : dans le commandement qui chasse Satan, le Dieu se montre, qui fixe aux flots leur limite et brise d'un mot, quand il lui plaît, leurs plus impétueuses fureurs[1].

3. Le même Dieu qui daigne nous former au combat, nous montre les fruits de la victoire. Le premier fruit du triomphe, c'est la paix. Quand le chrétien a vaincu, Satan fuit plein de rage, et laisse après lui le calme de la conscience, l'heureux silence des passions domptées, les douces joies du devoir accompli et de la vertu satisfaite : profondes et nobles délices que savourent les âmes d'élite et que les impies ne connaîtront jamais : *Non est pax impiis.*

Le second fruit de la victoire de l'âme sur le démon, c'est l'hommage de la cour céleste, la glorieuse acclamation des princes de la cité sainte et le service dévoué des anges : *Ecce angeli accesserunt et ministrabant ei.* Heureuse âme que la victoire rend si vénérable et si grande, que les anges mêmes descendent du ciel pour la fêter, la louer et la servir[2] !

IV. La destinée entière de l'homme est de s'identifier à Jésus-Christ, de le reproduire, et de devenir, selon le mot de l'Apôtre, « une image ressemblante du Fils de Dieu. » Or, cette identification se commence dans la grâce et se consomme dans la gloire. L'homme, « image du Fils de Dieu, » traversera donc deux phases de sa destinée, l'une qui remplit le temps, l'autre qui remplira

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. IV. — [2] D. Thom. *Comment in Matth.* cap. IV.

l'éternité ; l'une qui s'inaugure au baptême, l'autre qui commence aux gloires de la transfiguration. Comme chef de l'humanité chrétienne, Jésus-Christ voulut figurer dans son baptême les merveilles de la grâce ; il voulut de même dans sa transfiguration laisser apparaître un moment les splendeurs de la gloire dans laquelle la grâce se transforme et s'épanouit éternellement. Afin d'étudier avec plus d'ordre le magnifique mystère de la Transfiguration, nous allons, d'après les explications du Docteur Angélique éparses dans sa *Somme* et ses *Commentaires* sur l'Écriture, parcourir successivement les causes de ce mystère, ses circonstances, sa nature, son récit.

1. Voici, d'après saint Thomas, les différentes raisons pour lesquelles Jésus-Christ voulut apparaître transfiguré. La grande révélation faite au monde dans la prédication de Jean-Baptiste, les manifestations miraculeuses du baptême,les prodiges de la vie publique, toute la suite des œuvres surhumaines de Jésus-Christ, furent des signes de sa divinité. C'est sur eux que reposait tout entière l'œuvre de la Rédemption : le monde devait croire à la venue de son Dieu, tomber aux pieds du Verbe incarné, et, comme faisaient les anges du plus haut des cieux, lui vouer le culte du plus ardent amour et de la plus profonde adoration. Mais qu'en Jésus-Christ Dieu disparaissait sous l'anéantissement et la faiblesse de l'homme ! Sans doute, le dogme de la divinité du Christ avait apparu à la raison sous la brillante auréole du miracle, mais l'œil de l'homme ne pouvait rien apercevoir des splendeurs du Verbe incarné : le cœur de l'homme ne connaissait pas l'extase de l'amour dans la vision radieuse de la beauté éternelle. L'huma-

nité *savait* que Jésus-Christ était Dieu : elle ne le *voyait* pas. La Transfiguration soulève un instant l'impénétrable voile qui dérobe aux yeux mortels l'éclat et la beauté de l'Homme-Dieu. C'est une perspective rapide ouverte sur la Patrie dont le Verbe incarné fait l'ornement, la gloire et les délices. Au Thabor, nous pénétrons « jusqu'au delà du voile, » pour contempler par avance la splendeur du Dieu fait homme, qui ne se fit humble et obscur que pour nous sauver. La Transfiguration a donc pour premier but d'affermir notre foi, de fortifier notre espérance et d'enflammer notre amour [1].

Ego sum via : « Je suis la voie, » avait dit Jésus-Christ. Qu'elle est rude ! qu'elle est douloureuse ! qu'elle est rebutante, cette voie ! car Jésus monte au Calvaire : il est chargé d'une lourde croix, il nous apparaît couvert de meurtrissures, et il nous dit : « Voici que nous montons à Jérusalem, » à la persécution, à la souffrance, au martyre. Quelle tentation pour l'humanité d'abandonner dès le commencement d'un si pénible voyage les traces du chef qui l'y conduit ! Car enfin, les récompenses promises n'apparaissent nulle part, rien n'en fait pressentir la réalité et les délices, rien ne se montre à l'horizon assombri que la peine et la fatigue ; la croix toute seule éclaire le chemin de ses sanglants reflets. O Dieu ! qui nous fera entrevoir quelque peu de la gloire qui nous est promise ? Qui nous ouvrira, ne fût-ce qu'un instant, le spectacle de notre Patrie et des délices de notre éternelle demeure ? Quand Dieu voulut rendre à la marche de l'ancien peuple, fatigué du désert, la fermeté et l'énergie, il fit rapporter par les explorateurs

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* — *Comment. in Matth.*

et exposer à tous les regards les fruits et les richesses merveilleuses de la terre de promission : qui nous montrera à nous, peuple nouveau, en marche, non plus pour une patrie terrestre mais pour la Patrie des cieux, qui nous montrera un reflet de ses éternelles splendeurs? Nous gémissons « dans cette maison terrestre, » aspirant après « la demeure bâtie, non de main d'homme, mais par Dieu, demeure éternelle dans les cieux: » nous gémissons,« attendant la Rédemption, » la glorification « de nos corps. » Qui nous fera apparaître un rayon de de cette gloire divine qui les doit éternellement transfigurer? Dieu dans le splendide mystère de la transfiguration de Jésus-Christ. Et c'est là, dit saint Thomas, l'un des motifs principaux pour lesquels il plut au Verbe incarné de se montrer sur la terre dans la gloire dont il étincelle dans les Cieux [1].

Le Thabor, nous aurons occasion de le montrer plus amplement tout à l'heure, a une relation intime avec le Calvaire. De même que le Calvaire couvre le Thabor de ses austères souvenirs, le Thabor illumine le Calvaire de ses splendeurs, et fait tomber sur la croix un reflet

[1] Oportet ad hoc quod aliquis directe procedat in via quod finem aliqualiter præcognoscat; sicut sagittator non recte jaciet sagittam nisi prius signum prospexerit in quod jaciendum est : undè et Thomas dixit Joan. XIV, 15 : « Domine, nescimus quo vadis, et quomodo possumus viam scire? » et hoc præcipue necessarium est quando via est difficilis et aspera et iter laboriosum, finis vero jucundus. Christus autem per suam passionem ad hoc pervenit ut gloriam obtineret non solum animæ quam habuit a principio suæ conceptionis sed etiam corporis. — Ideo conveniens fuit ut discipulis suis gloriam suæ claritatis ostenderet quod est ipsum transfigurari.. (D. Thom. *Sum. theolog.* p.III, quæst. XLV, art. 1).

qui la transfigure, et sur les douleurs de la Victime expiatrice l'auréole de la puissance et de la grandeur. La croix devait être le scandale du Juif et la folie du Gentil : l'incrédulité se disposait à ne voir dans l'expiation volontaire de l'Homme-Dieu que le supplice vulgaire, fatalement infligé à une victime impuissante; tout à l'heure, en face de l'agonie divine, elle allait pousser son cri blasphématoire : *Qu'il descende de la croix!* La Transfiguration est chargée de lui répondre divinement ; la Transfiguration lui montre, dans la Victime muette et résignée du Calvaire, le Triomphateur magnifique et le splendide Transfiguré du Thabor. L'incrédulité n'a plus où asseoir ses accusations d'impuissance, et la parole divine trouve dans la Transfiguration sa plus éclatante et sa plus inébranlable preuve : *le Fils de l'homme a le pouvoir de déposer comme de reprendre sa vie.*

2. Passant aux circonstances du mystère, saint Thomas s'arrête aux trois suivantes : celle du temps, celle du lieu, celle des témoins.

Post sex dies..... Jésus laisse un intervalle de six jours entre l'annonce du mystère de la Transfiguration et son accomplissement. « Après six jours. » Il y a sous ces mots tout ensemble un souvenir et une leçon. Le Dieu de la création travailla six jours à tirer l'univers du néant, à l'organiser, à l'orner, à y graver l'empreinte de sa beauté et de sa puissance; puis il rentra dans sa gloire et la béatitude de son repos. Tel nous apparaît au Thabor le Dieu de la Rédemption, le Dieu qui, après avoir créé l'homme, était descendu sur la terre pour réparer cette création et refaire ce chef-d'œuvre. Il y travaillait depuis de longs jours, restau-

rant l'être entier de l'homme, partie par partie, membre à membre, le tirant de l'abîme de son péché, l'ornant des splendeurs de sa grâce, le transformant sous les reflets d'une beauté divine et l'enveloppant tout entier des effets de sa puissance : au Thabor, ce grand Dieu, appliqué jusque-là à son œuvre, paraît tout à coup rentrer dans sa gloire et jouir des magnificences de son éternel repos. En même temps qu'il éveillait un solennel souvenir, le Thabor donnait à l'Église une grande leçon. L'Église, Épouse du Christ, est contemporaine de la naissance des choses ; elle naît à l'Éden et remplit tous les siècles de ses développements successifs. Son existence entière se développera en six âges différents : le dernier révolu, sa carrière mortelle terminée, elle gravira elle aussi la montagne de sa transfiguration. Glorieuse, ressuscitée, triomphante, elle prendra son essor et ira rejoindre, au haut des airs, le Christ son Époux et son Roi qui la vient tirer des combats de l'exil pour la fixer dans la gloire de la patrie.

C'est sur la montagne, la montagne à l'écart, la montagne élevée, que se déroule la scène de la Transfiguration : *in montem excelsum seorsum.* Saint Thomas recueille ainsi les enseignements qui ressortent de cette circonstance. La destinée de l'homme est de contempler Dieu, parfaitement et face à face dans la gloire, imparfaitement et « en énigme » durant le temps de la grâce. Or que faut-il à l'âme pour qu'elle puisse contempler Dieu ? Avant toutes choses la *montagne*, l'élévation : élévation triple, de l'intelligence, de la volonté, de l'action. L'âme terrestre et charnelle, qui rampe parmi les choses d'ici-bas, incapable d'aucun essor vers le monde supérieur, comment contemplerait-elle Dieu ? Comment élèverait-elle jusqu'à cette Majesté sublime un regard

sans cesse fixé vers la terre, une pensée toujours absorbée dans les mille riens de ce monde? Pour contempler Dieu, il ne suffit pas encore de l'élévation de l'intelligence, il faut celle de la volonté, il faut vouloir de Dieu: il faut cette âme grande et noble, il faut ce cœur magnanime qui dit avec le prophète : « J'ai demandé une chose, une chose que poursuit mon incessante recherche : habiter dans la maison du Seigneur[1] ; » qui s'écrie avec l'Apôtre : « J'ai tout jeté, je considère tout comme fumier et ordure... pour arriver à conquérir Jésus-Christ[2]. Il faut enfin l'élévation de la vie, une suite d'actes portés jusqu'à la sublimité de l'intelligence et du cœur. « Ils iront de vertus en vertus, dit le prophète, et Dieu sera contemplé par eux en Sion[3], » sur la sainte montagne, dans l'élévation de la gloire que leur méritent leurs bonnes œuvres et leurs vertus. Voilà la mystérieuse montagne de la Transfiguration. Et ce n'est pas une montagne ordinaire ni une vulgaire élévation, c'est une *haute montagne* dit le texte; et telle est l'âme chrétienne, reprend saint Thomas. Au sommet où la placent la foi, la grâce et la gloire, l'âme chrétienne domine à d'incommensurables hauteurs toutes les élévations de ce monde. Sa science domine la sagesse et la science humaines de toute la distance de la terre aux cieux; sa vertu laisse de bien loin derrière elle l'infirme et incertaine honnêteté du sage de ce monde, et sa fortune éternelle, « le poids immense de gloire » qui l'attend, n'a rien de commun avec les grandeurs caduques et les élévations inconsistantes de la terre: *super omnem altitudinem scientiæ et virtutis erit illa altitudo gloriæ*[4]. »

[1] Psal. — [2] Saint Paul. — [3] Psal. — [4] D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. XVII.

Une autre condition pour contempler Dieu dans la liberté, le calme, le silence que réclame une aussi divine occupation, c'est la solitude : le Thabor est écarté, *seorsum ;* il n'avoisine pas la cité tumultueuse; il dresse son sommet solitaire dans le silence du désert. L'âme qui demeure dans le bruit de la vie terrestre, dans l'agitation des plaisirs et les ivresses des joies mondaines, l'âme qui ne s'est pas séparée de ses vices, et n'a pas renoncé au contact des pécheurs, cette âme sera éternellement incapable de contempler Dieu, et n'a de Thabor à espérer ni en ce monde ni en l'autre. La séparation,qui seule permet à l'homme de voir Dieu, se commence en cette vie et se consomme dans la gloire, alors que délivrée des méchants qui forçaient son enceinte et se mêlaient à ses enfants, l'Église ne sera plus, loin des pécheurs, que la cité de la justice et et de l'amour dans l'éternelle vision de Dieu. *Seorsum,* dit saint Thomas, *quia se separaverunt a malis* [1].

L'étude que le Docteur Angélique fait des témoins choisis par Dieu pour contempler la scène de la Transfiguration, offre d'admirables points de doctrine et les plus fécondes leçons de vertu. Jesus-Christ ne prend pas tous ses Apôtres : l'Église triomphante ne se composera pas de tous les « appelés; » beaucoup doivent s'exclure eux-mêmes de la vision bienheureuse; c'est le petit nombre qui y doit parvenir : *pauci electi.* La foule n'ira donc pas au Thabor; et parmi les apôtres trois seulement sont admis, Pierre, Jacques et Jean. Ne regardons pas ce choix comme arbitraire, rien n'est arbitraire en Celui qui fait tout « avec nombre et mesure, » mais cherchons avec saint Thomas les raisons

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. XVII

qui fixèrent le choix de Dieu. Voici Pierre : c'est l'homme de la foi, de la confession généreuse et sublime. C'est Pierre qui se jetant aux pieds du Maître, illuminé tout à coup de la révélation divine, lui dit ces grandes paroles : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant! » C'est Pierre qui, au moment de la plus douloureuse défection de la foule, confesse la Sagesse éternelle qui seule « a les paroles de la vérité. « Pierre est aussi l'homme de l'amour : c'est lui qui se précipite dans les flots pour étreindre plus vite son Maître dans le sublime embrassement de la dilection ; c'est Pierre dont l'impétueuse charité croit tout possible sauf de n'aimer pas. *Petrus magis fervidus erat,* dit saint Thomas dans son *Commentaire sur saint Matthieu;* et dans sa *Somme*, où il rappelle le mot de saint Jean Chrysostome : *Petrus excellens fuit in dilectione.*Jean est le second des témoins: c'est l'Apôtre vierge, c'est la fleur nouvelle que pousse l'Église et que le Christ Époux de l'Église couvre de sa plus tendre dilection et entoure de ses soins les plus délicats. D'ailleurs si le Maître a dit : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu, » à qui reviendront la gloire et les délices du Thabor sinon à l'Apôtre de la virginité ? Jacques nous apparaît sous l'auréole du martyre : *Jacobus propter prærogativam martyrii;* c'est le martyre qui lui ouvre l'accès du Thabor.

Mais la scène du Thabor doit s'agrandir : l'Église universelle y sera représentée, et tous les siècles s'y donneront rendez-vous. A côté des Fondateurs et des Apôtres de l'Église chrétienne devaient se trouver le Législateur et le Martyr de l'Église judaïque : Moïse et Elie. Jésus-Christ tient ainsi le milieu, il est le centre où se réunissent les deux Testaments, il est le chef des deux peuples; « des deux peuples il ne fait plus qu'un seul

peuple nouveau; » « il les fonde tous deux en sa Personne » « en une seule nouvelle créature. » Ainsi l'humanité entière et tous les siècles ont leurs représentants et leurs témoins, toutes les générations sont appelées au Thabor. Le Thabor est le rendez-vous solennel de tous les enfants de Dieu, « qui, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, se transfigurent eux aussi en ce même éclat. » Ainsi devient-il manifeste que Dieu sauve toutes les générations, et « appelle à la connaissance de la vérité, » non-seulement celles qu'illumine immédiatement l'éclat du Verbe fait chair, mais celles aussi qui, précédant sa venue, ont reçu de lui une illumination et des grâces anticipées [1]. Pénétrons plus avant encore dans ces beaux enseignements, et entrons avec saint Thomas dans plus de détails sur les témoins de la Transfiguration. Bien des erreurs et des blasphèmes avaient déjà retenti aux oreilles des Apôtres au sujet de leur Maître. Plusieurs fois la foule crédule et superstitieuse avait vu en lui quelqu'un des anciens prophètes que Dieu redonnait à son peuple; et parmi ces prophètes elle indiquait volontiers Élie. « Que disent les hommes qu'est le Fils de l'homme? — Les uns disent qu'il est Élie ou quelqu'autre des prophètes. » Élie

[1] Christus transfigurari voluit ut gloriam suam hominibus ostenderet, et ad eam desiderandam homines provocaret. Ad gloriam autem æternæ beatitudinis adducuntur homines per Christum non solum qui post eum fuerunt, sed etiam qui eum præcesserunt. Unde eo ad passionem properante, tam turbæ quæ sequebantur quam præcedebant ei clamabant *hosanna*. Et ideo conveniens fuit ut de præcedentibus ipsum testes adessent scilicet Moyses et Elias, et de sequentibus ipsum scilicet Petrus et Jacobus et Joannes. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLV, art. 3.)

apparaît au Thabor pour faire justice de ce bruit populaire plus dangereux encore qu'il n'était ridicule, puisqu'il frappait à mort le dogme de la divinité du Verbe incarné. Une autre erreur plus pernicieuse encore peut-être était activement fomentée par les Pharisiens, et visait à détacher de Jésus tout le peuple juif d'un seul coup. Jésus était représenté comme l'ennemi de Moïse, l'adversaire de la loi et le corrupteur du Testament signé au milieu des splendeurs du Sinaï. Un nouveau Sinaï se dresse et s'illumine : Moïse y apparaît devant Jésus comme le serviteur devant son Maître et le sujet devant son Roi. Le Thabor manifeste clairement cette vérité essentielle formulée en deux mots par saint Paul : *finis legis Christus*, « Jésus-Christ est le terme de la loi. » Bien loin de combattre le Testament Ancien, Jésus-Christ le confirme; bien loin d'abroger l'ancienne législation, il la complète et l'élève. Moïse vient au Thabor remettre entre les mains du Christ les pouvoirs tout provisoires qu'il a reçus, et témoigner que le Fils de Dieu a seul la domination de l'avenir et le règne de tous les siècles, *ipse et in sæcula*. Ainsi tout se résout en une magnifique unité ; l'Église universelle n'a qu'un chef, l'humanité qu'un sauveur, le monde qu'un roi, que toutes les générations reconnaissent, et que tous les siècles saluent [1]. Nouvelle et profonde signification. Le Christ est le juge des vivants et des morts, maître de la vie et de la mort : le Thabor nous le représente dans l'éclat de cette suprême domination. Des sujets dont s'entoure ce roi étincelant de gloire, les uns lui offrent l'hommage de leur vie, l'autre, Moïse, dépose à ses pieds le terrible tribut que l'homme paye à la mortalité de sa nature et à la dette

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. XVII.

de son péché [1]. Enfin la gloire du Thabor est l'annonce de la Passion divine qui s'approche et le Calvaire mêle ses ombres à la clarté douce et joyeuse de la Transfiguration. Moïse et Elie achèvent de conserver à cette scène ce caractère qu'un premier regard n'y pourrait soupçonner. Moïse est la victime douce et aimante que ne cessèrent de torturer l'endurcissement et l'opiniâtre ingratitude du peuple qu'il dirigeait et qu'il avait sauvé; Élie est le prophète, le prédicateur, l'apôtre, le thaumaturge au zèle brûlant, à la charité intrépide, qui dépensa sa vie et consacrera sa mort au salut d'un peuple qui le haïssait et le poursuivait : tous deux sont les images saisissantes de la Victime du Calvaire, et semblent n'être apparus que pour lui annoncer le mystère prochain de la croix [2]. Moïse « le plus doux des hommes» représente encore la douceur divine du Christ qui « s'offrit sans se plaindre » et n'opposa aux fureurs brutales de ses ennemis et de ses bourreaux que le silence, l'humilité et le pardon; Élie, l'intrépide adversaire de l'impiété des rois et des grands et le défenseur invincible de la loi de Dieu, est l'image du Dieu fait Homme « que le zèle de la maison de Dieu dévora » et qui « soutint devant Ponce-Pilate une si intrépide confession. »

3. Tels sont les témoins divinement choisis devant lesquels Jésus-Christ daigna se montrer un instant dans sa gloire, qui ne cessait d'être son inaliénable apanage, mais que voilaient les exigences de l'expiation. Cette

[1] Ostendit se habere potestatem mortis et vitæ et esse judicem vivorum et mortuorum per hoc quod Moysen jam mortuum et Eliam adhuc viventem secum ducit. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLV, art. 3, ad tertium.) — [2] D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. XVII.

révélation soudaine d'une gloire, dont Jésus-Christ jouissait toujours mais ne laissait jamais apercevoir, donne sujet à plusieurs questions profondes qu'élucide saint Thomas. La Transfiguration, c'est-à-dire l'éclat éblouissant, la beauté merveilleuse, l'étincelante splendeur dont la sainte Humanité se revêt, était, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un état naturel, normal pour Jésus-Christ. La source de la gloire était en lui, et sa puissance en devait à chaque instant arrêter le cours. Tel est en effet le cours que suit la gloire quand elle transfigure la chair glorifiée de l'homme. De Dieu les flots de cette gloire s'écoulent sur l'âme et la font resplendir, et de l'âme transfigurée tombent impétueusement sur la chair, pour lui communiquer la même blancheur, la même beauté et le même éclat. Cette suite est si nécessaire et cet écoulement de la gloire si essentiel, que dès que la chair ressuscitée s'unit à l'âme juste et déifiée, elle s'inonde de sa lumière et se transfigure par sa beauté. Or dès le premier moment de sa conception la sainte âme de Jésus-Christ fut transfigurée dans la gloire de la vision béatifique, source impétueuse de toute transfiguration. De l'âme la gloire s'épanchait sur la chair ; et ainsi, bien que Jésus-Christ suspendit ce magnifique don, il n'en avait pas moins la possession et la continuelle jouissance : il pouvait à tout instant lever l'obstacle que son état d'expiateur et d'homme passible opposait à l'effusion de la gloire sur sa chair divine, et apparaître dans l'éclat dont il avait en lui la source toujours pleine et le foyer toujours étincelant. Cette doctrine n'a pas, comme on le pourrait croire, l'inconvénient d'enlever à la Transfiguration son caractère miraculeux. Posséder la source de la gloire n'était pas pour Jésus-Christ le miracle, mais bien l'état naturel et normal. Le

miracle consistait en ce que dans la Transfiguration, il dérogeait pour un instant à la condition d'homme passible et mortel, que le plan général de la Rédemption lui avait assignée. Le Docteur Angélique élucide admirablement bien cette question dans son *Commentaire sur saint Matthieu*[1].

La figure du Sauveur devint lumineuse, dit le texte sacré. Non pas, ajoute saint Thomas, que Jésus-Christ prit un autre corps, ni que, devançant les temps, il fit de sa chair la chair béatifiée; la Transfiguration fut une illumination transitoire; Jésus-Christ couvrit de lumière et de gloire un corps qui restait passible et mortel, il donnait, durant un moment, une représentation rapide de ce qu'il serait dans l'éternelle splendeur des Cieux.

[1] Claritas illa quam Christus in Transfiguratione assumpsit fuit claritas gloriæ quantum ad modum essendi. Claritas enim corporis gloriosi derivatur ab animæ claritate. [Et similiter claritas corporis Christi in Transfiguratione derivata est a divinitate ipsius et a gloria animæ ejus. Quod enim a principio conceptionis Christi gloria animæ non redundaret ad corpus, ex quadam dispensatione divina factum est, ut in corpore passibili nostræ redemptionis expleret mysteria : non tamen per hoc adempta est Christo potestas derivandi gloriam animæ ad corpus. (*Sum. theolog.* p. III, quæst. XLV, art. 2.)

Si ergo in beatis aliis derivatur claritas ab anima ad corpus quare non in Christo qui Deus erat et homo? Dicendum quod quia Deus erat, ordo humanæ naturæ erat in potestate. Hic autem est ordo quod partes sibi communicent : ut læso corpore compassio sit in anima, et ex anima afficiatur corpus. Sed hic ordo subjectus erat Christo. Unde ita perfectum erat gaudium in parte superiori quod non egrediebatur extra : unde et perfecte erat et viator et comprehensor : unde quando volebat, non fiebat refluxus; sed quando volebat refluxus fuit et apparuit splendidus. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. XVII.)

« Ses vêtements devinrent blancs comme la neige. » De la Divinité l'éclat glorieux tombait sur l'âme, de l'âme il se reflétait sur la chair pour la transfigurer et la rendre lumineuse, et du corps les derniers rayons brillaient sur les vêtements pour leur donner la blancheur et l'éclat de la neige. Saint Thomas, recueillant la tradition, donne aussi à cette blancheur des vêtements du Christ au Thabor de beaux sens spirituels. Les vêtements du Christ ce sont les Saints qu'il transfigure sous l'action de sa gloire et auxquels il communique la blancheur de sa sainteté. La neige a tout à la fois la splendeur et la fraîcheur. Ainsi des Saints. Ils étincellent des clartés de la foi, des splendeurs de la grâce et de la gloire, et en même temps ils goûtent la délicieuse fraîcheur de la vertu, loin des feux impurs de la concupiscence et des passions[1].

4. Trois actes composent le drame sublime de la Transfiguration même du visage, du corps et des vêtements de Jésus : l'apparition de Moïse et d'Élie, leur entretien, la stupéfaction des Apôtres et l'étrange proposition de Pierre; enfin, comme dénoûment sublime, la nuée lumineuse enveloppe le Thabor tout entier et plonge Jésus-Christ et ses témoins dans une immense lumière; la voix du Père se fait entendre et proclame Jésus-Christ son Fils bien-aimé, le seul Maître, Docteur et Législateur du monde qu'il vient sauver et pour lequel il est à la veille de mourir.

[1] Nix habet candorem et frigiditatem. Sic sancti habent candorem gloriæ : item habebunt refrigerium ab ardore concupiscentiæ. (*Comment. in Matth.* cap. XVII; — Vid. etiam *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLV, art. 2, ad tertium.)

Tous les Pères ont remarqué cette circonstance : *Dum oraret... Pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devint tout autre.* C'est l'effet naturel et infaillible de la prière ; elle transfigure l'âme en la plongeant dans une triple lumière : lumière de la foi, lumière de la pureté, lumière de la consolation et de la joie. Durant sa prière, et au contact des clartés divines, les grandes pensées de la foi passent devant l'âme comme les visions lumineuses du monde supérieur, la terre s'efface, le ciel s'ouvre et la lumière divine projette sur elle d'étincelants reflets. Dans la prière, l'âme se purifie de ses taches,elle répare ses quotidiennes défaillances, elle retrempe ses forces; ses dissipations se calment, ses affections désordonnées s'éteignent, ses passions émoussent leur vivacité, les vertus reprennent vie, tout change, tout se transfigure en cette âme : *species vultus ejus altera.* Enfin durant sa prière l'âme voit se transfigurer le sombre et douloureux aspect de ses douleurs. Les peines de la mortalité, les tristesses de l'exil, les perspectives effrayantes de la mort s'effacent; les consolations divines font trêve un instant aux assauts de la souffrance ; l'âme a dans la prière un Thabor qui console et illumine le Calvaire[1].

« Pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devin tout autre, et il fut transfiguré devant eux, et son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent lumineux et blancs comme la neige. d'une telle blancheur qu'aucun foulon sur la terre ne pourrait l'égaler. Et voilà que deux hommes s'entretenaient avec lui. Or c'était Moïse et Élie apparaissant en grande majesté, et ils parlaient de son départ qu'il

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. XVII.

devait accomplir à Jérusalem[1]. » Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit plus haut de l'apparition au Thabor des deux illustres représentants de la loi ancienne. Mais leur entretien est infiniment remarquable. Un voile de mort plane sur la glorieuse montagne : c'est de la mort du Christ à Jérusalem dont on s'y entretient. De quoi s'entretient-on au Ciel et sur la terre, sinon de la mort d'un Dieu ? qui doit occuper l'humanité entière et remplir les siècles, sinon l'Homme-Dieu qui meurt sur une croix pour sauver le monde et offre à la Majesté de son Père le seul holocauste pur, divin, infini ? La mort du Fils de Dieu est le grand objet de la contemplation des Anges et des Saints dans les splendeurs de la gloire, comme elle est l'éternelle méditation des âmes justes encore dans le pèlerinage de l'exil. On parle, au Thabor, au sein de la gloire, *du départ que Jésus-Christ accomplira à Jérusalem*. Entre le Thabor et le Calvaire la relation est intime ; l'un est cause de l'autre, il n'y a un Thabor éternel pour la sainte Humanité du Verbe que parce qu'il y a eu pour elle un Calvaire : *oportuit Christum pati ut ita intraret in gloriam*. Ainsi se trouve « illuminée la vie » de l'homme dans le temps de l'épreuve. Il doit se laisser « clouer à la croix, » à la douleur, le regard fixé sur les splendeurs du Thabor ; et quand son âme est illuminée des clartés divines et inondée des célestes consolations, quand Dieu le transfigure sur le Thabor de ses mystérieuses joies, il faut qu'il s'y entretienne « du départ qu'il doit accomplir, » il faut qu'il appelle l'amer souvenir de la tribulation qui va succéder aux délices, il faut qu'il n'oublie jamais que jusqu'aux jours de l' « immobile royaume »

[1] Matth. VIII.

où la joie est éternisée, le chrétien ne descend du Thabor que pour gravir le Golgotha.

Mais l'homme qui savoure si ardemment les délices du Thabor n'entend jamais sans horreur « le mot de croix. » Pierre au Thabor est l'image vivante de cette humanité déchue que son long calvaire n'a pu encore accoutumer à la douleur. Pierre prend la parole : *bonum est nos hic esse.* Pierre se fait tout une théorie sur la mission et la vie de son Maître, théorie à l'inverse des idées et des plans de Dieu. Les décrets divins désignent l'humiliation, la souffrance, la mort, comme le chemin de la gloire : Pierre y prétend parvenir en s'y élevant du Thabor, du sein même de la joie, du repos. Il sait l'avenir sombre et menaçant qui s'ouvre pour Jésus du côté de la Jérusalem déicide ; il a entendu et compris les terribles révélations de son Maître sur le drame prochain de la Passion ; voici un moyen simple et délicieux d'échapper à cette sanglante extrémité : dresser des tentes sur ce sommet solitaire, et laisser, sans en descendre, passer l'orage qui menace de tout dévaster. Puis, quelles joies et quelle paix inondent ce nouvel Éden ! Qu'il fait bon vivre avec Jésus transfiguré ! Plus de travail, plus de souffrances, plus d'angoisses, plus rien du sombre tableau, que traçait le Maître, des douleurs du Calvaire et des sanglantes luttes de l'apostolat. *Bonum nos hic esse !* Rester au Thabor et sur ce sommet béni, au sein des délices de la Transfiguration, attendre l'heure de la récompense promise et de l'éternel repos : voilà le plan de vie dont Pierre laisse échapper la naïve exposition, *nesciens quid diceret...* Pauvre insensé qui ne sait pas ce qu'il dit ! Saint Thomas raisonne ainsi l'ignorance et l'étrange proposition de Pierre. Pierre oubliait ou méconnaissait trois

choses. D'abord le terrible arrêt prononcé sur l'homme coupable au paradis terrestre : *morte morieris!* Arrêt qui devait frapper tous les pécheurs, et jusqu'au Juste devenu la caution des pécheurs. L'homme innocent pouvait entrer dans la gloire éternelle au sortir d'une félicité terrestre non interrompue : du Thabor dressé sur la terre, il prenait son vol vers la patrie du Ciel : l'homme déchu, alors même que sa régénération en Jésus-Christ lui rend cette patrie éternelle, ne peut y avoir accès que par la douloureuse issue du tombeau. Pierre ignorait le rôle essentiel que jouent la douleur et la mort dans l'économie de la Rédemption, et comment Dieu fait de ces deux objets si rebutants et si terribles les deux plus puissants leviers qui soulèvent l'homme de la terre pour le porter jusqu'aux Cieux. Jésus-Christ « enlevait les péchés du monde, » il effaçait l'antique sentence qui nous frappait à mort ; il déchirait l'acte de notre condamnation éternelle, il nous rendait, avec le cœur et les bonnes grâces d'un Père, les richesses infinies de son héritage, mais il laissait la douleur et la mort dans le monde pardonné et régénéré : la douleur, pour en faire l'un des plus puissants auxiliaires de notre sanctification ; la mort, pour en faire l'acte le plus héroïque de la vertu et le plus sublime holocauste à la gloire du Très-Haut. Pierre enfin méconnaît à ce point les divines et éternelles destinées de l'homme déifié en Jésus-Christ, qu'il veut dresser sur la terre et dans le temps des pavillons d'attente à celui qui doit se hâter d'arriver au Ciel, sa seule demeure permanente ; il veut un pavillon sur un Thabor terrestre à la créature bienheureuse qui n'a plus pour résidence que l'Essence divine dans les splendeurs d'une éternité. Mais si Pierre nous fait sourire par sa naïveté ignorante

qu'il excite notre admiration par l'acquiescement humble et filial que révèle sa demande ! Il se trompe dans sa prière, mais sa prière elle-même devient un témoignage de sa vertu ; *Domine, si vis*, dit-il : « Seigneur, si cela vous agrée. » Tout le fond de la perfection chrétienne est dans ce mot.

Pierre parlait encore quand le Très-Haut, « le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, » apparaît sous le voile d'une nuée lumineuse. Il était convenable, dit saint Thomas, que Dieu le Père se manifestât dans la voix qui retentit, et l'Esprit-Saint dans la nuée qui étincelle. Le baptême de Jésus où apparaissait la Trinité tout entière inaugurait le règne de la grâce : la Transfiguration inaugurait celui de la gloire : sur l'une comme sur l'autre des deux phases de notre destinée plane également la manifestation de la Trinité divine [1].

Dieu semble affectionner le voile de la nuée. Plusieurs fois et en des circonstances diverses, il daigna s'en revêtir pour se manifester à l'homme ; et toujours la nature de la nuée fait pressentir la nature, la cause et les effets de la divine manifestation. Tantôt la nuée est sombre et effrayante, son éclat dévore ou son obscurité terrifie : Dieu vient alors avec ses menaces et ses vengeances ; il veut incliner le monde sous sa puis-

[1] Adoptio filiorum Dei est per quamdam conformitatem imaginis ad Filium Dei naturalem. Quod quidem fit dupliciter. Primo quidem fit per gratiam viæ quæ est conformitas imperfecta : secundo per gloriam Patriæ quæ erit conformitas perfecta. Quia igitur per baptismum gratiam consequimur, in transfiguratione autem præmonstrata est claritas futuræ gloriæ. Ideo tam in Baptismo quam in Transfiguratione conveniens fuit manifestari naturalem Christi filiationem testimonio Patris. (D. Th. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLV. art. 4.)

sance et sa Majesté redoutable. Tantôt elle est rapide, et un souffle impétueux l'emporte à travers l'immensité des Cieux : C'est alors le Roi dominateur que la nuée promène comme sur un char triomphal dans toute l'étendue de son empire[1]. Au Thabor tout est gloire,joie et délices : le but de la Transfiguration est double : elle glorifie Jésus-Christ,et elle le manifeste dans tout l'éclat que lui mérite sa passion. Quel moment pour la sainte Humanité ! Tout vient à elle ; tout lui rend hommage, l'Église universelle « dont il est le chef » est rassemblée devant lui, les deux Testaments le reconnaissent, les deux lois s'inclinent devant sa Majesté ; et du haut du Ciel enflammé, le Père proclame sa gloire, sa puissance, sa justice, et le triomphe de ses charmes infinis.

La voix du Père a des profondeurs et des magnificences qu'il nous importe de pénétrer. Dieu proclame deux grandes choses de son Fils. : 1° Son excellence ; 2° sa mission et ses pouvoirs. Une triple excellence de Jésus-Christ se révèle d'abord dans les paroles du Père : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le*[2] : Son origine, l'amour dont il est l'objet, les vertus et les perfections d'où jaillit cet amour. Les premiers mots séparent à jamais Jésus-Christ de tous les fils d'adoption que la bonté divine recueille, et sur lesquels elle s'épanche en flots de grâce et de gloire. Ils sont fils parce que Dieu les transfigure et les élève : d'eux-mêmes ils sont enfants du néant, et l'ont été du péché et de la mort. Mais *Celui-ci* est le véritable et naturel Fils de Dieu : *mon Fils*, dit le Très-Haut, « mon Fils que j'ai engendré de mon sein ; » mon Fils auquel j'ai dit : « tu es mon Fils. » C'est le Fils tiré de sa subs-

[1] Psal. — [2] Matth. XVII.

tance, *quem genui*, le Fils qu'il a engendré « avant l'aurore, » avant le commencement, avant tous les siècles, qu'il engendre toujours, éternellement, « splendeur de sa gloire, empreinte de sa substance, » Dieu engendré de Dieu, « lumière de lumière, » « vrai Dieu de vrai Dieu. » Seconde excellence de Jésus-Christ : l'amour infini dont il est l'objet et comme Dieu et comme homme : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* L'amour dont le Père aime son Verbe, sa Pensée, l'Image adéquate, vivante, substantielle, infinie, de tout lui-même, ne peut être qu'un amour infini comme les deux termes qu'il unit infiniment. Cet amour est en Dieu Personne divine, égale au Père et au Fils, procédant à la fois de l'un et de l'autre, l'Esprit du Père et du Fils, vrai Dieu comme le Père et le Fils. Comme Homme Jésus-Christ fait encore les délices de son Père, et nulle langue créée ne dira les effusions de tendresse que verse à flots infinis sur son bien-aimé Fils le cœur paternel du Très-Haut. *In quo mihi complacui*, dit Dieu du milieu de la nue, et ces mots expriment les perfections qui en Jésus-Christ méritent les complaisances paternelles. Et pourquoi Dieu se complaît-il si parfaitement en Jésus-Christ ? Parce qu'il lui est donné de contempler dans ce Fils souverainement parfait sa propre beauté, sa propre perfection, ses propres grandeurs. Comme Homme encore, Jésus-Christ était un miroir limpide où se reflétaient sans tache et sans obscurcissement toutes les perfections divines. La vie entière du Christ, ses pensées, ses volontés, ses désirs, ses paroles, ses actes étaient autant de manifestations différentes de la même unique perfection de Dieu[1].

[1] D. Th. *Comment. in Matth.* cap. XVII; — Vid. etiam *Cat. auream.*

La mission de Jésus-Christ et ses pouvoirs sans limite ressortent des mêmes paroles. Que Jésus-Christ est majestueux au Thabor ! Comme « tout genou fléchit » devant sa majesté et sa puissance ! *Notate*, dit saint Thomas, *quod Christus testimonium habuit de cœlo a Patre, de inferno a Moyse, et ab Elia de paradiso, a discipulis de terra*[1]. *Ipsum audite.* C'est au monde entier, c'est à tous les siècles que s'adresse le commandement du Père. Éclairer le monde, illuminer toutes les créatures raisonnables, dominer l'humanité par la foi : telle sera la grande mission de Jésus-Christ ; telle sera son inaliénable puissance, et Paul, proclamant au monde l'ordre du Père, dira dans son sublime langage : « Nous réduisons toute intelligence, et nous en faisons la captive de Jésus-Christ[2]. » Remarquons ici la substitution de la loi nouvelle à la loi ancienne. Dès qu'apparaît la nuée lumineuse, dès que la voix du Père a fait retentir ce grand mot : *Voici mon Fils !* Moïse et Élie se retirent, emportant avec eux, dans une abrogation éternelle, la loi figurative et provisoire. Jésus-Christ reste seul avec sa loi parfaite, ses promesses immobiles, son sacerdoce éternel, sa législation inébranlable, et ses inébranlables sanctions. Désormais « le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera pas. » Jésus reste seul : seul docteur, seul maître, seule lumière, seule espérance, seul salut du monde. Toute âme qui écoutera sa voix, goûtera sa doctrine, se pliera à ses dogmes et accomplira ses préceptes, trouvera en lui la paix, la joie, l'espérance, les richesses du temps et de l'éternité. Toute âme qui « négligera une telle Rédemption, » rejettera un tel Sauveur et fermera les yeux à une telle

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.* — [2] II Cor. x, 5.

lumière, restera ce que la déchéance l'avait faite, « fille de colère par nature, » « sans hostie, » sans moyen d'expier ses crimes, « sans Christ, » sans Médiateur pour s'ouvrir « un accès près du Père ; » finalement « sans Dieu en ce monde, » et en l'autre, sans autre perspective que les flammes dévorantes d'une éternelle expiation, *cujus finis in combustionem.* Et ce qui est vrai des individus dont aucun ne renie le Christ impunément, est vrai aussi des peuples, qui tous trouvent dans le service du Christ ou dans son apostasie et sa négation, la vie, la force, le progrès, ou bien la décadence, la dégradation aussi rapide que profonde, et après des siècles connus de Dieu, la ruine, la mort et la pourriture d'une mémoire déshonorée.

Ipsum audite. Un nouvel ordre de choses s'établit dans le monde. Les écoles des sages vont se fermer, le sceptre des idées change de mains. La brillante et trompeuse philosophie de la Gentilité comme les demi-clartés de la Révélation mosaïque, cessent d'être les guides de l'humanité : au lever du soleil les étoiles disparaissent et à leur incertaine lumière succède un éclat dont le monde entier resplendit. « Le soleil s'est levé, chantait le prophète, et l'homme sortira pour son travail jusqu'au soir. » Avant le lever du Soleil de Justice, l'humanité était demeurée dans une inaction et une stérilité désolantes ; ses pensées étaient flottantes comme les pensées de l'enfant, *sicut parvuli fluctuantes*, son cœur chargé d'obscurité était emporté au souffle des passions, ses actes sont appelés par saint Paul *des actes de ténèbres*, rien en elle n'avait plus de vigueur ni de vie, *sicut vulnerati dormientes in sepulcris.* Voici qu'apparait « la lumière du monde ; » un cri est poussé : « Réveillez-vous, ô endormis, et le Christ vous illumi-

nera[1] ! » L'humanité se réveille, entend la voix du Christ, comprend et fait fructifier sa doctrine, « et se rend à son travail jusqu'au soir. » Travail céleste, travail divin, qui change en splendeurs éternelles les choses caduques de ce monde, et construit durant le temps l'édifice de l'éternité. La foi, sans anéantir ni même gêner la raison, prend sur elle son légitime empire et devient le guide de l'humanité : toutes les intelligences qui marchent à sa lumière parcourent d'un pas sûr et puissant la route de la vérité ; toutes celles qui la répudient s'arrêtent dans les mille détours de l'erreur et souvent sont précipitées dans l'abîme de l'extravagance, *dicentes se esse sapientes stulti facti sunt.*

Voici la fin du drame sublime de la Transfiguration. Écrasés sous le poids de la gloire divine, les Apôtres sont tombés la face contre terre, incapables de lever leur infirme regard vers les Cieux enflammés. L'homme est anéanti quand la Majesté du Très-Haut se révèle ! jamais l'impuissance des forces naturelles ne s'est mieux laissé apercevoir, ni non plus la nécessité d'un Médiateur pour avoir accès jusqu'à Dieu. Non, sans la grâce, sans l'élévation de l'homme à l'état surnaturel et déiforme par la Rédemption de Jésus-Christ, impossible d'atteindre à Dieu, de franchir la limite de son « inaccessible lumière, » de soutenir l'éclat de sa présence : L'homme doit être fait *divin* pour trouver la force de soutenir Dieu, *sustinuit anima Dominum.* Or le Médiateur entre Dieu et l'homme, l'introducteur de l'homme dans le sanctuaire fermé de la gloire divine, c'est Jésus-Christ, à la fois Dieu et Homme, source de la grâce qui transfigure et déifie l'humanité. Jésus-Christ vient à

[1] Ephes v.

l'homme : il le relève; il le fortifie; il le met en marche vers cette destinée sublime qui est de voir, de posséder, de goûter Dieu, de vivre de sa vie, de jouir de son infinie béatitude, et d'être éternellement revêtu de ses splendeurs. *Or les disciples entendant cela, tombèrent la face contre terre et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jésus s'approcha et les toucha et il leur dit : Levez-vous et ne craignez point.* La grande histoire de la Rédemption et le mystère de la grâce sont tout entiers dans ces mots. L'homme, fils du néant par sa nature, fils du péché par sa révolte, trouvait là un double et infranchissable abîme qui le séparait de Dieu. Impossible de s'élever jusqu'à la hauteur infinie de Dieu, atôme imperceptible qu'il est par sa nature; impossible de soutenir la justice de Dieu, pécheur et souillé qu'il est par ses continuelles prévarications. Qui le grandira assez pour le rendre digne d'habiter avec Dieu? Qui le purifiera assez pour faire tomber des mains divines les vengeances prêtes à fondre sur sa tête souillée et abominable? *Quis nos liberabit ?* « Qui nous délivrera ? » A cette question, la plus vaste, la plus profonde, la plus poignante que l'humanité ait jamais entendu poser, l'Apôtre fait cette réponse, que la scène de la Transfiguration met en acte et dramatise : *La grâce par Jésus-Christ Notre Seigneur :* Grâce d'élévation, grâce de purification. Par son Incarnation, Jésus-Christ nous touche et nous élève jusqu'à nous *déifier;* par sa Rédemption, il « ôte les péchés du monde, » il nous purifie, nous rend « saints et immaculés, » et nous mérite, au lieu des antiques colères, les faveurs et les complaisances du Très-Haut.... *Mais Jésus s'approcha et les toucha et leur dit : Levez-vous et ne craignez rien.*

« Alors levant les yeux et regardant aussitôt autour

d'eux, ils ne virent plus personne, si ce n'est Jésus seul avec eux. » Le sens littéral ne nous peut arrêter. L'éblouissante vision de la gloire du Christ s'est retirée : Jésus-Christ refoule les splendeurs dont la source est en lui toujours, mais dont la manifestation continuelle ne saurait convenir à sa mission de Rédempteur : le voici redevenu l'homme obscur, le Dieu anéanti, le Verbe caché sous une nature passible et mortelle : nous n'avons plus devant nous que cet Homme montré à Isaïe, « sans éclat ni beauté ; que l'on regarde et que l'on ne reconnaît point ; » « homme de douleurs, » pauvre pèlerin « qui boit au torrent, » « racine desséchée sortie d'un sol aride et brûlant. »

Quelles profondeurs dans ces simples mots : *neminem viderunt nisi solum Jesum*, « ils ne virent plus personne si ce n'est Jésus seul ! » Que n'a pas cherché le monde hors de Jésus ? Que n'a-t-il pas scruté dans les régions de la vérité ? Il a eu des sages, il a eu des docteurs, « il a eu des pédagogues par milliers, » et tous lui promettaient la pleine, la complète, l'absolue vérité en toutes choses, le dernier mot de tous les mystères, et la solution de tous les problèmes qui embarrassent sa marche et jettent la terreur sur son avenir. Où a-t-il abouti ? L'Apôtre est aussi implacable qu'il est vrai, quand, faisant la synthèse des philosophies anciennes et des conquêtes de la sagesse de l'homme, il dit ces mots sanglants : « Ils se sont évanouis dans leurs pensées [1], » « leur cœur insensé s'est chargé de ténèbres [2], » « se prétendant des sages, ils sont devenus des fous [3]. » Quand la raison humaine eut longtemps cherché, et eut épuisé dans des courses inutiles ses

[1] Rom. — [2] Ephes. — [3] Rom.

forces et sa vie, elle poussa, par l'organe d'un des plus illustres sages, de Platon, ce cri désespéré : *Il faut que pour nous instruire, un Dieu vienne à nous... Neminem viderunt nisi solum Jesum !*

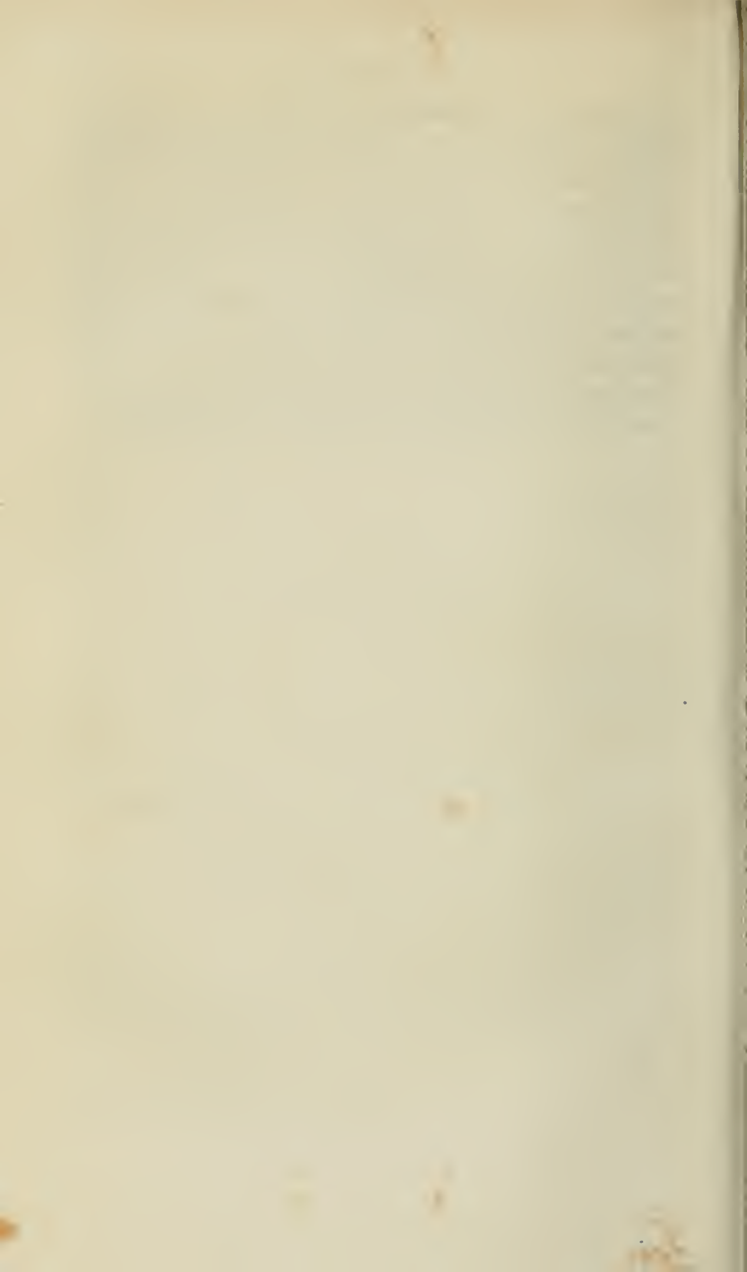
Dans l'ordre social, l'homme a voulu et veut encore obstinément bâtir sans le Christ. Il rêve, comme le dernier terme du progrès, une société vide de Dieu et de son Christ. La révolution, depuis trois siècles, travaille à ce chef-d'œuvre d'impuissance et de folie. Et voici, après trois siècles d'efforts sataniques, où nous la voyons aboutir sous nos yeux : le Christ est debout, invincible comme aux jours du Thabor et du Calvaire, vivant dans son apparente agonie et vainqueur dans sa défaite toujours présumée : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Quant à elle, quant à cette société d'insensés ou de furieux, de corrupteurs ou de dupes, elle n'a bâti que le néant et ne règne que sur la mort ; les ruines tombent sur les ruines, tout croule partout dans cet édifice qu'elle appelait éternel et qu'elle promettait si majestueux et si beau : principes, droit social, droit public, droit domestique, sécurité dans la force, paix dans l'ordre, vie dans la liberté, tout périt dans un vaste et profond abîme qu'ont creusé à plaisir nos architectes extravagants. Ah ! comme jamais peut-être, depuis le jour où la société tombée en pourriture fut sauvée par l'Évangile, le Christ n'a été plus seul à contenir nos espérances et à nous tirer de nos amers désespoirs : *Neminem viderunt nisi Jesum solum !* Plus rien nulle part que Jésus-Christ ! Résurrection et salut, si nos sociétés, désabusées enfin de leurs folles idées d'émancipation et d'indépendance, reviennent au Christ qui les a fondées et qui seul les peut faire revivre : décadence, dépérissement, agonie dans des convulsions

suprêmes, ou calme ignominieux dans quelque bas empire, si elles s'obstinent à le renier et à vouloir se passer de lui. Si nous quittons ces vastes points de vue pour des applications plus restreintes, l'âme humaine, pas plus que la société, ne peut se passer de Jésus-Christ. Pour elle encore le mot de l'Évangile se vérifie dans une réalité saisissante : *Neminem viderunt nisi solum Jesum.* L'homme, ardent à poursuivre le bonheur, a essayé de tout pour y atteindre : il a essayé de l'ambition, de la richesse, du plaisir ; il a dit : « Couronnons-nous de roses ; » il a dit : « Allons, mon âme, tu as des biens en abondance, bois et mange, fais bonne chère[1] ; » il a rêvé la conquête des mondes ; il a fondé de vastes dominations, il a courbé sous son orgueil d'innombrables multitudes ; il a franchi le sanctuaire d'une gloire réservée, et s'est bâti des temples et construit des autels, afin d'unir aux honneurs suprêmes de la terre les honneurs plus magnifiques des cieux : puis, quand il a tout conquis et joui de tout, il se sent pris de découragement et de tristesse, il pleure sur des ruines, quand il croyait tenir d'immuables biens : tout s'écroule, tout disparaît, tout le fuit, *Neminem viderunt nisi solum Jesum !*

« Ils descendirent de la montagne, et Jésus leur donna l'ordre, disant : Vous ne révélerez à personne cette vision jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. » Ainsi c'est par ce mot sombre et terrible de « mort » que se termine la brillante scène de la Transfiguration. Nous l'avons déjà vu, la passion et la mort ont une large part dans cette gloire et dans cette joie : la Transfiguration avoisine la mort de Jésus-Christ ; au sein des splendeurs du Thabor, c'est de la passion

[1] Luc. XII.

qu'il doit souffrir à Jérusalem que Jésus s'entretient avec Moïse et Elie. La gloire de l'homme exilé et les consolations dont Dieu mélange parfois ses douleurs, ne doivent pas lui faire oublier sa situation véritable qui est celle du coupable qui expie, et du conquérant qui paye ses victoires au prix de ses fatigues et de son sang. La passion est le douloureux chemin de la gloire que le Fils de Dieu a parcouru le premier. Il descend du Thabor pour gravir le Calvaire, et c'est au milieu des immenses douleurs par lesquelles il triomphe du péché et il sauve le monde, que nous allons maintenant le contempler.



CHAPITRE SIXIÈME

L'EXPIATION

En résumant toute la doctrine de saint Thomas sur ce grand sujet, doctrine qu'il développe dans sa *Somme théologique*, ses *Commentaires sur le Maître des Sentences*, ses *Commentaires sur l'Évangile de saint Matthieu et de saint Jean*, ses *Commentaires sur les Épîtres de saint Paul*, nous formons les trois belles et profondes études qui suivent : Passion de Jésus-Christ; sa mort; les fruits de cette Passion et de cette mort. C'est à ces trois points que convergent tous les enseignements du Docteur Angélique sur cette matière. Il commence par étudier les douleurs dont l'Homme-Dieu est abreuvé : il le suit dans les mystères et les puissances de sa divine mort; enfin, en rassemblant ses thèses quelque peu éparses, nous pouvons former sur les résultats multiples de la Passion et de la mort de l'Homme-Dieu un admirable ensemble d'enseignements.

I

L'HOMME DE DOULEURS

Une profonde et mystérieuse parole de l'Apôtre ouvre les études que les Pères de l'Église, et saint Thomas à leur suite, font de la Passion de l'Homme-Dieu : *Decebat... consummare per passionem... Auctorem salutis.* Les saints Docteurs se demandent quel est le sens de ce mot prodigieux : *decebat*, et comment il pouvait *convenir* à la rédemption du monde d'être entourée d'un sanglant cortége d'ignominies et de douleurs. Après l'étude de ce grand problème, saint Thomas passe à ces douleurs elles-mêmes où est plongée la divine Victime : océan immense dont il contemple l'étendue, dont il sonde la profondeur, et dont, pour ainsi parler, il s'efforce de compter tous les flots. Enfin sa méditation se tourne sur les causes de la divine Passion, et il voit tour à tour la charité infinie du Père, l'obéissance et l'amour du Fils, la perversité de l'homme, concourir à l'holocauste qui doit sauver le monde en réparant la gloire de Dieu et en fondant sur une terre désolée la piété, la justice et le salut. Nécessité et convenances de la divine Passion, multiples et immenses douleurs qui la remplissent : causes diverses qui l'amènent et la consomment, tels sont les trois points que saint Thomas nous fait parcourir, et qu'il illumine magnifiquement des splendeurs de son génie.

I. — Il importait que la douleur et la douleur d'un

Homme-Dieu sauvât le monde. C'était le mode de Rédemption le plus admirablement en harmonie avec la gloire de Dieu et le devoir de l'homme; celui qui réparait le mieux la faute commise, conduisait l'homme rentré en grâce le plus sûrement et le plus puissamment au salut.

Sans doute la douleur n'était pas nécessaire dans le sens absolu du mot : Dieu qui pouvait pardonner l'homme sans condition, pouvait à plus forte raison le sauver sans lui imposer comme expiation la douleur et la mort[1]. Mais ce moyen était néanmoins merveilleusement bien approprié à la justice et à la bonté de Dieu, et en même temps à la nature de la faute commise par l'homme ainsi qu'à la réparation due par l'homme coupable à la majesté du Dieu outragé. *Ex parte nostra simul et Dei fuit quidem alius modus possibilis, sed nullus ita conveniens* [2]. Cette convenance, saint Thomas en donne ainsi une idée générale dans son *Commentaire sur Pierre Lombard*, avant d'en exposer le détail dans sa *Somme théologique* et son *Opuscule LIII* La douleur et la mort manifestaient d'abord d'une manière éclatante la justice et la grandeur du Très-Haut outragé. Pardonné sans expiation, l'homme n'aurait pas eu la formidable apparition de cette Majesté terrible,

[1] Simpliciter et absolute loquendo possibile fuit Deo alio modo hominem liberare quam per passionem Christi ; sed ex aliqua suppositione facta fuit impossibile ; quia impossibile est præscientiam Dei falli et ejus voluntatem seu dispositionem cassari. Supposita præscientia et præordinatione Dei de passione Christi non erat simul possibile Christum non pati, vel hominem alio modo quam per ejus passionem liberari. (D. Thom. *Sum heolog*. p. III, quæst. XLVI, art. 2.) — [2] *Sentent*. lib. III, dist. XX quæst. I, art. 4, solutio.

et Dieu n'aurait pas lui-même occupé dans l'intelligence et le cœur de l'homme ce trône que lui dresse autant la crainte respectueuse que l'amour filial, *in timore et tremore*. Remis en grâce sans la sanglante réparation de la douleur, l'humanité eût méprisé bien vite un trop facile salut. Non, le monde aura devant lui l'effrayant spectacle de la justice divine foudroyant le péché. Un homme de douleurs lui apparaîtra sous son diadème de souffrance et sa sanglante couronne, et le mot formidable qui dominera toute l'histoire humaine est le mot recueilli par saint Paul : *sine sanguine non fit remissio*, « sans l'effusion du sang, pas de pardon [1] ! » Mais cette disposition en apparence si sévère, devenait dans la pensée divine une suprême miséricorde. *Satisfaciens, perfectius integratur*, » dit saint Thomas [2]. Jamais la réintégration de l'homme dans la grâce et la vie divine n'eût été aussi parfaite sans la pleine réparation qui fut faite à Dieu et la complète expiation du péché commis. Il est bien autrement glorieux à l'homme, dit le Docteur Angélique, d'effacer son crime en y satisfaisant dans une entière plénitude et une entière perfection, que d'en recevoir la remise sans l'expier. Dieu, en permettant à l'homme de racheter son crime par l'expiation, suit la même marche et couvre l'homme du même honneur que lorsqu'il attache son salut et sa gloire éternelle au mérite de ses actions saintes. Ainsi l'homme réintégré et glorifié devenait, en quelque manière, le fils de ses œuvres et le conquérant de son éternelle couronne [3]. L'ordre général de la création, la

[1] Hebr.— [2] *Sentent.* lib. III, dist. XX, quæst. I, art. 1.— [3] Magis est homini gloriosum ut peccatum commissum satisfaciendo plenarie expurget, quam si sine satisfactione dimitteretur; sicut

sagesse de l'administration divine dans l'étendue de l'univers, s'accommodait mieux aussi de la douloureuse réparation exigée de l'homme coupable, puisqu'en même temps que le cœur du Père trouvait à pardonner, l'inflexible justice du Roi était satisfaite, ses sujets contenus dans le devoir par la vue du grand coup frappé et l'effrayante expiation du coupable[1]. Mais ces beaux points de vue s'étendent encore et nous déroulent de nouvelles richesses. « Car, dit saint Thomas, ce moyen de sauver l'homme par la Passion du Christ, outre qu'il délivrait puissamment l'homme de son péché, concourait encore à son salut en lui procurant des biens sans nombre[2]. » L'homme découvrait par là le cœur de son Dieu, et combien est extraordinaire l'amour dont il aime, le dévouement dont il entoure ses créatures, les sacrifices qu'il consent pour elles à s'imposer. Plus que dans la création, plus que dans les suaves conduites de la Providence, plus que dans les bienfaits de tous les jours, l'homme, dans la Passion, se sait, se voit aimé de son Dieu. Et comme l'amour provoque à l'amour, un amour infini et incompréhensible à l'amour véhément et suprême, l'homme, devant son Dieu sanglant et en agonie sur une croix, sentira son cœur se fondre et ses yeux se baigner des douces larmes du plus pur et du plus fort des amours. « Ils contempleront, avait annoncé le Prophète, Celui qu'ils ont percé, et ils pleureront

etiam magis homini gloriosum est quod vitam æternam ex meritis habeat quam si sine meritis ad eam perveniret; quia quod quis meretur quodammodo ex se habet. (D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XX, quæst. I, art. 1 solutio II.)

[1] Sic nihil inordinatum in universo remanet. (D. Thom. *Sentent.*, loc. citat.) — [2] *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 3.

comme on pleure sur un Fils unique[1]. » Les divines douleurs sont encore pour l'humanité le mémorial de ses plus grands devoirs et le miroir de ses plus essentielles vertus. C'est au Calvaire, en face des humiliations d'un Dieu, que l'homme, cet incorrigible orgueilleux, apprend à briser sa superbe et à courber enfin un front qui s'était dressé jusque là avec une audace impie contre la Majesté du Très-Haut. Au Calvaire, en contemplant cette obéissance divine, généreuse et intrépide « jusqu'à la mort, et la mort de la croix, » l'homme comprend le crime de sa révolte et conçoit le désir et la volonté de servir son Maître et son Roi. Là encore nous apparaissent dans toute leur saisissante grandeur la force, la constance, la justice, toutes les autres vertus chrétiennes, dont l'ensemble fait notre gloire et notre sécurité, et prépare notre couronne éternelle[2]. Mais la leçon par excellence que l'homme reçoit au Calvaire, la vérité suprême qu'il y apprend, c'est la profondeur de sa chute, d'où le retirent de si épouvantables douleurs, le prix de son salut qu'achète une telle expiation, la nécessité de ne mépriser pas une Rédemption pareille[3], de garder intacte une innocence si chèrement réparée, de protéger contre les attaques du péché une sainteté si douloureusement conquise. La douleur enfin est la suprême gloire de l'homme parce qu'elle devient son plus grand triomphe sur le démon, le monde et lui-même ; c'est l'arme divinement trempée dont le démon a reçu sa plus mortelle blessure : *Hoc ad majorem dignitatem hominis cessit, ut, sicut homo victus fuerat et deceptus a diabolo, ita etiam homo esset qui diabolum vinceret*[4].

[1] Zach. — [2] D. Th. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 3. — [3] Hebr. II,3. — [4] D. Th. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 3.

Pour résumer : le rôle victorieux de la douleur comme mode de réparation et de rédemption, s'étend à la fois à Dieu, au Christ, à l'homme. A Dieu dont elle répare la gloire, exalte la majesté, satisfait la justice, et remplit la miséricorde ; au Christ, qu'elle couvre de splendeurs et auquel elle mérite des honneurs sans limite ; à l'homme auquel elle procure une rédemption surabondante, qui non-seulement efface ses crimes et ferme l'enfer, mais lui verse encore avec une profusion inouïe les plus hautes grâces et les plus divines grandeurs [1]. « Dans la réparation, la justice ne pouvait pas être sacrifiée; il fallait qu'elle y trouvât sa place, une place éclatante et digne de Dieu. Il fallait que l'aversion de Dieu pour le mal et son auteur y fût manifestée en traits ineffaçables, et qu'une crainte salutaire apprît aux plus lointaines générations qu'il vient une heure où la bonté se change, par la force même de sa nature, en un autre et formidable attribut. Il fallait, en un mot, que la loi de réparation, pour sauver l'homme, sauvât la justice. Mais tout en haïssant le coupable à cause du mal qui est en lui, Dieu cependant ne laisse pas de l'aimer sous un autre rapport. Le coupable est son ouvrage; c'est lui qui l'a mis au monde, qui l'a doué d'intelligence, qui l'a prédestiné à vivre en lui éternellement, qui a voulu en être aimé et qui l'a été en effet, ne fût-ce qu'un jour. Le coupable est un enfant rebelle, mais c'est un enfant: son corps, son âme sont quelque chose de précieux, un chef-d'œuvre de sagesse et de grâce... Tout est-il perdu parce qu'il a péché ? Son cœur ne s'ouvrirait-il pas s'il était cherché une seconde fois ? Et puis ce coupable, si digne d'aversion qu'il soit, il n'est pas seul, il porte en

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p III quæst. XLVI, art. 1.

lui une postérité qui va périr sans avoir péché comme lui. L'amour crie au cœur de Dieu en même temps que la justice, et si ce n'est plus cet amour vierge et premier qui se donne avant l'outrage, c'en est un autre exalté par l'ingratitude et qui veut aller au delà de lui-même pour s'ôter tout remords de ne pas réussir. La loi de réparation qui doit manifester la justice, manifestera donc aussi l'amour. L'œuvre était grande et compliquée : tandis que Dieu, au jour de la naissance universelle, n'avait eu qu'à mettre sa puissance au service de sa bonté et à dire ce mot aussi simple qu'infaillible : *fiat!* maintenant il lui fallait mener de front trois choses pleines de résistances et de contradictions : la justice qui renferme l'aversion du coupable, l'amour qui rapproche de lui, la liberté qui peut fouler aux pieds la justice et mépriser l'amour. Il lui fallait rencontrer un point où ces trois choses se réconciliassent, un je ne sais quoi qui les réunît dans un seul acte capable de sauver le genre humain. Ce je ne sais quoi était-il possible? Existe-t-il ? Le connaissez-vous ? Connaissez-vous un nom, une idée, une réalité qui soit tout ensemble la plus haute manifestation de la justice qui frappe, de l'amour qui pardonne, de la liberté qui consent à la justice et y adore l'amour. Levez les yeux au ciel, et parmi tous ces astres qui l'éclairent, cherchez s'il en est un qui vous révèle le secret de votre salut, qui vous nommera la chose que Dieu pouvait faire et qui devait tout purifier, tout régénérer, tout attirer à Lui. Hélas! moi qui la sais, j'hésite à vous la dire, tant elle est profonde et vulgaire, tant vous l'avez vue sans la comprendre! Cette chose souveraine, incomparable, la plus belle que Dieu tait faite, la rédemptrice du monde, qui est tout ensem ble le glaive de la justice, le sourire de l'amour et le

choix d'un cœur libre..... baissez la tête et saluez-la : c'est la mort! Je vous ai dit la mort, ce quelque chose dont Dieu avait menacé l'homme avant sa prévarication en lui disant : *Tu ne mangeras pas de l'arbre de la science du bien et du mal, car au jour où tu en auras mangé tu mourras de mort* [1]. Prophétie sublime, qui, en contenant le pressentiment de la chute, annonçait déjà la voie par où Dieu ferait passer l'homme, pour le ressusciter de sa faute et le faire plus grand qu'il ne l'avait créé. La loi de la réparation exigeait d'abord que satisfaction fût donnée à la justice en manifestant l'aversion de Dieu pour le coupable : or rien ne remplissait mieux que la mort ce redoutable ministère. C'est un supplice que la mort; un supplice correspondant à la nature du péché. Par le péché nous nous séparons de Dieu qui est le principe de la vie, nous prétendons nous suffire à nous-mêmes et trouver dans les ressources de notre être la perfection et la béatitude auxquelles nous fûmes destinés. » Que fera Dieu? « Dieu nous a faits immortels, et ses dons ne connaissent pas le repentir; il nous laissera donc vivre, il ne tarira donc pas dans notre sein, tout ingrat qu'il est, la flamme divine de l'immortalité ; il dénouera seulement les ressorts de notre existence pour nous punir de notre éloignement et nous donner dans une mort imparfaite le goût de l'anéantissement que nous avons mérité. Sa justice se signalera dans les angoisses de notre trépassement; et des ombres du tombeau sortira la lumière qui éclairera toutes les postérités du genre humain sur le crime et la folie qu'il y a de se séparer de Dieu. Nulle créature n'échappera dans sa personne aux terribles clartés de cette révélation ; la

[1] Gen. II, 17.

plupart verront la mort avant de la recevoir, ils entendront sa voix; ils en compteront les pas, ils jugeront du péché par le châtiment, et, maîtres de Dieu dans l'instant fugitif de leur puissance, ils connaîtront la borne où se brisera le char de leur orgueil et de leur témérité, *Stipendium peccati mors,* « la mort est la solde du péché [1].»

« Mais si la mort est le chef-d'œuvre de la justice de Dieu, elle ne l'est pas moins de son amour... Immortels, nous n'étions capables du bien que dans la mesure de la vie; mortels, nous aimons, nous obéissons, nous servons jusqu'à la mort, et le sacrifice volontaire de tout notre être nous fait une grandeur qui n'a pas son modèle en Dieu, et qu'un jour peut-être Dieu nous enviera jusqu'à souhaiter de se l'approprier. Dieu donc, au lieu de désespérer l'homme dans un châtiment qui n'eût fait que l'avilir, lui créa ce magnifique supplice de la mort qui ouvrait à son cœur des voies plus larges et préparait à la terre des vertus impossibles jusque-là [2]. »

Mais toute mort opérait-elle ces magnifiques effets, et apportait-elle à l'humanité déchue, au lieu des malédictions antiques, la grandeur, sainteté, le mérite et la gloire? Le premier venu peut-il mourir, en faisant de sa mort l'apaisement de la justice, l'holocauste de l'amour, et le piédestal de la gloire? Deux paroles de saint Thomas fixent et résolvent cette vaste question avec la dernière lucidité. « La gloire de l'homme, dit-il d'abord, est d'effacer le péché commis en y donnant pleine satisfaction [3]. » C'est donc l'homme qui doit mourir; c'est l'homme, le coupable, l'insulteur et le révolté

[1] Rom. VI, 23. — [2] Lacordaire. *LXVI*e *Conf.* — [3] *Sentent.* lib. III, dist. XX, quæst. I, art. 1, solutio II.

qui doit réparer son crime en l'expiant : c'est son devoir comme c'est sa gloire. *Gloriosum homini ut peccatum commissum satisfaciendo plenarie expurget*, dit saint Thomas[1]. « Il faut que l'œuvre de sa réparation ne s'accomplisse pas sans son concours. Privé d'y prendre part, il ne serait plus que la victime de son salut, ou du moins son salut ne lui étant pas imputable, serait une œuvre d'amour et non de justice, elle manquerait à l'une des conditions de la loi. A la différence donc de la création où Dieu avait agi seul, parce qu'il était seul, cette fois il aura l'homme pour coopérateur[2]. »

Mais l'homme qui n'est qu'homme donnera-t-il à sa mort cette pleine et entière efficacité dont parle saint Thomas ? *Gloriosum homini ut peccatum commissum satisfaciendo PLENARIE expurget.* « La gloire de l'homme est d'effacer le péché commis en y donnant une pleine et entière satisfaction : » il le faut, Dieu veut cela ; Dieu exige une réparation adéquate, c'est-à-dire infinie. Est-elle possible à l'homme? Assurément non. C'est l'homme qui doit mourir, mais c'est plus que l'homme qui doit satisfaire *pleinement*. Écoutons saint Thomas : « Il était nécessaire que la satisfaction de l'offense commise par la nature humaine fût une satisfaction complète, adéquate à l'offense. Or, pour être complète et adéquate, elle devait revêtir une valeur infinie, et cela parce que le péché pour lequel cette satisfaction était donnée à Dieu, présentait lui-même, en quelque manière, le caractère d'infini, sous les trois rapports suivants : parce que l'insulte de la désobéissance s'adressait à une majesté infinie, et que l'offense croît en raison directe du rang de l'offensé ; parce que le bien dont le péché privait

[1] *Sentent.* loc. citat. — [2] Lacordaire, *LXVIe Conf.*

l'homme coupable est un bien infini, puisque c'est Dieu même, béatitude dernière et fin suprême de l'homme : parce qu'enfin la chute même de la nature tombée, pouvant s'aggraver sans cesse et les effets s'en multiplier sans limite, cette chute participait ainsi, en quelque manière, à une malice infinie. Or l'acte d'une pure créature ne peut avoir d'efficacité infinie ; ainsi, jamais aucune créature, qui n'est que créature, n'aurait pu donner la satisfaction exigée [1]. » L'œuvre était immense, divine, infinie, elle exigeait donc plus que les forces créées, et ne pouvait s'accommoder du néant et de la faiblesse d'une pure créature [2]. « Supposons l'homme sentant son crime, résolu à l'expier et s'offrant à Dieu comme un holocauste déjà immolé par l'ardeur du repentir et de l'amour. Le voilà mort. Dieu, du haut du ciel, assiste à ce spectacle : il reçoit le sang du coupable, il le pèse dans sa justice et sa charité : est-ce assez pour l'une,

[1] D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XX, quæst. I, art. 1, solutio. — [2] Satisfactio non fuit pro uno homine tantum sed pro tota humana natura : unde duas conditiones concernere debuit : ut esset universalis respectu omnium satisfactionum quodammodo, et ut esset exemplaris omnium satisfactionum particularium. Universalis autem erat non per prædicationem de multis, quasi per multas particulares satisfactiones multiplicata sed habens virtutem respectu omnium ; unde non oportebat quod ipse omnes pænas quæ ex peccato quocumque modo consequi possent, assumeret in seipso, sed illam ad quam omnes ordinantur, et quæ continet in se virtute omnes pœnas, quamvis non actu. Finis autem omnium terribilium est mors ; et ideo per passionem mortis debuit satisfacere. — In quantum vero fuit exemplaris respectu nostrarum satisfactionum, debuit habere magnitudinem excedentem omnes alias satisfactiones, quia exemplar debet esse præstantibus exemplato ; et ideo secundum maximam pœnarum debuit satisfacere, scilicet mortem. (D.Th *Sentent.* lib. III, dist. XX, quæst. I, art. 3.)

assez pour l'autre? Le croyez-vous? Dieu étant infini dans son essence, a des besoins infinis, c'est-à-dire que rien de borné, en quelque manière que ce soit, ne saurait suffire à la plénitude de sa pensée, de son cœur et de son vouloir. Sans doute parce qu'il trouve en lui-même sa béatitude, rien du dehors ne lui est nécessaire, et il est libre d'accepter du dehors ce qu'il veut, plus, moins, rien ou beaucoup. Il pouvait donc, dans la supposition que l'homme fût mort pour rentrer en grâce avec lui, ne rien exiger davantage, et voir dans ce sacrifice le terme extrême du regret et du dévouement d'un être créé. Mais, si aucune nécessité proprement dite ne l'obligeait à demander une plus haute réparation, il était libre aussi d'en vouloir une plus parfaite, et de ne s'arrêter que là où se rencontrerait une manifestation infinie de la justice et de l'amour capable de rassasier ses attributs et de lui faire dire : *Consummatum est*, il n'y a rien au delà ! Or telle fut sa résolution... Deux choses étaient nécessaires à ce dessein : que Dieu se créât la nécessité de mourir, et qu'il établit entre lui et le genre humain une solidarité : deux choses précisément les plus éloignées de la nature divine qui, d'une part, est immortelle, et de l'autre exclut l'idée de toute communauté substantielle avec quelque créature que ce soit, et par conséquent de solidarité. Mais l'amour, quand il ne connaît pas de limites, ne connaît rien d'absurde et d'irréalisable. Un jour, pendant que les peuples offraient des sacrifices aux dieux, tout à coup, sous le chaume du pauvre et sous les frontons du Palatin, une voix descendit, voix inouïe, qui apportait au monde cette étonnante nouvelle : Dieu est mort[1] ! »

[1] Lacordaire, *LXVIe Conf.*

Concluons avec le Docteur Angélique. Dieu était libre de sauver l'homme par tel autre moyen qu'il plaisait à sa sagesse de choisir, et à sa bonté d'accepter, mais aucun n'était aussi digne de sa grandeur et de ses perfections infinies qu'une réparation adéquate à l'offense, qui réparait sa gloire, exaltait sa bonté, satisfaisait sa justice dans une plénitude et une perfection infinies. Posée cette volonté de Dieu d'obtenir une semblable réparation, ni l'homme seul, ni Dieu seul ne la peuvent donner. Dieu est infini, mais ne peut ni souffrir ni mourir : l'homme peut souffrir et mourir, mais l'hommage de sa souffrance et l'expiation de sa mort restent dans le lointain du néant, et n'ont point accès jusqu'à « l'inaccessible » Majesté du Très-Haut. Donc, dit saint Paul, « il convenait que Dieu consommât par la souffrance l'Auteur du salut, » l'Homme-Dieu notre Seigneur, « le seul Médiateur » possible « entre Dieu et les hommes, le seul Rédempteur agréé de Dieu et capable d'entreprendre l'œuvre infinie d'une réparation digne de la majesté du Très-Haut : *Decebat... per passionem consummare Auctorem salutis eorum* [1].

II. — Le Prophète entrevoyait l'abîme des divines douleurs quand il disait, parlant au nom de Jésus-Christ, « Voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! » Non, cette douleur qui devait réunir en elle toutes les douleurs, comme l'Homme-Dieu qui la subissait devait réunir sur lui toutes les prévarications du monde et les châtiments attirés par elles, cette douleur est unique

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 2 et 3. — *Sent.* lib. III, distinct. XX, quæst. I, art. 2, 3, 4.

et aucune autre ne peut lui être comparée. Elle fut universelle : elle eut une intensité que nous pouvons à peine pressentir, et, si nous entrons dans le détail, si nous voulons analyser ces flots d'amertume, d'immenses tristesses, d'incomparables angoisses, d'inénarrables déshonneurs remplissent le fond le plus amer du calice que « l'Homme de douleurs » épuisa jusqu'à la lie.

1. Universalité des douleurs de l'Homme-Dieu : tel est le premier trait qui frappe l'âme en contemplation devant la passion divine. Sans doute, comme l'a fait remarquer saint Thomas, ni il n'était nécessaire, ni il ne pouvait convenir, que Jésus-Christ souffrît toutes les *espèces* de douleurs : plusieurs eussent été entièrement contraires à sa mission et inconvenantes à sa dignité; d'autres lui auraient enlevé la facilité du rude travail qu'il s'était imposé; d'autres n'étaient nullement en harmonie avec les plans divins et l'annonce des prophètes. En un mot, la *totalité* des douleurs ainsi entendue n'ajoutait rien à la valeur de la Rédemption, et pouvait lui enlever de sa grandeur et de sa majesté divines. Mais s'il ne pouvait convenir à « l'Homme de douleurs » de réunir en lui toutes les *espèces* de souffrances, Jésus-Christ daigna en subir tous les *genres*, afin, selon le mot de l'Apôtre, de « passer par toutes nos épreuves, » « de participer à toutes les choses humaines, » et, « ayant lui-même subi toutes nos douleurs, d'acquérir une grande puissance comme consolateur [1]. » La moindre des souffrances de Jésus-Christ

[1] Hebr. — Passiones humanæ possunt considerari dupliciter : uno modo quantum ad *speciem* et sic non oportuit Christum

suffisait à une rédemption surabondante, mais si l'on prend garde à l'œuvre entière que le Sauveur venait accomplir, rien ne paraît merveilleusement grand, beau et puissant comme cette suite des douleurs humaines parcourue, sanctifiée, consolée par les douleurs de l'Homme-Dieu.

Voici ce qu'est cette suite, voici le chemin des souffrances que l'humanité est condamnée à parcourir. L'homme peut souffrir de la part de tous ceux qui l'entourent. L'homme souffre en second lieu dans les biens qu'il possède. L'homme souffre enfin tour à tour dans les diverses parties de son être. Mais l'homme ne subit pas dans une seule carrière ce multiple martyre, tandis que le Sauveur des hommes, le « Pécheur » universel, et l'universel Expiateur, en voulut épuiser à la fois toutes les tortures. L'homme, comme ces naufragés que les flots recouvrent parfois, mais parfois aussi laissent respirer un instant, ne se voit pas englouti par tous les flots des douleurs humaines; après en avoir été assailli, il s'en délivre : Jésus-Christ y est tout entier et sans relâche submergé. L'homme, s'il souffre d'une douleur, ne connaît pas l'amertume des autres, et, comme dit saint Paul, « Dieu ne l'éprouve pas au delà de ses forces ; » ici la puissance de la justice et les infinies ressources de la vengeance divine sont déployées; « tous les flots, » comme avait dit le Prophète, passent sur la

pati omnem passionem, quia multæ passionum species sibi invicem contrariantur, sicut combustio in igne et submersio in aqua. Loquimur enim nunc de passionibus ab extrinseco illatis, quia passiones ab intrinseco causatas sicut sunt ægritudines corporales non decuit eum pati.

Sed secundum *genus* passus est omnem passionem humanam, (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. quæst. XLVI, art. 5.)

tête de Jésus, le recouvrent et le laissent englouti et brisé dans leurs implacables fureurs. Jésus souffrit de la part de tous les hommes. La Gentilité fournit ses bourreaux : au prétoire, les verges païennes le déchirèrent en lambeaux : au Calvaire, Rome idolâtre députa sa plus féroce soldatesque, et ces monstres, qui, après avoir insulté à l'agonie de la Victime expirante, la poursuivirent jusque dans l'horreur du trépas. Le peuple juif dépassa de beaucoup en haine et en cruauté la Gentilité elle-même. Si Pilate envoya Jésus-Christ au supplice. le cri terrible : *tolle ! tolle ! crucifige !* partit des poitrines juives, et, dans tout le cours de sa passion, Jésus eut le spectacle épouvantable d'un peuple entier, ce peuple si cher à son cœur et si couvert de ses bienfaits, s'acharnant à le poursuivre de sa haine, de ses fureurs et de ses coups. Les hommes fournirent le plus large contingent à la troupe de ses insulteurs et de ses bourreaux, les femmes ne furent néanmoins pas toutes absentes : c'est l'insistance haineuse et la cruelle ironie d'une femme qui causent au Sauveur la douleur immense de perdre son premier Apôtre dans l'abîme de la plus effrayante apostasie. Toutes les classes font tour à tour leurs blessures à la Victime dévouée à tous les genres de martyre. L'aristocratie représentée par les rois, les princes, le gouverneur romain, les princes des prêtres, les pharisiens et les scribes, tout ce que Jérusalem, la Judée et le monde comptaient de grand et d'illustre, puisque Jérusalem était la tête des peuples, et que la majesté romaine couvrait Pilate de son éclat ; tout ce que le rang, la noblesse, l'opulence, la force, l'empire pouvaient fournir de favoris et d'élus, *les princes de ce monde*, dit saint Paul, se rassemblèrent dans une même fureur et les mêmes audacieuses tentatives pour

crucifier le Seigneur de la gloire. Sous eux, la classe inférieure se fit l'imitatrice de leurs haines, épousa leur cause satanique, et consomma, sous leurs ordres, le grand forfait. Dans les bas-fonds de la société gît, dans la fange et le sang, une populace qui a les secrets instincts de la bête fauve, et que d'adroits et cyniques meneurs poussent aux plus atroces cruautés et aux plus effroyables exécutions,comme à des récréations et à des fêtes. La populace sanguinaire ne pouvait manquer à la passion du Christ : nous l'y voyons jouer, au moment suprême, quand elle hurle autour du prétoire ses cris de mort, un rôle puissant, et triompher de la dernière loyauté et des dernières hésitations de Pilate en face du crime. Jésus y reconnut sans doute bien des misérables que sa main divine avait guéris et que son cœur aimait plus que sa propre vie : il connut l'effroyable torture d'être hué, bafoué, poussé en tous sens, meurtri, déchiré, brisé de coups, par une populace en délire qui se repaît du sang qui coule,et accueille les convulsions de l'agonie avec un rire féroce et d'ignobles lazzis. Le prophète à qui Dieu donnait de contempler par avance cet effrayant spectacle, appelait ces monstres, *des chiens affamés et des taureaux en fureur.* Mais, comme Jésus le déclare dans ses prophètes, ce ne sont pas les blasphèmes, les insultes, les coups de ses ennemis furieux qui blessèrent plus à fond son divin cœur : ses plaies les plus douloureuses lui viennent d'une autre portion de l'humanité, celle de ses serviteurs et de ses amis. « Si mon ennemi, dit-il dans les Psaumes, m'avait fait subir ces traitements, je l'eusse supporté..... Mais toi ! mon intime, mon familier, toi qui te nourrissais à ma table, et mangeais avec moi un froment si délicieux !...» Voilà la blessure des blessures : voilà la douleur suprême

de l'Homme-Dieu : Judas qui le livre, Pierre qui le trahit, les Apôtres qui l'abandonnent.

Les secondes douleurs, l'homme, dit saint Thomas, les souffre dans ses biens ; celles-ci encore furent universelles en Jésus. « Ce Pauvre, » qui se dépouillait de tout pour enrichir notre dénûment, ne se réserva rien de ce qui fait le patrimoine de l'homme en ce monde. L'homme, jusqu'au plus misérable et au plus délaissé, connaît le charme et le soutien de l'amitié : l'heure vint pour Jésus où il se vit abandonné par les siens, livré sans secours, sans qu'une voix s'élevât, sans qu'une protestation généreuse se fît entendre ; tous ses amis l'abandonnent et ne craignent rien tant que d'être dénoncés comme lui ayant appartenu ! Après les charmes et les secours de l'amitié, le plus grand bien de l'homme c'est la gloire immaculée de son nom, c'est la renommée sans tache, et la vénération qu'elle nous fait conquérir. Qui jamais perdit plus complétement que Jésus ce bien précieux ? Qui fut plus que lui enseveli sous le déshonneur ? Quelle gloire plus haute fut précipitée dans un abîme plus profond ? Jamais il ne paraît en public sans que ses détracteurs ne le poursuivent d'accusations venimeuses, et ses insulteurs des plus grossières injures C'est un homme de bonne chère, c'est un ivrogne, c'est un séditieux, c'est un corrupteur, c'est un impie, c'est un samaritain, c'est un démoniaque... Jésus ne fait pas une instruction qu'on ne la paralyse sous l'injure, pas un miracle qu'on n'y trouve une cause impie et des effets funestes ; pas un bienfait qu'on ne le tourne contre lui et dont on ne fasse une arme contre sa bonté divine. La gloire de l'homme n'est-elle pas de marcher le front haut, levant avec assurance une face où la vénération de tous s'imprime en reflets d'honneur? Le monde entier

a le droit d'insulter Jésus : c'est « le ver de terre » que foule et écrase le pied du premier venu. Il est « la fable d'un peuple et l'objet d'une universelle risée. » Il n'a pas même la résistance de la plus faible victime et le dernier effort du vaincu ; « il n'a plus à la bouche aucune réponse; » il reste muet, et il semble qu'il consente à tout. « Tout est lié, jusqu'à sa langue. Il ne répond pas quand on l'accuse, il ne murmure pas quand on le frappe, et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement et la plainte, triste et unique ressource de la faiblesse opprimée, par où elle tâche d'attendrir les cœurs et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force, Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences, on n'entend point de murmures ; mais « on n'entend pas seulement sa voix, » *non aperuit os suum ;* bien plus, il ne se permet pas seulement de détourner la tête aux coups. Eh! un ver de terre que l'on foule aux pieds fait encore quelque effort pour se retirer, et Jésus se tient immobile et il ne tâche pas d'éluder le coup par le moindre mouvement : *faciem meam non averti*[1]. » Non-seulement l'ignominie que les créatures infligent à Jésus est profonde, immense, universelle ; mais il y ajoute encore lui-même, s'il est possible, par l'acquiescement qu'il y donne et le complet abandon avec lequel il s'y laisse ensevelir. « Il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement. il tend les épaules; on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu; Hérode et toute

[1] Bossuet.

sa cour se moquent de lui, et on le renvoie comme un fou, il avoue tout par son silence; on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même. Cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille ; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas, c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre... Assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats ; revenez cent fois à la charge, multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités, insultez à sa misère jusque sur la croix, qu'il devienne l'unique objet de votre risée comme un insensé, de votre fureur comme un scélérat, *tradebat autem*, il s'abandonne à vous sans réserve, il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse [1]» *Passus est Christus in honore et gloria per irrisiones et contumelias ei illatas* [2]. Les biens de la fortune ne sont pas sans doute comparables aux biens que nous venons de voir Jésus abandonner si complétement. Pauvre pour expier l'insatiable cupidité de l'homme, Jésus-Christ devait rejeter les biens terrestres : mais si ce renoncement n'a pas lieu de nous surprendre, l'extrémité prodigieuse de son dénûment doit exciter notre admiration. Après être né dans une étable, avoir vécu de son travail, souffert de la faim, connu les détresses du besoin, sans asile, sans réduit, sans chevet *où reposer sa tête*, il semble qu'il ne pût reculer davantage les bornes de la pauvreté, et

[1] Bossuet, 1er *Serm. pour le Vendredi saint.* — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 5.

toutefois à l'heure du sacrifice et du suprême enseignement, suspendu entre le ciel et la terre, abandonné de tous, dépouillé de ses vêtements, il ne touchait plus même la terre de son pied, il n'y avait plus sa mère qu'il venait de confier à un disciple, et son œil mourant voyait ses habits partagés entre ses bourreaux, et sa tunique tirée au sort devenir la dernière proie de leur rapacité sauvage. *Passus est in rebus per hoc quod etiam vestibus spoliatus est* [1]. Saint Thomas ajoute : *In anima per tristitiam tœdium et mœrorem*, « dans l'âme, Jésus-Christ souffrit de la tristesse, de la désolation, de la terreur. » C'est un nouvel abîme et le plus profond ; nous ne faisons que le signaler ici, devant tout à l'heure en sonder les sombres et douloureuses profondeurs. Quand la victime est écrasée sous la force, et que tous les maux du dehors l'assaillent à la fois pour lui faire la plus affreuse existence et lui préparer la plus épouvantable mort, il lui reste un abri ; elle a au dedans d'elle-même un refuge dont les tyrannies et les coups du dehors ne peuvent forcer le seuil. « Voici, s'écriait un saint Paul au plus fort de ses persécutions et de ses douleurs, voici ma gloire : c'est le témoignage que me rend ma conscience. » Quand l'iniquité humaine a découronné un front et a plongé une vie dans des hontes imméritées ; quand le corps palpite sous l'étreinte de la douleur, et que l'âme est plongée dans une mer d'amertumes, il reste au fond d'elle-même un abri serein et inviolé, c'est la conscience, qui en appelle de l'iniquité des hommes à la justice de Dieu, et oppose aux sentences de la terre de puissantes et douces absolutions. Jésus-Christ, par le plus profond des mystères,

[1] D. Thom. *loc. citat.*

fut privé du secours de cette joie. Saint Paul nous le montre devenu pécheur et maudit ! *Pro nobis peccatum... pro nobis maledictum.* Substitué aux pécheurs du monde entier et de tous les temps, couvert de leurs crimes, chargé de leurs malédictions, dissimulé sous leurs fanges, il prend dans une intensité à jamais incompréhensible les sentiments de tristesse, de douleur, d'angoisse, de honte, de terreur et d'épouvante qui conviennent au coupable, et sans lesquels aucun pardon ne peut être accordé. *Passus est in anima per tristitiam, tædium et mœrorem.* « La plus douce consolation de l'homme de bien affligé, c'est la pensée de son innocence, et parmi les maux qui l'accablent, au milieu des méchants qui le persécutent, sa conscience lui est un asile. C'est ce sentiment qui soutenait la constance des saints martyrs, et dans ces tourments inouïs qu'une fureur ingénieuse inventait contre eux, quand ils méditaient en eux-mêmes qu'ils souffraient comme chrétiens, c'est-à-dire comme saints et comme innocents, ce doux souvenir charmait leurs douleurs et répandait dans leur cœur et sur leur visage une sainte et divine joie. Jésus l'innocent Jésus, n'a pas joui de cette douceur dans sa Passion, et ce qui a été donné à tant de martyrs, a manqué au Roi des martyrs. Il est mort, il est mort, et on lui a pour ainsi dire peu à peu arraché la vie avec des violences incroyables, et parmi tant de honte et tant de tourments, il ne lui est pas permis de se plaindre, ni même de penser en sa conscience qu'on le traite avec injustice. Il est vrai qu'il est innocent à l'égard des hommes, mais que lui sert de le reconnaître, puisque son Père, d'où il espérait sa consolation, le regarde lui-même comme un criminel ? C'est Dieu même qui a mis sur Jésus-Christ seul les iniquités de tous les hommes :

le voilà cet innocent, cet Agneau sans tache, devenu tout à coup ce bouc d'abomination, chargé des crimes, des impiétés, des blasphèmes de tous les hommes. Ce n'est plus ce Jésus qui disait autrefois si assurément : « Qui de vous me reprendra de péché ? » Il n'ose plus parler de son innocence ; il est tout honteux devant son Père; il se plaint d'être abandonné ; mais au milieu de ses plaintes il est contraint de confesser que cet abandonnement est très-équitable. Vous me délaissez, ô mon Dieu! Eh ! mes péchés l'ont bien mérité ! *longe a salute mea verba delictorum meorum.* Les crimes dont je suis chargé ne permettent pas que vous m'épargniez[1]. » C'est là le plus grand des mystères de la divine Passion, c'est la dernière profondeur de la Rédemption : Jésus-Christ si complétement substitué aux pécheurs, devenu dans une réalité si complète « pécheur » et frappé de Dieu » pour les péchés de la terre, et par suite si contrit, si humilié, si persuadé de ses crimes, si pénétré de la douleur qu'ils lui causent, si torturé par l'épouvante où ils le jettent, que les souffrances de l'âme sont ses plus effroyables souffrances et le brisement le plus douloureux de cette victime « broyée pour nos prévarications. »

La troisième classe sous laquelle saint Thomas range les douleurs que l'homme déchu peut souffrir, renferme les souffrances du corps, *tertio potest considerari quantum ad corporis membra.* C'est l'âme sans doute, comme la reine, la conductrice et la maîtresse absolue de tout l'être humain, à qui incombe la responsabilité du crime et la plus large part du châtiment : mais le corps est son complice, souvent même c'est lui qui la

[1] Bossuet.

pousse à la révolte et la plonge dans les hontes qu'elle n'eût jamais dû subir; aussi portera-t-il sa part de la vengeance, et laissera-t-il voir sur lui les stigmates infamants de la flagellation. Hélas! quelle variété des douleurs de la chair! de combien de coups différents est-elle frappée, et en combien de manières peut-elle souffrir! Mais nul ne souffrit en sa chair les douleurs qu'y supporta Jésus-Christ. De même que dans son âme il réunit pour ainsi parler l'océan tout entier des douleurs intimes, de même il recueillit dans sa chair toutes les tortures dont la cruauté ou la justice font subir aux autres les traits épars. Suivant l'énumération que fait saint Thomas de ces universelles tortures, Jésus-Christ souffrit en sa tête d'intolérables douleurs quand les bourreaux lui enfoncèrent avec une rage et une violence inouïes les épines de sa couronne de dérision, et quand avec le roseau ils le frappaient violemment, et quand à ces tourments ils ajoutaient les coups de poing et les soufflets : *Passus est Christus in capite pungentium spinarum coronam.* Il souffrit dans ses mains et ses pieds quand les clous les pénétrèrent en en déchirant tous les muscles et en en brisant tous les os : *Passus est in manibus et pedibus fixionem clavorum.* Sa face divine fut voilée sous les crachats et meurtrie par les soufflets; son corps tout entier sortit de la flagellation si déchiré et si couvert de plaies, que le Prophète pour en désigner l'horrible aspect ne trouve que l'image repoussante du lépreux, *sicut leprosum : Passus est in facie alapas et sputa et in toto corpore flagella*[1]. Chacun des sens subit son martyre propre. Le tact est douloureusement affecté des coups de la flagellation et des plaies cuisantes de la

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III quæst. XLVI, art. 5.

crucifixion. Le goût subit l'impression du fiel et du vinaigre; l'odorat trouve dans ce calvaire, lieu de pourriture et d'infection, charnier immonde où pourrissent les cadavres, un intolérable supplice, l'ouïe ne recueille que les blasphèmes, les railleries, les cris de mort, les insultes, et la vue ne s'étend que sur une multitude furieuse qui se rue avec rage pour ajouter les supplices aux supplices et les douleurs aux douleurs. « Être attaché à un bois infâme, avoir les mains et les pieds percés, ne se soutenir que sur ses blessures et tirer ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaissé et abattu; avoir tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; sentir cependant et sa langue et ses entrailles desséchées et par la perte du sang et par un travail incroyable d'esprit et de corps, et ne recevoir pour tout rafraîchissement qu'un breuvage de fiel et de vinaigre; parmi ces douleurs inexplicables, voir de loin un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable; avoir deux voleurs à ses côtés, dont l'un furieux et désespéré meurt en vomissant mille blasphèmes [1], » tel est l'épouvantable ensemble des supplices qu'accumule et précipite sur le seul Jésus la justice d'un Dieu irrité, et que sa charité infinie lui fait subir.

2. Après cette première question de l'*universalité* des douleurs de l'Homme-Dieu, saint Thomas en étudie une seconde, celle de leur *intensité*. Car non-seulement Jésus-Christ voulut souffrir à la fois tous les genres de douleurs, mais il voulut les souffrir à leur degré le plus extrême et dans leur intensité dernière. La Passion de

[1] Bossuet, 1er *Serm. pour le Vendredi Saint.*

Jésus-Christ fut double, comme nous avons pu déjà le remarquer, le corps de la Victime, comme son âme, fut plongé à la fois dans un océan de douleurs. Saint Thomas formule ainsi la proposition qu'il développe ensuite par parties : *Ces deux douleurs furent les plus grandes de toutes celles que l'on peut souffrir dans la vie présente : — Uterque dolor in Christo fuit maximus inter dolores præsentis vitæ.* Jésus-Christ souffrit en son âme tout ce qu'il est possible à l'homme de souffrir, et les souffrances dont sa chair fut à son tour torturée surpassent, elles aussi, toutes les autres souffrances corporelles. Quatre causes différentes donnèrent aux douleurs de l'Homme-Dieu cette suprême intensité : la nature des douleurs elles-mêmes, la nature du patient qui les souffre, la violence sans tempérament ni contre-poids avec laquelle elles sévissent, enfin le motif qui les amène et les fait supporter. La douleur corporelle fut en Jésus-Christ accrue jusqu'à une incompréhensible mesure, d'abord, ainsi que nous l'avons vu, par l'universalité des coups qui la causent et des plaies qui l'entretiennent et l'augmentent; puis ensuite par le genre de supplice qui permet aux douleurs d'atteindre leur plus haute intensité : de tous les supplices, celui de la croix, où les parties les plus sensibles du corps sont les plus torturées, est le plus intolérable, et les souffrances s'y accumulent à l'infini; enfin par la longueur du supplice qui n'éteint pas violemment le sentiment de la douleur, mais qui en laisse savourer toute l'amertume, ménage savamment les progrès d'une affreuse agonie, et recule longtemps la délivrance que la mort apporte avec soi. Quant aux douleurs de l'âme, il est plus aisé encore de se rendre compte de leur intensité. Nous l'avons vu plus haut, Jésus-Christ à la croix est le *pécheur universel,* il est

comme plongé dans les péchés du monde; ils le couvrent, ils le pénètrent, ils s'incarnent en lui jusqu'à ne faire pour ainsi parler qu'un avec lui. Or, si David pouvait dire en s'adressant à nous tous : *delicta quis intelligit?* « qui a l'intelligence de ce qu'est le péché [1] ? » Cette ignorance qui nous laisse dans une sérénité relative ne peut s'appliquer à Jésus : il voyait le péché dans toute son horreur; il en pénétrait l'effroyable malice, sa vue s'épouvantait des laideurs et des aspects hideux du monstre, et ce spectacle eût suffi à lui arracher l'existence puisqu'il le rendait « triste jusqu'à la mort [2]. » Nous voyons des saints, comme sainte Julienne et tant d'autres, tomber froids et inanimés à la seule annonce du péché ; que dut-il en être de l'âme de Jésus, qu'illuminait le torrent des clartés divines, qui pénétrait jusqu'à ses dernières profondeurs la malice du crime commis contre Dieu, et devant laquelle se dévoilaient en un seul immense spectacle les crimes de tous les hommes, les forfaits de tous les siècles? « La première cause des douleurs de l'âme de Jésus, dit saint Thomas, furent les péchés de tout le genre humain qu'il avait entrepris d'expier par sa Passion [3]. » Ces douleurs devinrent plus mortelles encore pour l'âme si aimante, si tendrement passionnée et magnanime de Jésus, quand il vit le crime spécial et l'irrémédiable ruine du peuple juif, au salut duquel il s'était si persévéramment dévoué. Puis, du milieu des Juifs se détachaient ses apôtres, ses disciples, cette foule qui avait tant joui de sa parole et de ses bienfaits, toutes ces âmes qu'il avait si souvent voulu « réunir sous ses ailes, » et qui, au moment suprême, au

[1] Psal. — [2] Matth. — [3] D. Thom. *Sum. theolog.* p. II, q. XLVI, art. 6.

lieu de lui témoigner leur gratitude et leur dévouement, le délaissaient, le reniaient, le trahissaient et peut-être se mêlaient aux furieux qui vociféraient contre lui des cris de mort[1]. » Une troisième source des douleurs de l'âme de Jésus lui fut commune avec tous les hommes dont il avait pris les crimes, et dont il partageait les malédictions. Or, pour l'homme déchu, le premier aspect de la mort est l'aspect d'un châtiment ; sa saveur est l'amertume, et elle vient à lui comme la suprême malédiction. Delà cette horreur, ce tressaillement d'une indicible angoisse que nous cause son approche, ce déchirement profond qu'elle nous fait subir, en un mot, cette *agonie* épouvantable où elle nous jette, ces *épouvantements de la mort* dont parle l'Écriture. C'est le retentissement prolongé des tonnerres de la vengeance divine, c'est l'écho du mot terrible de Dieu à l'homme prévaricateur : *morte morieris*, « tu mourras de mort ! » Cette malédiction, l'Homme-Dieu « fait pour nous malédiction, » voulut la subir comme toutes les autres, et, selon le mot de saint Paul, *goûter la mort* dans ce qu'elle a de plus amer et de plus rebutant. Lui aussi, comme tous ses frères, connut les terreurs de la mort, les désolations où plonge son approche, les angoisses, les défaillances, les douleurs dont elle forme son triste cortége et les plus cruels exécuteurs de ses arrêts. *Tertio, causa fuit amissio vitæ corporalis quæ naturaliter est horribilis humanæ naturæ*[2]. Des esprits étroits qui ne pressentent pas même les profondeurs du mystère de l'Incarnation et les merveilleuses réalités de l'expiation divine, s'étonnent et peut-être se scandalisent secrète-

[1] D. Thom. *loc. citat.* — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI. art. 6.

ment de la prière de Jésus au jardin des Olives : « Père! faites que ce calice s'éloigne de moi! » Ils n'ont rien compris aux sublimités du plan divin; ils se sont fait un Christ de fantaisie qui n'est ni celui de la puissance de Dieu, ni celui de l'amour. Le Christ, tel que l'a fait la sagesse et la bonté divines, est le Christ « frère de l'homme, » fils de la même race déchue, hôte du même exil, tributaire des mêmes détresses, portant dans sa poitrine le même cœur, ressentant en lui les mêmes angoisses, et « participant à tout ce qui est de l'homme, » « moins le péché. » De là cette terreur devant une mort qu'il subissait néanmoins avec d'incroyables élans de désir; de là ce suppliant appel à son Père : *Que ce calice s'éloigne de moi!* De là encore cette prière dont saint Paul nous révèle le secret : « Durant les jours de sa chair, il offrait avec un grand cri et des torrents de larmes des supplications et des prières au Dieu qui le peut sauver de la mort. » — Jusqu'ici, nous n'avons fait que considérer les douleurs en elles-mêmes pour y trouver les diverses causes de leur intensité. Mais ce n'est là qu'un des côtés de la question, si la nature des douleurs explique leur intensité, il importe bien plus encore de connaître le degré de sensibilité chez celui qui les souffre et dans l'âme et dans le corps[1]. La sensibilité croît avec la perfection de l'organisme, l'exquise délicatesse des sentiments, la force, l'intelligence, en un mot le *fini* d'un être dans les éléments qui le composent et l'ensemble qui le constitue. Or, remarque saint Thomas, tout ce qui sort immédiatement des mains divines et a été travaillé par ses soins, revêt une perfection supérieure, et par suite une délicatesse plus

[1] D. Th. *Sum. theolog*, p. III, quæst. XLVI, art. 6.

exquise et une plus puissante sensibilité. Jugeons sur ce principe de ce que devait être la chair immaculée du Christ, ce corps dont Marie, la plus pure des vierges, avait donné la substance, et que l'Esprit-Saint tout seul avait travaillé de ses mains. Combien parfaite était sa complexion, combien délicat tout son organisme, par suite combien sensibles tous ses membres à la moindre impression de la douleur[1]. Quant à sa sainte âme, elle était capable, dit saint Thomas, de percevoir avec une force et dans une plénitude inouïes, toutes les causes de la douleur : toutes s'y imprimaient à fond et y creusaient de larges sillons, toutes y avaient les plus puissants contre-coups, toutes y pouvaient causer, quand Jésus les laissait agir, les bouleversements, les troubles, les défaillances, les désolations les plus effroyables. *Anima secundum vires interiores efficacissime apprehendi, omnes causas tristitiæ.* Quels redoublements de douleur causent chez nous, quelque déformés que nous fasse la déchéance, la sensibilité et la délicatesse de la nature ! Quelles angoisses l'inquiétude apporte à une âme aimante quand le danger de ce qu'elle aime est pressenti ! Dans quel accablement et quelle tristesse douloureuse la trahison d'un ami peut jeter une âme loyale et un cœur généreux ! L'homme d'honneur, le *gentilhomme*, comme disait notre vieille langue française, disparue avec les réalités qu'elle avait à exprimer, combien souffre-t-il plus d'une insulte que l'âme vulgaire et basse, habituée à lancer le grossier lazzi et à le recevoir ? Quelle perception plus puissante de la douleur donnent la richesse et la perfection de la nature, même parmi nous, les fils dégénérés de l'exil, les êtres découronnés

[1] D. Thom.

et avilis par la déchéance? Jugeons sur ce principe de ce que dut être en Jésus-Christ la perception de la douleur. Quelle âme plus délicate? Quelle nature plus tendre et plus sensible? Quel cœur plus magnanime? Quelle pensée plus pénétrante et quelle plus juste appréciation de toutes choses? Jésus-Christ ressentait donc toute injure, tout mauvais procédé, toute grossière parole, avec une vivacité pénétrante dont nous ne pouvons avoir nulle idée. — La troisième cause de l'intensité des douleurs en Jésus-Christ, fut que ces douleurs y sévirent sans tempérament ni mélange de consolation d'aucune sorte. *Magnitudo doloris Christi patientis*, dit le Docteur Angélique, *potest considerari ex doloris puritate.* Dans les autres martyres, tout n'est pas également envahi par la douleur : quelque allégement se mêle pour la tempérer à la violence de la souffrance; l'âme verse sur la partie inférieure quelque rayon consolateur, et si l'orage rend une partie du ciel chargée d'obscurité et de menaces, l'autre est plus sereine et jouit encore de quelque clarté. En Jésus-Christ l'effroyable tempête de la douleur envahit également tout son être. Car, dit saint Damascène, Jésus-Christ permit à chacune de ses puissances de percevoir les douleurs qui lui sont propres et dans la plus large mesure qu'elles pouvaient comporter. L'intelligence, le cœur, la volonté, l'imagination, le corps, toutes les parties du corps, tous les sens, portaient leur plus écrasant fardeau, et, absorbés, dans leur propre souffrance, ne pouvaient se prêter un mutuel appui. — Saint Thomas nous marque, dans une quatrième réflexion, la dernière source d'où jaillissait pour Jésus la plénitude de la douleur. Sa douleur était une douleur infiniment réfléchie et voulue par son Père et par lui : *voluit conterere eum*, dit l'Écriture, en parlant

du Père, « Il voulut le briser. » Et quant à Jésus-Christ lui-même, l'Écriture est pleine d'expressions comme celle-ci : *tradidit semetipsum*, « il s'est livré lui-même, » qui marquent la volonté absolue, la détermination pleine et sans réserve de se dévouer à la douleur et à la mort pour réparer la gloire divine et sauver le monde coupable. L'œuvre était immense et en une certaine manière participait à l'infini. Les moyens déterminés par la divine Sagesse devaient être proportionnés au but à atteindre et à l'immensité de l'œuvre à accomplir ; or ce moyen était la douleur ; elle fut donc immense, incommensurable comme le résultat qu'elle voulait produire ; aussi est-ce de cette douleur extraordinaire et inouïe que l'Homme-Dieu parle dans l'Écriture quand il dit : « Voyez s'il est une douleur comme est ma douleur ! [1] »

3. Jusqu'ici nous nous sommes attachés à des considérations générales, à une vue d'ensemble des douleurs de l'Homme-Dieu, mais deux points spéciaux réclament une attention plus particulière et une étude plus suivie : c'est, dans la passion du Sauveur, le mystère de sa tristesse, et l'immensité de ses humiliations. Arrêtons-nous donc avec saint Thomas devant l'Homme-Dieu « triste jusqu'à la mort, » devant la Victime de l'orgueil de l'homme perdue et engloutie sous un océan de hontes et d'ignominies.

[1] Potest considerari magnitudo doloris Christi patientis, ex hoc quod passio illa et dolor a Christo fuerunt assumptæ voluntarie, propter finem liberationis hominum a peccato : et ideo tantam quantitatem doloris assumpsit quæ esset proportionata magnitudini fructus qui inde sequebatur. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 6

Que l'âme de Jésus pût être triste, nous traitons plus loin cette question toute théologique; rappelons-nous ici que Jésus-Christ avait pris notre nature dans toute sa vérité, et la réalité poignante de son expiation et de sa douleur, et que, la tristesse étant l'une des plus ordinaires et des plus communes de nos expiations, l'Homme de douleurs qui prenait sur lui nos « infirmités, » ne pouvait négliger la première et la principale, celle qui brise le plus l'âme humaine et lui fait un plus cruel martyre. Sans doute Jésus-Christ ne cessa jamais de jouir de la vision béatifique, mais il savait bien la route que prenaient ces torrents de volupté divine pour s'épancher sur la partie inférieure de son âme, et pouvait, quand il le voulait, en interrompre le cours, et les refouler dans la partie supérieure, pour laisser l'autre en proie aux détresses de l'humanité[1]. Notre but est ici de contempler simplement et sans recherche scientifique, la tristesse dans l'âme du Sauveur. Nous

[1] Quia Christus voluntarie assumpsit naturam nostram, ut per eam nos redimeret, ideo talem assumpsit qualem oportuit esse ad finem redemptionis nostræ : unde quamvis in aliis beatis per quamdam redundantiam ex glorificatione superiorum virium gloricentur etiam inferiores, et ex gloria animæ descendat gloria corporis : tamen in Christo non fuit sic; quia gloria ejus quæ inerat ei secundum fruitionem, non impediebat passibilitatem animæ ejus secundum quod erat pars humanæ naturæ ; et similiter lætitia quæ inerat in superiori parte per fruitionem, non redundabat in inferiores; et ideo cum accidebat aliquid contrarium delectationi inferiorum partium, erat de eo tristitia. Sed tamen aliter in ipso et in nobis quia in nobis inferiores vires non sunt perfecte subjectæ rationi; et ideo quandoque præter ordinem rationis insurgunt in nobis passiones tristitiæ, quas quidem virtus refrænat in virtuosis, sed in aliis etiam rationi prævalent. Sed

venons d'entendre sa douloureuse parole : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! » et nous nous arrêtons devant le spectacle de cette âme plongée dans la plus affreuse désolation. En quatre mots l'Évangile présente un insondable abîme à notre regard affrayé, et le Sauveur, défait et chancelant, nous en laisse pressentir l'horreur quand il dit : *mon âme est triste jusqu'à en mourir !* Voici comment l'Évangéliste achève la révélation qu'une immense douleur vient d'arracher à l'Homme-Dieu : *Jésus commença à ressentir la peur et l'ennui, la tristesse et la désolation.* La doctrine entière de saint Thomas sur la tristesse de Jésus-Christ repose sur cette affirmation absolue : « Pour satisfaire aux péchés de tous les hommes, Jésus-Christ voulut souffrir la quantité de douleurs la plus extrême que l'âme humaine puisse supporter[1]. » Et pour en donner quelque idée, il procède comme lorsqu'il traite en général de la divine passion. La somme de douleurs qui envahit une âme se mesure à trois circonstances : Ce

in Christo nunquam surgebat motus tristitiæ nisi secundum dictamen superioris rationis, quando scilicet dictabat ratio quod sensualitas tristaretur secundum convenientiam naturæ suæ; et ideo non fuit in eo tristitia rationem pervertens, nec fuit necessaria, sed voluntaria quodammodo. (D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XV, quæst. II, art. 2, solutio I.)

Hoc modo fuit timor in Christo per eumdem modum sicut et de tristitia et ira, in quantum scilicet ex dictamine rationis et Deitatis adjunctæ, appetitus sensibilis refugiebat ea quæ sunt sibi contraria. (D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XV, quæst. II, art. 3.)

[1] Christus, ut satisfaceret pro peccatis omnium hominum, assumpsit tristitiam maximam quantitate absoluta, non tamen excedentem regulam rationis. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18.)

qu'est cette douleur, ce qu'est celui qui la souffre, ce qui pourrait la mitiger et ce qui au contraire lui laisse toute son amertume. Ce que fut la tristesse de Jésus-Christ ? Comprenons-le aux objets qui la causent. Saint Thomas en compte trois : Les péchés d'abord : les péchés innombrables qui le recouvrent, le pénétrent, font de lui comme une créature abominable et maudite : *factus pro nobis maledictum*[1]. Se voyant enveloppé de ces infamies et comme transfiguré dans ces crimes, Jésus-Christ se fait horreur à lui-même, et ne se regarde qu'avec terreur et dégoût. Au sentiment de ses crimes, puisqu'il les a faits siens, Jésus ajoute l'amertume inénarrable d'en subir le châtiment de Dieu. Son Père ne lui montre plus qu'un visage irrité, le ciel est fermé sur sa tête ; il est livré seul et sans appui à l'horreur de l'expiation. Voilà cette *voix* désolante *de ses péchés* dont il parle si douloureusement, et qui *éloigne de lui le salut ;* voilà ces flots d'amertume qui passent sur sa tête et la recouvrent et ne le laissent plus respirer un moment ; *omnes fluctus tui transierunt super me*. Puis à la douleur du péché s'ajoute la douleur immense de la perte des âmes, et entre toutes celles qu'il avait tant aimées : ce Judas dont il avait fait son apôtre, ces foules de Judée dont il avait fait sa société si chère, tout ce malheureux peuple juif auquel il avait prodigué ses sueurs, ses efforts, sa vie ; et derrière ce peuple, l'innombrable multitude des pécheurs dont il entendait les cris de fureur, les blasphèmes et les outrages, et pour lesquels il allait mourir ! Enfin c'est cette mort épouvantable qui se dressait devant lui dans toute son horreur ; et ici deux traits transperçaient sa

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18

sainte âme : la perte d'une vie qu'il savait si grande, si précieuse, si divine, *amissio vitæ*, dit saint Thomas, *quam maxime dilexit propter ejus dignitatem ;* puis la perte de cette vie dans un effroyable appareil de tortures et d'ignominies. — Après ce qu'était la douleur, il faut considérer ce qu'était le patient[1]. Plus l'âme est sensible, plus y est vive l'impression de la tristesse, car plus y est senti le mal qui en fait l'objet. Jésus-Christ se voyait privé de tous les biens et devenu la proie de tous les maux, et cette privation comme cette possession affreuse et cet assemblage inouï de douleurs, il les ressentait avec une vivacité et une énergie proportionnées à la perfection de son âme. Aussi tout se tourne pour lui en un inexprimable supplice : ce Père qu'il chérit et qui détourne sa face ; ce ciel où est son repos

[1] Secundo perpenditur magnitudo hujus tristitiæ ex animæ perceptibilitate. (D. Thom. *loc. citat.*) — Magnitudo hujus tristitiæ perpendi potest ex tribus, Primo quidem ex causalitate ipsius, quæ fuit propter tria. Primo quidem omnia peccata generis humani pro quibus satisfaciebat, unde in Psal. XXI *Longe a salute mea verba delictorum meorum.* Secundo specialiter casus Judæorum et aliorum in morte ejus delinquentium, et præcipue scandalum discipulorum. Tertio amissio vitæ, quam maxime dilexit propter ejus dignitatem, unde et in persona Christi dicitur Jerem. XII, *Dedi dilectam animam meam in manus inimicorum.* Secundo perpenditur magnitudo hujus tristitiæ ex animæ perceptibilitate : ipsa enim anima efficacissime apprehendit omnes causas tristitiæ. Tertio perpenditur magnitudo hujus tristitiæ ex ejus puritate : nam in aliis mitigatur tristitia interior, et etiam dolor exterior ex aliqua consideratione rationis per quamdam derivationem seu redundantiam a viribus superioribus ad inferiores : quod in Christo patiente non fuit, quia unicuique permisit agere quod sibi proprium erat. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18)

et sa gloire, et qui le repousse avec une sorte d'horreur ; ces âmes dont il est si infiniment épris, dont il connaît la beauté divine, dont il recherche l'amour, dont il ambitionne avec ardeur la possession, et qui l'accueillent avec les froideurs de l'indifférence ou le chassent avec les brutalités de la haine et du mépris ; cette œuvre à laquelle il a tout sacrifié et pour laquelle il meurt, et qu'il voit assaillie de tant de côtés, frappée de tant de coups, désolée de tant de pertes ; ce salut du genre humain payé si cher et devenu pour un si grand nombre d'une complète stérilité... A côté des biens dont il est privé, Jésus ressent avec une force inouïe le mal qui l'environne et l'accable : le péché, les supplices, la honte, l'ignominie, tout une coupe pleine des terreurs et des malédictions divines, enfin la mort, la mort au milieu d'affreux supplices, entre deux scélérats, devant une multitude furieuse, après une lente et cruelle agonie. — Enfin l'immensité de la tristesse dans l'âme sainte de Jésus se mesure à cette circonstance qu'elle y fut sans aucun mélange d'allégement et de consolation ; c'est une tristesse *pure,* comme parle saint Thomas : *tertio perpenditur hujus tristitiæ magnitudo ex ejus puritate.* Rien, ni au ciel, ni sur la terre ne console Jésus et ne tempère la désolation où il est plongé. La terre est froide et muette ; elle sommeille, insensible à ses angoisses ; le ciel est armé de foudres et ne répond à ses gémissements et à ses plaintes que par les coups redoublés de la vengeance. Dans les autres âmes en proie à la désolation, des hauteurs de la raison tombent sur la sensibilité quelques considérations qui allégent, quelques rayons qui percent l'horreur de la nuit. En Jésus-Christ, il n'en fut rien. Du sommet jusqu'aux dernières profondeurs de son être, *de la tête jusques aux*

pieds[1], selon la parole du Prophète, *rien n'était plus sain en lui*; de toutes les parties à la fois ne lui revenaient que *des réponses de mort*. La tristesse, la terreur, la désolation, l'ennui, portés chacun à son comble mêlaient leurs amertumes et confondaient leurs obscurités. « Maintenant, dit-il, mon âme est troublée, » *nunc anima mea turbata est*[2]. Il est troublé sans mesure par quatre passions différentes; par l'ennui, par la crainte, par la tristesse et par la langueur : *Cœpit tædere et pavere, et constristari et mœstus esse*[3]. « L'ennui jette l'âme dans un certain chagrin qui fait que la vie est insupportable et que tous les moments en sont à charge; la crainte ébranle l'âme jusqu'aux fondements par l'image de mille tourments qui la menacent, la tristesse la couvre d'un nuage épais qui fait que tout lui semble une mort; et enfin cette langueur, cette défaillance, c'est une espèce d'accablement et comme un abattement de toutes les forces. Voilà l'état du Sauveur des âmes allant au Jardin des Olives, tel qu'il est représenté dans son Évangile..... Représentez-vous ce divin Sauveur sur lequel tombent tout à coup les iniquités de toute la terre; d'un côté les trahisons et les perfidies, de l'autre les impuretés et les adultères, de l'autre les impiétés et les sacriléges, les imprécations et les blasphèmes, enfin tout ce qu'il y a de corruption dans une nature aussi dépravée que la nôtre. Amas épouvantable ! Tout cela vient inonder sur Jésus-Christ[4]. » Toutes ces eaux pénètrent son âme, toutes ces amertumes la remplissent, toutes ces horreurs la saisissent et la bouleversent jusque dans ses fondements ; et

[1] Isaïe. — [2] Joan. — [3] Marc. — [4] Bossuet, Ier *Sermon pour le Vendredi Saint.*

bientôt la tempête se fait si horrible, la douleur monte jusqu'à de telles extrémités, qu'elle produit cet épuisement et cette agonie où Jésus-Christ prélude aux angoisses et aux tortures de sa mort.

A l'immensité de la tristesse s'ajouta l'immensité de l'humiliation : c'est, comme nous l'avons remarqué plus haut avec saint Thomas, le second caractère spécial de la passion du Sauveur. Il y fut « triste jusqu'à la mort, » il y fut « anéanti, » et perdu dans la plus étonnante humiliation. Saint Thomas prend cette humiliation à ses trois sources principales : ignominie du lieu, ignominie du supplice, ignominie de la société. *Christi passio ignominiosa fuit, tum propter ignominiosum locum : tum propter ignominiosum supplicium : tum propter ignominiosum consortium* [1]. Le lieu c'est *Jethsemani :* c'est Jérusalem ; c'est le Calvaire : trois théâtres où s'accumulent les hontes, les avanies, les ignominies de toutes sortes. A Jethsemani, Jésus devenu tout à coup pécheur et condamné se trouve devant la Majesté de son Père, et n'ose lever vers lui des yeux qu'une solidarité mystérieuse couvre des hontes du crime et des flétrissures de l'infamie. « Le voilà prosterné et abattu, gémissant sous ce poids honteux, n'osant seulement regarder le Ciel, tant sa tête est chargée et appesantie par la multitude de ses crimes, c'est-à-dire des nôtres qui sont véritablement devenus les siens [2]. » A Jérusalem, il est, comme il l'avait prédit lui-même, hué, bafoué, meurtri de coups, flagellé, couvert d'avanies de toutes sortes, traité comme un criminel, comme un scélérat, comme un fou ; on le fouette au sang, on le soufflette au visage, on l'accable sous toutes les

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18. — [2] Bossuet.

accusations, on l'accuse de tous les crimes, on le couvre de boue et de crachats, on le pousse et on le chasse, comme un malfaiteur ou plutôt comme une bête malfaisante, à travers les rues de la ville; il est traîné de tribunaux en tribunaux par tout un peuple qui le charge de malédictions et demande sa mort à grands cris. Au Calvaire, comme en un vaste océan, toutes les eaux de l'humiliation se réunissent pour l'ensevelir tout entier. Il ne pouvait pas subir dans sa chair trois fois sainte la corruption du tombeau ; et c'est de lui qu'avait parlé le prophète : *vous ne laisserez pas, ô mon Dieu, votre Saint devenir la proie de la pourriture.* « Son sépulcre sera glorieux ; » mais en revanche son Calvaire sera plein d'ignominie, et s'approchera autant qu'il sera possible de l'infection et de la pourriture de la mort. Le Calvaire est le lieu où sont décapités les condamnés : il est plein de l'horreur des cadavres et de la puanteur des corps qui pourrissent; tout y est ignominieux et horrible ; tout y respire le crime et le supplice, tout y est l'image de la malédiction et de l'infamie [1]. Telle est l'ignominie du lieu. Voici celle du supplice. La croix était un objet d'horreur et de honte au monde entier. L'homme à qui il restait quelque dignité au milieu même du déshonneur de sa condamnation et de son supplice, ne mourait pas sur la croix ; la croix était pour cette race vile et dégradée qu'on nommait les esclaves, auxquels la société antique déniait la dignité, les droits,

[1] Extra portam et extra urbem loca sunt in quibus capita damnatorum truncantur, id est decollatorum : et Calvariæ sumpsere nomen. Propterea autem ibi crucifixus est Jesus, ut ubi erat prius area damnatorum ibi erigerentur vexilla martyrum. (D. Th *Opuscul. LIII*, art. 18.)

presque la nature de l'homme, et classait dans un rang intermédiaire entre l'homme et la bête. L'Orateur Romain, on s'en souvient, poussait en face d'une croix où un citoyen de Rome avait été suspendu, son cri sublime d'étonnement et d'indignation, tellement il était inouï qu'un homme libre passât par ce supplice des esclaves et des déshonorés[1]. Chez le peuple juif, une parole du Deutéronome jetait sur le supplice de la croix plus de déshonneur encore en l'enveloppant dans une malédiction antique : *maledictus omnis qui pendet in ligno,* « Maudit soit tout homme qui est suspendu au bois. » Aussi n'était-ce pas sans une terreur profonde et un immense dégoût, que le Juif voyait pendre une victime à la croix ; on y attachait les criminels les plus insignes et les êtres les plus dégradés. Ce fut la troisième ignominie du supplice de Jésus, l'ignominie de la société : *ignominiosum consortium.* Dans toute sa passion, Jésus-Christ ne cessa pas d'être accolé à des misérables et à des scélérats. Au Jardin des Olives, son affreuse agonie est causée par la multitude des criminels de tous les temps et de tous les lieux qui l'assiégent, le pressent, le surchargent de leurs forfaits, et le transforment en leur ressemblance. Au prétoire, Pilate fait des efforts pour donner la préférence à Jésus sur un insigne bandit et n'y peut réussir. A la croix, Jésus meurt entre deux larrons condamnés pour leurs crimes[2]. O abaisse-

[1] Hæc pœna cæteris abjectior et ignominiosior fuit. Et ideo in *Deuteronomio* dictum est quod suspensus in vespera deponeretur. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18.) — [2] Sicut pro nobis maledictum crucis factus est Christus, sic pro omnium salute quasi noxius inter noxios crucifixus est. (D. Thom. *Opuscul. LIII* art. 18.)

ment ! O abîme insondable d'ignominie ! O incompréhensible déshonneur d'un Dieu qui est à la fois toute majesté, toute gloire, toute splendeur ! « Pécheur superbe et rebelle, s'écrie Bossuet, regarde Jésus-Christ en cette posture. Parce que tu marches la tête levée, Jésus-Christ a la face contre terre ; parce que tu secoues le joug de la discipline et que tu trouves la charge du péché légère, voilà Jésus-Christ accablé sous sa pesanteur ; parce que tu te réjouis en péchant, voilà Jésus-Christ que le péché met dans l'agonie..... Que dirai-je maintenant de vous, ô cœur du divin Jésus, accablé par l'infirmité de nos péchés ? Pauvre cœur, où avez-vous pu trouver place à tant de douleurs qui vous percent, à tant de regrets qui vous déchirent [1] ? »

4. De profondes questions ont été à dessin négligees par nous. Nous voulions tout d'abord donner le tableau complet des douleurs de Jésus-Christ, sans le surcharger de questions théologiques qui en eussent brouillé l'ensemble et coupé la vue. Mais ces questions ont une telle importance et sont d'une telle profondeur, qu'il nous est absolument interdit de les laisser derrière, alors surtout que nous prétendons former cette étude de la doctrine de saint Thomas, le plus merveilleux explorateur de ces problèmes, et celui qui donna toujours les plus lumineuses et les plus solides solutions.

Comment souffre un Homme-Dieu ?

Cette question en suscite deux autres que voici. Jésus-Christ souffrait-il dans son âme tout entière ? Comment expliquer la douleur dans une âme en possession continuelle de la vision béatifique?

[1] Bossuet, 1er *Sermon pour le Vendredi Saint*, 1er point.

Dans sa *Grande Somme*[1], mais surtout dans son *Opuscule LIII*, le Docteur Angélique élucide admirablement bien cette question. Il commence par considérer l'âme dans son union avec le corps. Sous ce rapport elle était tributaire de toutes les douleurs du corps; toutes avaient en elle un douloureux contre-coup et comme elle est tout entière dans chaque partie du corps, tout entière elle en ressentait les souffrances; tout entière elle en porta les maux.

Mais, creusant d'avantage, nous voici en face d'une très-sérieuse difficulté. Comment la douleur put-elle trouver place dans l'âme de Jésus qui jouissait de la vision béatifique? Comment la joie et la tristesse, l'ivresse du bonheur, et la désolation mortelle dans la même âme du Sauveur? Saint Thomas fait disparaître

[1] Utrum passus fuit Christus secundum totam animam? Notandum quod totum dicitur respectu partium; partes autem animæ dicuntur potentiæ ejus. Similiter considerandum quod duplex est passio animæ una quidem ex parte corporis sive subjecti alia vero ex parte objecti.

Si igitur consideretur passio animæ Christi ex parte corporis, sic tota patiebatur et secundum essentiam et secundum potentias: nam tota animæ essentia conjungitur corpori, ita quod tota est in toto, et tota in qualibet parte ejus; et ideo corpore patiente tota anima secundum essentiam patiebatur : in essentia vero animæ omnes potentiæ radicantur; unde relinquitur quod, corpore patiente, quælibet potentia quodammodo patiebatur.

Si vero consideretur passio animæ Christi ex parte objecti, sic non omnis potentia animæ patiebatur, sed tantum vires inferiores quæ circa temporalia operabantur : in quibus inveniebatur aliquid quod erat causa doloris. Et secundum hoc superior ratio non patiebatur ex parte sui objecti scilicet Dei, qui non erat ei causa doloris, sed delectationis et gaudii.

Similiter intelligendum est de fruitione, quod in anima potest

la difficulté en faisant observer que cette joie et cette tristesse n'avaient pas le même objet envisagé sous le même aspect. *Gaudium fruitionis non contrariatur directe doloris passionis, quia non sunt de eodem. Nihil autem prohibet contraria eidem inesse non secundum idem. Et sic gaudium fruitionis potest pertinere ad partem superiorem rationis per proprium actum, dolor autem passionis secundum suum objectum* [1]. La partie inférieure était envahie par le torrent des douleurs humaines, mais dans une retraite inaccessible de la partie supérieure, la vision béatifique déroulait cependant ses magnificences et versait ses joies infinies. Ni le flot des douleurs ne forçait ce sanctuaire fermé et réservé ; ni le flot des joies divines ne pouvait plus avoir accès dans la région de l'âme réservée à la souffrance et vouée à l'expiation. *Non fiebat redundantia gloriæ a superiori parte in inferiorem... nec e converso superior pars animæ impediebatur circa id quod est sibi proprium per inferiorem* [2].

intelligi et secundum essentiam et secundum ejus potentias. Si autem intelligatur secundum essentiam, sic tota fruebatur in quantum est subjectum superiori partis animæ, cujus est frui divinitate ; ut sicut passio, ratione essentiæ attribuitur superiori parti animæ, ita etiam e converso fruitio ratione superioris partis anima attribuitur essentiæ. Si vero accipiamus totam animam ratione omnium potentiarum ejus, sic non tota fruebatur : nec directe quidem, nam fruitio potest esse actus cujuslibet partis animæ, nec per redundantiam, quia dum Christus erat viator, non fiebat redundantia gloriæ à superiore parte in inferiorem partem, nec ab anima in corpus. Sed quia nec e converso superior pars animæ non impediebatur circa id quod est sibi proprium per inferiorem, consequens est quod superior pars animæ perfecte fruebatur, Christo patiente. (D. Th. *Opuscul. LIII.* art. 18.)

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 8, ad primum. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 8.

III. — Jusqu'ici nous n'avons fait que regarder la Victime traînée dans tous les supplices de l'expiation ; « l'Homme de douleurs » nous a montré « cette douleur qui surpasse toute douleur, » et cette passion dont nulle autre n'approcha jamais. Mais qui donc le menait à ces supplices? qui le précipitait dans cette mer de souffrances où nous le voyons englouti? Trois mystères s'offrent à nous : mystère de perversité, mystère de charité: mystère de justice. Jésus-Christ est trois fois victime : victime de la plus horrible perversité : victime de la plus incompréhensible charité, victime de la plus formidable justice. Les hommes le poursuivent : plus que les hommes son véhément amour le pousse à la douleur et à la mort : au-dessus de tout, le Père pose sur ce Fils bien-aimé les iniquités de la terre et décharge sur ce « Pécheur » substitué à tous les pécheurs, les coups de sa terrible vengeance.

1. Nous ne dirons qu'un mot du déicide dont se chargea le malheureux peuple juif, crime horrible auque la Gentilité prêta son appui, et qui retombe à des degrés divers sur les grands et sur le peuple. Saint Thomas, après avoir affirmé que ce fut là le plus grand des crimes, se tourne vers les coupables et distingue leurs diverses culpabilités.

Le crime du déicide fut-il le plus grand de tous les crimes ? Oui; et la gravité de ce crime commis par le peuple juif s'établit sur deux chefs : la nature même de ce crime : persécuter, honnir, bafouer, exténuer dans les supplices, traîner à la mort, et enfin faire périr sur une croix le bienfaiteur le plus généreux, l'ami le plus tendre, le père le plus aimant, le roi le plus magnifique Dieu lui-même, venu pour le salut du monde dans la

réalité de la chair! A la nature du crime, se joint pour en accroître à l'infini la malice, la connaissance et la volonté perverse avec lesquelles il fut commis. Sans doute, ce peuple ne connaissait pas ou connaissait vaguement la nature divine de Celui qu'il crucifiait : *Vous ne me connaissez pas*[1], leur disait Jésus-Christ ; et saint Paul : *S'ils avaient connu le Roi de gloire, ils ne l'eussent jamais crucifié*[2]. Mais qu'ils ne l'aient pas connu ; qu'ils aient vu ses œuvres, entendu ses paroles, joui de ses bienfaits, contemplé tous les jours, à toute heure, ses miracles tous opérés en preuve de sa divinité; qu'ils aient reçu tous les témoignages, été plongés dans l'évidence, forcés mille fois de confesser sa sainteté, sa véracité, sa puissance extraordinaire, sa mission céleste, et par conséquent la réalité de sa nature divine, dont sa vie entière n'était que l'affirmation et la preuve : voilà qui enlève aux Juifs toute excuse, et fait de leur ignorance, non pas une atténuation valable, mais un crime et une malédiction de plus[3].

Les culpabilités sont diverses entre tous les coupables. Ces coupables les voici. Tout d'abord l'aristocratie juive, les princes des prêtres, les scribes, les pharisiens. Pour ces malheureux, le crime atteint ses dernières limites, comme le châtiment atteignit ses suprêmes rigueurs : presque tous restèrent endurcis et impénitents et ne sortirent des horreurs de la mort subie par eux à Jérusalem que pour commencer l'éternité des tourments d'outre-tombe. Au-dessous d'eux se place

[1] Joan. — [2] I Cor. — [3] Si aliqua ignorantia fuit in eis fuit ignorantia affectata, quæ eos non poterat excusare. Et ideo peccatum eorum fuit gravissimum, tum ex genere peccati, tum ex malitia voluntatis. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVII, art. 6.)

le simple peuple dont le crime, quant à sa nature, conserve toute son énormité, mais est quelque peu atténué par une ignorance moins coupable. Le simple peuple connaissait peu les prophéties, était moins à même de raisonner sur leur accord avec la personne et la vie de Jésus, et d'ailleurs suivait l'impulsion irrésistible de ses chefs qui pesaient sur lui de tout le poids de leur autorité et de leur science. *Minores Judæi gravissime peccaverunt quantum ad genus peccati : in aliquo tamen diminuebatur eorum peccatum propter eorum ignorantiam*[1]. L'excuse grandit encore pour la Gentilité dont le bras inconscient frappait par pure férocité la Victime que la perfidie judaïque désignait à ses coups[2].

Trois hideuses figures se détachent de la foule et réunissent en elles toutes les laideurs du crime : Caïphe, Judas, Pilate. Caïphe avec les autres princes d'Israël instigateur de toute la persécution contre le Juste, et meurtrier véritable de Jésus-Christ. Saint Thomas ne craint pas d'affirmer que de tous les coupables, c'est le plus criminel : il a plus de lumières ; et les motifs qui le poussent au déicide sont les plus détestables, la haine du Christ, l'orgueil satanique qui s'irrite de sa sainteté, l'envie qui s'attache à ses miracles et en veut étouffer l'éclat[3]. Judas est l'ignoble vendeur du Christ, et un

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVII, art. 6. — [2] Multo magis fuit excusabile peccatum gentilium per quorum manus crucifixus est, qui legis scientiam non habebant. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVII, art. 6.) — [3] Horum omnium peccatum fuit majus quam Pilati qui timore Cæsaris Christum occidit, et etiam quam peccatum militum qui de mandato præsidis Christum crucifixerunt, non ex cupiditate sicut Judas, nec ex invidia et odio sicut principes sacerdotum. (D. Th. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVII, art. 6, ad secundum.)

triple stigmate d'infamie le désigne à l'indignation et au dégoût de la terre et du Ciel : il est apostat, il fut Apôtre, il se mêle à la troupe maudite des bourreaux et il la conduit. *Evangelista*, dit saint Thomas[1], *describit proditorem, ex nomine, ex dignitate, ex societate.* » Son nom signifie *Confesseur :* il confessa la foi ; il connut le Fils de Dieu ; il fut inondé de ses lumières et comblé de ses bienfaits ; il est de ceux dont parle saint Paul « qui furent illuminés, qui goûtèrent le don céleste, qui furent faits participants du Saint-Esprit, qui goûtèrent la bonne parole de Dieu et les forces du siècle à venir, puis ensuite tombèrent » au plus profond abîme de l'apostasie. Judas fut Apôtre : par un conseil inscrutable de la sagesse et de la miséricorde divines, Judas fut élevé par Dieu au sommet des honneurs, et reçut en main les plus magnifiques pouvoirs que l'homme puisse posséder ; et Judas ne fit servir le don que pour outrager plus indignement son bienfaiteur, l'amour, que pour lui rendre une haine plus abominable, la dignité, que pour se jeter plus profondément dans la honte de la trahison et les horreurs du châtiment éternel. Judas nous apparaît sous un troisième aspect de perversité et d'infamie : lui « l'intime » de Jésus, son « familier » qui mangeait à sa table « et se nourrissait avec lui d'un froment si doux ,» le voilà mêlé à la troupe des scélérats, il la dirige, il l'encourage, il la conduit droit à la victime, désignée aux fureurs des bourreaux par ce qui est le signe même du dévouement et de l'amitié. *Sicut habuit crudelem animum, ita crudelem societatem,* dit saint Thomas dans son *Commentaire sur saint Matthieu.* Pilate représente une autre face de la laideur humaine :

[1] *Comment. in Matth.* cap. XXVI.

la lâcheté. Pilate n'est ni impie, ni envieux, ni plein de haine comme l'aristocratie juive, ni sanguinaire et féroce comme les bourreaux subalternes et la soldatesque, ni cupide comme Judas ; il est lâche. Il a des convictions, mais sans la force de les manifester ; de la droiture, mais sans le courage de protéger contre les conseils de la peur et les calculs abominables de l'intérêt. Pilate ne sait pas sacrifier l'intérêt au devoir, ni la fortune à la justice : la lâcheté fait de lui le persécuteur du Juste, et le précipite dans l'abîme que la perversité creuse sous les pas des autres acteurs du terrible drame. O désastreux effets de la peur ! O suite fatale de la lâcheté ! Tous les efforts de Dieu pour éclairer ce misérable politique, tous les instincts honnêtes et même généreux de sa nature échouent devant l'ignominieuse sollicitation de la peur. Il condamne Jésus qu'il sait innocent, et il exauce les Juifs dont il connaît la perversité et dont il déteste le crime !

2. Mais Dieu se servait de l'homme méchant pour faire éclater sa miséricorde et triompher son amour. Laissons l'homme et pénétrons dans « les inscrutables richesses du Christ ». *Il m'a aimé*, s'écrie saint Paul, *et s'est livré lui-même pour moi.* L'amour, voilà le vrai sacrificateur, voilà le dernier coupable ! « Il m'a aimé ! » voilà le mot suprême, l'explication unique du grand mystère de la mort d'un Dieu. Sans doute, comme l'expose saint Thomas, nous voyons à la passion du Sauveur, des bourreaux qui frappent, de mortelles blessures, des coups violents, le sang qui coule, les chairs qui s'entr'ouvrent, la vie qui s'échappe à travers tant de supplices différents, tout le lugubre cortége d'une cruelle et inévitable mort ; mais qu'était-ce devant

la toute-puissance et la force infinie de la Victime ? Que pouvaient les efforts du monde entier contre Celui qui a créé le monde et le soutient « d'un mot de sa puissance[1] » ? Qu'eussent entrepris contre Jésus ceux qu'il terrassait si puissamment d'une parole, s'il eût voulu s'échapper de leurs mains ? Ecoutez-le, ce Dieu « fort et puissant » : « Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père et qu'il ne m'enverra pas à l'heure même plus de douze légions d'anges ? » Les Juifs insensés disaient en insultant à son agonie par l'impiété d'un défi : *Qu'il descende de la croix !* Ah ! si l'amour ne l'y gardait enchaîné, quelle force l'y pourrait retenir ? Et lui, qui du haut de la croix, bouleversait la nature entière, changeait les cœurs les plus endurcis et inaugurait son triomphe sur le monde entier, que lui eût-il coûté pour dissiper la foule de ses bourreaux et sortir victorieux du supplice, comme il sortit victorieux du tombeau ? Mais non : *il m'a aimé et s'est livré lui-même à la mort pour moi.* D'où il faut conclure avec le Docteur Angélique, que si les persécuteurs et les bourreaux sont les auteurs directs et naturels de sa mort, c'est lui-même néanmoins qui en reste la plus puissante cause, puisque sans sa volonté expresse et absolue, ni les hommes ni la mort n'eussent jamais eu d'empire sur lui.

[1] Christus fuit causa suæ passionis et mortis. Poterat enim suam passionem et mortem impedire primo quidem adversarios reprimendo ; secundo quia spiritus ejus habebat potestatem conservand naturam carnis suæ ne a quocumque nocivo inflicto opprimeretur, quod quidem anima Christi quia erat Verbo conjuncta in unitate personæ. Quia ergo anima Christi non repulit a proprio corpore nocumentum illatum... dicitur suam animam posuisse, vel voluntarie mortuus esse. (D. Th. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLII, art. 1.)

3. Dans l'un des passages de l'Évangile où Jésus-Christ affirme cette touchante et grandiose vérité, il nous découvre le dernier fond du mystère de sa mort, en nous donnant la volonté de son Père et son obéissance à cette volonté comme la cause suprême de son sacrifice : *Le calice que m'a donné mon Père, ne le boirai-je donc pas !*

Il convenait que Jésus-Christ mourût par obéissance, et que ce fût l'obéissance, de préférence même à la charité, qui nous fût donnée comme la dernière raison de son sacrifice. *Me voici, mon Père, pour accomplir votre volonté.* Saint Thomas en donne les trois raisons suivantes : Jésus venait réparer la chute du genre humain, restaurer le monde tombé, et rendre infiniment à son Père la gloire que le péché de l'homme lui avait ravie. A ce qu'a été la chute, nous pouvons voir ce que devra être la Rédemption. L'homme pécha en revendiquant pour lui une indépendance qui ne lui peut appartenir. Il avait un Créateur, un Maître, un Roi ; il était créature, il était sujet ; à tous les titres, il devait se soumettre et obéir. L'homme ne se soumit pas : il s'irrita du joug, il secoua la glorieuse servitude qui le liait à la parole de Dieu, et à la plus royale des obéissances ; il voulut être « comme Dieu, » l'Être par soi, infiniment indépendant et libre ; son crime fut celui de Lucifier, « monter sur le trône du Très-Haut, et lui devenir semblable ; son cri de révolte, le cri même de Satan révolté : *non serviam !* L'œuvre par excellence du Rédempteur était donc de réparer un crime de désobéissance : c'est bien là l'idée que s'en forme saint Paul : « de même, dit-il, que par la désobéissance d'un seul la multitude s'est trouvée constituée dans le péché ; de même par l'obéissance d'un seul la justice lui sera accordée. » La révolte perd l'humanité d'Adam, il est

juste que ce soit l'obéissance qui la sauve en Jésus-Christ. Aussi est-ce à l'obéissance que Jésus-Christ attribue l'œuvre entière de la Rédemption : *Ecce venio, ut faciam voluntatem tuam, Deus.* L'homme, qui avait eu l'audace de mépriser le commandement divin, ne rentrera en grâces que lorsqu'en Jésus-Christ il aura fait sa soumission et promis l'obéissance. Adam s'était joué du commandement, Jésus-Christ en subira toute la rigueur et en deviendra la Victime « obéissante jusqu'à la mort, et la mort de la croix. » Saint Thomas ajoute cette seconde et profonde convenance. La Rédemption se résume tout entière dans l'holocauste du Calvaire ; et si nous y voulons prendre garde, l'histoire entière de la religion, c'est-à-dire du commerce de l'homme avec Dieu, n'est que l'histoire, embrassant tous les temps, d'un unique holocauste, ou représenté en figures, ou accompli, ou étendu et continué sous un rite mystique et non sanglant. C'est par cet unique holocauste de l'Homme-Dieu que le monde fut sauvé. Mais n'est-il pas dit que « l'obéissance surpasse l'holocauste ? » Comment supposer quelque bien plus élevé et plus précieux que le sacrifice de Jésus-Christ ? Et si l'obéissance ne fait pas le fond de ce sacrifice, il sera vrai qu'une vertu, d'après l'infaillible parole de Dieu, aura devant Dieu plus de valeur que l'holocauste du Rédempteur. Dieu concilie toutes choses et retranche cette difficulté, en unissant le sacrifice à l'obéissance, en faisant surgir celui-là de celle-ci, et en formant des deux un infiniment précieux hommage à sa divine Majesté[1]. Pour

[1] Ipsa mors Christi fuit quoddam sacrificium acceptissimum Deo : obedientia vero omnibus sacrificiis ante fertur secundum illud, I Reg. xv, 22, *melior est obedientia quam victimæ.* Et

étendre davantage la première idée que nous développions plus haut : le monde ayant été perdu par un acte de révolte, devait être sauvé par un acte de soumission. La désobéissance d'Adam avait causé dans l'humanité une perturbation profonde, et semé partout les germes les plus activement désastreux de révolte et de confusion. La magnifique harmonie qui soumettait l'intelligence créée à l'intelligence incréée, la volonté de l'homme à sa raison, la partie inférieure de l'âme à la supérieure, le corps à l'âme, le monde physique à l'homme, roi de la nature et sujet de Dieu ; cette harmonie avait été brisée et une émancipation universelle jetait tout dans le trouble, la guerre, la destruction. L'âme révoltée contre Dieu vit la volonté se révolter à son tour contre elle ; l'appétit sensuel se rua avec fureur contre la raison ; la chair brisa le joug et la nature inférieure ne se soumit plus que partiellement et de mauvaise grâce à l'homme révolté contre le Souverain de tout l'univers, et la suprême autorité que tout être créé doit reconnaître et servir. La Rédemption avait mission de ramener une paix universelle au sein de cet universel désordre : *Lui-même est notre paix*[1], dit saint Paul, parlant du Rédempteur ; *c'est par lui que nous avons été réconciliés*[2]. Réconciliés, comment ? Par le remède contraire au mal qui nous avait désunis ; l'esprit de rébellion, le désir de l'indépendance, la revendication absurde et impossible d'une liberté absolue. Pour guérir l'humanité, tout devait y être

ideo conveniens fuit ut sacrificium passionis et mortis Christi ex obedientia procederet. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVII, art. 2.)

[1] Ephes. — [2] Ephes. — Coloss.

désormais fondé sur l'obéissance, dogme, morale, culte, croyances, devoirs, constitution de la famille et de la société, tout devait reposer sur l'autorité, et par conséquent sur la soumission. Ainsi avons-nous la foi qui soumet notre intelligence, le commandement qui soumet notre volonté, l'Église, l'autorité permanente et universelle, la dépositaire des pouvoirs divins, qui a mission de contenir dans la foi et la pratique chrétiennes l'individu, la famille et la société. Ce que devaient être les membres, il convenait, dit saint Thomas, que le chef le fût avant eux, pour leur servir d'excitation et d'exemple [1].

Mais pour comprendre à fond l'obéissance du Fils, il est nécessaire de pénétrer le mystère du commandement du Père. Comment donc le Père put-il commander à Jésus-Christ de souffrir et de mourir? Dépassons la limite du temps, et franchissons ces « siècles éternels » où Dieu, dès avant la création, élabore son grand œuvre : la venue d'un Homme-Dieu dans la terre qu'il devait faire surgir du néant. Dès l'éternité, Dieu qui a résolu la création de l'homme, en a vu la chute et en a décidé le salut. Le conseil des trois Personnes divines a décrété la restauration de l'univers par l'holocauste du Fils de Dieu fait Homme. C'est cette volonté divine, ce décret du Père qui devint la règle de Jésus-Christ, et dont il disait durant sa vie mortelle : *Ce qui plaît à mon Père, je le fais toujours;* et encore : *le calice que m'a donné*

[1] Hoc conveniens fuit ejus victoriæ qua de morte et auctore mortis triumphavit : non enim miles vincere potest nisi duci obediat. Et ita homo Christus victoriam obtinuit per hoc quod fuit Deo obediens. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III quæst. XLVII, art. 2.)

mon Père, ne le boirai-je pas? En second lieu, le Père livra son Fils à la mort, non pas en ce sens d'un père traînant violemment à la mort son fils qui résiste de toute l'énergie de sa volonté. « Ce n'est pas ainsi, dit saint Thomas, que l'on peut dire que le Père a livré son Fils aux supplices et à la mort, mais c'est qu'il lui inspirait la volonté de donner sa vie pour le salut du monde. » Et ainsi, continue le grand Docteur, Dieu manifestait tout ensemble sa justice et sa miséricorde: sa justice, en ce qu'il ne consentait à pardonner les crimes de l'homme qu'après une surabondante expiation; sa miséricorde, en ce que, pour sauver l'humanité coupable, il inclinait la volonté de l'Homme-Dieu, son Fils, à mourir en sa place et à la purifier dans son sang [1]. Jésus-Christ, pour les raisons énumérées plus haut, ne voulait recevoir que des mains de son Père le calice amer qu'il voulait boire jusqu'à la lie par une obéissance parfaitement libre et méritoire. Le Père ne pouvait condamner son Fils à mourir contre son gré. « Livrer un homme innocent à la souffrance et à la mort contre sa volonté, est un acte impie et cruel [2], » qu'il est impossible d'imputer à Dieu. Aussi est-ce dans la plénitude de sa volonté, que Jésus-Christ a accepté la souffrance et la mort, sans néanmoins perdre le mérite d'une parfaite obéissance. Troisièmement enfin, le Père livre son Fils à la mort en ce sens qu'il l'y laisse s'y enfoncer sans secours; qu'il l'abandonne à ses persécuteurs et permet à leur impieté cruelle de le couvrir d'avanies et de meurtrissures, et finalement de le faire

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVII, art. 3, ad primum. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVII, art. 3, ad primum.

mourir sur une croix. C'est ici la plus effrayante profondeur du mystère qui nous occupe. C'est ici que nous apparaissent sous leur aspect le plus formidable, la justice divine, l'énormité du péché, et la gravité de la chute. Un Père écrasant son Fils sous le faix de son indignation et de ses vengeances ! Un Dieu poursuivant un Homme-Dieu de toute l'implacable énergie de sa colère, et faisant éclater sur lui tous les tonnerres de sa justice infinie ! « Il n'appartient qu'à Dieu de venger ses propres injures ; et tant que sa main ne s'en mêle pas, les péchés ne sont punis que faiblement. A lui seul appartient de faire, comme il faut, justice aux pécheurs ; et lui seul a le bras assez puissant pour les traiter selon leur mérite. « A moi, à moi, dit-il, la vengeance : Eh ! « je saurai bien leur rendre ce qui leur est dû », *mihi vindicta, et ergo retribuam.* Il fallait donc qu'il vînt lui-même contre son Fils avec toutes ses foudres ; et puisqu'il avait mis en lui nos péchés, il y devait mettre aussi sa juste vengeance. Il l'a fait, n'en doutons pas. C'est pourquoi le Prophète nous apprend que, non content de l'avoir livré à la volonté de ses ennemis, lui-même voulant être de la partie, l'a rompu et froissé par les coups de sa main toute-puissante, *et Dominus voluit conterere eum in infirmitate.* Il l'a fait, dit-il, il a voulu le faire : *voluit conterere.* C'est par un dessein prémédité. Jugez où va ce supplice : ni les hommes ni les anges ne le peuvent jamais concevoir ; saint Paul nous en donne une idée terrible, lorsque, considérant d'un côté toutes ces étranges malédictions que la loi de Dieu attache justement aux pécheurs, et regardant d'autre part des yeux de la foi Jésus-Christ tenant leur place en la croix, Jésus-Christ devenu péché pour nous, comme il parle, il ne craint pas de nous dire que

« Jésus-Christ a été fait pour nous malédiction...... » Le voilà donc maudit de Dieu, l'eussions-nous osé dire? l'eussions-nous seulement osé penser, si l'Esprit-Saint ne nous l'apprenait ?..... *Vultus Domini super facientes mala.* « Le visage de Dieu sur ceux qui « font mal : » C'est le visage de la justice. Dieu montre à son Fils ce visage, il lui montre ce visage enflammé ; il le regarde non de ce regard doux et pacifique qui ramène la sérénité, mais de ce regard terrible « qui « allume le feu devant soi ; » il le regarde comme un pécheur, et marche contre lui avec tout l'attirail de sa justice [1]. »

II

LA MORT DE L'HOMME-DIEU

Le même décret qui condamnait à la souffrance « l'Auteur du salut, » le faisait passer aussi par l'amertume de la mort et le sommeil de la tombe, *crucifixus, mortuus et sepultus, descendit ad inferos.* Quatre phases nouvelles de l'expiation divine : quatre études ouvertes à nos contemplations et livrées à notre reconnaissance et à notre amour. Nous étudierons tour à tour les circonstances qui entourent la mort de l'Homme-Dieu Notre Seigneur, cette mort en elle-même, la sépulture qui la suit, et la descente aux enfers de l'âme sainte du Christ, avant le triomphe de la résurrection, terme de l'expiation et prémices de la vie glorieuse.

[1] Bossuet, 1er *Serm. pour le Vendredi Saint.*

I. — Le premier objet qui s'offre à nos méditations est cette « sagesse multiforme » de Dieu qui éclate dans l'œuvre de la Rédemption opérée par la mort du Christ Si Dieu est dit dans l'Écriture « opérer toutes choses avec poids et mesure »; si, dans la création, les êtres les plus faibles et, ce nous semble, les plus insignifiants, portent des traces si visibles de la sagesse qui a présidé à leur formation et à leur agencement, que dire de l'œuvre par excellence de la sagesse et de la puissance de Dieu ? Ah ! sans doute, rien n'y est laissé au caprice de l'homme, et encore bien moins à l'aveugle incohérence du hasard; tout au contraire y a été prévu, et disposé avec une divine sagesse ; tout obéit à un plan divinement combiné ; chaque circonstance de la passion et de la mort de l'Homme-Dieu est fondée sur les raisons les plus sages, et porte le sceau de l'intelligence infinie. Ce sont ces raisons profondes de chacune des circonstances de la mort de Jésus-Christ, qu'avec saint Thomas pour guide, nous allons scruter.

1. Cette « plénitude des temps » dont parle saint Paul, ce moment fixé pour la mort de l'Homme-Dieu, sont-ils choisis avec convenance et sagesse? C'est la première question que se pose saint Thomas. Jésus-Christ, quand il daigna souffrir la mort pour nous racheter, était dans la force et l'entière plénitude de son âge. C'est ce moment qu'il choisit pour son immolation; et cela, pour trois raisons. C'était nous donner de sa charité envers nous une idée plus frappante, que de livrer sa vie au moment où elle atteignait son complet épanouissement, également éloignée des impuissances du premier âge et des infirmités douloureuses de la vieillesse. Jésus-Christ nous donne sa vie à cette heure où les puissances

s'y accumulent ; où le printemps étale toutes ses fleurs et commence à prodiguer tous ses fruits. C'eût été peu à la charité délicate et attentive de notre Sauveur de nous abandonner une vie amoindrie par l'âge et dévouée à un prochain trépas. De plus, Celui qui mourait était l'Homme-Dieu, le Fils du Très-Haut, et le Dominateur du ciel et de la terre ; s'il convenait à son infinie charité de prendre notre nature dans sa déchéance et sa mortalité, il ne convenait cependant pas de subir certaines de nos maladies et de nos décadences ; il devait souffrir et mourir dans la royale majesté d'un Fils de Dieu : ce sera donc dans la plénitude de son être, et dans la vigueur printanière de ses facultés que Jésus-Christ accomplira son sacrifice. Et s'il le faut pour sa propre dignité, il le faut plus encore pour celle de son Père. Ne l'oublions pas, Jésus-Christ est la victime d'un tout divin holocauste ; l'Holocauste qui remplace tous les sacrifices, la Victime dont le prix infini rachète le monde, dont la perfection infinie remplit à jamais les désirs et procure la gloire du Très-Haut. Or on sait avec quel soin jaloux Dieu choisissait et désignait les victimes figuratives : c'était montrer dès lors quelle perfection aurait la véritable et divine Victime, seule digne de sa suprême Majesté : Jésus-Christ s'offre en victime à son Père en ce temps où son être jouit de toute sa force et de toute sa beauté. Enfin la mort de Jésus, en même temps qu'elle était la cause de notre résurrection, en devait être aussi l'image. Il fallait qu'au travers de la victime immolée, on pût entrevoir les qualités de la résurrection glorieuse. Mais la résurrection, sans tenir compte, ou du défaut, ou du trop plein de l'âge, nous rendra à l'immortalité dans la perfection de l'âge mûr, faisant de nous « l'homme

parfait, l'homme à l'âge de l'entière plénitude du Christ[1]. » Jésus-Christ, au moment où, par sa mort il nous mérite la résurrection, par son âge, nous indique l'âge dans lequel nous-mêmes tous nous ressusciterons[2].

2. C'est à Jérusalem, c'est hors de la cité et du temple, c'est sur un lieu élevé que Jésus-Christ voulut mourir. Toutes ces circonstances sont pleines de mystères et d'enseignements. Jérusalem est le lieu choisi par Dieu pour les sacrifices : c'est à Jérusalem, c'est dans la cité sainte qu'il agréait les hommages figuratifs et les victimes d'attente, qui devaient trouver dans la mort de Jésus-Christ leur divine réalisation. Où se sont déroulées les figures, s'exposera dans toute sa magnificence la réalité qui les remplace ; où les victimes versaient leur sang figuratif et sans valeur, l'Agneau de Dieu répandra le sien d'où le monde entier doit tirer sa purification et son salut. Circonstance touchante ! Six jours avant la Pâque judaïque, l'Agneau pascal était amené dans les familles où il devait être immolé : six jours avant son immolation, le véritable Agneau de la Pâque chrétienne se rapproche de Jérusalem et entre bientôt dans cette cité sainte où doit se consommer son sacrifice de délivrance et de salut. Du milieu du paradis terrestre, des fleuves jaillissaient qui, se répandant dans toutes ses parties, portaient partout la fraîcheur, la fécondité et la vie : nouvelle image de la Rédemption. Du milieu de la terre, devenue comme un autre paradis, « les fleuves d'eau vive devaient jaillir et inonder le monde pour le vivifier, le féconder et l'ennoblir ; aussi est-ce du milieu

[1] Ephes. IV, 13. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 9, ad quartum.

de la terre de Jérusalem que la grâce surgira du côté entr'ouvert de la céleste Victime pour se répandre de là sur le monde entier. Le caractère de la Rédemption réclamait aussi pour la mort de l'Homme-Dieu le théâtre plus illustre d'une grande cité et d'un peuple immense de témoins et d'insulteurs. Ce caractère est celui de l'anéantissement et de la plus profonde humiliation ; c'est le Dieu « fait esclave, » c'est la grandeur « anéantie, » c'est la Majesté sous le voile le plus épais de la confusion et du mépris. L'humiliation n'eût pas atteint son degré le plus extrême, si l'ignominie du supplice n'eût pas été étalée sous les yeux de tout un peuple et n'eût pas été accrue de ses dérisions et de ses sifflets. A qui veut mourir dans la plus grande honte possible, l'écart et la solitude sont trop doux, il faut la foule, il faut l'enceinte illustre d'une grande cité. « Comme Jésus-Christ s'était choisi le genre de mort le plus ignominieux, il lui fallait poursuivre ce plan jusqu'au bout, souffrir cette confusion dans un lieu aussi fameux que Jérusalem [1], » et sous les regards d'aussi innombrables témoins. Enfin le crime des Juifs devait être dévoilé dans toute son épouvantable malice, et les vrais coupables être désignés aux vengeances du ciel et à l'horreur de la terre. Or les vrais coupables furent les grands de la nation. La foule, aveugle, versatile et sanguinaire, en Judée comme ailleurs, trempa sans doute dans le crime ; c'est la foule qui finit par pousser le cri sinistre qui perdit Israël en sauvant le monde : *tolle ! crucifige !* Mais la foule, sans les chefs qui la pervertissent et la poussent, ne se porte pas à de si monstrueux

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 48 ; — Vid. etiam *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVII, art. 10

excès. Capable des plus horribles crimes quand elle est soulevée et enivrée de haine par les meneurs qui l'exploitent, la foule laissée à elle-même n'est inaccessible ni à la droiture, ni à la pitié. Ce ne fut pas le menu peuple, ce furent les prêtres, les scribes, les princes du peuple, les pharisiens qui se chargèrent du poids intolérable du sang de la Victime; aussi est-ce sur eux qu'il est avant tout retombé. Mourant à Jérusalem, la capitale qui rassemblait toute l'aristocratie de la nation, il devenait manifeste d'où partait le coup et quels étaient les coupables [1].

Mais s'il mourait à Jérusalem, Jésus-Christ ne devait pourtant mourir ni dans ses murs ni dans son temple. Il était la réalité divine que les anciens sacrifices représentaient en figures. Or l'un des plus saisissants était l'immolation du veau et du bouc, qui, chassés du milieu du peuple et chargés des péchés de la multitude, étaient sacrifiés en expiation pour tout Israël et brûlés hors de l'enceinte du camp. « Leurs corps, dit saint Paul, étaient brûlés hors du camp. » La véritable Victime expiatrice était Jésus-Christ : il fallut donc, comme l'affirme saint Paul, qu'il fût lui aussi immolé et consumé par le feu des douleurs hors de Jérusalem, loin du peuple et du temple. « Aussi Jésus-Christ, pour sanctifier le peuple par l'effusion de son sang, dut-il souffrir hors de l'enceinte, » afin que la réalité correspondît à la figure. Une grande leçon se cachait sous cette mystérieuse circonstance. L'âme se perd dans l'enceinte de la vie mondaine; le séjour de la cité, du monde, de la vie des sens, des plaisirs, des honneurs, des cupidités terrestres l'empêchera à jamais de devenir « une hostie vivante,

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 10.

sainte et agréable à Dieu » : il faut sortir, il faut être immolé « hors de la porte, » hors du monde, gagner comme Jésus-Christ l'austère solitude du Golgotha. Enfin le nouveau et insolite sanctuaire choisi par Jésus-Christ pour son holocauste, apprend à la terre qu'un nouvel ordre de choses s'établit : la loi ancienne s'abroge, le sacrifice figuratif prend fin, le sacerdoce aaronique n'a plus sa raison d'être et le temple est déserté. Désormais aucune enceinte ne contiendra plus l'holocauste des temps nouveaux ; c'est un holocauste unique et universel, commun patrimoine de tous les peuples et non plus le bien particulier du seul Israël ; il s'offre donc non plus dans les murs d'une cité, mais à ciel ouvert dans l'immensité de la campagne, entre le ciel et la terre. « Ainsi apprenons-nous que c'est l'oblation de la terre entière, la commune purification de tous [1]. »

Et ce qui précise mieux encore cette solennelle signification, c'est le choix fait par Jésus-Christ d'un lieu élevé pour y dresser sa croix et y mourir. Le prophète Habacuc l'avait vu comme un triomphateur s'arrêter sur le sommet de la montagne, et de là « mesurer la terre [2] pour en marquer les parties diverses à conquérir. Ce sommet mystérieux est le sommet du Calvaire, d'où le Dieu, qui devait triompher par la mort, engage contre toutes les forces de l'enfer et du monde une gigantesque bataille, et remporte un triomphe qui lui soumet l'univers.

Mais ce triomphe, par une antithèse divine, surgissait de l'infamie ; cette gloire, de la plus prodigieuse flétrissure, et cette conquête, du plus complet anéantissement

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18 ; — Vid. etiam *Comment. in Matth.* et *Caten. aur.* — [2] Habac. III

Le sommet où Jésus-Christ meurt est le « Calvaire, » le charnier que les suppliciés déshonorent de leurs cendres rejetées et maudites. Nouvelle et touchante harmonie! Le Sauveur qui remplaçait tous les criminels, le « pécheur » substitué à tous les pécheurs, voulut mourir sur un lieu d'exécutions et de supplices. *Jesus crucifigendus erat in loco communi damnatorum*[1].

3. Si le temps et le lieu du sacrifice de l'Homme-Dieu furent le choix d'une divine sagesse, combien plus encore le genre et l'instrument de cette mort. Deux spectacles également affreux et terribles, pleins d'ignominies et de douleurs, nous frappent au Calvaire : la croix où le Sauveur du monde est suspendu; l'ignoble société des deux brigands qui meurent avec lui et du même supplice que lui. Pourquoi cette croix? Pourquoi cet infamant voisinage? Saint Thomas s'étend longuement sur les convenances du supplice de la croix; nous avons ailleurs développé sa doctrine, nous n'ajouterons ici qu'un mot. Jésus-Christ nous venait tout ensemble comme Expiateur et Docteur. Comme Expiateur, il devait choisir le supplice le plus en harmonie avec la malice du péché qu'il avait entrepris d'effacer par sa pénitence. Or ce fut un péché d'orgueil, et un péché commis par l'intermédiaire du bois chargé des fruits défendus. A l'orgueil Jésus-Christ oppose l'humilité; au plus monstrueux des orgueils qui n'allait à rien moins qu'à usurper la gloire et les perfections de Dieu même, il oppose l'anéantissement qui le place au rang déshonoré des scélérats, et fait de lui moins qu'un homme, un objet de dégoût, de mépris et d'horreur. C'est par le bois

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 10, ad tertium.

que le monde fut précipité du faîte de son élévation divine jusque dans l'abîme d'une irrémédiable perdition : c'est par le bois que Jésus-Christ le relève et le porte à des honneurs plus magnifiques que ceux dont il était déchu. Docteur du genre humain, Jésus-Christ devait lui enseigner à la fois toutes les vertus : or toutes brillent à la croix du plus vif éclat; toutes y sont enseignées avec la plus irrésistible persuasion et l'autorité la plus haute. A la croix, les mains s'étendent vers les œuvres saintes et prêchent l'héroïsme de toutes les perfections; le bois par sa longueur va du ciel à la terre et proclame la nécessité d'une vertu persévérante et d'une perfection non interrompue. La hauteur de la croix nous élève avec elle, nous franchissons l'espace, nous nous tenons droits et fermes fixés vers les cieux : c'est la sainte espérance, c'est la divine ambition, c'est la pensée qui prend son essor vers la patrie céleste, c'est le cœur qui renonce aux basses affections de la terre et s'abandonne aux saints désirs de l'éternité. La profondeur de la croix est la profondeur même de la charité divine qui nous sauve, et dont l'abîme nous restera insondable à jamais[1].

La croix, supplice des esclaves et des criminels de la dernière condition, n'était pas la seule ignominie du Sauveur : la parole du prophète s'accomplissait sur lui: *Il a été mêlé aux scélérats.* Deux brigands abhorrés faisaient cortége à Celui dont le ciel et la terre adorent la grandeur et vénèrent la sainteté, à Celui dont il est dit qu'il est *innocent*, *immaculé*, *sans rien de commun avec les pécheurs et plus élevé que les cieux.* Pourquoi donc la divine Sagesse choisit-elle pour Jésus ce dernier genre

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII* art. 18.

de flétrissure? Les raisons en sont toutes belles et profondes. La première se rattache au fond même du mystère de la Rédemption. Jésus-Christ venait sauver une humanité criminelle et condamnée aux supplices, et il la sauvait en partageant sa peine et en prenant sur lui son iniquité. Les pécheurs, les condamnés, les suppliciés, voilà, par l'effet même de son Incarnation, sa société naturelle et sa famille; voilà « ceux qu'il ne rougit pas de nommer ses frères. » Il s'en entoura durant sa vie, et quand la malignité lui en faisait un crime, il répondait : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.* A la croix il proclame cette mission divine avec une force et une énergie nouvelles, en ne prenant pas pour sa société suprême des pécheurs vulgaires, mais des criminels décriés et le rebut du monde. Quelle âme souillée,quelle conscience torturée de ses remords, pourra succomber à ses désespoirs si elle jette un regard sur la scène du Calvaire, sur ces trois croix qui s'élèvent et qui portent le Sauveur avec des criminels rachetés par son sang et conviés à sa gloire ? Saint Thomas, résumant la tradition, dévoile un profond mystère caché sous cette dernière ignominie. La croix du Christ devient le tribunal du Christ; les deux criminels qui y comparaissent, sont les représentants de toutes les générations qui ont passé et passeront par l'épreuve pour se rendre aux grandes assises de la justice divine. L'un des coupables, converti et pardonné, entre dans la gloire; l'autre, obstiné dans son crime, tombe des supplices de ce monde dans les horreurs de l'éternelle expiation. C'est la prophétie du dernier jour. Jésus-Christ y apparaîtra avec son *signe,* avec sa croix, entouré comme au Calvaire à droite et à gauche des générations des hommes : à droite les convertis et les prédestinés ; à

gauche, les pécheurs et les maudits. A cette dernière heure des temps, comme à la dernière heure de la vie mortelle du Christ, du haut des nuées lumineuses comme du haut de la croix, la même séparation s'opère, la même sentence produit le même effet, la même parole ouvre aux uns la gloire éternelle et précipite les autres dans l'éternel supplice : *Venite, benedicti! ite, maledicti!* Autant cette signification est formidable, autant une troisième est touchante. Le spectacle de Jésus entouré de criminels, crie avec plus d'énergie encore que ne le faisait la parole : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis!* « Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes écrasés sous le fardeau de vos peines et de vos péchés. » Et les voici qui viennent! les voici qui se rendent à un si doux appel et à de si vivifiantes promesses; voici les plus misérables et jusqu'aux plus infâmes : tous également peuvent trouver dans le Sauveur qui expire, le pardon, la force et la vie : la croix se fait à toutes les douleurs comme à tous les crimes, un refuge assuré, et nul, s'il y apporte le repentir, la confession, la confiance et l'amour, ne peut plus périr. Mais la prophétie se mêle à la figure : tous ne trouveront pas le salut parmi ceux que le baptême et la profession du christianisme clouent à la croix du Sauveur et protégent sous l'effusion de son sang expiateur. La croix compte des disciples qui blasphèment, des criminels qui s'obstinent, des impiétés qui maudissent et renient. A ceux-là la croix cesse d'être un abri protecteur pour devenir, ce que nous l'avons vue plus haut, le tribunal d'un juge impitoyable parce qu'il a trop aimé. Enfin, dans la pensée divine telle que nous la révèle la tradition, la présence des deux croix à droite et à gauche de celle de Jésus, était l'annonce la plus glo-

rieuse du martyre et des héroïsmes de la vertu dans l'Église catholique. Du sang le plus pur et le plus généreux du Calvaire, des âmes d'élite devaient surgir, qui « se cloueraient » elles-mêmes par le dévouement volontaire « à la croix de leur Sauveur ; » qui porteraient sur elles « la mortification du Christ, » qui se pareraient avec orgueil « de ses stigmates, » et le suivraient avec un invincible courage dans le chemin des plus durs sacrifices et des plus sublimes vertus. Mais hélas! là même, dans les plus héroïques phalanges des disciples du Dieu immolé, jusque sur les croix de la vie religieuse, de la perfection chrétienne et du martyre, la gauche funeste se doit retrouver; certaines de ces âmes héroïques se laissent prendre à la tentation de la vaine gloire, deviennent orgueilleuses de la perfection même de leur humilité, et se perdent entre les bras de la croix bienfaisante qui les portait à une gloire et à une béatitude assurées [1].

II. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit précédemment des convenances de la mort de l'Homme-Dieu. Cette mort divine était le remède naturel et infiniment efficace du mal affreux que le péché avait introduit dans l'humanité. Quel était ce mal? La double mort de l'âme et du corps. Par la mort de Jésus-Christ, l'âme retrouvait la vie de la grâce, et le corps l'espérance, le germe, le modèle de sa future résurrection [2]. La mort de Jésus-Christ devenait l'objet et le soutien de notre foi; le fondement de notre espérance, l'excita-

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVI, art. 11. — [2] D. Th. *Opuscul. LIII*, art. 19.

tion de notre charité. Cette mort sacrée nous traçait avec une vivacité merveilleuse le devoir où se résume le christianisme entier ; mourir, mourir par avance, par avance quitter les affections terrestres, déserter l'exil et « fixer son existence dans les cieux. » Saint Thomas nous a déjà exposé ces belles et fortes doctrines, et telles ne sont plus les considérations qu'il développe ici. C'est la mort même du Fils de Dieu fait Homme qu'il étudie maintenant. Il contemple, descendu de la croix, le corps inanimé du Christ ; il médite sur sa très-sainte âme, et la considère au moment où par l'effort du trépas elle se sépare du corps auquel la vie la tenait unie, et il se pose les questions suivantes :

La Divinité quitta-t-elle la chair, au moment où la mort ne fit plus d'elle qu'un cadavre inanimé? L'âme en était sortie : cette âme était-elle elle-même privée de la Divinité ? Enfin, le corps de Jésus-Christ était-il soumis aux ravages ordinaires de la mort ?

Les dons de Dieu sont sans repentance, dit saint Thomas, rappelant un mot de l'Écriture : or de tous les dons, le plus magnifique est sans doute celui de l'union hypostatique telle que l'avait constituée le mystère du *Verbe fait chair*. Rien d'aussi glorieux et d'aussi grand ne se peut concevoir que cette élévation de la chair jusqu'à devenir, dans l'union hypostatique, la *chair même d'un Dieu*. Ce don merveilleux de sa munificence, Dieu ne le reprendra pas, et la mort, toute forte qu'elle puisse être, « ne séparera pas ce que Dieu a uni. » D'où cette conclusion de saint Thomas : « Bien que Jésus subit la mort commune et que son âme ait bien été séparée de son corps, la Divinité resta inséparablement unie à la chair du Sauveur. Pour le bien comprendre, il suffit de considérer que lorsque Dieu fait un don, une seule chose

au monde peut le lui faire reprendre : cette chose unique, c'est le péché[1]. » Une autre raison se tire de la dignité même du Verbe incarné. La mort ne devait pas diminuer la puissance de son œuvre la plus excellente qui est l'Incarnation, mais tout au contraire, à cette heure suprême où il subissait la mort par obéissance à son Père et par amour pour l'homme, le Christ devait trouver dans cette mort de nouvelles forces et de nouveaux honneurs ; la mort, loin d'ébranler son ouvrage, devait y concourir et le manifester dans son plus brillant éclat[2]. De plus, la mort ne terminait pas entièrement l'œuvre de Jésus-Christ ; dans cette mort toute vivante, le Verbe incarné allait avec une efficacité infinie achever son grand travail, et mettre à son divin chef-d'œuvre la dernière main. Or, dit saint Thomas, l'efficacité de ces travaux suprêmes du Christ descendu dans la mort, suppose la présence et l'union de la Divinité. *Ea quæ post mortem ipsius circa ipsum acta sunt, salutaria nobis non fuissent, nisi Deitas adjuncta esset*[3] .

Si la Divinité resta unie à la chair, bien plus nécessairement ne se sépara-t-elle pas de l'âme du Sauveur. La raison en est péremptoire. La Divinité s'était unie à l'âme plus étroitement et plus parfaitement qu'au corps ; l'union du Verbe avec la chair s'était faite par l'intermédiaire de l'âme, qui jouissait des premières et des plus larges effusions de la Divinité. La Divinité qui resta unie au corps très-saint du Rédempteur enseveli

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 19. — [2] Per mortem quam ex obedientia Patris sustinuit, non debuit suam dignitatem amittere, sed magis clarificari. (D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XXI quæst. I, art. 1.) — [3] *Sentent.* lib. III, dist. XXI, quæst. I, art. 1.

et mis au sépulcre, resta unie à son âme quand elle descendit aux enfers[1].

Et pendant que l'âme du Sauveur visitait et consolait les limbes, son très-saint corps connaissait-il dans le Sépulcre la dissolution et les ravages de la mort ? A Dieu ne plaise! Le prophète avait dit : *Vous ne laisserez pas votre Saint, ô mon Dieu, connaître la pourriture du tombeau.* Saint Thomas explique ainsi la glorieuse incorruptibilité de la chair immaculée de Jésus. Que Jésus-Christ ne *méritât* point cette peine infligée à la chair de l'homme, il est à peine utile de le montrer. La dissolution de nos corps dans la tombe est la suite et la *solde* du péché originel. Il fut dit au premier homme prévaricateur : *Tu retourneras en poussière*, et cette sentence frappe la race entière d'Adam parce que tout entière cette race contracte l'infection de sa faute, *pèche en lui,* naît à la souillure et par conséquent au châtiment dont cette souillure est punie. Mais Jésus, la Sainteté par essence, n'était pas plus tributaire de la faute d'origine que des autres péchés, et la condamnation portée contre Adam et sa postérité ne le pouvait regarder. Objectera-t-on que Jésus ayant pris la nature dans son état de déchéance, devait parcourir jusqu'au bout le chemin de ses calamités et après être né dans les impuissances et les larmes de l'enfance, devait mourir dans la dissolution dernière et les ravages du tombeau? Mais supposer que Jésus a pris sur lui *tous* les défauts et

[1] Anima unita est Verbo Dei immediatius et per prius quam corpus; cum corpus unitum sit Verbo Dei mediante anima. Cum ergo Verbum Dei non sit separatum in morte a corpore, multo minus separatum est ab anima. (D. Thom. *Sum. theolog* p. III, quæst. L, art. 3.)

tous les châtiments de la nature déchue, est entièrement inexact et erroné. Le Rédempteur adopta de notre nature déchue tout ce qu'il était nécessaire qu'il prît pour expier nos fautes, réparer notre être et nous mériter le salut. Certaines de nos infirmités, telles que la maladie par exemple, il ne les devait pas prendre et ne les prit pas en effet. La dissolution du tombeau, outre qu'elle répugnait à la dignité du Verbe fait chair, n'était point utile à notre Rédemption, elle venait après l'oblation qui nous rachetait, après la grande amnistie du Calvaire et l'holocauste qui, *une fois offert, nous faisait trouver une Rédemption éternelle* [1]; le *Consummatum est* [2] avait retenti de la terre jusqu'au ciel, et l'expiation du péché par la dissolution de la tombe n'était plus qu'un inutile superflu [3].

La doctrine qui précède permet elle néanmoins de dire de Jésus-Christ au tombeau *qu'il n'y était pas dans la mort ?* Et ce grand mot : *Christus mortuus est*, « le Christ est mort, » n'est-ce qu'une figure et une formule de convention ? L'hérésie l'a prétendu, mais l'Église a foudroyé cette hérésie comme toutes les autres qui *dénouaient* le Christ et son ouvrage : « Le Christ est mort. » « Il faut prêter à Jésus-Christ, dit le Docteur Angélique, ce qui

[1] Hebr. — [2] Matth. — [3] Mors et incineratio et hujusmodi defectus sunt pœnæ originalis peccati : in Christo autem nunquam fuit originale : unde Christus non contraxit hujus modi defectus ex necessitate suæ originis quia sine originali conceptus fuit.

Nec in eo fuerunt quia ipse esset debitor eorum, quia peccatum in eo nunquam fuit : sed voluntarie defectus humanæ naturæ assumpsit ad complendum opus nostræ redemptionis et ut in his nobis mereretur. Unde cum opus Redemptionis esset in passione completum... ideo corpus incineratum non fuit. (D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XXI, quæst. I, art. 2.)

forme l'apanage général et commun de la nature déchue, la souffrance et la mort. Il faut donc dire de lui qu'il a souffert et qu'il est mort[1]. »

III. — Le symbole catholique ajoute : *et sepultus est*, « et il fut enseveli ; » nouvel abîme dans l'immensité de la rédemption ; nouvelle et sublime étude où le génie de saint Thomas nous convie et nous fait pénétrer. Gardons-nous d'abord, en voyant les humbles soins qu'on rend au corps de Jésus, ces linges qui l'enveloppent, ce linceul qui le renferme, ces parfums qui l'embaument, ce sépulcre qui le reçoit et pour ainsi dire l'engloutit, gardons-nous de nous demander si ces détails de la sépulture étaient dignes d'un Dieu : « Rien, nous répond un Père, n'est indigne de Dieu de ce qui coopère à notre salut[2]. » La seule question pieuse et raisonnable à poser est donc celle-ci : en quoi la sépulture de Jésus et les détails divers dont elle se compose, nous furent-ils de nécessaires et précieux secours pour le salut? Saint Thomas va jusqu'à dire : « La mort de Jésus-Christ coopéra activement à notre salut, il faut en dire autant de sa sépulture[3]. » Et comment? Le grand Docteur explique ainsi sa pensée. La résurrection devait être, sur les lèvres des Apôtres et des prédicateurs de la foi, le plus puissant argument de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité du christianisme. Mais quelle force eût eu cet argument, si la mort de Jésus-Christ était restée sans la plus publique et la plus

[1] *Sent.* lib. III, dist. XXI, quæst. I, art. 3. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LI, art. 1. ad tertium. — [3] *Sum. theolog.* p. III, quæst. LI, art. 1, ad secundum.

solennelle constatation ? Dieu donc devait entourer de la plus victorieuse publicité la mort de son Fils, et aucun moyen n'était plus efficace, aucune preuve plus irréfragable que la sépulture et la mise au tombeau Une enquête juridique est faite par Pilate ; la plus diligente recherche amène la certitude absolue de la mort du Christ, et ce n'est qu'après cette recherche que Pilate laisse emporter le corps sacré et le déposer dans le sépulcre. Les Juifs achèvent eux-mêmes de donner à l'argument sa dernière force en réclamant une garde au tombeau et en obtenant que le sceau inviolable de l'empire fût apposé sur la pierre sépulcrale : Tout dans la sépulture de Jésus concourt ainsi providentiellement à une immense et irrésistible puissance de crédibilité. *Conveniens fuit Christum sepeliri,* dit saint Thomas, *ad comprobandum veritatem mortis* [1]. Argument de notre foi, la sépulture de Jésus est encore le soutien de notre espérance. Quel éclair d'espérance brille pour nous au milieu des détresses de notre mort, quand nous voyons sortir glorieux et immortel de son sépulcre le corps bienheureux de notre Rédempteur ! Ah ! nous aussi, nous tous, nous connaissons la désolation de la tombe, et la muette horreur du sépulcre. Nos corps tombent inanimés ; on les couvre de leur linceul, on les enfouit dans la terre. Est-ce donc fini ? pour jamais fini ?...... En voyant cette affreuse caverne où le mort est gisant, on dirait qu'il n'y a point de remède à un si grand mal : ..... Voilà tout le genre humain dans la mort. Il n'y a qu'à pleurer son sort : on n'y voit aucune ressource : tout est perdu, et l'humanité pleure sur ses tombes des larmes désespérées.

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII,* art. 30.

Mais non ! Voici que Jésus-Christ est déposé comme nous dans la tombe : comme nous enseveli, comme nous recouvert de la pierre sépulcrale, et en proie au gouffre béant du tombeau : c'est de là qu'il va surgir dans l'éclat et la puissance de la résurrection : « ensevelis avec lui » avec lui, nous ressusciterons ; sa sépulture annonce sa résurrection glorieuse, et sa résurrection entraîne la nôtre : tout se lie et s'enchaîne dans ce beau mystère. Pour que Jésus-Christ ressuscite, il faut qu'il soit auparavant descendu dans la tombe ; et pour que nous puissions ressusciter, il faut qu'avant nous et pour nous il ressuscite le premier, *prémices de ceux qui se sont endormis ;* et c'est ainsi que sa sépulture devient le fondement assuré de nos espérances. Elle est encore le touchant modèle de notre perfection chrétienne et de nos plus essentielles vertus. Saint Paul trace ainsi la saisissante esquisse de la perfection du chrétien : *Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés : car par le baptême nous sommes ensevelis dans la mort avec lui ?* Donc, ô chrétiens, ô morts, ô ensevelis, *vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ*, dans la même divine sépulture, sous le même linceul. Saint Thomas développe avec une profondeur et une sagacité admirables, tous les détails de cette mystérieuse sépulture qui nous fait reproduire, dans notre vie de chrétiens, les détails de la sépulture du Christ notre modèle et notre chef. Le sépulcre cache et prépare. Il cache le cadavre, il prépare la résurrection. Notre sépulture est celle qui, dans le tombeau de la pénitence, ensevelit et fait disparaître « le corps de péché, » « le vieil homme, » l'homme de la dissolution et de la mort, et prépare « l'homme

nouveau, » l'homme ressuscité, « créé à la justice et à la vérité[1]. »

Trois choses, continue saint Thomas, sont essentielles à la sépulture spirituelle des âmes saintes[2]. Voyez comme les Justes de Jérusalem, Marie-Madeleine en tête, songent à se fournir de parfums ; le premier soin qui occupe les disciples de Jésus, le premier devoir qu'ils rendent à leur Maître, c'est d'oindre son corps et de l'embaumer avec une préparation d'aromates. Ainsi faut-il que l'âme que la pénitence et la conversion ont « ensevelie dans la mort du Christ, » travaille activement à recueillir des parfums, c'est-à-dire les vertus chrétiennes, et les délicieuses et pénétrantes senteurs de la perfection ; c'est ce que Job appelle mystiquement *entrer dans l'abondance au sépulcre. Sancta anima debet prius per exercitium virtutis inungi quæ vult in divina contemplatione sepeliri*[3]. Dans la sépulture de Jésus, quand les parfums eurent embaumé le divin Corps, Joseph d'Arimathie prit soin « d'acheter un linceul » blanc et pur, et d'en envelopper le Corps sacré de Jésus. La blancheur du linceul marque la candeur de l'âme chrétienne, qui, purifiée de ses fautes, ornée des vertus, jouit de la béatitude promise : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Enfin l'embaumement et la sépulture de Jésus

[1] Ad similitudinem sepulturæ ejus baptizati sunt, ut non videantur quid fuerunt, scilicet, veteres peccatores, sed novi justi, sicut Christus in sepulcro positus non videbatur. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 20.) — Vid. etiam *Comment. in Matth.* et *Caten. aur.* — [2] Sunt autem tria necessaria ad hanc sepulturam spiritualem Dei : videlicet, ut mens virtutibus exerceatur : ut tota munda et candida efficiatur : ut huic mundo moriatur. (D. Thom *Opuscul. LIII*, art. 18.) — [3] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 20

se terminent quand Nicodème « apporte environ cent livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès. » C'est l'amertume, c'est la saveur âpre et mordante destinée à conserver les cadavres et à les soustraire à la corruption du tombeau. « La myrrhe et l'aloès » de l'âme c'est la mortification et la garde vigilante des sens. Impossible que la ferveur, l'innocence, la perfection, se conserve dans le tombeau sacré que leur creuse la vie intérieure, si la mortification ne les préserve des vices intimes comme des corruptions du dehors[1]. « Il faut donc, conclut saint Thomas, que l'âme de l'homme commence par la mortification pour qu'elle s'élève après aux gloires de la contemplation et s'enferme dans le tombeau sacré de la vie divine[2]. »

Un dernier mot sur le sépulcre. Il est taillé dans le roc ; il est recouvert d'une énorme pierre ; il est gardé par des soldats, il porte le sceau de l'empire ; toutes ces circonstances sont ménagées providentiellement pour rendre toute accusation de supercherie absurde et impossible, et donner au fait divin de la résurrection sa plus haute puissance de crédibilité. Taillé dans le roc, le sépulcre n'aura pas de conduit souterrain dans la terre par où l'on puisse supposer que les disciples font disparaître le corps de leur maître. Recouvert d'une pierre énorme, impossible à manier sinon par

[1] Libras centum myrrhæ et aloes, quibus caro mortua incorrupta conservatur, perfecta mortificatio sensuum designatur exteriorum : quia mens mundo mortua conservatur ne a vitiis corrumpatur. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 20.) — Mystice per hoc datur intelligi quod Christum crucifixum debemus in corde nostro recondere cum amaritudine pœnitentiæ et compassionis. (D. Thom. *Comment. in Joan.* cap. xix, lec. 6.) — [2] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 20

beaucoup de bras et à grand bruit, le sépulcre ne permet plus l'autre supposition : celle que les disciples ouvrent secrètement le tombeau pour en retirer le corps du Sauveur. Enfin si l'on se résigne à ces absurdités, d'autres surgissent qui coupent la retraite à l'incrédule et le ramènent à la vérité seule admissible du récit évangélique. Une objection saugrenue veut que les disciples ou creusent le roc ou enlèvent la pierre : mais que fait-on de la garde romaine qui veille, et des pharisiens plus infatigables qu'elle et plus attentifs ? Que fait-on du sceau de l'empire, que le moindre déplacement de la pierre eût infailliblement brisé ?

Mais passons avec saint Thomas aux diverses significations mystiques du tombeau de Jésus-Christ, et continuons à y voir la figure de la divine sépulture de l'âme ensevelie dans la vie intérieure et « cachée avec le Christ dans le sein de Dieu. » Quatre remarques sont faites dans l'Évangile sur le sépulcre que Joseph d'Arimathie prépare pour Jésus. Ce sépulcre lui appartient : il n'est pas à Jésus : Jésus n'avait rien en propre de ce qui fait le triste et douloureux patrimoine de notre déchéance : la mort et son lugubre attirail ne pouvaient appartenir à Celui qui est « la vie, » et puisque le sépulcre est, lui aussi, au même titre que la mort, « la solde du péché, » comment aurait-il possédé un sépulcre, Celui qui ne connaissait pas le péché [1] ? Saint Thomas nous fait aussi considérer dans cette sépulture étrangère la pauvreté persévérante du Dieu qui, « fait pauvre pour nous enrichir, » n'ayant pas eu de demeure à lui durant sa vie, ne voulait pas non plus posséder de tombeau à sa mort [2]. Ce tombeau

[1] D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. XXVII. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LI, art. 2, ad quartum.

est ouvert dans un jardin. N'est-ce pas dans un jardin de délices que s'ouvrit cette autre tombe où s'abîma d'un coup l'innocence et la fortune divine du premier Adam? Le sépulcre de Jésus est un sépulcre neuf : c'est tout d'abord l'image vive de la virginité de Marie, dont le sein fut ce mystérieux et pur tombeau où s'ensevelit le Verbe fait chair, et où nul autre que lui ne fut jamais déposé. C'est aussi la figure de l'âme chrétienne, « qui rejette tout; qui regarde tout comme du fumier et de l'ordure pour conquérir Jésus-Christ; » qui renonce au péché, à elle-même et au monde pour posséder Jésus-Christ seul, dans la sépulture fermée d'un cœur qui ne veut plus connaître d'autre amour, ni garder d'autre bien. Enfin le sépulcre est taillé dans le roc. C'est la fermeté inébranlable de l'âme chrétienne, qui, éprise de Jésus et le possédant au dedans d'elle-même, forte de toute la force que lui communique l'amour, pousse un cri magnanime : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ?* Et encore : *Je le possède : je ne le laisserai point aller*[1].

IV. — *Descendit ad inferos.* « Il descendit aux enfers. » Le Roi du ciel, de la terre et des enfers devait parcourir toute l'étendue de son domaine. Il avait réjoui les Cieux ; il avait sauvé la terre, il devait porter dans les prisons de sa justice l'espérance et la joie d'une divine amnistie Il avait terrassé son ennemi dans les luttes de la terre, il lui fallait le poursuivre jusqu'au cœur de son empire et au plus fort de sa terrible domination. Saint Thomas, comme il le fait d'habitude, étudie d'abord les raisons

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. quæst. LI, art. 2, ad quartum.

de convenance de la descente de Jésus-Christ aux enfers, puis traite diverses questions qui s'y rattachent.

1. Saint Paul parlant de ce nouveau mystère, s'exprime ainsi : *descendit ad inferiores partes*. C'est la dernière œuvre et la démarche suprême de la Rédemption par laquelle le Sauveur nous suit jusqu'au fond de l'abîme où nous a précipités le péché. Nous fûmes exilés du ciel, *descendit de cœlis*, « il descendit des cieux ; » nous fûmes jetés dans l'exil, il se fit notre compagnon d'exil : le péché poussant plus loin son terrible effort, nous précipita dans les horreurs de la mort et l'obscurité de la tombe; notre compatissant Sauveur nous suit jusque-là, nous va prendre dans ce double abîme : enfin, non content de ces immenses infortunes, le péché termine le drame sanglant de notre déchéance en nous enchaînant dans les prisons souterraines de la justice, en nous faisant descendre *dans les profondeurs de la terre*, dans les régions de la mort, dans les sombres et effrayants royaumes de l'expiation : Ah ! le Rédempteur ne passera pas outre ! il n'entendra pas d'une oreille insensible les cris de la douleur et les appels de l'espérance, qui s'échappent de ces douloureux cachots ; il termine l'œuvre de sa Rédemption en s'en allant visiter les captifs qui y gémissent et l'attendent [1]. De plus, le démon vient d'être terrassé par la mort du Christ : la grande bataille a été livrée, et une éclatante victoire remportée, qui a brisé pour jamais la puissance

[1] Ex peccato homo incurrerat non solum mortem corporis, sed etiam descensum ad inferos. Et ideo sicut fuit conveniens eum mori ut nos liberaret a morte, conveniens fuit eum descendere ad inferos ut nos a descensu ad inferos liberaret. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LII, art. 1.)

de l'ennemi. Que reste-t-il que de recueillir le butin et de délivrer les captifs ? Outre ceux de la terre, la déchéance en tient d'innombrables multitudes enfermées dans les prisons infernales : voilà les gémissantes victimes que le Christ vainqueur vient maintenant délivrer [1]. Il faut aussi, comme nous le disions plus haut, que le Roi fasse la visite et prenne possession de tous ses États. Or, « au ciel, sur la terre et dans les enfers, tout genou doit fléchir » devant le Verbe incarné, reconnaître sa Majesté divine et recevoir sa suprême domination. Au ciel la génuflexion solennelle était faite : le Très-Haut avait amené devant l'Homme-Dieu son Fils toute la multitude des anges, et leur avait commandé l'acte de foi, d'adoration et d'amour : *Cum iterum introducit Primogenitum in orbem terræ dicit : et adorent eum omnes angeli Dei.* La terre venait de lui vouer ses hommages ; la nature, par les commotions et les déchirements avec lesquels elle avait accueilli son agonie et son dernier soupir, et l'homme en se frappant la poitrine et en descendant du Calvaire le repentir au cœur, et sur les lèvres l'acte solennel et décisif de la foi : *Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu !* Restait l'enfer. Le Roi y daigne descendre pour en accueillir les plaintives prières et en recevoir les adorations. Nul plus magnifiquement que saint Chrysostome n'a dépeint cette descente aux enfers de Jésus-Christ vainqueur du démon, du péché et de la mort. « Notre Roi parcourt toutes les régions infernales : il brise les portes d'airain ; il force les verrous de fer. Prenez garde à la justesse de l'expression du Prophète. Il ne dit pas : « Il a *ouvert* « les portes d'airain [2] ; » mais : « il a *brisé* les portes

[1] D. Thom. *loc. citat.* — [2] Isaïe XLV, 2.

« d'airain. » La prison devient ainsi désormais inutile. Il n'a pas retiré les verrous, il les a brisés, afin que la garde des captifs devînt impossible dans un cachot sans portes ni serrures ; afin que tous y entrassent à leur gré. Et quand le Christ brise ces portes redoutables, qui les pourra rétablir ? Ce que Dieu renverse, qui le restaure ? Quand les rois délivrent des prisonniers, ils le font sans renverser la prison ni renvoyer les gardes, et montrent par là que les coupables délivrés peuvent rentrer dans leurs fers, ou d'autres à leurs places. Quant au Christ, afin de manifester le terme de la servitude et la destruction de la mort, il a brisé les portes des prisons infernales. Et combien ces portes étaient impitoyables et cette prison irrémissible, voyez-le. Durant tant de siècles, l'enfer ne se laissa toucher ni ne renvoya un seul des captifs qu'il gardait enchaînés. Mais quand y descendit le Seigneur des anges, il força le tyran à les relâcher. Après l'avoir terrassé, il lui enleva son butin : aussi le texte sacré ajoute-t-il : « ses richesses ténébreuses,ses obscurs et invisibles trésors [1]. » Il lui ravit tout. Oui vraiment, c'étaient de « ténébreuses richesses, » c'étaient « d'obscurs » royaumes que ces royaumes infernaux avant qu'y resplendit le Soleil de Justice. Mais à cette divine clarté l'enfer fut illuminé et devint comme un autre ciel. Où est le Christ, n'est-ce pas le Ciel ? Le Prophète appelle donc l'enfer « les richesses ténébreuses. » Admirable appellation ! Tant était innombrable la multitude enfermée dans ces cachots. La nature humaine tout entière, trésor de la couronne de Dieu, depuis que le premier homme trompé par Satan eut trahi et prévariqué, était là entassée

[1] Isaïe, XLV, 3.

sous la domination de la mort. Mais vint le Roi qui s'empara du tyran qui lui-même avait couru tout l'empire, forcé les villes, pillé, dévasté toutes les contrées; il s'en empare, il l'enchaîne, il pénètre au fond de son repaire; et tandis qu'il le livre aux rigueurs de la justice, il prend ses richesses, et en grossit le trésor royal. Telle est l'œuvre du Christ. Après avoir par sa mort vaincu les deux chefs, coupables de tous les brigandages, le démon et la mort, il fit passer dans son trésor toutes les richesses qu'ils tenaient enfermées. C'est ce que dit saint Paul : « Il nous a retirés de la puissance des ténèbres et nous a placés dans le royaume de sa dilection [1]. » Mais voici certes le plus merveilleux mystère : c'est que le Roi vienne lui-même, en personne. Jamais roi ne daigne en agir ainsi : ce sont les ministres qui délivrent les prisonniers de leurs fers : ici c'est le roi qui le fait lui-même. Il ne rougit pas de pénétrer dans les cachots, il n'a pas honte d'en ramener les captifs. Mais quoi ! Comment rougirait-il des créatures qu'il a daigné tirer du néant? Il vint donc, il força la prison; il brisa les portes, il arracha les verrous, il terrassa l'enfer. il vida ces immenses royaumes, et il nous revint ramenant enchaîné le gardien des prisons infernales. Le tyran était traîné captif, le Fort était chargé de chaînes, la Mort, abandonnant ses armes, se jetait nue et tremblante aux pieds de son vainqueur. Voyez-vous cette admirable victoire? Apercevez-vous les merveilleux exploits de la croix? « Qui racontera les puissances du Seigneur [2]? » C'est par la mort que nous sommes devenus immortels. Comprenez-vous tout le prix de ce triomphe? Apprenez

[1] Coloss. I, 13. — [2] Psal. CV, 2.

donc comment, sans un moment de travail, et sans une goutte de sueur, nous obtenons cette immense victoire Nous n'avons pas ensanglanté nos armes ; nous n'avons pas paru au champ de bataille, ni reçu une blessure, ni même suivi du regard le combat qui s'engageait, et nous gagnons la victoire! la lutte est à Dieu, la couronne à nous. Puis donc que nous sommes victorieux, imitons les soldats dans l'ivresse du triomphe, faisons retentir nos chants et nos cris d'allégresse. La mort est dévorée dans le triomphe. « O mort, où est ta victoire? Où est, ô enfer, ton aiguillon [1]? »

2. L'enfer avait plusieurs régions, il comptait des habitants et des prisons très-divers : la région à jamais maudite des damnés, la région expiatrice du purgatoire, la région de l'espérance où les justes attendaient, pour jouir de la gloire, que l'holocauste du Calvaire eût été offert et la Rédemption effectuée [2]. Où se rendit le Christ? En personne il ne se rendit que dans la région des justes qui soupiraient après sa venue et l'appelaient « de leurs prières pleines de gémissements et de larmes. » Il fit sentir aux âmes du purgatoire les douces et rafraîchissantes influences de sa grâce et de ses consolations divines. Quant aux damnés, sans leur montrer sa terrible et foudroyante face, il convainquit leur incrédulité, terrassa leur orgueil et terrifia leurs audacieux blasphèmes [3].

Jésus-Christ descendit aux enfers *tout entier*, son âme ne s'étant à aucun instant séparée de la Divinité. *Dicendum est quod totus Christus fuit in sepulcro, quia tota per-*

[1] S. Chrysostom. *Homil. De cœmet. et cruc.* — [2] D. Th. *Sum. theolog.* p. III. quæst. LII, art. 2, passim. — [3] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LII, art. 2.

sona fuit ibi per corpus sibi unitum, et similiter totus fuit in inferno quia tota persona Christi fuit ibi ratione animæ sibi unitæ : totus etiam Christus tum erat ubique ratione divinæ naturæ.

Quant au temps que Jésus-Christ passa dans les enfers, voici le sentiment de saint Thomas : « On doit croire, dit-il, que l'âme du Christ resta dans les enfers le temps que son corps demeura dans le sépulcre, afin qu'en un même moment, son âme sortît de l'enfer et son corps de la tombe pour la résurrection[1]. »

Quelle fut l'œuvre de Jésus-Christ dans les enfers ? Quels furent sur les justes les effets de sa présence ? Quels furent-ils sur les damnés ? Quels sur les enfants morts dans le péché originel ? Quels sur les âmes du purgatoire ?

Jésus-Christ seul pouvait effacer le péché originel, et quant à sa souillure et quant à sa peine ; et comme cette peine consiste essentiellement dans l'exclusion de la vue et de la possession de Dieu, Jésus-Christ seul, par son holocauste consommé, pouvait ouvrir l'entrée de la gloire. C'est cette entrée dont les Saints de l'ancienne loi étaient privés, et dont Jésus-Christ vint combler leur longue attente. « Les saints Pères étaient détenus dans les enfers en ce sens que le péché originel leur interdisait encore l'entrée de la gloire. Et c'est en leur procurant cette gloire que Jésus-Christ est dit les avoir délivrés de l'enfer. C'est le sens de cette parole de Zacharie : « Vous, ô Seigneur, dans le sang de votre Testament, vous avez retiré les captifs du lac sans eau » et de l'aride et brûlante caverne[2]. Sans doute, dès leur vie, les

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LII, art. 4 — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LII, art. 5.

justes de l'ancienne loi avaient reçu la grâce qui les purifiait de toutes leurs fautes, tant la faute originelle que les fautes actuelles, mais jusqu'au moment où la Rédemption du monde, par la mort de l'Homme-Dieu, fut consommée, la peine du péché originel les excluait de la gloire : *A reatu pœnæ originalis peccati... excludebantur a gloria, nondum soluto pretio redemptionis humanæ*[1]. »

Jésus descendait aux enfers comme Rédempteur, mais ceux-là seuls peuvent participer à sa rédemption qui, par la foi informée dans la charité, effacent leurs péchés, reçoivent l'infusion de la grâce et sont incorporés à Jésus-Christ ; tout membre séparé du corps reste en dehors des influences de vie qui se répandent du corps. C'est la situation des damnés; c'est l'état où les trouva tous Jésus-Christ, séparés de lui par le défaut de foi et de charité. Les uns n'avaient pas cru en lui,les autres. croyant en lui, avaient, par leurs œuvres, contredit et renié leur foi, membres séparés, âmes blasphémantes et maudites qui n'accueillaient la rédemption qu'avec les transports de la rage et les grincements du désespoir : la grâce de la délivrance n'avait plus aucune prise sur eux[2]. « Assurément ce ne fut pas par l'impuissance de Jésus-Christ que certains condamnés des prisons infernales ne furent pas délivrés, comme le sont sur la terre toutes les catégories de criminels et de condamnés que la grâce peut toujours visiter, convertir et pardonner. La situation respective du damné dans l'enfer et du pécheur sur la terre amène cette différence dans les effets sur chacun d'eux de la grâce et de la rédemp-

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LII, art. 5, ad secundum. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LII, art 6.

tion. Tant que l'homme vit, il est susceptible de recevoir l'influence divine de la grâce ; il n'est pas encore *fixé*, soit dans le bien, soit dans le mal. En enfer, la *confirmation* dans le mal rend tout changement éternellement impossible, » et par conséquent nul tout effort que la grâce voudrait tenter[1].

Mais que dire des enfants morts dans le péché originel ? De quel effet fut pour eux la présence du Rédempteur dans les limbes ? Rappelons-nous, pour résoudre cette question, le plan absolu de Dieu dans la rédemption du genre humain, coupable et condamné en Adam, relevé et réhabilité en Jésus-Christ. De même que nul n'est compris dans la faute et la peine d'Adam, s'il ne tient à Adam par la communauté d'origine; de même nul n'est compris dans la Rédemption de Jésus-Christ s'il n'est rattaché à Jésus-Christ, pour ne faire plus « qu'un avec lui. » Or c'est par la foi et la grâce que s'opère notre incorporation en Jésus-Christ. Impossible sans la foi, au moins infuse, de lui appartenir ; impossible, sans la pureté de la conscience et l'exemption des souillures du péché, d'être à lui. Or tels sont les deux obstacles qui empêchèrent ces enfants de participer à la délivrance des âmes justes. Ils n'avaient pas la foi, ils étaient morts souillés de la faute originelle, et, éternisés qu'ils étaient, ils n'étaient plus susceptibles de recevoir la foi et d'être vivifiés divinement par la grâce[2].

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LII, art. 6 ad tertium. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LII, art. 7. — On sait que saint Thomas enseigne, au sujet de ces enfants, que sans voir Dieu et sans en jouir surnaturellement dans la vision béatifique, ils ont cependant une existence sans torture qu'ils préfèrent de beaucoup au néant.

Pour les âmes que Jésus-Christ trouva dans le purgatoire, sa Rédemption eut l'effet qu'elle a maintenant sur les âmes qui y sont actuellement enfermées. Il en est qu'il put délivrer, il y en eut d'autres qui durent attendre encore leur entière purification. D'après une opinion émise par quelques théologiens plus hardis que profonds, opinion que combat le Docteur Angélique, Jésus-Christ aurait, d'un coup et sans distinction, délivré toutes les âmes du purgatoire. Le sentiment si sage et appuyé de raisons si plausibles qu'émet saint Thomas, sur cette question obscure et difficile du reste, nous semble devoir être préféré.

Mais la doctrine de l'Ange de l'Ecole va s'étendre et nous dérouler de plus vastes perspectives. Ce ne sont plus les effets particuliers et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les influences locales, c'est la Rédemption dans son magnifique ensemble, ce sont toutes les délivrances qu'elle opère, toutes les grâces qu'elle obtient, tous les maux qu'elle écarte, dont nous allons faire maintenant l'objet d'une nouvelle et profonde étude.

III

LA PUISSANCE DE LA CROIX

I. — Quatre différentes puissances sont renfermées dans la passion et la mort de Jésus-Christ : une puissance de mérite, une puissance de satisfaction, une puissance d'holocauste, une puissance de rédemption.

Jésus-Christ nous sauve d'abord par une puissance de mérite. Jésus-Christ ne souffrait pas isolément et pour

lui seul, il était dans sa passion et dans sa mort le chef, le Premier-Né entre une multitude de frères ; » il était « la tête de toute l'Église, » « qui est son corps, » « sa plénitude, » comme il est lui-même « la plénitude de tout. » Il souffrait « comme prémices » de tout le genre humain ; sa souffrance est donc en un sens une souffrance *collective*, elle devient le commun patrimoine de l'humanité et le trésor universel où ont puisé et puiseront tous les siècles. « La grâce, dit saint Thomas, ne fut pas donnée au Christ seulement en tant que personne particulière, mais encore comme chef de toute l'Église et à charge de s'épancher sur tous les membres. D'où il suit que tout ce que la souffrance produit pour le juste lui-même, de mérite, de grâce et de gloire, elle le produisait pour Jésus-Christ et son corps mystique tout entier. Par la souffrance, l'homme constitué dans la grâce mérite la béatitude ; par la souffrance, Jésus-Christ méritait à tous les élus, membres de son corps mystique, le salut éternel [1]. Si, pénétrant plus avant dans cette question, nous nous demandons comment il put se faire que l'Homme-Dieu méritât, saint Thomas va nous répondre. Trois choses constituent le mérite : l'agent, l'action, la récompense. L'agent doit être en état de mériter, il doit être juste, il doit être libre. Sans la justice qui le fait agréer, que pourrait-il dans l'ordre de la gloire éternelle ? Constitué dans le péché, il est mort ; il est, comme le dit le prophète, « devenu inutile. » A ce compte, Jésus-Christ, la sainteté même, la justice infinie, devenait donc infiniment « utile, » il pouvait mériter infiniment. De plus, il était libre ; c'est de plein gré,

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVIII, art, 1 ; — Christus clarificatus est non solum in seipso.

dans la plénitude de la volonté, qu'il *dépose son âme*, qu'il sacrifie sa vie, qu'il se voue à une souffrance qui devait glorifier son Père infiniment, et procurer aux hommes une rédemption surabondante. Du côté de l'action, il faut quelque proportion entre elle et la récompense qu'elle est destinée à obtenir. L'action et la récompense doivent être du même ordre et de la même dignité : si un acte purement naturel n'entraîne qu'à une récompense naturelle, il faudra l'action surnaturelle, faite dans la grâce, transfigurée divinement par la charité, pour devenir le germe d'une gloire et d'une béatitude éternelles. Là encore Jésus-Christ remplit éminemment les conditions du mérite [1]. Bien que jouissant de la vision intuitive, il est *in via*, il peut travailler, il peut souffrir, il a des œuvres et des souffrances à offrir à Dieu; et comme ces œuvres et ces souffrances sont faites dans une grâce et avec une sainteté suréminentes, elles sont susceptibles d'une gloire infinie. Le Dieu « qui met en ce Fils bien-aimé toutes ses complaisances, » lui donne en retour de son sacrifice et de ses vertus divines tous les trésors de sa gloire et de sa félicité. Tel est, comme nous l'avons dit, le fonds infini de notre fortune et le magnifique patrimoine de notre éternité.

[1] Hæc tria in Christo reperiuntur. Ipse enim quamvis quantum ad aliquid in termino perfectionis fuerit, scilicet quantum ad operationes animæ quibus erat beatus et comprehensor, tamen quantum ad aliquid defectum patiebatur eorum quæ ad gloriam pertinent, in quantum scilicet erat passibilis anima et corpore et in quantum erat corpore mortalis ; et ideo secundum hoc erat viator in statu acquirendi. Similiter et omnis actus ejus informatus erat caritate : et iterum actus sui Dominus erat per libertatem voluntatis; et ideo omni actu suo meruit. (D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XVIII, quæst. I, art. 2.)

De la croix de Jésus-Christ jaillit en second lieu une puissance de satisfaction. Qu'est-ce à dire? Le Très-Haut a été indignement outragé par l'homme; sa gloire lui a été ravie, ses ordres méprisés, ses bienfaits rejetés, sa bonté méconnue, sa puissance et sa justice audacieusement jouées. Qui rendra au Très-Haut sa gloire? Qui pourra compenser par un honneur infini une injure infinie? Qui apaisera ainsi la justice irritée, et fera tomber des mains divines des foudres trop méritées et trop certaines? Cette œuvre immense, impossible à l'homme et à toute créature, quelle qu'elle puisse être, est l'œuvre de la satisfaction divine de Jésus-Christ et la grande puissance de sa croix. Satisfaire, dit saint Thomas, pour une injure, c'est rendre à l'offensé quelque chose qui lui restitue autant ou plus d'honneur, excite en lui plus d'amour, que l'offense ne lui avait ravi de gloire et excité de répulsion et de haine. A cette définition, comprenons dans quelle plénitude et quelle perfection Jésus-Christ satisfit à son Père pour l'offense du genre humain. L'offenseur était une chétive créature, le réparateur n'est rien moins qu'un Homme-Dieu. La voix de l'un a pu se perdre dans l'éloignement de son néant, la voix du Dieu fait homme a un retentissement infini et s'en va remuer le cœur de Dieu jusqu'en ses dernières profondeurs. L'un ne méritait que le mépris, l'autre *est exaucé à cause de sa dignité infinie.* Trois choses, dit saint Thomas, ont relevé jusqu'à la hauteur de Dieu même la satisfaction de Jésus-Christ [1] : l'immensité de

[1] Christus ex charitate et obedientia patiendo, majus aliquid Deo exhibuit quam exigeret recompensatio totius offensæ humani generis : primo quidem propter magnitudinem charitatis ex qua patiebatur; secundo propter dignitatem vitæ suæ, quam pro

son amour, la dignité de sa personne, l'universalité de sa souffrance. L'immensité de son amour : aucune intelligence créée ne comprendra jamais l'excellence d'une prière de Jésus-Christ, d'un élan de son cœur, d'une larme de ses yeux, d'une plainte de son âme, d'un cri de sa componction et de sa douleur. Nul que Dieu ne peut pénétrer dans le secret de ces nuits solitaires, où le Christ, « durant le temps de sa chair, offrait des supplications et des prières avec un grand cri et des torrents de larmes. » Il implorait son pardon pour le genre humain dont il s'était fait la caution, il pleurait ses crimes, il répandait sur l'offense de son Père les pleurs les plus amers ; de son âme s'échappaient des actes d'adoration, de louange, d'eucharistie, de contrition ; de son cœur jaillissaient des torrents d'amour, et l'œil paternel se reposait délicieusement sur ce « Fils de l'homme, » sur ce « second Adam, » plus ardent à réparer sa gloire que le premier ne l'avait été à la lui ravir, plus humble que l'autre n'avait été orgueilleux, plus brisé de repentir et de douleur que l'homme de la prévarication n'avait goûté dans son crime de joies coupables et de plaisirs défendus. A l'immensité de l'amour, se joignait, dans la satisfaction de Jésus-Christ, la dignité infinie du réparateur et la grandeur de l'hommage qu'il offrait en la place de l'injure. Jésus-Christ donnait sa vie pour réparer l'injure faite à son Père. La vie d'un Dieu ! la vie d'un Dieu-Homme ! *Erat vita Dei et hominis.* Quel don plus

satisfactione ponebat, quæ erat vita Dei et hominis ; tertio propter generalitatem passionis et magnitudinem doloris assumpti. Et ideo passio Christi non solum sufficiens, sed etiam superabundans satisfactio fuit pro peccatis humani generis. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVIII, art. 2.)

précieux se peut-il concevoir? Quel plus infini hommage pouvait recevoir le Très-Haut? et par conséquent quelle plus surabondante satisfaction pour l'injure reçue? Ajoutons, en troisième lieu, qu'en même temps que cette satisfaction était d'une dignité infinie, elle était d'une universalité sans limite. La passion et la mort de l'Homme-Dieu s'étendent à toutes les parties de l'injure faite à Dieu par l'homme prévaricateur, en expient les différentes malices, et en réparent les diverses désastreuses influences. Le crime de l'homme fut un crime d'orgueil; Jésus-Christ qui y satisfait doit passer par l'humiliation. L'homme eut l'audace de se comparer à Dieu : Jésus-Christ « est mis en parallèle avec les scélérats. » L'homme, comme Lucifer qui le tente, dit en lui-même : « Je m'élèverai et je serai semblable au Très-Haut. » L'Homme-Dieu s'abaisse ; « prend la forme de l'esclave, » « descend jusqu'aux plus basses régions de la terre, » se dissimule sous les obscurs dehors du pauvre, sous les ignominieux dehors du criminel et du condamné, se fait « péché, » se fait « malédiction, » et, comme s'il n'avait plus sa place parmi les êtres raisonnables et dans la création spirituelle, il se range « parmi les animaux sans raison, » à l'encontre du premier homme qui se faisait Dieu, il dit de lui-même, dans l'incompréhensible profondeur de son humilité : *Je suis un ver de terre, je ne suis plus un homme !* L'humanité avait osé la revendication sacrilége d'une indépendance qui est l'inaliénable patrimoine de l'Etre souverain ; dans le délire de l'orgueil, elle avait, comme Satan, crié à Dieu : *Non serviam!* L'Homme-Dieu est « esclave, » venu au monde, sa première parole est celle-ci : « Me voici, ô Dieu, pour accomplir votre volonté; » vivant sur la terre, il dit : « Ce qui plaît à mon Père, je le fais tou-

jours; » et encore : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père. » Et ainsi, du berceau à la tombe, le Christ se fait « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. » L'homme se perdit par la volupté, il regarda d'un œil de convoitise et d'un cœur amolli le fruit qui le fascinait par sa beauté et lui promettait les plus délicieuses jouissances : le Christ n'a devant son regard que l'austère vision de la souffrance et la sanglante image de la croix, « toute la vie du Christ ne fut qu'une croix et qu'un perpétuel martyre. » L'homme se plongea sans frein ni pudeur dans les voluptés des sens ; il porta dans sa poitrine déshonorée un cœur impudique, plein de honteux désirs et d'immondes tressaillements ; il imprima sur sa chair la flétrissure de la débauche et les cicatrices des plus mortelles voluptés : le Christ apparaît aux regards de son Père, meurtri, déchiré, sanglant, couvert de plaies livides, « comme le lépreux » qu'un terrible ulcère enveloppe de la tête jusqu'aux pieds, et que les meurtrissures rendent méconnaissable. « O Jésus, qui vous pourrait reconnaître ? » « Nous l'avons vu, dit le prophète, et il n'était plus reconnaissable. » Bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme, et « nous l'avons cherché, même en sa présence. » Est-ce lui ? Est-ce lui ? Est-ce là cet homme qui nous est promis, « cet homme de la droite de Dieu et ce fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté? » C'est lui, n'en doutez pas : Voilà l'homme, voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités ; il nous fallait un homme défiguré, pour reformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient effacée ; il nous fallait cet homme couvert de plaies, pour guérir les nôtres [1] ; »

[1] Bossuet, 1er *Sermon pour le Vendredi Saint.*

il nous fallait ce Jésus plongé dans d'universelles souffrances, pour satisfaire à nos universelles prévarications. *Propter generalitatem passionis et magnitudinem doloris assumpti, Christus patiendo majus aliquid Deo exhibuit quam exigeret recompensatio totius offensæ humani generis*[1]. » Dieu « regardait la face de son Christ, » de ce Fils de Dieu et aussi de ce Fils de l'homme : *aspice faciem Christi tui!* Il avait contemplé avec indignation l'homme révolté : il regardait avec émotion et amour l'Homme soumis à ses volontés, obéissant à ses ordres « jusqu'à mourir, et mourir sur une croix. » Il avait détourné avec un dégoût immense de l'homme « devenu chair » ses regards purs à l'infini : il contemplait avec admiration et complaisance « son Verbe fait chair, » lavant dans son sang d'antiques souillures, et purifiant dans l'immolation une chair qui s'était flétrie dans la volupté. Il avait maudit l'homme impie qui lui osait résister en face, il bénissait l'homme qui pliait sous sa main redoutable, et brisait sous son joug l'obstination d'autrefois. Il avait chassé l'homme ingrat et insulteur, il accueillait l'homme humble et suppliant qui chantait ses louanges, bénissait sa miséricorde, apaisait sa justice et faisait un ardent appel à son cœur. *Videtur quod Christus patiendo perfecte satisfecerit pro peccatis nostris*[2].

A la croix, Jésus-Christ offrait un sacrifice dont la vertu infinie opérait notre rédemption. Pour le comprendre, écoutons saint Thomas nous expliquer le rôle de l'holocauste dans l'économie générale de la Rédemption, et comment il entre comme élément essentiel dans l'amnistie qui nous sauve, la grâce qui nous élève, et la

[1] D. Thom. *loc. citat.* — [2] D. Thom. *Sum. theolog* p. III, quæst. XLVIII, art 2.

gloire qui consomme cette divine élévation. « Le sacrifice, dit saint Thomas, est ce qui rend à Dieu l'honneur qui lui est proprement dû, dans le but de l'apaiser, » *Sacrificium proprie dicitur aliquid factum in honorem proprie Deo debitum, ad eum placandum* [1]. Développant cette définition dans l'un de ses *Opuscules* [2], le Docteur Angélique nous dit comment trois choses rendaient pour nous l'holocauste nécessaire [3]. L'influence divine de l'holocauste s'étend à la fois au passé, au présent, à l'avenir de l'humanité. Dans le passé, l'homme a des crimes à effacer : dans le présent, des dangers à éviter et des obstacles à franchir ; dans l'avenir, la gloire et la béatitude à posséder. Ce triple besoin de notre destinée l'holocauste y pourvoit avec une efficacité victorieuse ; l'holocauste efface les crimes de l'homme, en apaisant la justice divine par l'effusion du sang de la Victime immaculée : *Quem proposuit Deus propitiationem per fidem in sanguine ejus* [4]. S'il est écrit que « sans l'effusion du sang » impossible est le pardon, quel pardon ne deviendra possible et facile quand l'holocauste aura fait couler un sang divin ? C'est là le fondement de l'espérance du chrétien ; c'est du sang de la Victime immolée que le monde pécheur attend son pardon, sa rentrée en grâce, l'adoption de la gloire et le retour dans la Patrie. C'est, dit l'Apôtre, dans le sang du Christ que nous avons confiance pour obtenir l'entrée du Saint des

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVIII, art. 3. — [2] *Opuscul. LIII*, art. 18. — [3] Homo indiget sacrificio propter tria : uno modo quidem ad remissionem peccati : secundo ut homo in statu gratiæ conservetur, semper Deo inhærens : tertio ad hoc ut spiritus hominis perfecte Deo uniatur, quod maxime erit in gloria. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18.) — [4] Rom.

saints [1]. » Aussi, dans toute sa sublime *Épître aux Hébreux*, saint Paul nous montre-t-il l'holocauste de Jésus-Christ comme la cause unique de notre justification et de notre salut. Mais il nous faut plus encore qu'un sang qui nous purifie, il nous faut un sang qui nous protége, il nous faut un sacrifice d'où jaillisse perpétuellement sur nous l'effusion de la grâce, il nous faut un prêtre « qui intercède toujours » et une Victime « dont le sang parle en notre faveur plus éloquemment et plus fort que le sang d'Abel »; nos défaillances réclament ce quotidien secours; notre malice perpétuelle, cette perpétuelle défense. « Que nous dit saint Paul de ce Jésus considéré dans le Ciel ? « Qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu, qu'il est dans le Ciel toujours vivant afin d'intercéder pour nous, » qu'il intercède pour nous par sa présence. Et que dirons-nous, à son exemple, de ce Jésus posé sur le saint autel, sinon que sa seule présence et la représentation de sa mort est une intercession perpétuelle pour le genre humain ? Agneau sans tache, Agneau qui ôtez les péchés du monde, détournez les yeux de votre Père de dessus mes péchés. Je comparais devant son trône et j'en vois sortir « des éclairs, des tonnerres et des voix » fulminantes contre moi, contre mes crimes. Où me cacherai-je ? je suis perdu, je suis foudroyé. Mais je vous vois entre deux, Agneau sans tache. « Vous arrêtez ces foudres et le feu de la justice divine s'amortit devant vous. Je respire, j'espère, je vis [2]. » Le troisième effet du sacrifice correspondant à un troisième besoin est ainsi formulé par saint Thomas : *Homo indiget sacrificio ad hoc ut spiritus hominis perfecte Deo*

[1] Hebr. — [2] Bossuet, *Méditat.*

uniatur, quod maxime erit in gloria, l'homme a besoin du sacrifice, afin que son âme s'unisse parfaitement à Dieu d'une union qui aura sa consommation dernière dans la gloire [1]. Telle est la glorieuse destinée de l'homme, « porter Dieu » en lui-même, s'unir à Dieu, « ne plus faire qu'un même esprit avec Dieu ; » vivre de la vie de Dieu, « vivre par Dieu, » et, dans cette transfiguration magnifique, trouver la puissance de jouir de Dieu selon ce qu'il est en lui-même, de le voir te qu'il est, de posséder sa gloire et d'être heureux de son bonheur. C'est là ce que la théologie catholique, avec sa langue si sublime dans sa simplicité, appelle *la vie éternelle.* D'où vient à l'homme cette vie ? Qui la lui communique ? Qui l'entretient, la développe et la fait s'épanouir enfin dans la révélation de la gloire ? Ecoutez Jésus-Christ : *Celui qui me mange aura la vie en lui*; et encore : *Comme moi-même je vis par mon Père, celui-là vivra par moi;* je serai sa vie, il pourra dire : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » « Celui qui me mange.... » c'est donc le moyen merveilleux proposé à l'homme par la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu : nous serons nourris d'un aliment tout divin,. cet aliment soutiendra notre vie divine et nous remplira d'une force, d'une beauté, d'une grandeur surhumaines; nous serons *remplis de toute la plénitude de Dieu.* Or ces magnifiques et tout divins effets supposent nécessairement le sacrifice. C'est sur l'autel du sacrifice que la Victime est prise pour être mangée : la manducation de la Victime est le complément du sacrifice, son entière consommation. « Nous avons un autel, dit saint Paul, dont la Victime ne peut

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18.

pas être mangée par ceux qui s'astreignent au culte du tabernacle, » à la religion Mosaïque abrogée et répudiée. Qu'est-ce à dire, sinon que pour nous, les fils de la loi nouvelle, la Victime de l'autel s'offre à être mangée ? Avance, ô chrétien, divine créature ; la Victime est amenée sur l'autel, elle y est immolée; « l'Agneau est comme tué, » viens en prendre ta part, viens « te nourrir de l'autel ;» c'est ainsi que par le sacrifice et la Victime qui y est offerte, nous nous unissons parfaitement à Dieu ; *Spiritus hominis perfecte Deo unitur.* Saint Thomas ajoute : *Quod maxime erit in gloria*, « ce qui s'achèvera et se consommera dans la gloire ; » c'est alors que la manducation de la Victime sera parfaite, complète ; alors que « Dieu sera tout en tous ,» et que tous nous serons changés par cette nourriture divine en d'autres Jésus-Christ, étincelants de son éclat, couverts de sa gloire, heureux de sa béatitude et associés intimement à son éternel triomphe : *Quod maxime erit in gloria.*

La quatrième puissance de la Croix est une puissance de rédemption. Jésus-Christ venant en ce monde pour nous sauver nous trouve engagés dans la plus effroyable servitude ; servitude double qui livre l'homme sans espérance à son péché d'abord, puis, par une conséquence nécessaire, à la justice de Dieu. L'homme est l'esclave de son péché : il le sert, il en subit les flétrissures, il ne s'en peut dégager, *qui facit peccatum servus est peccati,* « celui qui commet le péché est l'esclave du péché. » Liens terribles ! joug écrasant ! l'homme dominé par son péché, enchaîné et tiré violemment à l'abîme, n'oppose plus qu'une résistance amoindrie : tout échoue,tout est emporté,tout est insuffisant à sauver l'homme : il pousse dans cette affreuse servitude des

cris pitoyables, *Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera ?* Rien ne répond à sa plainte, nul être n'a la force ni la volonté de le délivrer. C'est alors que vient à lui l'Homme-Dieu, assez puissant pour le retirer d'esclavage, assez bon pour l'entreprendre. Et que fit le Rédempteur ? Il acheta l'esclave ; il l'acheta au péché d'abord, il l'acheta ensuite à la justice divine. Cette implacable justice ne voulait en aucune manière se relâcher de ses droits : l'homme avait péché, l'homme devait mourir, *Sine sanguine non fit remissio.* Le Christ mourut. Il paya de son sang la rançon de l'esclave, et c'est en donnant pour lui un prix aussi infini qu'il lui procura une rédemption aussi surabondante [1].

II. — Donnons avec saint Thomas quelques développements à cette dernière idée, examinons en détail les diverses servitudes auxquelles le péché nous soumettait et dont la Rédemption de Jésus-Christ nous délivre. Voici comment, pour employer une parole de l'Écriture, « l'abîme appelait l'abîme, » et comment nous roulions de l'un jusqu'à l'autre pour nous briser éternellement dans leurs profondeurs. Tombé dans le péché, de là dans l'inimitié de Dieu, le délaissement de sa grâce et l'épouvantable attente de sa justice, l'homme est préci-

[1] Passio Christi fuit sufficiens et superabundans satisfactio pro peccato et reatu generis humani ; ideo ejus passio fuit quasi quoddam pretium, per quod liberati sumus ab utraque obligatione, nam ipsa satisfactio qua quis satisfacit sive pro se sive pro alio, quoddam pretium dicitur, quo se redemit a peccato et a pœna. (D. Thom. *Opuscul. LIII,* art. 18 ; — D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLVIII, art. 4 ; — D. Thom. *Comment. in Epist. ad Ephes.* cap. I.)

pité dans un second abîme, subit une nouvelle tyrannie, celle du démon qui en fait sa proie et son jouet et le couvre des stigmates de sa propre perversité. Esclave du péché, esclave du démon, « sans Dieu, sans Christ, sans espérance, » que reste-t-il à l'homme que « le feu jaloux » qui dévore les ennemis de Dieu dans un supplice éternel ? Après l'esclavage du péché, après la tyrannie du démon, l'enfer s'ouvre pour un malheureux obstiné à outrager Dieu et incapable d'effacer jamais son outrage. C'est au fond de cet immense abîme que Jésus-Christ trouve l'homme déchu ; c'est de cette triple servitude du péché, du démon et de l'enfer qu'il le délivre par l'effusion de son sang.

1. Notre délivrance de l'esclavage du péché fut opérée par la Passion de Jésus-Christ : *Passio Christi,* dit saint Thomas, *est propria causa remissionis peccatorum.* Et le saint Docteur développe ainsi sa proposition. Esclave du péché, l'homme l'était doublement et en deux manières. Il aimait ces liens honteux ; il ne pouvait secouer ces liens terribles. La délivrance trouvait donc deux obstacles, l'un en l'homme, l'autre dans la justice de Dieu : l'homme ne voulait pas échanger les chaînes du péché contre la glorieuse « liberté des enfants de Dieu, » la justice ne voulait et ne pouvait se relâcher de sa rigueur envers un coupable obstiné dans sa révolte, et qui joignait à son néant l'obstination de son crime. Pour briser ces doubles liens, il fallait agir à la fois sur le cœur de l'homme pour le fléchir et l'incliner vers Dieu ; sur la justice divine pour l'apaiser, en payant la dette de l'homme et en lui enlevant toute nécessité de punir. Quelle sera l'industrie de l'amour ? Quel moyen trouvera le Rédempteur pour obtenir d'un coup ces

deux résultats si difficiles? L'Écriture répond : *lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo*, « il nous a purifiés de nos péchés dans son sang. » Il s'est montré sanglant, meurtri, « homme de douleurs, brisé pour nos crimes, broyé pour nos iniquités[1]. » Du haut de sa croix, il a fait apparaître le spectacle émouvant de ses immenses douleurs, de son supplice subi par amour et de sa mort soufferte en témoignage d'une charité infinie. *Spirat amorem!* chante l'Église, « il respire l'amour ; » il le provoque, il l'enflamme, il le rend véhément et irrésistible. Comment voir un dévouement semblable et rester endurci ? Comment contempler un pareil spectacle, les yeux secs et le cœur froid ? C'est à ce spectacle que le cœur de l'homme fut vaincu, que ses larmes coulèrent, que son âme fut changée et que, rejetant avec horreur la domination de ce péché qui versait le sang d'un ami et d'un père, il demanda à grands cris le joug du saint amour et le règne de son Sauveur crucifié. « La charité du Christ me presse, s'écria-t-il, sachant cela que si un est mort pour tous, tous étaient donc dans la mort. Et pour tous le Christ est mort. La conséquence sera donc que tous ceux qui ont reçu la vie, ne vivent plus pour eux, mais bien pour Celui qui pour eux est mort[2]. » Voilà le glorieux esclavage de Jésus-Christ substitué au cruel et ignominieux esclavage du péché. Restait les exigences de la divine Justice à satisfaire et la redoutable indignation du Très-Haut outragé par l'homme à fléchir. Dieu le fut par le spec-

[1] Isaïe. — [2] II Corinth. — [3] Passio Christi est propria causa remissionis peccatorum : primo quidem per modum provocantis ad caritatem : per caritatem autem consequimur veniam peccatorum. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIX, art. 1.)

tacle de la croix, par la voix du sang d'un fils, par la vue de sa soumission, de sa douleur, de sa contrition immense, de son expiation infinie. Un Père voyait son Fils innocent expier pour ses autres fils coupables ; il entendait le cri suprême de son amour où se résumaient toute l'œuvre de sa vie et l'effort de son sacrifice: *O Père, pardonnez-leur ! Pater, dimitte illis!* Comment eût-il repoussé une telle prière adressée par un tel Fils et dans un pareil moment? Non certes! Dieu n'y restait pas insensible! « Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde, ne leur imputant plus leurs péchés. » A la demande de son bien-aimé Fils, « en même temps qu'il frappait, il ouvrait les bras aux hommes. Il rejetait son Fils et il nous ouvrait ses bras. Il le regardait en colère et il jetait sur nous un regard de miséricorde : *Pater* pour nous, *ignosce* pour lui. Sa colère passait en se déchargeant. Il frappait son Fils innocent luttant contre la colère de Dieu. C'est ce qui se faisait à la croix. » Œuvre immense ! Car ce n'est pas le péché originel, le péché de la race seule qui était effacé à la croix, toutes les prévarications ajoutées à ce crime primitif, tous les forfaits qu'avaient accumulés les siècles, tous ceux qui remplissent le présent, tous ceux que déroulera l'avenir, trouvent dans le sang de la croix leur divine amnistie[1] ; tous peuvent jouir du pardon, aucun criminel n'est repoussé, aucun coupable n'est trop chargé pour n'oser pas se présenter « au trône de la miséricorde, » à la

[1] Christus sua passione nos a peccatis liberavit causaliter, id est, instituens causam nostræ liberationis ex qua possent quæcumque peccata quandoque remitti; vel præterita, vel præsentia, vel futura. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIX, art. 1, ad tertium.)

croix du Sauveur, d'où s'échappent à flots infinis les vertus qui purifient et transfigurent. Une seule chose est demandée de l'homme : la foi; non pas sans doute la foi stérile, mais la foi informée dans la charité, fécondée par les œuvres. « Car, dit saint Thomas, c'est par la foi que la Passion du Christ nous est appliquée, c'est par elle que nous en percevons les fruits, selon ce mot du grand Apôtre : *Dieu l'a fait pour nous propitiation à condition d'avoir foi en son sang.* Mais la foi par laquelle nous pouvons être lavés de nos fautes n'est pas la foi *informe*, puisqu'une pareille foi peut coexister avec le péché ; c'est la foi à laquelle la charité donne sa force, sa vie, sa *forme*, et ainsi la Passion du Christ nous est appliquée non-seulement quant à l'intelligence, mais aussi quant au cœur. Voilà la manière dont les péchés nous sont remis par la vertu de la divine Passion[1]. »

Les suites de cette délivrance sont admirables. Par elle nous sommes réconciliés, par elle nous voyons les portes de l'éternité bienheureuse s'ouvrir devant nous. Et comment se fait cette réconciliation de l'homme pécheur avec son Dieu irrité ? Nous l'avons vu plus haut et saint Thomas en recommence ainsi l'explication, insatiable, ce semble, de pénétrer toujours plus avant dans ces sublimes mystères et de les étudier par tous leurs côtés différents. La Passion de Jésus-Christ enlève « le mur de séparation, » *medium parietem maceriæ*, en permettant à Dieu de pardonner le crime de l'homme contrit, humilié, brisé en Jésus-Christ sous les douleurs de l'expiation. La Passion de Jésus-Christ était de plus un véritable sacrifice, « un sacrifice de suave odeur, » qui

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIX, art. 1, ad quintum.

procurait à Dieu une gloire infinie, ouvrait son cœur, provoquait ses tendresses et ses miséricordes envers une terre, d'où lui montait une harmonie si douce et un parfum si délicieux[1]. La réconciliation ramenait à l'homme ses espérances perdues et lui rouvrait toutes les routes de sa divine destinée : *si filii et hæredes,* dit saint Paul ; reçu au baiser paternel, fait « enfant de Dieu, » l'homme du même coup est admis à l'héritage, « héritier de Dieu, cohéritier de Jésus-Christ[2]. »

2. Après la servitude du péché, venait pour l'homme déchu la servitude du démon. Pour nous faire pénétrer l'effrayant mystère de cette servitude, saint Thomas en recherche à la fois l'origine et la nature, qui toutes deux laissent voir à quel degré de misère nous étions tombés. L'origine nous doit ôter tout espoir, car c'est à la fois l'homme, le démon et Dieu qui ont préparé le cachot et rivé les fers, où, d'Adam à Jésus-Christ, l'humanité ne cessa plus de gémir. L'homme s'était volontairement constitué le prisonnier et l'esclave du démon. Reniant Dieu, ne croyant plus à sa parole et refusant sa domination, l'homme s'était tourné du côté de Satan, l'avait pris pour confident, pour conseil et pour appui, et lui avait livré toute sa destinée. Satan possédait ainsi l'homme par la force d'un contrat ; il le possédait aussi par le droit de la guerre. Dans la lutte de l'Eden, l'homme était le vaincu et son vainqueur en pouvait

[1] Passio Christi est causa reconciliationis nostræ ad Deum in quantum est sacrificium Deo acceptissimum. Est enim hoc proprie sacrificii effectus, ut per ipsum placetur Deus. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIX, art. 4. — [2] Per passionem Christi aperta est nobis janua regni cœlestis. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIX, art. 5.)

faire sa légitime conquête. Quant à Dieu, abandonné par l'homme et se voyant préférer son ignoble rival, il laissait sa folle créature nouer ces liens abjects et douloureux, et choisir, au lieu du Père le plus tendre, un tyran sans pitié. Si l'origine de notre servitude montre ce qu'elle avait de fort et d'impossible à briser, sa nature ne découvre que trop l'horreur de la position où elle nous jetait. La puissance du démon sur nous était double, d'après saint Thomas[1]; il étendait sur ses victimes ses deux mains à la fois, *in duobus consistit secundum duas manus ejus;* par l'une, il les entraînait à la faute ; par l'autre, il les précipitait dans le châtiment ; par l'un de ces deux efforts, il avait attiré nos premiers parents dans le piége, la révolte et la chute ; par l'autre il poussait tout le genre humain à la ruine éternelle, le chassait comme un troupeau docile dans l'enfer et l'y retenait avec une invincible force. Jésus-Christ triompha de cette double puissance de Satan par une double victoire : l'une qui s'étend au péché, l'autre qui s'étend à la perdition et à la mort éternelle. Par la première, après avoir effacé le péché d'origine, il conquiert sur le péché actuel deux décisifs avantages : il débilite les forces du démon, il augmente la puissance et multiplie les secours de l'homme. Terrassé et brisé dans sa chute, Satan ne peut, comme il en avait autrefois la terrible

[1] Potestas diaboli consistit in duobus secundum duas manus ejus : unam qua impellit ad peccatum ; alteram qua impellit ad supplicium. Secundum primam primos parentes et in eis totum genus humanum vicerat; secundum alteram omnes ad infernum trahebat et detinebat. Primam debilitavit Christus, dum hostem vicit, et hominibus multa auxilia præparavit. Secundam destruxit in hominibus secundum sufficientiam, in membris vero suis secundum efficientiam. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 18.)

liberté, se ruer sur ses victimes; il peut bien les gagner par insinuation, il ne les écrase plus comme auparavant. Et d'autre part, couvert de la protection du Rédempteur, marqué de son signe, oint de son onction, fortifié de ses sacrements, l'homme puise dans les mystères qui le rachètent une puissance qui le rend terrible au démon; « il revient des sacrements comme un lion, vomissant la flamme, et se montrant à Satan sous un aspect qui le terrifie. » Par sa seconde victoire sur Satan, sur le prince « qui possédait l'empire de la mort, » Jésus-Christ ferme l'enfer et détruit la mort. Il n'y aura plus désormais que pour les pécheurs obstinés qui se soustrairont volontairement à sa divine influence, que l'enfer restera béant et la mort efficace : pour tous les autres, pour les élus, l'enfer n'a plus de menaces et la mort n'est plus qu'un vain nom.

3. Le péché était effacé, le démon était vaincu, la dette ancienne était acquittée, l'homme se trouvait par la Rédemption riche des trésors de Dieu, des « inscrutables richesses du Christ, en qui sont renfermés tous les biens ; » l'ennemi qui interceptait pour l'homme la route de l'éternité était en fuite, le chemin était libre et l'homme, fortifié par la grâce, pouvait s'y engager intrépidement. Que reste-t-il à conclure, sinon que la passion de Jésus-Christ qui efface nos crimes et terrasse notre ennemi, ferme aussi devant nous l'abîme des tourments éternels ? Ce dernier point fournit au Docteur Angélique la matière des plus belles et des plus profondes doctrines. La mort du Christ a opéré le grand œuvre de notre délivrance : par cette mort nous sommes délivrés de l'enfer et introduits dans le ciel. La conclusion pratique s'impose d'elle-même : nous

obtenons ces magnifiques effets à la condition essentielle d'être unis intimement à cette divine mort, « cloués à la croix du Christ, » « portant sur nous la mortification du Christ, » « ensevelis avec lui dans la mort, » « mis en terre par similitude de sa mort. » « Sommes-nous morts avec le Christ, avec le Christ aussi nous ressusciterons? » Aussi un voile de mort recouvre-t-il tous les mystères, tous les sacrements, tout le culte chrétien : tout nous marque du sceau de la mort, et nous baigne dans le sang de l'Homme-Dieu. Le Baptême « nous ensevelit dans la mort ; » la Confirmation nous fait les soldats d'une lutte à mort, et nous apprend que « ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair avec toutes ses convoitises ; » la Pénitence nous plonge dans les larmes et le sang de la divine agonie, et l'Eucharistie va prendre, pour nous la donner, notre part de la Victime offerte, « de l'Agneau comme tué, » comme brûlé au feu de la divine charité et présenté en nourriture à tous ceux qui ont assisté à sa mystique immolation. Cette nécessité de mourir avec Jésus-Christ, pour obtenir l'entier effet de sa passion, qui est l'entrée du ciel par la délivrance des supplices de l'enfer, nous ouvre l'intelligence d'un profond mystère[1]. Pourquoi

[1] Satisfactio Christi habet effectum in nobis in quantum incorporamur ei, ut membra suo capiti, membra autem oportet capiti conformari. Et ideo sicut Christus primo quidem habuit gratiam in anima cum passibilitate corporis, et per passionem ad gloriam immortalitatis pervenit; ita et nos qui sumus membra ejus, per passionem ejus liberamur quidem a reatu cujuslibet pœnæ ; ita tamen quod primo recipiamus in anima spiritum adoptionis filiorum, quo adscribimur ad hæreditatem gloriæ immortalis, adhuc corpus passibile et mortale habentes. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIX, art. 3, ad tertium.)

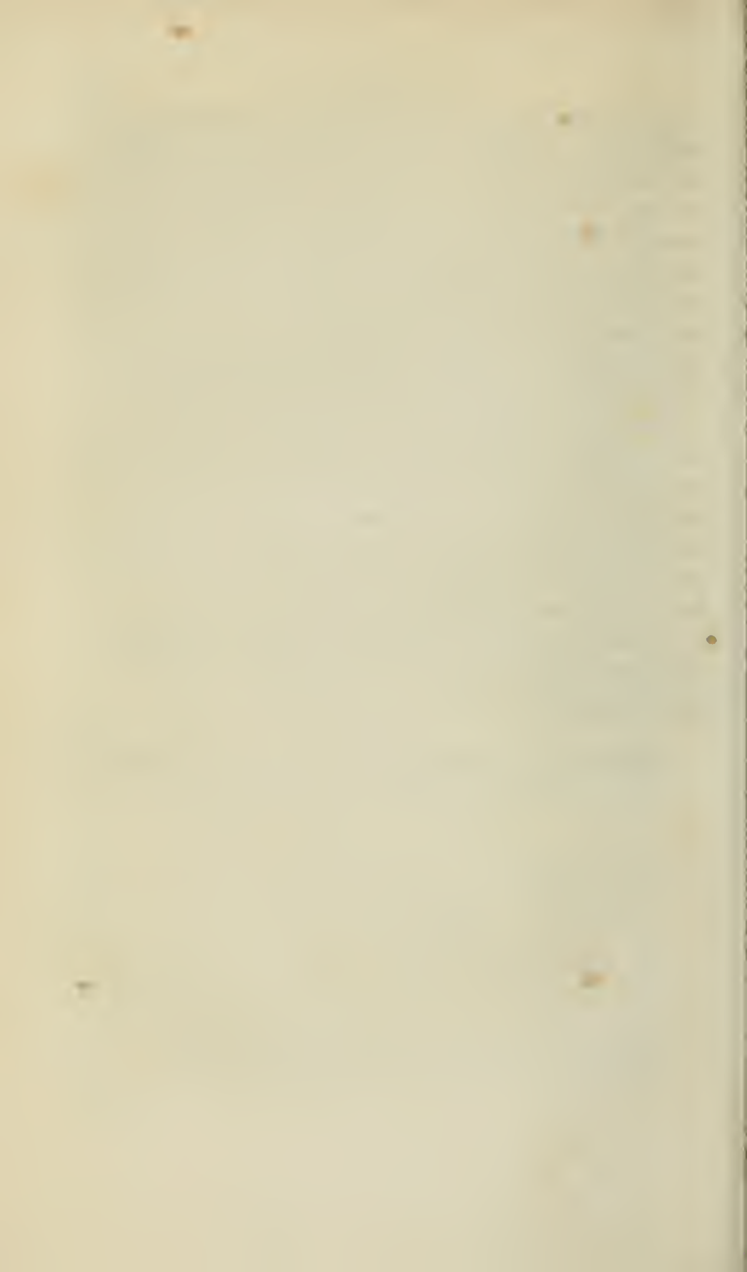
la douleur dans le monde purifié et amnistié? L'homme souffrait quand il était coupable : rien de plus logique et de plus compréhensible; mais rentré en grâce, revenu à l'innocence primitive, pourquoi ne retrouve-t-il plus l'Eden d'autrefois? Et quand tout a changé pour lui, pourquoi la douleur seule est-elle restée son immobile patrimoine et son inguérissable blessure? O douce et sublime raison! O nécessité glorieuse de son incorporation au Christ triomphant dans ses souffrances et Rédempteur par sa mort! Le chrétien souffre, et, dit saint Paul, « il se glorifie dans ses souffrances; » il y met sa plus solide gloire et sa plus ferme espérance, il crie à l'enfer, au monde, à la vie, à la mort, à tout adversaire, à tout ennemi, à tout persécuteur; *que personne ne me moleste; je porte sur moi les stigmates du Christ Jésus*[1]! Couvert de ce sceau, revêtu de ces livrées royales, nul n'a empire sur moi, nul ne me peut nuire, et « je suis fort parce que la douleur m'a brisé! »

Une dernière proposition de saint Thomas résume tout l'enseignement qui précède. *Utrum Christus debeat dici Redemptor ratione prædictæ liberationis.* « A raison de la délivrance dont il vient d'être question, Jésus-Christ doit-il être dit notre Rédempteur? » Voici la solution du grand Docteur où ses enseignements précédents sont réunis et condensés. « L'homme peut perdre la vie éternelle de deux manières : par le péché de nature ou originel dont la peine est la privation de la vision béatifique, et par le péché actuel, personnel, quand il est grave. Le châtiment qui suit la faute originelle, tous l'ont encouru : les uns l'encouraient seulement selon la souillure, les autres, ceux qui étaient

[1] Galat.

morts, l'encouraient selon la peine. De même pour le péché actuel, les uns, vivant encore, en avaient la tache, les autres, décédés, en portaient le châtiment et étaient ce que nous nommons les damnés. Voici de quelle manière Jésus-Christ fut Rédempteur selon la faute originelle : pour les vivants, il effaça la condamnation chez tous ceux qui furent participants de sa Rédemption ; pour les morts, il délivra de la peine tous ceux qui en étaient susceptibles. Voici maintenant quelle est sa Rédemption par rapport au péché actuel. Pour les vivants, il leur fournit de quoi effacer leur crimes et il leur prodigue tous les secours et tous les moyens de n'y pas tomber. Quant aux damnés, il est impossible qu'il devienne jamais leur rédempteur. L'intermédiaire essentiel par lequel l'homme communique à la Rédemption du Christ est la grâce et la charité ; or, immobilisés dans le mal, perpétuellement éloignés de la charité et incapables de la grâce, les damnés restent entièrement étrangers au Rédempteur, et ne reçoivent rien de sa divine influence [1]. »

[1] D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XIX, quæst. I, art. 3, solutio I.



CHAPITRE SEPTIÈME

LA VIE GLORIEUSE

Entre l'expiation et la vie glorieuse, la liaison est intime, et saint Paul la marque ainsi : *Il était Dieu, il ne jugeait pas que s'égaler à Dieu fût un vol pour lui : mais il s'est anéanti, prenant la forme de l'esclave, se faisant à la ressemblance de l'homme et se manifestant sous les traits de la nature humaine. Il s'est humilié lui-même, devenu obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom; et à ce nom de Jésus, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers, et toute langue doit confesser que le Seigneur Jésus-Christ est entré dans la gloire de Dieu son Père*[1].

Cette fécondité et ces fruits magnifiques de la douleur du Christ, saint Thomas nous les présente dans un article de sa grande *Somme*, qui fixera notre marche dans cette nouvelle étude et nous fournira nos divisions.

[1] Philipp. II, 6-10.

« Celui qui, volontairement et pour de justes et bons motifs, s'est privé de ce qu'il avait droit de posséder, mérite, comme récompense de sa magnanime volonté, de recevoir plus que ce dont il s'était volontairement privé. Or le Christ, dans sa passion, s'était condamné à quatre grandes humiliations. Il s'était d'abord soumis à une condamnation et une mort qui n'étaient pas faites pour lui. De plus, son très-cher corps avait subi l'humiliation du sépulcre, et son âme était descendue *aux plus basses régions de la terre*[1]. Sa passion avait été remplie d'opprobres, d'humiliations, d'ignominies de toutes sortes. Enfin, durant le cours de cette passion, il s'était livré volontairement aux sentences des hommes, et avait éprouvé l'iniquité de leurs tribunaux. Ces quatre humiliations méritaient et obtinrent quatre gloires correspondantes. A l'humiliation de sa mort correspondit la splendeur de sa *Résurrection*. L'obscurité du sépulcre et l'horreur des régions infernales lui méritèrent l'éclatant triomphe et les pompes divines de son *Ascension*. Aux humiliations et aux avanies qui s'étaient, durant sa passion, multipliées sans mesure, succédèrent les honneurs les plus infinis, alors que Dieu, « le ressuscitant d'entre les morts, le fit *asseoir à sa droite* dans les cieux, l'élevant au-dessus de toute Principauté, et de toute Puissance, et de toute Domination, et de tout nom qui est nommé, non-seulement dans le siècle présent, mais aussi dans le siècle futur; et lui soumit tout, plaça tout sous ses pieds et le donna lui-même comme tête à toute l'Église[2]. » Quatrièmement, sa formidable *puissance judiciaire* lui donne, par un glorieux retour, de juger ses juges et de tout soumettre à son tribunal : « tous,

[1] Ephes. — [2] Ephes.

nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ [1]. » A ces quatre exaltations, joignons-en une cinquième qui couronnera l'œuvre divine et consommera la glorification de l'Homme-Dieu; « Dieu, dit saint Paul, le donne pour *tête à toute l'Église.* Jésus-Christ devient le centre auquel tout se rattache, le Médiateur universel, le Pontife de religion, de rédemption et de gloire, dont le ciel retire tous ses honneurs et la terre toutes ses grâces.

I

LA RÉSURRECTION

Nous partagerons cette étude en deux parties : dans la première, nous nous occuperons de la Résurrection en elle-même; dans la seconde, des manifestations qui la révélèrent et des preuves qui, en l'établissant sur une base inébranlable, en firent le plus solide appui du Christianisme et la preuve par excellence de la divinité de l'Évangile.

I.— Comment il importait que Jésus-Christ ressuscitât ; comment Jésus-Christ ressuscité nous devient à nous-même un principe de résurrection ; comment et dans quel état Jésus-Christ ressuscite : telles sont les trois questions que nous allons résoudre successivement.

1. C'est tout ensemble Dieu et l'homme qui récla-

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. XLIX, art. 6.

maient la résurrection de Jésus-Christ : Dieu, qui y trouvait sa gloire, l'homme, qui y trouvait ses plus puissants secours et ses plus fermes espérances. Dieu plaçait dans la résurrection de son Fils la manifestation de sa justice et de sa munificence; il montrait d'une façon éclatante comment il ne se laisse jamais vaincre en libéralité. Le Christ s'était humilié, il le comblait de gloire. Le Christ lui avait offert l'hommage de son sang et le cri de ses douleurs, Dieu l'inondait de délices, et, en retour du torrent d'amertumes où la passion l'avait plongé, un torrent d'inénarrables joies remplissait sa sainte âme pour rejaillir sur sa chair glorifiée. Le Christ avait sacrifié sa vie à la volonté souveraine, Dieu lui rendait l'immortalité dans la gloire. Le Christ s'était fait « obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. » Dieu en faisait le dominateur, le roi, le juge du ciel et de la terre, et « mettait tout à ses pieds. » Ainsi, dans le triomphe de Jésus-Christ, les perfections divines trouvent toutes, mais surtout la justice, leur propre triomphe. L'homme y obtient ses plus riches faveurs et ses plus précieux secours. La résurrection devient l'appui de sa foi. Peut-être a-t-il chancelé en voyant apparaître sous des dehors de pauvre et d'esclave Celui qu'on annonçait au monde comme « l'Emmanuel, le Fort, le Conseiller, le Dieu ; » peut-être en voyant l'artisan de Nazareth a-t-il dit, lui aussi : « Vient-il quelque chose de bon de la Galilée ? » mais peut-être surtout, voyant l'Homme-Dieu dans l'étonnante faiblesse de sa passion et sous le voile de ses ignominies et de ses douleurs, fut-il de ceux qui disent dans le prophète : « Nous ne l'avons point reconnu ! » peut-être a-t-il, « au mot de croix, » répondu par le mot de « folie : » — O homme, regarde cet Homme-Dieu, hier anéanti et déposé tout

sanglant dans la tombe, regarde-le dans les splendeurs d'une nouvelle et impérissable vie ; et si tu doutes que le Christ ressuscité soit le Christ torturé sur la croix et descendu dans la tombe, approche, touche ces mains et ces pieds, vois la place des clous, compte les cicatrices, reconnais les blessures, « et cesse désormais d'être incrédule, » *jam noli esse incredulus.* La résurrection soutient et enflamme notre espérance. « Jésus-Christ est ressuscité pour notre justification, » dit saint Paul : il nous ouvre le chemin de la gloire et nous entraîne après lui dans les splendeurs de la vie glorieuse. Quand la tête est glorifiée, comment supposer que les membres restent obscurs et sans honneur? « Puisque le Christ est ressuscité, s'écrie l'Apôtre, comment s'en trouve-t-il parmi vous qui osent dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? » Et comment la résurrection de Jésus-Christ entraîne-t-elle si assurément la nôtre? « Si le Christ est en vous, votre corps sans doute est mort à cause du péché, mais l'Esprit est vivant par la justification. Et si l'Esprit qui a ressuscité Jésus-Christ habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels à cause de l'Esprit qui réside en vous [1]. » Le grand mystère de l'Incarnation nous unit à Jésus-Christ jusqu'à ne faire « qu'un avec lui : » l'action divine est commune pour lui et pour nous; et, comme le Père a ressuscité son Fils, en ce Fils il nous ressuscite nous-mêmes à notre tour. La résurrection de Jésus-Christ a encore sur nous ce précieux effet de nous devenir le modèle et la règle de notre conduite ici-bas. Ce que Jésus-Christ réalise dans sa sainte humanité, le chrétien le doit opérer dans son

[1] Rom. VIII.

âme. Jésus-Christ ressuscite à l'incorruptibilité, le chrétien s'élève par une résurrection anticipée et toute spirituelle à une vie surnaturelle, hors de la région des sens et des grossières convoitises de la chair ; Jésus-Christ ressuscite à la gloire, le chrétien se couronne des splendeurs divines de la vertu : Jésus-Christ ressuscite à une impérissable vie, *Christus jam non moritur;* le chrétien,ressuscité à la grâce et à la vie divines ne doit plus connaître les tristes vicissitudes de la vie et de la mort : *vivit Deo*, il vit pour Dieu, *jam non moritur*, désormais il ne doit plus mourir. Mais le modèle serait peu sans l'excitation puissante à le reproduire ; la route connue resterait inutile sans l'intrépide courage de s'y engager et de la parcourir : le dernier effet de la résurrection de Jésus-Christ sur l'homme sera de le provoquer à la vertu, de le pousser par la vue des sublimités de la conquête à soutenir la lutte sans indécision ni lâcheté [1].

2. Ce qui précède établit déjà puissamment les résultats, sur l'humanité justifiée, de la résurrection de Jésus-Christ; entrons plus avant et avec plus de détails dans ce point de vue [2]. Jésus-Christ est la cause de notre résurrection de deux manières : d'abord parce qu'il la pro

[1] Necessarium fuit Christum resurgere ad complementum nostræ salutis : quia sicut per hoc mala sustinuit moriendo, ut nos liberaret a malis, ita glorificatus est resurgendo, ut nos promoveret ad bona. — Passio Christi operata est nostram salutem, proprie loquendo quantum ad remotionem malorum · resurrectio autem quantum ad inchoationem et exemplar bonorum. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIII, art. 1, — et ad tertium.) — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LVI, art. 1.

duit, ensuite parce qu'il en fournit le modèle; il est par là, selon l'expression de l'Ecole, *causa efficiens et causa exemplaris*. Le Verbe est le foyer universel auquel s'allume toute vie, *erat vita hominum*. Or la *vivification* de tous les êtres se fait avec une harmonie et suivant des règles admirables. La vie divine se répand de proche en proche, elle gagne d'être en être, elle descend des montagnes aux collines, des collines aux plaines, et de celles-ci dans les vallées et les profondeurs, comme ces grands fleuves qui, tombés des plus inaccessibles sommets, suivent une marche graduée et puissante, inondant tout de leurs flots féconds. La vie divine se répand sans mesure et avec une plénitude infinie dans le Verbe; du Verbe, elle se répand sur l'Humanité sainte dans une mesure inconnue à tout autre être créé; du Verbe incarné elle épanche ses derniers flots sur les hommes pour les vivifier et les immortaliser. Au contact de la chair vivificatrice de l'Homme-Dieu, l'homme reçoit des germes impérissables de vie; au bruit de sa parole, au signe de son commandement, la mort laisse sa proie et la chair, vouée par le péché à la pourriture, renaît à l'immortalité de la gloire. « Encore que ce triomphe sur la mort ne s'accomplira qu'à la fin des siècles, il se commence dès la vie présente, et au milieu de ce siècle de corruption, l'œuvre de notre immortalité se prépare. L'Écriture nous propose trois principes de résurrection; la parole de Jésus-Christ, le corps de Jésus-Christ, l'Esprit de Jésus-Christ. La parole de Jésus-Christ : *Venit hora in qua omnes qui sunt in monumentis audient vocem Filii Dei*. Le corps de Jésus-Christ : *Qui manducat meam carnem habet vitam æternam et ego ressuscitabo eum in novissimo die*. L'esprit de Jésus-Christ : *Quod si Spiritus ejus qui suscitavit Jesum a mortuis habitat in vobis, qui*

suscitavit Jesum a mortuis vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum [1]. »

3. L'étude des circonstances de la résurrection de Jésus-Christ nous fera mieux encore connaître l'admirable solidarité qui lie ce grand mystère à notre résurrection : à la grâce durant la vie ; à la résurrection à la gloire au dernier jour.

Jésus-Christ ressuscite *le troisième jour.* Dans cette circonstance sont à la fois renfermés le soutien de notre foi et les nombreuses et belles images proposées à notre édification spirituelle et à notre piété. S'il importait que la divinité fût en Jésus-Christ démontrée par les plus irréfragables témoignages, il n'était pas moins nécessaire que son humanité nous fût révélée sans hésitation ni négation possible. Elle l'est dans les trois jours du tombeau. La mort est la suprême épreuve où l'homme expose aux regards, dans sa réalité la plus saisissante, sa nature passible; elle est, pour ainsi parler, le sceau apposé sur la mortalité de la chair déchue. Expiré et mis au tombeau, Jésus-Christ se montrait vraiment « fils de David selon la chair [2]; » il prouvait par l'argument le plus invincible que c'était bien « la race d'Abraham, » la race humaine,qu'il avait adoptée, et qu'il avait « partagé avec ses frères » tout ce qui est de leur nature passible et mortelle, *participavit eisdem.* Le temps du tombeau se composa d'un jour et de deux nuits; la lumière y parut une fois, entourée de deux nuits ténébreuses. N'est-ce pas le Christ, la lumière du monde, au milieu de la double nuit qu'il vient détruire, la double mort, celle du corps et celle de l'âme dont il vient triom-

[1] Bossuet, *Sermon pour le jour des morts.* — [2] Rom. I.

pher [1]? Ces trois jours figurent les trois époques qui résument la vie de l'Église dans le temps, et les trois états par où passe l'humanité. L'Église traverse successivement les temps de la loi de nature, les temps de la loi écrite, et, à la troisième époque, elle rejette l'obscurité du péché et le crépuscule du testament figuratif, pour entrer dans les splendeurs de la grâce et de la foi. L'humanité passe tour à tour par la loi de Moise, par la loi chrétienne, et atteint en Jésus-Christ à son éternel triomphe, celui de la glorieuse résurrection.

Dans sa résurrection, Jésus-Christ avait le même corps que dans sa vie passible et mortelle, mais non pas le même état de ce corps ni la même gloire. *Corpus Christi in resurrectione fuit ejusdem naturæ sed alterius gloriæ* [2]. Ce corps conservait dans leur intégrité parfaite toutes les parties, tous les membres qui composent le corps humain; prétendre le contraire, et refuser au corps glorieux du Christ tout ce qui constitue le corps de l'homme, serait nier la réalité même de la résurrection, et tomber dans l'erreur des hérétiques qui, à la suite d'Eutychès et de Valentin, refusaient à Jésus-Christ un corps véritable pour lui substituer un corps fantastique, aérien, impalpable, etc. : erreurs infiniment graves parce qu'elles entament profondément la réalité de l'Incarnation.

Mais si Jésus-Christ ressuscita dans son même corps, il ne le reprit pas dans la même situation, mais dans

[1] Ostenditur secundum mysterium quod Christus una morte sua corporali, quæ fuit lux propter justitiam, duas nostras mortes destruxit scilicet corporis et animæ, quæ sunt tenebrosæ propter peccatum. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIII, art. 2.) —
[2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIV, art. 2.

un éclat, une splendeur, une beauté incomparables Rappelons-nous ce que la foi nous enseigne des corps tels que la résurrection dernière nous les rendra lumineux, étincelants, agiles, incorruptibles, impassibles, revêtus de beauté, éblouissants de gloire. Or, dit saint Thomas, le modèle a toujours plus de perfection que la copie, et la source plus de pureté que le fleuve, et le foyer plus de splendeurs que les rayons qui en émanent. Le corps ressuscité de Jésus-Christ, cause exemplaire, source, modèle, de notre résurrection, doit réunir en lui toutes les splendeurs et les beautés à la fois[1]. Cette glorification de la chair divine du Rédempteur n'était-elle pas du reste comme la dette sacrée du Père ? Qui avait soutenu « le grand combat ? » Qui avait traversé « la grande tribulation ? » Qui avait fourni la victime de l'holocauste ? Qui avait porté le fardeau écrasant des douleurs de l'expiation, et s'était offert au Très-Haut sous la pourpre de son sang et le diadème de ses douleurs ? La chair du Christ. Elle avait été à la peine, elle s'était jetée dans la mêlée et y avait, aux prix de fatigues, de dangers, de souffrances inexprimables, relevé le drapeau royal tombé dans la fange, expié les prévarications du monde et restauré la gloire de Dieu ; elle avait été dans l'œuvre entière de la Rédemption l'auxiliaire intrépide de l'âme, elle devait en être l'associée dans la gloire, et la justice de Dieu était en cause, en même temps que son cœur[2]. Ah !

[1] Cum causa sit potior causato, et exemplar exemplato, multo magis corpus Christi resurgentis fuit gloriosum. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIV, art. 3.) — [2] Per humilitatem passionis meruit gloriam resurrectionis. Unde et ipse dicebat, Joan. XII, 27, *nunc anima mea turbata est,* quod pertinet ad passionem ; et

n'en doutons pas, Dieu mit toute sa puissance au service de cette justice et de cet amour; et pour nous faire quelque idée de la gloire dont il inonda l'humanité sainte du Verbe, il nous faudrait mesurer tout d'abord l'étendue de son affection de Père, de son équité de Juge, et de ses complaisances de Maître et de Roi [1]. Dès le premier instant de sa conception et durant tout le cours de sa vie mortelle, l'âme de Jésus-Christ jouissant de la vision béatifique était inondée des splendeurs divines; la force du torrent de cette gloire l'eût sans doute poussé jusqu'à la chair pour la glorifier, si l'économie de la rédemption et les exigences rigoureuses de l'expiation n'en eussent arrêté l'effusion. Lorsqu'un jour, il plut au Sauveur de laisser sa splendeur intime se déverser sur sa chair, il fut donné à la terre de contempler un instant la gloire du Christ Fils de Dieu transfiguré. C'était l'annonce et l'ébauche. L'océan de la gloire attendait la fin de l'expiation pour se déverser tout entier. La mort de Jésus-Christ consommait son œuvre et terminait son rôle et sa mission d'Expiateur; rien n'exigeait plus en lui l'humilité de l'esclave et la douleur de la victime « livrée pour nos péchés et broyée pour nos crimes, » la gloire descendue du Verbe sur l'âme put suivre son cours et faire tomber sur la chair son divin éclat [2]. Dans son état glorieux le corps de

postea subdit : *Pater, clarifica nomen tuum*, in quo petit gloriam resurrectionis. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIV, art. 3.)

[1] D. Thom. *loc. citat.* — [2] Anima Christi a principio suæ conceptionis fuit gloriosa per fruitionem divinitatis perfectam. Est autem dispensative factum ut ab anima gloria non redundaret in corpus, ad hoc quod mysterium nostræ redemptionis sua passione impleret. Et ideo peracto hoc mysterio passionis et mortis Christi, statim anima in corpus in resurrectione resumptum suam

Jésus-Christ ne cessa pas d'être tangible et palpable, mais la résurrection lui prêtait en même temps la légèreté tout aérienne des esprits, et la puissance divine lui permettait de traverser sans obstacles les corps les plus denses comme les plus incommensurables espaces [1].

Circonstance touchante et glorieuse ! Jésus-Christ n'effaça pas sur sa chair immortalisée les cicatrices de ses blessures, mais en imprima au contraire avec soin les précieux stigmates ; et en cela il avait tout à la fois en vue sa propre gloire et celle de son Père, l'intérêt de l'humanité sauvée par son Immolation et le besoin de confondre au dernier jour des ennemis obstinés et endurcis. Jésus-Christ vainqueur dans le grand combat du péché, du démon et de la mort, porte au ciel les marques de sa vaillance et les trophées de son triomphe. Les cicatrices de ses plaies sont sa gloire, elles ravissent les Anges, elles font l'admiration de la cour céleste, et le Père jette sur elles d'insatiables regards d'amour. Si Bossuet a pu célébrer la beauté divine des meurtrissures du corps mortel, combien ces louanges se peuvent plus justement appliquer aux cicatrices empreintes sur la chair ressuscitée ? « O fidèles de Jésus-

gloriam derivavit ; et ita factum est [corpus illud gloriosum. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIII, art. 3.)

[1] Corpus Christi post resurrectionem vere fuit ex elementis compositum, habens in se tangibiles qualitates, secundum quod requirit natura corporis humani, et ideo naturaliter erat palpabile ; et si nihil aliud habuisset supra corporis humani naturam, fuisset etiam corruptibile. Habuit autem aliquid aliud quod ipsum incorruptibile reddidit, non quidem naturam cœlestis corporis, ut quidam dicunt, sed gloriam redundantem ab anima beata. (D. Th *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIII, art. 3. ad secundum.)

Christ, que les ennemis de mon Maître trouvent de la difformité dans ses plaies, certes je ne le puis empêcher. Mais « pour nous autres croyants, » *nobis credentibus*, pour moi qui suis assuré que c'est pour l'amour de moi qu'il est ainsi couvert de blessures, je ne puis être de leur sentiment. La véritable beauté de mon Maître ne lui peut être ravie ; non, non, ces cruelles meurtrissures n'ont pas défiguré ce visage, elles l'ont embelli à mes yeux. Si les blessures des sujets sont si belles aux yeux du prince, dites-moi, les blessures du prince quelles doivent-elles être aux yeux des sujets ? Celles-ci sont mes délices : je les baise ; je les arrose de larmes. L'amour que mon Roi Sauveur a pour moi, qui a ouvert toutes ces plaies, y a répandu un certain éclat de beauté qui transporte les âmes fidèles[1]. » Au ciel les cicatrices divines resplendissent, par l'effet de la puissance de Dieu, d'un éclat, et revêtent une beauté et des charmes inexprimables : *non difformitas in eis, sed dignitas erit..... et quædam pulchritudo fulgebit*[2]. Sur la terre elles eurent leur immédiate utilité ; c'est par elles que le divin Maître se faisait reconnaître des siens interdits et effrayés ; par elles qu'il triomphait enfin de leur invincible incrédulité, et les faisait tomber à ses pieds, l'amour au cœur et la confession sur les lèvres : *Dominus meus et Deus meus !*... O mon Seigneur et mon Dieu ! Mais la plus divine et la plus mystérieuse mission de ces cicatrices sacrées regarde le ministère sacerdotal que Jésus-Christ remplit dans le ciel. Au ciel Jésus-Christ est prêtre. « S'il est prêtre, dit saint Paul, il doit avoir sa victime à offrir. » Cette victime, c'est son

[1] Bossuet, *1er Serm. pour la Circoncis.* — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIII, art. 4

corps, *apparuit per hostiam.* Je le vois offert sur l'autel du ciel dans l'attitude d'une victime immolée, *quasi occisi,* avec les marques de ses meurtrissures et les signes de sa mort endurée pour nous. C'est ainsi qu'il se présente à son Père : ses plaies intercèdent perpétuellement pour nous : ses cicatrices plaident notre cause, et son sang « crie avec plus de force que le sang d'Abel [1]. » La même voix des plaies sacrées, qui émeut si profondément le cœur du Père, éveille perpétuellement dans l'âme des élus les sentiments de la reconnaissance et de l'amour, et met sur leurs lèvres le cantique dont l'apôtre saint Jean nous a révélé quelques mots : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, et la divinité, et la sagesse, et la force, et l'honneur, et la gloire, et la bénédiction [2]. » Enfin ces signes de la Rédemption réservent leur plus grand éclat et aussi leur plus formidable puissance pour le jour du suprême triomphe des bons et de la suprême catastrophe, où les méchants seront éternellement abimés. Jésus-Christ apparaîtra « avec son signe, » et son signe, c'est sa croix avec tous les souvenirs de sa passion et de sa mort. Entre tous les souvenirs qu'il exposera alors aux regards de l'univers, les cicatrices de son corps tiendront sans aucun doute le premier rang ; c'est elles qui confondront avec une irrésistible force l'ingratitude, l'impiété, la folie des misérables qui « ont foulé aux pieds le Fils de Dieu » et « tenu pour vil le sang de l'alliance. « Alors, dit le texte sacré, apparaitra dans le ciel le signe du Fils de l'homme. Et alors pleureront

[1] Cicatrices in corpore reservavit, ut pro nobis apud Patrem ostensis vulnerum cicatricibus advocaret. (D. Thom. *Opuscul. LIII,* art. 22.) — [2] Apoc. v, 12.

toutes les tribus de la terre ; et elles verront le Fils de l'homme venant dans la nue avec une grande puissance, plein de vertu, entouré de gloire et de majesté [1]. »

« Au jugement dernier ces cicatrices attesteront la justice de la sentence qui frappera les réprouvés. Le Christ montrera à ses ennemis ses blessures, et de ces blessures une voix s'échappera, terrible de conviction et d'évidence qui leur dira : Voici l'Homme que vous avez crucifié ; regardez les blessures dont vous l'avez meurtri ; reconnaissez le côté que vous avez transpercé ; l'ouverture en était faite par vous et pour vous, et vous n'y avez pas voulu chercher un refuge [2]. »

II. — La Rédemption de Jésus-Christ était comme le pivot de la foi, et le fondement de tout le christianisme. Ce dogme, d'après l'affirmation inspirée de saint Paul, porte tous les autres ; ébranlé, tous s'écroulent et disparaissent sous sa ruine, *si Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra ; inanis est et fides vestra ;* « si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine et vaine aussi votre foi. » Cette proposition d'une si extrême gravité fait comprendre le soin que Jésus mit à prouver au monde la réalité de sa résurrection, ces long jours passés sur la terre, de la Résurrection à l'Ascension, ces apparitions continuelles, souvent à des témoins si nombreux, toujours à des témoins si irrécusables. Avant d'élever l'immense édifice d'une Église catholique, il fallait en asseoir le fondement sur la plus inébranlable base. Contemplons avant tout cette base ; nous pour-

[1] Matth. XXIV. — [2] D. Thom. *Opuscul. LIII.* art. 22.

rons après, plus à loisir, nous arrêter à étudier le détail des apparitions.

1. Jésus-Christ, dit saint Thomas[1], employa, pour démontrer la réalité de sa résurrection, deux sortes de preuves : le témoignage et le signe. Le témoignage qui parlait à la raison, le signe qui frappait les sens L'homme était ainsi saisi tout entier, et par une conviction qui s'imposait à tout son être à la fois. Remarquons de plus que dans ces doubles preuves, Jésus-Christ avait toujours en vue un double objet : la vérité de sa nature humaine, et la réalité de sa gloire divine : cette double préoccupation se retrouve dans tous les signes ou apparitions et dans tous les témoignages[2].

Ces témoignages vinrent de deux sources également infaillibles : l'Ange et l'Écriture[3]. L'Ange qui annonça aux saintes femmes le grand œuvre de la résurrection; l'Écriture dont Jésus-Christ développa lui-même les arguments et les prophéties. Or l'Ange comme l'Écriture sont explicites à montrer à la fois la réalité de la chair et sa glorification.

La seconde série des preuves de la résurrection s'appuie sur le signe, argument infaillible, puisque Jésus, dont tout un peuple avait juridiquement constaté la mort, apparaissait plein de vie au milieu de ses disciples, et parfois d'une foule nombreuse de témoins.

[1] D. Th. *Opuscul. LIII*, art. 22. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LV, art. 6, ad secundum. — [3] Est usus duplici testimonio ad manifestandam suam resurrrectionem discipulis quorum neutrum potest refelli : quorum primum est testimonium angelorum... Aliud est testimonium Scripturarum. (D. Thom *Sum. theolog.* p. III, quæst. LV, art. 6.)

Sciendum, dit saint Thomas, *quod Christus resurrectionis veritatem probavit testimonio angelico et argumento veridico.* Cet argument véridique, irréfutable, dont parle le grand Docteur, est formé par la suite des apparitions du Sauveur. Deux choses étaient à prouver : la réalité de la nature humaine et la réalité de la gloire de la résurrection. Dans chacune de ses apparitions Jésus-Christ démontra invinciblement cette double réalité. Il se montrait palpable : il était bien le même que dans sa vie passible ; il portait les cicatrices de sa récente passion. La gloire le transfigurait, sans doute, mais cet éclat n'avait en aucune manière anéanti en lui la réalité de la chair. Et son âme, non plus que sa chair, n'avait trouvé l'anéantissement dans les splendeurs de sa vie béatifique. C'était bien son âme d'avant la mort ; c'était bien l'âme humaine dans sa vivante réalité ; les fonctions de la vie nutritive s'accomplissaient encore[1] ; la vie sensitive demeurait avec toutes ses opérations et ses puissances, Jésus-Christ voyait, entendait, parlait, se mouvait ; enfin la vie intellectuelle apparaissait dans les discours, les exhortations, les argumentations du Sauveur. Et afin, ajouté saint Thomas, que rien ne manquât à la perfection de la preuve et à la conviction des témoins, Jésus, en même temps qu'il prouvait en lui la réalité de la nature humaine entière, âme et corps, il montrait la présence de la divinité dans les miracles qu'il opérait sous les yeux des Apôtres. — Restait à montrer la gloire dont sa résurrection lui assurait le magnifique apanage. C'est pourquoi il prit soin d'apparaître à ses disciples avec les principales

[1] Quia corpus Chisti vere fuit animatum, vera fuit ejus comestio. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LV, art. 6, ad primum.)

qualités des corps qu'a transfigurés la résurrection : il pénétrait les corps les plus durs et les plus résistants ; il se transportait avec la rapidité de l'éclair ; il se montrait et disparaissait soudainement, sans que l'œil pût suivre des mouvements si spiritualisés, et des opérations si divines.

2. Entrant dans le détail des apparitions, saint Thomas se demande s'il était expédient que Jésus-Christ ressuscité se manifestât à tout l'univers, et que tous les hommes contemplassent la merveille de sa vie divine et de sa gloire. Dieu, dans la manifestation de ses vérités et de ses mystères, suit une règle invariable. « Des choses connues, les unes le sont de tous par une loi commune de la nature ; les autres, d'un petit nombre par un privilége de la grâce[1]. » Le soleil est l'héritage commun de toute la terre, mais il est des régions favorisées où ses rayons ont plus de chaleur et plus d'éclat, où sous son regard la nature s'épanouit plus joyeuse, où les fleurs sont éternelles et les fruits inépuisables. Dans l'ordre spirituel, Dieu illumine tous les hommes des clartés de la raison, mais chez le grand nombre l'astre n'a qu'un éclat ordinaire, et il ne resplendit qu'en certaines intelligences d'élite. Cette première harmonie nous en découvre une seconde où brillent à la fois la sagesse et la bonté de Dieu. Si quelques intelligences sont plus éclairées que d'autres, c'est à charge de verser leurs lumières sur celles qui leur sont inférieures, et ainsi, dans une sublime et universelle solidarité, la lumière, descendue de Celui que l'Église nomme « le Père des lumières, » se répand

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LV, art. 1.

par degrés successifs, des plus hautes intelligences sur les moyennes, et de celles-ci sur les plus basses et les plus vulgaires ; de Dieu au Verbe incarné, aux anges, aux hommes, et parmi les hommes, des plus intelligents jusqu'aux plus bornés. Telle est la marche suivie par Dieu dans l'ordre naturel et surnaturel [1]. Ses grands mystères, Dieu les révèle aux âmes choisies qu'il illumine immédiatement et qu'il charge ensuite de répandre aux autres les lumières reçues. Au nombre de ces révélations réservées était certainement celle de la gloire du Christ ressuscité ; c'est donc à des témoins choisis que cette merveille sera montrée, et ces témoins se répandront ensuite dans le monde entier, annonçant « à toute créature l'Évangile » du Dieu fait Homme, « mort pour notre salut et ressuscité pour notre justification. »

L'énoncé de cette loi providentielle nous donne l'explication d'un autre fait évangélique. Ce n'est point l'homme, c'est l'Ange qui fut témoin de la résurrection. Ce n'est ni aux Apôtres, ni aux saintes femmes qu'il fut donné de contempler Jésus-Christ sortant victorieux du tombeau, c'est aux anges ; et ce sont les Anges qui furent ensuite chargés d'annoncer la grande nouvelle aux Apôtres et ceux-ci au monde [2]. Que si l'on s'étonne qu'admis à l'Ascension l'homme ait été exclu du spectacle de la Résurrection, saint Thomas signale ainsi la différence entre les deux merveilles. Des deux parties dont se compose la scène de l'Ascension, la sortie de ce

[1] Hæc est lex divinitus instituta ut a Deo immediate superioribus revelentur quibus mediantibus deferantur ad inferiores. (D. Thom. *loc. citat.*) — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LV.

monde et l'entrée dans la gloire éternelle, la seconde seule dépassait la portée de la perception humaine ; quant à la première, voir leur Maître s'élever dans les airs, n'excédait en aucune manière ce que les Apôtres pouvaient par eux-mêmes contempler. Dans la résurrection au contraire tout était mystère, le retour de l'âme de Jésus-Christ des enfers ; le réveil de la tombe, la réunion de l'âme et du corps, l'adoption de la gloire, tout dépassait les limites de l'homme et réclamait une révélation. Cette révélation, Dieu la donne, suivant la marche adoptée par lui, par l'intermédiaire des intelligences plus élevées, c'est-à-dire des Anges[1].

Si Jésus-Christ ne fait à ses Apôtres que de rapides apparitions, s'il ne demeure pas continuellement avec eux comme aux jours de sa vie mortelle, il nous est aisé d'en découvrir la raison. Les deux parties du dogme de la Résurrection à inculquer aux Apôtres, et par les Apôtres au monde, étaient, nous l'avons vu, la réalité de la résurrection et l'adoption d'une nouvelle et glorieuse vie. La réalité de la résurrection était ample-

[1] Ascensio Christi quantum ad terminum a quo non transcendebat hominum communem notitiam, sed solum quantum ad terminum ad quem. Et ideo discipuli potuerunt videre Ascensionem Christi quantum ad terminum a quo, id est secundum quod elevabatur a terra ; non autem viderunt ipsam quantum ad terminum ad quem, quia non viderunt quomodo reciperetur in cœlo. Sed resurrectio Christi transcendebat communem notitiam et quantum ad terminum a quo secundum quod anima rediit ab inferis, et corpus de sepulcro clauso exivit, et quantum ad terminum ad quem secundum quod est adeptus vitam gloriosam. Et ideo non debuit resurrectio fieri sic quod ab homine videretur. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LV, art. 2, ad secundum.)

ment attestée dans ces continuelles apparitions, où, durant quarante jours, Jésus se donna à voir, à entendre, à toucher. Et quant à la nouveauté de la vie, d'une vie spiritualisée et glorieuse, elle se manifestait mieux par les alternatives et les vicissitudes de départ et de retour, d'apparition et d'évanouissement. Jésus-Christ n'était plus ce qu'il s'était montré dans « les jours de sa chair : » « on ne le connaissait plus selon la chair : » tout en lui était changé et nouveau : *facta sunt omnia nova* [1]. Entre les deux vies passible et glorieuse, la différence se faisait ainsi nettement apercevoir.

Dans les aspects divers et les formes différentes que Jésus-Christ prenait pour se manifester, il obéissait à une autre loi providentielle, selon laquelle Dieu, quand il apparaît à l'homme, tient compte, dans le choix du mode, d'apparition, des dispositions où il le trouve et des effets particuliers qu'il veut produire sur lui. Aux Apôtres pleins de foi et d'amour, Jésus-Christ se montre dans sa propre forme ; aux disciples chancelants et irrésolus d'Emmaüs, il s'offre d'abord sous une apparence étrangère, et ne se révèle tel qu'il est qu'après que la parole divine et la communion ont ouvert leur intelligence et affermi et enflammé leur cœur [2].

Jésus-Christ apparut à cinq reprises différentes le jour de sa Résurrection. Rien de beau et de profond comme le commentaire que saint Thomas nous donne de ces cinq apparitions. Voici la première : *Or Jésus ressuscitant le matin du premier jour de la semaine, apparut premièrement* [3] *à Madeleine, de laquelle il avait*

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. quæst. LV, art. 3. — [2] D. Th. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LV, art. 4. — [2] Ne nous tenons pas ici trop à la lettre « qui tue, » et ne croyons pas devoir,

chassé sept démons [1]. O touchante attention de la miséricorde ! le Rédempteur qui était venu « appeler les pécheurs » donne à une pécheresse les prémices de sa joie et de sa gloire. Saint Thomas développe admirablement toutes les convenances de cette première apparition. L'amour de Madeleine est véhément, elle n'a pu se résoudre comme les Apôtres et les saintes femmes à quitter le sépulcre, elle y pleure, elle y soupire, elle y exhale l'amertume de ses regrets et l'ardeur de ses désirs : *Or Marie se tenait dehors près du sépulcre et elle pleurait.* L'amour l'enchaînait près du tombeau de Jésus ; la douleur faisait jaillir ses larmes ; elle était là regardant autour d'elle si elle n'apercevrait pas son Bien-Aimé ; elle pleurait la perte de son Jésus qu'elle cherchait avec d'inexprimables ardeurs [2]. A l'amour brûlant dans cette âme se joignait une autre précieuse disposition : la diligence dans la recherche de Dieu. Marie ne se contente pas de pleurer et de gémir, elle *recherche. Et dum fleret, inclinavit se.* Et pendant qu'elle pleurait elle se pencha et regarda dans le sépulcre. O âmes chrétiennes !

comme certains, excepter la Très-Sainte Vierge des apparitions du premier jour. Si sa foi n'en avait nul besoin, son cœur réclamait son Fils avec d'inexprimables ardeurs, et son héroïsme durant la Passion la désignait avant toutes les autres à cette faveur de Dieu. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans sainte Thérèse : « Un jour, après que j'eus reçu Notre-Seigneur dans la sainte communion, il me dit qu'aussitôt après sa résurrection, il avait visité Notre-Dame, parce qu'elle en avait le plus grand besoin ; que la douleur qui avait transpercé son âme ne lui permit pas tout d'abord de goûter pleinement la joie qu'il lui apportait, qu'il était resté longtemps avec elle parce qu'elle en avait besoin. »

[1] Marc. XVI, 9. — [2] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 22.

où pensez-vous rencontrer votre Dieu et jouir des mystérieuses délices de sa présence? Au milieu de vos tumultes et de vos dissipations? Non, dans la solitude. Au sein de vos joies mondaines? Non, dans l'austère voisinage du tombeau : il faut *se pencher vers la tombe*, il faut incliner son âme vers la componction, pour mériter la révélation de la gloire et de la joie divines. Mais l'âme sainte ne donne rien encore à son Dieu si elle ne lui donne pas la magnanimité de la persévérance. Madeleine savait que le tombeau était vide ; elle dira en pleurant : « Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis ! » Que signifient ces regards qu'elle jette sans cesse dans le sépulcre? que veulent ces continuelles recherches? Ah ! l'amour est insatiable dans ses désirs ! la persévérance chrétienne ne connaît ni lassitude ni découragement. « Elle espère contre l'espérance, » et Dieu finit toujours par couronner la force et la magnanimité d'une telle dilection. Madeleine, « de laquelle Jésus-Christ avait chassé sept démons, » s'élève ici à la mystérieuse majesté de la figure. Qu'est-ce que cette Madeleine qui a la joie d'annoncer au monde la résurrection de Jésus et le salut universel dans cette résurrection, après qu'elle a été pécheresse, messagère de mort et propagatrice de corruption? Qu'est-ce, sinon tout à la fois Ève, l'antique pécheresse, cause première des désastres du genre humain, puis la bienheureuse Marie, qui apporte à l'humanité tombée l'espérance de sa rédemption dans l'enfantement du Rédempteur? *Femina quæ quodammodo fuit ministra mortis, venerandæ resurrectionis mysterium prima percepit et nuntiavit*[1]. Un grand dessein de Dieu reçoit ici encore

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 22.

son application. « Ce qui était faible et sans honneur, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui était fort. » Le sexe le plus faible entre pour une part large et puissante dans la diffusion de la vérité ; la pécheresse est apôtre, et le premier éclat de la résurrection jaillit d'une femme que la faiblesse environne et que le péché a autrefois souillée.

L'apparition de Jésus-Christ aux saintes femmes qui suit de près la précédente, est pleine aussi de leçons et de mystères. Quand le Sauveur se montre à elles, *elles viennent de sortir du tombeau : Exierunt cito de monumento cum timore et gaudio magno.* C'est à ce moment que Jésus se présente à elles et leur dit : *Avete !* Grande parole ! délicieuse salutation ! et qui efface à jamais les malédictions dont la première femme avait été la source si fatale. La conversion d'une âme est admirablement représentée dans cette scène. Il faut sortir du tombeau pour rencontrer Jésus et jouir de sa présence. Et quel est le tombeau d'une âme sinon son péché ? Veut-elle retrouver Jésus ? qu'elle sorte tout d'abord des horreurs du sépulcre. « Voici, dit le Seigneur dans Ézéchiel, que j'ouvrirai vos tombeaux, et je vous ferai sortir de vos sépulcres, ô mon peuple ! » L'Évangéliste note avec soin cette sortie du tombeau : les saintes femmes sortent *avec crainte et aussi une grande joie.* La terreur salutaire des jugements de Dieu cause les premiers ébranlements d'une âme, et commence en elle le douloureux travail de la conversion. Mais cette terreur est de courte durée ; à mesure que le tombeau est franchi, que le péché s'efface, que la miséricorde et le pardon s'y substituent, *une grande joie* succède aux précédentes frayeurs ; alors apparaît Jésus, et avec lui le salut de la paix et la parole de la vie [1], *avete !*

[1] D. Thom. *Opuscul. LII*, art. 22.

La troisième apparition du Sauveur fut réservée à Pierre. Pierre est à la fois le magnanime confesseur de la divinité du Christ : *tu es Christus Filius Dei vivi!* et le pusillanime négateur de ce même Christ au sein des douleurs et des ignominies : sublime confession, négation effroyable ! Pour l'une, Pierre méritait la vue du Dieu qu'il avait reconnu et confessé sous les dehors de la chair : dans l'autre, son âme abîmée de douleur, torturée de remords, accablée de découragement et de défaillance, avait besoin d'un prompt et énergique secours, et quel plus puissant secours que la vue de son Maître ressuscité [1] ?

Les disciples qui se rendent à Emmaüs reçoivent à leur tour l'ineffable grâce d'une apparition. Celle-ci revêt des circonstances toutes spéciales : *apparuit autem eis in alia effigie*, dit le texte sacré, « or il se montra à eux sous une autre forme. » Jésus-Christ se cache sous des traits d'emprunt. Pourquoi cette nouvelle conduite et ce déguisement ? Jésus qui en ressuscitant n'avait pas changé de visage, devait néanmoins faire comprendre que sa vie glorieuse différait de sa vie passible et mortelle ; il le montre en prenant à son gré des formes diverses. Mais une autre raison de saint Thomas a des racines plus profondes dans le plan général de la Providence. Aux âmes fortes et trempées puissamment dans la vérité, Dieu se montre sans voile ni atténuation ; pour les âmes faibles, indécises, flottantes, irrésolues, Dieu s'accommode d'abord à leur faiblesse, se présente sous des aspects qui leur sont accessibles, captivent leur attention et inclinent doucement leur volonté : peu à peu la lumière se fait,

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 22.

la volonté s'échauffe, *on sent que son cœur est brûlant au dedans de soi*, la *fraction du pain*, le sacrement, consomme l'œuvre divine, l'âme est prête aux visions de la vérité, Dieu se montre alors, non plus sous des voiles et des images, mais dans la réalité de sa gloire et de sa grandeur [1].

La cinquième apparition, la dernière de celles qui remplissent le jour de la résurrection, est accordée à tous les apôtres réunis, moins saint Thomas. Le Docteur Angélique relève ainsi les circonstances et les significations mystiques de cette apparition. « Quatre choses sont à remarquer, dit-il, dans cette apparition : l'heure où elle a lieu, la solennité du jour qui la relève, la chambre close où la faiblesse a cherché un refuge, la communauté des disciples réunis. Jésus-Christ apparaît quand le jour décline et que l'ombre du soir tombe sur le monde. L'humanité s'inclinait de plus en plus vers la nuit de ses vices et de sa dégradation, quand Jésus vint à elle pour la relever et l'illuminer. D'autre part, Dieu ne s'approche que vers le couchant, *ascendit super occasum :* tant que les ardeurs du midi dévorent la terre, que les feux de la concupiscence, les cupidités brûlantes, les passions enflammées ôtent à une âme la fraîcheur du soir et le calme serein du crépuscule, Dieu se retire d'elle ; il y revient, il se montre et se communique à elle dès que les premières ombres y ont éteint les tumultes et les mille bruits du jour. Cette apparition a lieu comme les autres, le soir du *sabbat*. Trois repos sont proposés à l'homme : l'un où il se repose de ses œuvres, et où son corps retrouve avec une noble et douce liberté le relâche à ses écrasements quotidiens

[1] D. Thom. *Opuscul. LIII.* art. 22.

C'est le repos indispensable qu'impose un Père bien plus encore qu'un Maître; c'est notre noble et bienfaisant *dimanche.* Le second repos est tout intime : l'âme, dans ce *sabbat* mystérieux, fait taire ses préoccupations terrestres, et cesser ses tumultueux empressements de chaque jour : elle donne à son Dieu des heures bénies de silence et de calme profond, durant lesquelles elle lui parle et elle écoute tour à tour sa vivifiante parole : sabbat divin ! repos suave et fécond de l'âme chrétienne, hélas ! et dont le prix n'est plus connu, ni les exigences bénies respectées : *viderunt eam hostes et deriserunt sabbata ejus !* Qu'innombrables sont devenus ces ennemies des âmes chrétiennes qui ne font plus de leurs dimanches saints et sacrés qu'une amère dérision ! Les préoccupations du luxe, les excès de la table, la fureur des plaisirs, ces courses, ces pérégrinations incessantes, cette fièvre de mouvement et de locomotion, tout entraine les âmes chrétiennes loin du calme, du silence et de la prière. Hélas ! le dimanche d'autrefois n'est plus pour notre société contemporaine qu'un souvenir effacé et une tradition méconnue. Aussi Jésus-Christ n'apparaît-il plus à ces âmes ; leur christianisme indécis et maladif, leur piété éteinte, leur foi obscurcie, leurs forces tombées, bien loin d'atteindre encore aux sommets de l'héroïsme, ne les peuvent plus soutenir dans leur marche lourde, chancelante, épuisée. *Et erant fores clausæ*, « et les portes étaient closes. » C'est la sûreté de la faiblesse ; c'est l'abri assuré contre des ennemis audacieux et puissants. L'âme veut-elle jouir de son Dieu et ne pas exposer la grâce dont Dieu l'enrichit à la merci d'un coup de main ? Qu'elle s'enferme dans la vigilance, qu'elle se prémunisse contre ses ennemis, qu'elle ait sans cesse « la crainte des juifs, »

des bourreaux de Jésus, des vices qui le chassent et le font mourir : *propter metum judæorum*. Enfin, au moment où Jésus apparaît, les disciples sont rassemblés : *erant discipuli congregati in unum*. C'est l'union parfaite, fruit le plus précieux, bénédiction la plus suave, du Dieu Rédempteur. Jésus est le Dieu de la paix ; « lui-même est notre paix... qui a tué les inimitiés, et renversé les murailles de séparation. » Il est l'ennemi du trouble, de la division, des animosités et des querelles. Où ne règne pas la charité et l'union, Jésus-Christ ne daigne pas apparaître [1].

Telles sont les apparitions du jour même de la Résurrection. Quant aux autres, nous n'en dirons rien ici, ayant occasion d'en parler plus longuement dans la suite de cet ouvrage.

II

L'ASCENSION

« Nous pouvons considérer quatre points dans l'Ascension du Sauveur : la convenance de cette Ascension, la puissance qui y préside, le lieu et les divines hauteurs qui lui servent de terme, enfin la gloire et les splendeurs de l'Homme-Dieu dont elle est le triomphe [2]. »

D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 22. — [2] Possumus quatuor notare circa Christi Ascensionem : videlicet ascensionis convenientiam, ascendentis virtutem sive potentiam ; loci in quem ascendit eminentiam, et gloriæ ipsius excellentiam. (*Opuscul. LIII*, art. 23.)

1. Jésus-Christ, son œuvre achevée, ses ennemis abattus, la rédemption du monde conquise et la gloire de son Père rétablie, voulut jouir d'un immense et indescriptible triomphe, en s'élevant au plus haut des Cieux, en faisant dans la cité céleste une entrée solennelle, et en recevant l'hommage de ses innombrables sujets et l'investiture de ses divins et éternels pouvoirs. Or Jésus-Christ le voulait pour lui et il le voulait pour nous : c'est de lui et de nous que se prennent les convenances de ce grand mystère.

La terre est le lieu de l'exil, « la vallée des larmes, » la patrie de la douleur et le lieu de la corruption. Comment le Dieu triomphateur en pouvait-il faire le siége de sa domination glorieuse? Comment la béatitude pouvait-elle habiter le lieu de l'expiation ? Et comment son éclat se pouvait-il harmoniser avec notre pâle soleil et les sombres nuées de nos douleurs? Ressuscité et glorieux, Jésus-Christ n'avait plus d'autre patrie possible que la patrie de la gloire: de même qu'expiateur, homme passible et mortel, il n'en avait eu d'autre que la terre de la mortalité et de la souffrance. « Il faut, dit saint Thomas, qu'il y ait proportion et harmonie entre l'habitant et le lieu habité. Or par sa Résurrection, Jésus-Christ avait commencé sa vie immortelle et incorruptible ; le lieu que nous habitons est le lieu propre de la génération et de la corruption, de la naissance et de la mort, tandis que le ciel est la patrie de l'incorruptibilité. Aussi la terre ne pouvait convenir à la vie glorieuse du Christ, le ciel seul lui offrait un séjour en harmonie avec ses perfections et ses splendeurs [1]. »

Jésus-Christ, dans son Ascension comme dans tous ses

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LVII, art. 1.

autres mystères, doit être considéré comme chef de l'humanité régénérée, qu'il associe à sa vie et à sa gloire. Ce titre de Chef de l'Église imposait au Sauveur un dernier devoir de charité et de miséricorde qu'il formulait lui-même en ces mots : *Vado parare vobis locum :* « Je vais vous préparer le lieu. » « Il s'élève, s'était écrié le prophète Michée, il s'élève, laissant la voie ouverte après lui ; » *Ascendit pandens iter ante eos.* Ouverte pour lui, la porte du ciel reste ouverte pour tous les élus : nous nous élançons sur ses pas, et nous entrons à sa suite dans la Patrie éternelle [1].

Enfin Jésus, qui ne cessa jamais d'être Prêtre, dut choisir à son sacerdoce tout céleste un sanctuaire digne de lui[2]. Écoutons saint Paul. « Voici le résumé de tout ce que l'on peut dire de Lui » et de ses grandeurs : « Le Pontife que nous avons est Celui qui siège à la droite de la Majesté dans les Cieux, Ministre du culte, Pontife du vrai tabernacle qu'a construit Dieu et non l'homme. Or tout prêtre est constitué pour offrir des oblations et des hosties ; d'où il suit que ce Prêtre lui aussi doit avoir sa victime à offrir[3], » son sanctuaire, son autel, son culte. « Mais s'il résidait sur la terre, il n'y serait plus même prêtre, la place étant occupée par ceux qui offrent les oblations selon la loi, qui servent dans ce culte figuratif, image du culte organisé dans le ciel[4]. » Le vrai sanctuaire où

[1] D. Th. *Opuscul. LIII,* art. 23. — [2] Sicut Pontifex in veteri testamento intrabat Sanctuarium, ut assisteret Deo pro populo, ita et Christus « intravit cœlum ad interpellandum pro nobis. » Ipsa enim repræsentatio sui ex natura humana quam in cœlum intulit, est quædam interpellatio pro nobis. (D. Thom. *Sum theolog.* p. III, quæst. LVII. art. 6.) — [3] Hebr. — [4] Hebr.

Jésus doit exercer son sacerdoce n'est donc pas la terre lieu du culte figuratif, mais le ciel, le sein du Père, la patrie de la sainteté et de la gloire. Il fallut donc que Jésus-Christ y montât pour y inaugurer son éternel et céleste sacerdoce.

Si l'intérêt de sa gloire et la nature de sa mission exigeaient de Jésus-Christ qu'il montât dans les Cieux, notre intérêt propre et le complément de notre rédemption ne restaient pas étrangers au décret du Père, qui décernait à son Fils, et dans ce Fils à la nature humaine, les honneurs de cette sublime ovation. L'Ascension nous est tout à la fois une puissante école de vertus et une source infiniment riche de grâces. A la vue du Christ qui s'élève si majestueusement dans les cieux, notre foi s'exerce, notre espérance s'élève, notre amour s'enflamme. *Fides non est de visis*, dit saint Thomas : « la foi a pour objet l'invisible. » Certes elle s'exerçait déjà, quand, au lieu du Roi magnifique et du conquérant terrestre qu'attendait le monde, les croyants n'eurent devant leurs regards stupéfaits que l'Artisan de Nazareth et la Victime du Calvaire; et il fallut la magnanimité de la foi pour déchirer le voile des anéantissements et des douleurs, voir au travers le Fils de Dieu, et tombant aux pieds de « l'homme de douleurs » confesser avec Pierre : *Tu es Christus Filius Dei vivi!* Et pourtant le soleil de la divinité dardait, même au travers de la chair, d'éblouissants rayons, et, au cri d'admiration que poussaient les foules, on pouvait entrevoir quelque chose de la splendeur d'un Dieu. Les jours devaient venir où l'épreuve de la foi serait plus rude, et son exercice plus difficile. Jésus-Christ disparaît entièrement : le silence se fait profond, la nuit obscure ; rien n'apparaît plus nulle part de l'Homme-Dieu. Nazareth

est vide, le Calvaire n'a plus sa Victime, la Judée ne garde comme souvenir du sanglant passage de la Victime expiatrice qu'une inexpiable malédiction. L'impiété peut à l'aise crier aux fils de la foi : *ubi est Deus eorum?* «Votre Dieu, où est-il?» Voilà l'épreuve à laquelle l'Ascension, en retirant Jésus-Christ des yeux, met le dernier couronnement. « Autrefois, dit saint Paul, nous connaissions Jésus-Christ selon la chair, mais maintenant nous ne le connaissons plus même ainsi ; » il a disparu tout entier, ne nous laissant que l'assurance de son invisible présence dans le mystère de sa grâce et sous l'impénétrable voile de son Sacrement. Le triomphe du croyant en face du « Dieu caché, » quel sera-t-il ? Celui des saints, celui des grandes âmes : « Voir l'invisible comme de ses yeux. » L'Ascension est de plus le divin aliment de l'espérance chrétienne. L'homme a entrevu la beauté et la gloire du Dieu triomphateur ; il a contemplé à travers les déchirures des cieux quelque chose des magnificences qui s'y accumulent ; c'en est fait, il ne détachera plus de ce spectacle son ardent regard ; les Cieux se seront refermés, l'exil aura repris ses spectacles ternes et monotones, que lui est là encore fixé à la contemplation des éternelles splendeurs [1]. La charité s'enflamme au même foyer. Le Sauveur disait: *où est votre trésor, là est votre cœur*. En ces deux mots la magnifique histoire de l'humanité chrétienne est résumée. L'Ascension a emporté son trésor au ciel, elle y a emporté aussi tout son cœur. Ah! ne lui parlez plus des délices et des beautés de ce monde : « fumier et ordure [2] ! » dit-elle. Une seule chose remplit son âme, transporte son cœur, emporte ses désirs : Jésus-

[1] Act. cap. I. — [2] Philipp.

Christ, dont elle a vu les charmes, et pour lequel elle désire mourir : *Cupio dissolvi et esse cum Christo.*

Jésus-Christ disait à ses Apôtres désolés de son prochain départ : « Il vous est expédient que je m'en aille de ce monde : si je ne me retirais pas, le Paraclet ne viendrait pas à vous; mais si je m'en vais c'est pour vous l'envoyer. » L'effet suprême de l'Ascension du Sauveur est cette immense et divine distribution des grâces et des dons de l'Esprit-Saint : *Ascendens in altum... dedit dona hominibus.* Il nous fallait être un peuple tout spirituel pour jouir de ces dons tout spirituels ; Jésus-Christ devait nous soustraire sa présence corporelle, afin que nous fussions aptes à le recevoir, Lui, le Père et l'Esprit-Saint, tout spirituellement : *Christo discedente corporaliter, non solum Spiritus Sanctus, sed et Pater et Filius illis affuit spiritualiter*[1].

2. Par quelle puissance Jésus-Christ s'éleva-t-il dans les cieux ? telle est la nouvelle question que pose et résout le Docteur Angélique. L'Ascension ne pouvant être que très-improprement attribuée à la nature divine[2], reste à dire que ce n'est que selon sa nature humaine que Jésus s'est élevé dans les cieux. « L'Ascension ne peut convenir à la nature divine, dit saint Thomas, puisque rien n'est plus haut qu'elle, et que d'ailleurs elle n'est susceptible d'aucun mouvement d'un lieu dans un autre lieu, elle qu'aucun lieu ne renferme et qu'aucun mouvement ne peut emporter. Selon sa nature humaine, l'Ascension convenait à Jésus-Christ, parce

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LVII, art. 1, ad tertium. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LVII art. 2, ad primum.

que cette nature est renfermée dans un lieu et est susceptible de mouvement. » D'après cette manière de poser la question, nous pouvons dire que Jésus s'est élevé dans les cieux, non pas comme Dieu, mais comme homme. D'autre part, n'oublions pas que la puissance divine toute seule pouvait provoquer et soutenir un pareil essor. Si l'humanité sainte s'éleva dans les cieux, c'est très-assurément sous l'impulsion d'une force divine. En ce sens c'est comme Dieu que Jésus-Christ s'est élevé au ciel.

D'après l'enseignement de saint Thomas, à cette force divine, dernière cause et principal moteur, s'en ajoute une autre secondaire, l'influence sur le corps de l'âme transfigurée dans la gloire. La nature divine emportait dans son irrésistible élan une chair incapable par elle-même d'un tel essor. D'autre part aussi, l'âme glorifiée trouve dans la force que la glorification lui donne de quoi mouvoir la chair qui lui est unie, de la transporter au gré de ses désirs, et selon la puissance et l'étendue de ses propres opérations. C'est là l'un des magnifiques apanages de l'état glorieux. Le corps y est en harmonie parfaite avec les puissants essors de l'âme et en peut accompagner et servir les vastes et impétueux mouvements [1].

[1] Assignant (auctores) rationem prædictæ virtutis ex parte animæ glorificatæ ex cujus redundantia glorificabitur corpus. Erit enim tanta obedientia corporis gloriosi ad animam beatam ut sicut dicit Augustinus, « ubi volet spiritus, ibi protinus erit corpus; nec volet aliquid spiritus quod nec spiritum decet, nec corpus. » Decet autem corpus gloriosum et immortale esse in loco cœlesti. Et ideo virtute animæ, volentis corpus Christi ascendit in cœlum. Sicut autem corpus efficitur gloriosum participatione animæ, ita ut Augustinus dicit « participatione

3. Où monta le Christ dans son Ascension? jusqu'à quelles incommensurables hauteurs? au-dessus de quelles sublimités et de quelles élévations? Qu'il ait franchi les cieux matériels, et qu'il ait placé son trône par delà les immensités de l'univers, la question a à peine besoin d'être posée. L'humanité sainte du Verbe toute pénétrée de la divinité dépassait, à des hauteurs infinies, toute élévation de l'ordre purement naturel; et par conséquent, franchissant toute limite créée, s'élevait dans les régions divines et supérieures de l'ordre surnaturel et béatifique[1]. Mais la question devient plus vaste et plus profonde. La sainte Humanité franchit-elle toutes les limites de la création surnaturelle pour s'élever au-dessus des êtres qui y tiennent les premiers rangs et y occupent les premiers trônes? Saint Paul l'affirme. « Dieu a placé Jésus-Christ au-dessus de toute Principauté, et de toute Puissance, et de toute Domination, et de tout ce qui a nom, non-seulement dans ce siècle, mais aussi dans le siècle futur. » L'élévation correspond à la dignité et à l'excellence de chaque être; « chacun à son rang, comme dit saint Paul : principe absolu, règle invariable dans la conduite du Dieu qui est l'ordre et l'harmonie infinis : *Tanto alicui rei debetur altior locus quanto est nobilior*. Traitant d'après ce principe la question qui nous occupe, quelle élévation refuserons-nous au Dieu fait homme? Sans doute, à ne

Dei fit anima beata. Unde prima origo ascensionis in cœlum est virtus divina.

Sic igitur Christus ascendit in cœlum propria virtute : primo quidem virtute divina; secundo animæ glorificatæ moventis corpus, prout vult. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LVII, art. 3.

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. quæst. LVII. art. 4.

considérer que son corps, la nature en est inférieure aux natures spirituelles, mais si nous prenons garde à l'excellence qui ressort pour l'humanité de son union avec Dieu, si nous voyons en Jésus-Christ un Dieu dans la chair, unissant cette chair à sa divinité par le lien d'une union hypostatique, le trône même de Dieu ne nous semble plus à une hauteur inaccessible pour lui; nous le voyons sans étonnement franchir toutes les régions célestes, dépasser les régions angéliques, placer son trône « à la droite de la Grandeur dans les cieux, » et nous nous écrions dans l'extase de l'admiration et de l'amour : « Auquel des anges Dieu a-t-il dit jamais: sieds-toi à ma droite? » « Ton trône, ô Dieu, est au siècle des siècles[1] ! »

4. Que dire maintenant des magnificences de ce triomphe? de la gloire du Christ ressuscité qui s'élève dans les cieux? de la majesté de cette Ascension? de la splendeur de ce cortége? de l'ivresse de cette universelle joie? Et cette cité du ciel qui s'entr'ouvre? et ces mille millions d'anges qui viennent à la rencontre du Triomphateur? Les prophètes ont entrevu les trois parties dont se compose cette scène divine : l'ascension, l'entrée dans les cieux, l'investiture de la gloire et de la domination éternelles. « Des millions d'esprits célestes environnent le char du Vainqueur; des millions de triomphateurs dans l'ivresse de la joie. Le Seigneur est au milieu d'eux, au Sinaï, au sanctuaire. Vous vous êtes élevé dans les hauteurs, ô Dieu! emmenant avec vous vos captifs. Vous avez reçu des dons pour les hommes;

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst, LVII, art. 5. — Vid. *Opuscul. LIII*, art. 23.

et pour ceux-là mêmes qui n'ont pas cru qu'un Dieu puisse habiter parmi nous. Béni soit le Seigneur dans toute la durée des jours ! A nous aussi il ouvrira la route du salut. » Tel est le chant du départ : Voici, dans le même Roi-Prophète, le chant de l'arrivée. Jésus-Christ et son immense cortége sont parvenus à l'entrée des cieux : le plus sublime dialogue s'engage entre les anges du cortége triomphal, et ceux qui, restés au ciel, se tiennent prêts à recevoir leur Seigneur et leur Dieu. Les premiers commencent : « Ouvrez-vous, ô portes ! ouvrez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera ! — Quel est-il ce Roi de gloire ? — C'est le Seigneur, le Fort, le Puissant, c'est le Seigneur qui tiomphe dans les combats. — Ouvrez-vous, ô portes ; ouvrez-vous, portes éternelles et le Roi de gloire entrera ! — Quel est-il ce Roi de gloire ? — C'est le Seigneur, le Dieu des armées, voilà le Roi de gloire ! »

Les portes éternelles se sont ouvertes, le cortége est entré : Jésus-Christ a franchi tous les degrés de son incommunicable trône. La voix du Père se fait entendre, et met le sceau à toutes les grandeurs du Christ, son Fils : « Tout est consommé, » et la parole divine, telle que les prophètes nous en ont conservé l'écho et le souvenir, consacre pour l'éternité la gloire, la domination, les pouvoirs, les triomphes du Verbe incarné. « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds ! L'Éternel va faire surgir de Sion le sceptre de votre empire. Vous établirez votre règne au milieu même de vos ennemis. Les peuples vous obéiront au jour de votre force ; au milieu de la splendeur de vos saints. Je vous ai engendré avant l'aurore. L'Eternel, l'a juré ; il ne révoquera jamais son serment : vous êtes

Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. — Le Seigneur est assis à votre droite ; il écrasera les rois au jour de sa colère ; il jugera les nations ; il remplira tout de ruines ; il brisera sur la terre la tête de nombreux ennemis. »

C'est encore de cette royale investiture, de cette domination sans limite, et de ces puissantes conquêtes que Jésus-Christ lui-même parle dans un autre psaume. « Moi, j'ai été constitué Roi par Dieu sur Sion sa montagne sainte, constitué pour publier ses commandements. Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils ! Je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine toute l'étendue de la terre. »

III

LE TRÔNE DE GLOIRE

La grande parole qui accueille Jésus-Christ dans les cieux, est la parole du Père que nous venons d'entendre : *Sede a dextris meis :* « Asseyez-vous à ma droite. » Mystérieuse invitation, honneur infini, nouvel et incommensurable abîme dont saint Thomas cherche à sonder la profondeur.

Fixons d'abord avec le grand Docteur ce qu'il faut entendre par la droite du Père. Cette formule de « siéger à la droite du Père » renferme en elle deux idées : l'idée de repos, et l'idée de règne. Sous ce double rapport, Jésus *est assis* à *la droite du Père.* Revenu triomphant dans le Ciel, Jésus-Christ y doit jouir d'un éternel repos, et il y doit exercer une divine domination, et c'est dans

ce repos mystérieux et cette domination universelle que consiste toute la vie triomphante de Jésus-Christ dans le ciel [1]. Quelles harmonies sublimes dans ce repos du Dieu Rédempteur! Quand Dieu aux jours de la création, eut fait jaillir les mondes du néant, les eut ornés et remplis de magnificences, quand sur la terre il eut introduit l'homme, le chef-d'œuvre de sa grâce et le roi de l'univers, il rentra, dit l'Écriture, dans son repos. Quand le Dieu réparateur et rédempteur eut achevé l'œuvre, plus extraordinaire mille fois de la restauration de ce monde qu'avait dévasté et déformé horriblement le péché, quand il eut achevé la longue suite de ses prodigieux travaux et de ses souffrances plus prodigieuses encore, il rentra dans son repos; il « s'assit à la droite du Père; » il entra dans une éternité de délices que lui avait conquises sa vie de labeurs et d'immolation. Mais ce repos à la droite du Père, n'est pas un repos goûté dans l'immobilité et l'inaction; le mot qu'il disait durant sa vie mortelle, Jésus-Christ peut le redire dans sa vie triomphante: *Pater usque*

[1] In nomine sessionis possumus duo intelligere: videlicet quietem, et etiam regiam vel judiciariam potestatem. Utro ergo modo convenit sedere ad dexteram Patris: uno quidem modo, in quantum æternaliter manet incorruptibilis in beatitudine Patris quæ ejus dextera dicitur, secundum illud psalm. XV, 10, *delectationes in dextera tua usque in finem.* Alio modo dicitur Christus sedere ad dexteram Dei Patris, in quantum Patri conregnat, et ab eo habet judiciariam potestatem; sicut ille qui consedet regi ad dexteram assistit ei in regnando et judicando. Unde Augustinus dicit. *Serm. de Symbolo*: « Ipsam dexteram intelligite, quam accepit homo ille susceptus a Deo, ut veniat judicaturus, qui prius venerat judicandus. » (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LVIII, art. 1.)

modo operatur, et ego operor, « sans cesse mon Père travaille, et moi je travaille avec lui. » Saint Paul nous apprend que ce repos, « à la droite de la Majesté dans les cieux, » ne saurait interrompre les mystérieuses fonctions de son sacerdoce éternel. Saint Thomas, s'inspirant d'autres textes de l'Écriture, nous montre Jésus-Christ exerçant du haut des cieux, dans le repos de sa gloire, les fonctions royales, et étendant au ciel sur la terre et dans les enfers son universelle domination.

Une question qui ne manque ni d'importance ni d'intérêt se présente ici. Est-ce comme Dieu? est-ce comme homme que Jésus-Christ occupe ce trône à la droite du Père? C'est, répond saint Thomas, à la fois comme Dieu et comme homme [1].

Comme Dieu. « La droite du Père signifie trois choses que Jésus-Christ réalise infiniment comme Dieu : la plénitude de la divinité, la béatitude infinie, l'infinie domination. C'est comme Dieu que Jésus-Christ possède ces trois divines prérogatives, et par conséquent comme Dieu qu'il occupe « cette droite du Père » qui en est la figure et la mystérieuse formule. Jésus-Christ comme Dieu possède la divinité avec son Père, *perfectus Deus ;* il ne fait qu'un avec lui, il lui est égal en toutes choses même puissance, même sagesse, même éternité. Comme Dieu Jésus-Christ ne cessa jamais de jouir de la béatitude infinie ; dans son Ascension il continua à la droite de son Père un bonheur sans limite qui est son éternel

[1] Christus secundum quod est Deus sedet ad dexteram Patris, id est, æqualis est Patri in divinitate. Christus vero secundum humanitatem sedet ad dexteram Patris, id est in potioribus bonis paternis, in æterna beatitudine habens potestatem judiciariam. (D. Thom. *Opuscul. LIII*, art. 23.)

partage et son éternelle vie. Enfin, comme son Père et en son Père, Jésus-Christ règne, dirige, juge, punit et récompense, exerçant une domination universelle et possédant par soi les prérogatives d'une puissance et d'une autorité infinies [1]. Remarquons la profondeur et la justesse de cette formule : *sedet ad dexteram Dei Patris*, appliquée à Jésus-Christ comme Dieu. *Sedet :* voilà la plénitude de gloire, de béatitude, de puissance, l'unité de nature. *Ad dexteram* : voilà la distinction. Siéger à la droite de quelqu'un, c'est manifestement être distinct de ce quelqu'un. Comme Dieu, Jésus-Christ est donc distinct de son Père : un avec lui en nature, distinct de lui comme personne [2].

Comme homme, Jésus-Christ peut être dit aussi « siéger à la droite du Père. » Les deux natures ne faisant en Jésus-Christ qu'une seule Personne, où est le Verbe, là est aussi l'humanité ; le Verbe qui l'a adoptée, l'élève avec lui jusqu'au trône même de Dieu. « Qui est Celle-ci qui s'élève appuyée sur son Bien-Aimé ? » s'écrient les Chœurs des Anges. C'est ainsi que le trône à la droite du Père convient à Jésus-Christ. La grâce de l'union fait cette humanité si grande si divine, si élevée au-dessus de toutes les créatures réalisées ou possibles, qu'elle franchit toutes les bornes assignées aux pures créatures, et ne peut s'arrêter dans son essor qu'aux pieds mêmes et à la droite de la Divinité. « En tant

[1] Hoc autem convenit Filio secundum quod Deus. Unde manifestum quod Christus secundum quod Deus, sedet ad dexteram Patris. — [2] Hæc propositio « ad » quæ transitiva est solam distinctionem personalem importat, et originis ordinem, non autem gradum naturæ vel dignitatis, qui nullus est in divinis personis. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst LVIII. art. 2.)

qu'homme, dit saint Thomas, Jésus-Christ siége à la droite de son Père ; c'est-à-dire qu'il entre en possession des biens paternels les plus amples, dans les trésors de gloire, de repos, de béatitude, de puissance, de domination inconnus à toute autre créature. » Voilà le trône à la droite du Père, réservé au seul Christ et inaccessible à jamais à tout être créé, quelque parfait qu'on le suppose [1].

IV

LE TRIBUNAL DU JUGE

I. — Comment Jésus-Christ ne serait-il pas juge? Tous les titres se réunissent pour lui assurer cette prérogative. Trois choses font le juge, dit saint Thomas : la puissance, le zèle, la sagesse. La puissance, car sans elle le jugement, qui est l'acte suprême de l'autorité, ne se soutiendrait pas. Sans la force qui garantit la soumission et punit la révolte, la sentence n'est plus qu'un arrêt dérisoire et un acte qui retombe frappé de stérilité et de mépris. Mais si la puissance rend le jugement possible, c'est le zèle de la justice qui lui imprime sa vigueur et lui donne sa vie. Qu'est-ce qu'un juge que l'iniquité ne peut émouvoir, et qui montre au vice et à la vertu un visage également serein et une inaction également funeste ? Qu'est ce juge qu'un traître à la vertu qu'il doit défendre et un complice des crimes qu'il doit punir ? La troisième condition requise du juge c'est la sagesse, la plus indispensable des trois et celle qui maintient le mieux l'efficacité et l'honneur de la jus-

[1] D. Th. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LVIII, art. 3.

tice. La sagesse qui instruit la cause et dicte la sentence demeure la raison dernière de la justice et la plus fondamentale des qualités du juge [1].

Si telles sont les trois qualités essentielles du juge, il nous est aisé de conclure que Jésus-Christ sera le juge suprême, et nous pouvons répéter avec l'Écriture : « Le Christ a été constitué par Dieu juge des vivants et des morts [2]. » « Dieu lui a donné la puissance de juger [3]. » « Tout jugement lui a été remis », et ainsi « tous nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ. » A Jésus-Christ en effet appartient la souveraine puissance : « Toute puissance m'a été donnée, » dit-il : puissance double, puisque Jésus-Christ règne et Jésus-Christ punit : puissance de domination, puissance de coercition, telles sont les deux parties du pouvoir royal de Jésus-Christ. Voici l'origine de la première de ces deux puissances. « Tu es mon Fils ! Je t'ai engendré aujourd'hui ; demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine l'univers entier. » Et cette domination n'est pas nominative, Jésus-Christ, roi de l'univers, ne peut être de ces rois dont on dit qu'ils règnent mais ne gouvernent pas. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Le texte des Psaumes caractérise ainsi la seconde des puissances du règne de Jésus-Christ, la puissance de coercition : « Tu les régiras avec une verge de fer et tu les briseras en poussière comme un vase d'argile. Et maintenant, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, vous qui jugez la terre ! » Cette puissance est

[1] Prima duo præexiguntur ad judicium ; sed proprie tertium est secundum quod accipitur forma judicii, quia ipsa ratio judicii est lex sapientiæ vel veritatis secundum quam judicatur. (D. Th. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX, art. 1.) — [2] Act. X, 42. — [3] Joan. V, 27.

formidable ; nous la pouvons suivre à la trace sanglante des ruines qu'elle a accumulées le long des siècles. Du haut des cieux, le Christ-Roi « promène ses regards sur les fils des hommes ; » il voit l'iniquité triomphante, il entend les cris de la faiblesse opprimée, il compte un à un ses fidèles et dénombre ses ennemis. Son Église est dans sa main divine, il en compose l'histoire, et dispose pour elle les événements. Ce qui trompe perpétuellement le monde sur la formidable puissance de coercition que ne cesse d'exercer Jésus-Christ, c'est le silence et l'obscurité dont il s'enveloppe, et la lenteur qu'il met à lancer ses foudres et à exécuter ses sentences. Ah ! qu'ils sont forts, entreprenants et audacieux, les ennemis du Christ, les oppresseurs de son Église, les persécuteurs de ses fidèles ! Qu'elle était puissante cette Rome, reine du monde, qui s'enivrait du sang des saints et donnait à tous les peuples à boire du vin de sa prostitution ! Rome persécuta longtemps, versa le sang chrétien à flots, écrasa l'Église sous les voûtes des Catacombes ; puis, l'heure de la justice venue, la sentence du Christ Roi et Dieu renversa cette Rome dans la poussière et dans le sang. Et l'œil effrayé contemple sur le chemin des siècles les trônes et les dynasties, les nations et les empires persécuteurs du Christ frappés de foudres mystérieuses, chancelant au milieu de leur gloire, et s'écroulant pour ne se plus relever : gigantesques cadavres où les traces d'une blessure divine se laissent nettement apercevoir. Rome succomba frappée par le Christ ; la philosophie païenne, puis l'hérésie, furent foudroyées à leur tour ; les barbares hérétiques et persécuteurs périrent sous les coups de ceux dont le Christ avait fait ses fidèles et les exécuteurs de ses sentences ; l'empire allemand fut brisé chaque fois que dans le cours du

moyen âge il écrasa l'Église de sa masse brutale. Le philosophisme du dix-huitième siècle périt étouffé entre les mains sanglantes de la révolution; la révolution triomphante sous nos yeux aura son jour et son heure; et déjà dans de récents et effroyables désastres nous avons vu comment le Christ brise un empire qui a trahi son Église sous le masque bientôt déchiré du protecteur. *Et nunc reges intelligite!* Cette formidable histoire des exécutions, auxquelles la justice du Christ livre les rois et les empires qui lui déclarent une guerre sacrilége et insensée, était écrite il y a près de trois mille ans par le Prophète-Roi. O Dieu Éternel, votre Fils Roi et Juge « est assis à votre droite : il écrasera les rois au jour de sa colère; il jugera les nations, il remplira tout de ruines, il brisera sur la terre la tête de nombreux ennemis. » « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartiennent la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plait, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse : il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir en la retirant que toute leur majesté est empruntée; et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême[1]. »

[1] Competit Christo secundum humanam naturam judiciaria potestas. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX, art. 2.

Nous avons jusqu'ici, sans faire aucune distinction de nature, regardé en Jésus-Christ, souverain Juge, la Personne divine. Saint Thomas étend cette étude, se demande si ces pouvoirs de juge universel des vivants et des morts conviennent à Jésus-Christ comme homme, répond affirmativement, et fait jaillir de sa réponse de nouveaux et magnifiques enseignements.

Comme Homme, Jésus-Christ est souverain juge. Sans doute il faut s'entendre sur cette expression ; ce n'est pas la force et les droits propres et naturels de l'homme qui pourraient conférer à Jésus-Christ d'aussi divins pouvoirs. Si en lui l'homme les possède, c'est une suite, non de la nature, comme s'exprime saint Thomas, mais de la grâce d'universelle médiation dont son union hypostatique et sa mission divine l'ont revêtu [1].

Jésus-Christ doit être juge souverain comme homme ; les raisons qui en sont données se tirent à la fois et de Jésus-Christ et de nous. Jésus-Christ est Médiateur ; en même temps qu'il touche à Dieu, il touche à l'homme, en possède la nature, en connaît les misères, en apprécie le néant, en a éprouvé les douleurs. O miséricorde de notre Dieu ! ô délicate attention de son amour ! Il nous donne pour juge notre propre Frère et notre compagnon d'infortune. Comment sera-t-il sévère, celui qui est mort pour ceux qu'il doit juger ? Saint Paul a pénétré toute la profondeur de ce miséricordieux dessein de Dieu. « Nous n'avons pas, dit-il, un pontife

[1] Non quidem propter conditionem naturæ, quia sic homines hujusmodi potestatem haberent, sed hoc pertinet ad gratiam capitis quam Christus in humana accepit. (*Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX, art. 2.)

incapable de compatir. » — Et pourquoi? — Ah! répond l'Apôtre, « c'est qu'il a lui-même tout éprouvé; » « il a passé lui-même par toutes nos épreuves. » Quelle pitié n'aura-t-il pas pour la faiblesse humaine « lui qui a été comme les autres enveloppé d'infirmités[1] ? » Mais de plus Jésus-Christ comme homme possède une dignité qui surpasse toute dignité dont puisse être revêtue une créature. « Tout est sous ses pieds, » tout relève de lui, tout est soumis à son universel pouvoir, « tout genou doit fléchir devant lui au ciel, sur la terre et dans les enfers : » que reste-t-il à conclure, sinon « que tout jugement lui a été remis par son Père, » et que de même qu'il a empire sur toutes choses, il a aussi le pouvoir de tout régir, de tout juger, de tout punir. Enfin Jésus-Christ, comme homme, a été abreuvé d'humiliations dans les sentences iniques que le monde a eu l'audace de prononcer contre lui. Il a été traîné de tribunaux en tribunaux, flétri comme sacrilége et blasphémateur par l'un, comme fou par un autre, comme malfaiteur par tous. *Propter quod Deus exaltavit illum,* dit saint Paul, «... à cause de quoi Dieu l'a exalté. » Et comment exalté? quel est ce retour naturel des choses, et la récompense appropriée à de semblables ignominies? Sans aucun doute c'est la gloire de juger ses juges, et de répondre à leurs sentences impies et dérisoires par les sentences de sa souveraine justice et les condamnations de son irrésistible puissance[2].

[1] Competit Christo secundum humanam naturam judiciaria potestas propter convenientiam et affinitatem ipsius ad homines.. Judicat (Deus) per hominem Christum ut sit suavius judicium hominibus. — [2] Ex merito eam potestatem obtinuit, ut

En constituant Jésus-Christ, « vrai homme, » juge de tous les hommes, Dieu songeait diversement à nous. De ces vues différentes de Dieu sur nous, saint Thomas s'arrête à trois principales. L'une est toute de miséricorde, nous y avons touché plus haut. Quel sujet l'homme a de trembler devant Dieu ! Son néant lui révèle la distance infinie qui le sépare du Très-Haut, du très-inaccessible Dieu, de ce Dieu dont la majesté l'épouvante, la sainteté l'éloigne infiniment, la puissance l'interdit et l'écrase. Et si son néant lui est un trop juste sujet d'effroi, que sera-ce de son péché ? Le voici non plus seulement indigne de s'élever jusqu'à une Grandeur infinie, il est convaincu du crime de l'avoir outragée ! La justice le recherche, le saisit, le traîne au grand tribunal, où on l'accuse et le convainc d'avoir insulté un Dieu ! Ah ! qui le tirera de ces mains vengeresses ? Qui osera plaider sa cause et lui obtenir le pardon ? Quel moment ! Quel choc effroyable ! Quel écrasement assuré et infaillible, quand il se rencontrera seul à seul avec la justice divine ! Mais Dieu, dans son infinie miséricorde, a amorti ce choc, et atténué cet écrasement ; la justice divine sera représentée par Celui qui, en même temps qu'il est Dieu, est aussi « vrai homme. » Le juge de l'homme sera homme, porté doublement à la pitié et au pardon, et parce qu'il juge des semblables et des frères, et parce qu'il a passé

scilicet secundum Dei justitiam Judex esset qui pro Dei justitia pugnavit et vicit et injuste judicatus est. Unde ipse dicit *Apocal.* III, 21 : *Ego vici et sedi in throno Patris mei.* In throno autem intelligitur judiciaria potestas, secundum illud Psal. IX, 5 : *Sedisti super thronum qui judicas justitiam.* (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX, art. 3.)

par les douleurs qui les brisent, et traversé l'exil où tout est pour eux cause de ruine et sujet de péché. Mais Dieu n'a pas seulement eu en vue sa miséricorde en constituant Jésus-Christ, comme homme, juge des vivants et des morts ; la justice exacte et parfaite exigeait aussi qu'un homme siégeât au souverain tribunal. Il est juste, naturel, que les prévenus voient leur juge[1]. Ceux que leur innocence fait acquitter en recueillent la consolation et l'honneur qui leur sont dus ; les coupables condamnés trouvent dans cette vue leur premier châtiment ; la publicité de la cause et la présence du juge leur donnent l'assurance de l'impartialité qui les frappe, et leur ôtent tout prétexte à décrier la procédure et à invoquer l'arbitraire du jugement. Or, rappelons-nous que les justes seuls, élevés par la grâce à la vie divine, sont capables de voir Dieu ; les méchants n'ont pas d'organe correspondant à cette vue, ils sont devant l'Essence divine comme des aveugles devant le soleil. Pour qu'ils puissent voir leur juge, il faut que ce juge se montre à eux sous l'aspect de l'homme, soit homme comme eux. De là cette nécessité pour Jésus-Christ d'être juge en tant qu'il est homme. Ceci nous mène à une troisième raison alléguée par saint Thomas, raison toute de rigueur. *Videbunt !* « Alors ils verront, » mot terrible ! et dans lequel se découvre la plus insupportable des tortures que les pécheurs doivent subir au jour de leur jugement. Ils verront dans leur juge le Maître qu'ils ont délaissé, le Roi qu'ils ont trahi, le

[1] Rectum erat ut judicandi viderent judicem. Judicandi autem erant boni et mali : restabat ergo ut in judicio forma servi et bonis et malis ostenderetur, forma Dei solis bonis servaretur (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX, art. 2.)

Bienfaiteur et le Père qu'ils ont outragé, l'Ami qu'ils ont désespéré par leurs perfidies et leurs haines ; « ils verront Celui qu'ils ont transpercé ; » ils verront le Sauveur qu'ils ont traîné sur un calvaire et cloué à une croix !

II. — Il nous reste à étudier l'étendue des pouvoirs judiciaires de Jésus-Christ ; tâche courte et facile, après cette parole si absolue et si lucide de l'Écriture : *Pater omne judicium dedit Filio.* Si dans Jésus-Christ nous considérons le Verbe, le Fils de Dieu, égal et consubstantiel au Père, « vrai Dieu de vrai Dieu, » la question que nous posons cesse d'en être une. Dieu, domination, puissance, providence infinie et universelle, régit tout, règne sur tout, de telle sorte que rien dans son immense empire n'arrive que par son ordre ou sa permission : *Domini est terra et plenitudo ejus,* « La terre est au Seigneur et tout ce qu'elle renferme. » Mais nous avons en vue ici Jésus-Christ considéré comme homme. Sa domination a-t-elle la même étendue ? Comme homme Jésus-Christ exerce-t-il le même empire que celui dont il est maître comme Dieu ? Domine-t-il sur toutes les choses humaines ? Domine-t-il sur les anges ? double question que résout affirmativement saint Thomas.

Jésus-Christ domine sur toutes les choses humaines : il en est l'arbitre : il en est le régulateur et le maître absolu, de telle sorte que rien dans le monde n'arrive sans son ordre ou sa permission. Cette souveraine et universelle domination de Jésus-Christ, considéré comme homme, se prend des trois motifs suivants. D'abord des excellences et des prérogatives de l'union hypostatique. Si l'âme transfigurée et illuminée par la grâce peut s'appliquer déjà cette vaste et magnifique parole,

spiritualis omnia judicat, que dirons-nous de l'âme bienheureuse de Jésus-Christ, plongée dans l'infinie lumière du Verbe, associée intimement à sa puissance, unie par les liens hypostatiques à tous ses droits et à tous ses pouvoirs [1] ? En second lieu, Jésus-Christ par sa mort acquérait un droit sacré à la domination et au jugement universels ; c'est l'Apôtre qui nous fait cette révélation. En retour du sacrifice universel que Jésus-Christ offre à son Père à la croix, ce Père lui confère la gloire d'une universelle domination. Jésus-Christ s'était anéanti, et placé au dernier rang des êtres, Dieu l'élève au premier, et le donne pour chef et pour juge à tout l'univers. « Le Christ est mort et est ressuscité, afin que par là il soit le dominateur et le juge des vivants et des morts. » Enfin, c'est comme Rédempteur que Jésus-Christ doit régir toutes les choses humaines. Pour le bien comprendre, fixons avec saint Thomas les deux notions suivantes. A celui qui possède le principal appartient aussi l'accessoire, *cuicumque committitur principale committitur et accessorium.* Or l'ensemble des choses humaines est à la Rédemption ce que l'accessoire est au principal. Tout dans le monde et à travers tous les siècles est coordonné en vue de la Rédemption; tout s'accomplit en vue du salut de l'homme, les événements se subordonnent à ce terme unique, et l'histoire humaine trouve là son fil conducteur : *omnia propter electos.* Bossuet met ainsi en lumière cette grande vérité. « Voilà l'ordre de la Providence divine de faire les

[1] Si enim « Spiritualis omnia judicat, » in quantum mens ejus Verbo Dei inhæret, multo magis anima Christi, quæ est plena veritate Verbi Dei, super omnia judicium habet. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. quæst. LIX, art. 4.)

choses insensibles et privées de connaissance pour les intelligentes et raisonnables, et les raisonnables pour la possession de sa propre essence. Donc ce qui regarde la souveraine béatitude est le dernier accomplissement des ouvrages de Dieu. L'imparfait se doit rapporter au parfait, la nature à la grâce, la grâce à la gloire. C'est pourquoi si les cieux se meuvent de ces mouvements éternels, si les choses inférieures se maintiennent par ces agitations si réglées, si la nature fait voir dans les différentes saisons ses propriétés diverses, ce n'est que pour les élus de Dieu que tous les ressorts se remuent. Les peuples ne durent que tant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude... C'est une chose prodigieuse de voir l'exécution des desseins de Dieu. Il renverse en moins de rien les plus hautes entreprises, tous les éléments changent de nature pour le servir ; enfin il fait paraître dans toutes ses actions qu'il est le seul Dieu et le seul créateur du ciel et de la terre. Or, il s'agit ici de l'accomplissement du plus grand dessein de Dieu et qui est la consommation de tous ses ouvrages... Les prédestinés sont ceux qui ont toutes les pensées de Dieu dès l'éternité, ce sont ceux à qui aboutissent tous ses desseins [1]. » Voilà le *principal* dont parlait saint Thomas, l'*accessoire*, c'est la marche universelle des choses en vue de ce terme, c'est Dieu menant tous les événements, poussant toutes les créatures vers ce but unique [2], dirigeant en un mot l'univers tout entier, disposant l'ensemble des choses vers cette suprême consom-

[1] Bossuet, *Sermon pour le jour de la Toussaint*. — [2] Omnes res humanæ ordinantur in finem beatitudinis, quæ est salus æterna ad quam homines admittuntur vel a qua etiam repelluntur judicio Christi. Et ideo manifestum est quod ad judiciariam

mation de tous ses ouvrages. Or, comme le disait saint Thomas, il convient que le même qui a l'entreprise universelle en ait aussi l'exécution du détail, et que Celui qui mène au but final possède le maniement des moyens qui y font atteindre.

La domination suprême de Jésus-Christ considéré comme homme ne s'arrête pas à la terre; elle franchit les hauteurs des Cieux et soumet à son sceptre les Anges, quelle que soit la splendeur de leur gloire et la perfection de leur nature. Et si nous considérons ce qu'est l'Humanité de Jésus-Christ, il ne nous sera pas malaisé d'établir cette domination suprême. Plus une créature approche de Dieu, plus elle participe à ses perfections; et plus elle est parfaite, plus aussi elle domine sur les natures qui lui sont inférieures. Les Anges dominent sur les hommes; et parmi les Anges, les plus parfaits, à raison de leur plus large participation des excellences divines, dominent sur ceux qui, moins parfaits, leur sont inférieurs. Or quelle créature approcha jamais de Dieu comme l'Humanité sainte de Jésus-Christ, hypostatiquement unie à la Divinité, assumée et régie par le Verbe, jusqu'à perdre la personnalité humaine et devenir avec Dieu une seule et même Personne divine? Ainsi unie à Dieu, l'Humanité sainte est donc la plus parfaite des créatures, et à ce titre elle domine sur tous les Anges, même les plus élevés. « Dieu excepté, tout a été soumis au Fils[1]. » Cette

potestatem Christi pertinent omnes res humanæ. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX, art. 4.)

[1] Angeli subsunt judiciariæ potestati Christi, non solum quantum ad divinam naturam prout est Verbum Dei, sed etiam ratione humanæ naturæ, primo quidem ex propinquitate naturæ assumptæ ad Deum.

domination sur les Anges, d'après la doctrine de saint Paul, Jésus-Christ considéré comme homme se l'est acquise par les humiliations librement acceptées de sa passion et de sa mort : *propter quod Deus exaltavit eum... ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium*[1]. Enfin remarquons que par un honneur incomparable, Dieu a daigné mettre ses anges au service de la Rédemption du monde, et en a fait les serviteurs auxiliaires employés à l'œuvre du salut de l'homme. « Ils sont tous les administrateurs de la grâce, envoyés dans les fonctions et les ministères qui regardent les Élus héritiers du ciel[2]. » Cette disposition divine fait nécessairement des anges les serviteurs du Christ, qui, comme homme aussi bien que comme Dieu, est chargé de toute l'œuvre de la Rédemption et du salut. Ces esprits bienheureux remplissent sous ses ordres les différents ministères dont Dieu les a chargés pour nous[3]. La gloire des bons anges comme le châtiment des mauvais sont, dans une certaine mesure, liés au mystère de la Rédemption. Sans doute, comme l'enseigne formellement saint Thomas, la gloire essentielle des bons anges comme le supplice essentiel des mauvais, dépendent de Jésus-Christ comme Verbe de Dieu : *hoc factum est per Christum, in quantum est Verbum Dei, a principio mundi* ; mais néanmoins certaine gloire accidentelle comme certains accroissements de peines, doivent être attribués à l'Humanité sainte, et contribuent à soumettre le

[1] Philipp. — [2] Hebr. — [3] Angeli subsunt judiciariæ potestati Christi non solum quantum ad divinam naturam, sed etiam quantum ad humanam, ratione eorum quæ circa homines operantur, quorum Christus speciali quodam modo est caput. (D. Th. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX. art. 6.)

peuple Angélique à la domination de Jésus-Christ considéré comme Homme[1].

III. — Nous avons vu plus haut que Jésus-Christ était constitué Roi, Dominateur et Juge de tout l'univers, étendant sur les choses humaines en particulier une universelle et absolue domination. Cette doctrine paraît se briser contre une objection que pose saint Paul : *Vous avez tout mis à ses pieds,* ô Dieu ! *Lui avoir tout soumis, c'est n'avoir rien laissé en dehors de sa domination. Or, à l'heure qu'il est, nous ne voyons pas que tous se soumettent à son commandement*[2]. Que de révoltes dans l'empire de Jésus-Christ ! Que d'impies qui nient ses pouvoirs, ses lois, sa religion, jusqu'à sa nature divine ! Que d'insoumis qui déchirent son code et se rient de ses ordres ! Que de sujets qui n'acceptent son joug qu'avec mauvaise grâce, et en rejettent une partie ! Que d'autres qui le secouent tout à fait et ajoutent à la rébellion l'insulte et le mépris ! Hélas ! le plus rapide coup d'œil jeté sur la domination du Christ ne confirme que trop la justesse de la remarque de saint Paul : *nunc autem necdum videmus omnia subjecta ei,* « à cette heure nous ne voyons nullement que tout lui soit soumis. »

Quel est le mot de l'énigme, et la solution de cet étrange problème ? Dominateur universel, Jésus-Christ voit soulevée par la révolte toute une vaste partie de son royaume : Roi absolu, on lui résiste et on lui désobéit de toutes parts. Assurément le Christ ne sera pas

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX, art. 6. — [2] Hebr. II, 8.

vaincu, ni son pouvoir ne peut défaillir, ni son sceptre se briser à la résistance obstinée de ses ennemis. Mais quel est le plan de Dieu ?

« Comme un roi, qui sent son trône affermi et sa puissance établie, apprend qu'il se machine dans son État des pratiques contre son service (car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille) : il pourrait étouffer dans sa naissance cette cabale découverte ; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aisé de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter : ainsi et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui, sage dispensateur des temps, a fait la destination de tous les moments devant l'origine des choses, n'a rien à précipiter. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir, et celui où il les attend pour les confondre. Cependant qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher, s'ils pouvaient, dans la confusion de toutes choses;... ils seront découverts au jour arrêté ; leur cause sera portée devant le tribunal de Jésus-Christ, où leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse, ni leur peine retardée par aucunes plaintes[1]. »

Mais pourquoi ces grandes assises ? Pourquoi cette solennelle convocation et cette assemblée générale du genre humain, comme parle Bossuet ? Saint Thomas nous en déroule les multiples raisons. A cette question : y aura-t-il, outre le jugement particulier que chaque

[1] Bossuet, *Serm. sur le jugem. dernier.*

âme subit au sortir de ce monde, un autre jugement, un jugement général où toutes les générations comparaîtront à la fois? Le Docteur Angélique fait cette réponse: *erit quoddam judicium in novissimo die præter judicium quod nunc agitur;* et il en développe ainsi les motifs.

Bien que chaque homme subisse un jugement après sa mort, ce jugement ne peut encore être complet[1]. L'homme ne vit pas seul et ne meurt pas tout entier. Vivant il a fait partie d'un vaste ensemble et y a fortement imprimé les traces de son action. Tout ce qui l'entourait a plus ou moins subi son influence, et cette influence pourra se perpétuer et s'étendre dans des limites et pour des années que Dieu seul peut déterminer. Disparaissant de ce monde, l'homme laisse des fils de bénédiction ou de malédiction, des œuvres saintes qui sauvent, ou des œuvres mauvaises, sources fécondes de perdition. Saint Vincent de Paul sanctifie encore des milliers d'âmes : Voltaire répand les miasmes mortels de son impiété et de sa corruption. Sans doute le sort de l'homme est fixé au jugement particulier, et son action méritoire ou déméritoire cesse avec le temps de l'épreuve; mais les suites de sa vie, perpétuées longtemps peut-être, accumulent des dettes accessoires de récompense ou de châtiment. Ses actions lui créent comme une vie posthume, qui à son tour comparaîtra au Tribunal de Jésus-Christ[2]. C'est ce point de vue vaste et fécond que

[1] Judicium de aliqua re mutabili perfecte dari non potest antequam sit consummata et in se et in suis effectibus. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX, art. 5.) — [2] Sciendum quod, licet per mortem vita hominis temporalis terminetur secundum se, remanet tamen ex futuris secundum quid dependens. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst LIX, art. 5.)

saint Thomas étend et développe ainsi. Une première vie posthume, c'est la vie du souvenir. Cet homme qui a durant ses jours mortels fortifié la vertu par le spectacle de son héroïsme et embaumé les âmes « des parfums de Jésus-Christ, » continue encore dans une mémoire bénie ce vivifiant ministère. Cet autre les a empoisonnées de ses vices, et ses scandales lui créent dans une mémoire affreusement puissante une génération inépuisable de forfaits [1]. Mais de plus, outre cette postérité morale, celle de la nature a pu recueillir plus immédiatement encore l'héritage de sa vie. L'homme de bien a eu des fils, qui grâce à lui marchent fermes dans tous les sentiers de la vertu et de l'honneur ; le scélérat en a eu d'autres qu'il a formés à son image, et qu'il a su rendre héritiers de sa dégradation [2]. » Partout où il y a unité, il y a communauté morale, et la communauté morale n'est pas autre chose que la solidarité. Ainsi entre l'âme et le corps, si différents qu'ils soient, il existe un lien qui fait de l'un et de l'autre une seule personne... Au sein de la famille il existe un principe d'unité qui a sa source dans la transmission du sang, et pour conséquence une solidarité d'autant plus forte que l'on y est plus près du tronc d'où elle s'épand. Toute famille compte dans son patrimoine l'honneur qu'elle a reçu de ses aïeux, et cet honneur ombrage la tête de l'enfant qui vient de naître..... le fils est le sang, la vie, l'image, la contiuuation du père [3]. » Suit-il les exemples de ce

[1] Ad hoc vivit in memoriis hominum, in quibus quandoque contra veritatem remanet bonæ famæ vel malæ. — [2] Alio modo in filiis qui sunt quasi aliquid patris. — Multi bonorum sunt mali filii, et e contrario. (D. Thom. *loc. citat.*) — [3] Lacordaire.

père dans le bien ou dans le mal? s'en écarte-t-il au contraire pour se faire, dans le vice ou la vertu, un chemin à lui? toutes ces circonstances entrent dans le dossier que doit manifester le jugement du dernier jour. Mais l'une des sources les plus fécondes de ces sentences accidentelles du dernier jugement est assurément celle dont nous avons parlé plus haut : les suites des bonnes ou mauvaises œuvres. Saint Thomas met en regard un hérésiarque et un prédicateur de la foi catholique, Arius et les Apôtres. Quels désastres séculaires accumule le premier! Quelles impérissables conquêtes les Apôtres font faire à la vérité divine! Qui pourra se persuader que la justice infinie n'aura ni souvenir ni mention des suites si diverses de la vie et des travaux d'ouvriers si différents? Enfin n'ayons garde d'oublier un dernier et plus frappant motif encore. Le jugement a décidé du sort de l'homme qui vient d'y comparaître : ses vertus sont couronnées dans le ciel ou ses vices sont châtiés dans l'enfer : l'âme « entrée dans son éternité » jouit de la gloire ou subit les supplices dus à ses crimes. Mais le corps?... le corps qui a été l'inséparable compagnon de l'âme dans les héroïsmes du devoir ou les lâchetés de la trahison ; qui a noblement supporté les labeurs et les privations, affronté les blessures de la vie sainte, ou qui, pour satisfaire des passions ignominieuses, a traîné dans des fanges sans nom la noblesse de son origine et la chaste majesté des sacrements qui l'avaient sacré : son histoire sera pour l'éternité enfouie sous la pierre du sépulcre? « Tous nous ressusciterons, mais tous ne serons pas changés » et transfigurés dans la gloire, c'est là sans doute la grande sanction que reçoivent les œuvres du corps au dernier jour. Mais cette sanction de la résurrection à la

gloire et de la résurrection au supplice et à la honte ne suffit pas à la justice divine : cette justice réclame des assises, où tous les hommes ressuscités verront « dans leur chair, » ou bien un Christ qui les écrasera sous de suprêmes anathèmes, ou bien un Christ qui les bénira devant l'Univers, qui aux gloires étincelantes de la résurrection ajoutera l'honneur infini des éloges décernés aux yeux du ciel et de la terre, aux héroïsmes et aux triomphes de la vertu. *Il faut que tous nous soyons manifestés au tribunal du Christ, et que chacun y rende compte des actes accomplis dans son corps, soit le bien, soit le mal*[1]. De plus, comme le dit saint Thomas[2], bien des fois les corps des plus saints hommes n'obtiennent qu'une sépulture sans honneur, et la cendre des plus débauchés et des plus impies repose dans les plus magnifiques tombeaux, et recueille de longs et bruyants hommages : *memoria eorum cum sonitu*. Manifestement des corps si différents de mérite ne seront pas, dans une égale obscurité et un égal silence, conduits à leur éternité. Un jour suprême les discernera, et fera des uns « des vases d'honneur, et des autres des vases d'ignominie[3], » et cela aux yeux de l'Univers rassemblé.

Nous arrivons à la conclusion finale de saint Thomas. « Un discernement complet et lumineux de toutes les circonstances que nous venons de mentionner, est impossible aussi longtemps que le cours des âges les développe. Il importe donc qu'il y ait un jugement final au dernier jour où l'homme entier, tout ce qui s'y

[1] II Corinth. — [2] Quantum ad corpus quod quandoque honorificæ traditur sepulturæ, quandoque relinquitur insepultum, et tandem omnino incineratum resolvitur. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX, art. 5.) — [3] Rom. IX.

rattache, tout ce qui le complète et l'achève sous tous les rapports, soit manifesté au grand éclat de la divine lumière [1]. »

V

L'ALPHA ET L'OMÉGA

Jésus-Christ dit de lui dans l'Apocalypse cette grande et mystérieuse parole qui ouvre sur l'Incarnation des perspectives infinies, sert de thème aux plus vastes et aux plus profondes doctrines, et reste le résumé de tout ce que l'on peut dire de l'Homme-Dieu : *Capitulum super ea quæ dicuntur* [2]. *Ego sum* ALPHA ET OMÉGA, *principium et finis* [3]. Jésus-Christ est à la fois le principe, la raison d'être de toutes choses, et en même temps leur terme et leur fin. Elles sont de Lui, par Lui, en Lui ; elles tirent de Lui leur être, leur vie, leur force, leur persistance, leur perfection ; elles vont à Lui ; elles aboutissent à Lui, elles ont leur centre nécessaire en Lui. « Jésus-Christ, dit saint Paul, est la tête de l'Église, Lui qui est principe [4]. » « Il est en tous tenant le principat ; car il a plu à Dieu d'enfermer en lui la plénitude [5]. »

De quelle manière Jésus-Christ est-il « la tête de l'Église ? » Quelle est cette Église ? Et quelle est l'étendue de la multitude dont Jésus-Christ est le chef, où il est « alpha et oméga, commencement et fin, principe et terme [6] ? » Telles sont les deux questions que résout

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. III, quæst. LIX, art. 5. — [2] Hebr. — [3] *Apoc.* I. 8. — [4] Coloss. I, 18. — [5] Coloss — [6] *Apoc.* I.

saint Thomas et par lesquelles nous terminons l'étude de la vie glorieuse de Jésus-Christ.

I — « Quand on dit que Jésus-Christ est la tête de l'Église, on le dit en empruntant l'image de l'homme naturel, et en attribuant à Jésus-Christ vis-à-vis l'Église les propriétés dont la tête jouit vis-à-vis du corps [1]. »

Qu'est la tête par rapport au corps dans l'homme naturel ? Premièrement la tête est la partie surexcellente de l'homme. Elle a sur tout le reste du corps une triple supériorité ; celle de la *situation*, elle domine tous les membres de ce trône élevé où le Créateur l'a noblement placée ; celle de la *dignité*, tout en elle est plus élevé, plus noble, plus précieux que ce que renferme le reste du corps humain ; c'est en elle que les plus belles facultés ont leur siége, et que s'exécutent les plus grandes fonctions ; enfin, celle de la *perfection*, car c'est dans la tête que se centralisent les opérations universelles ; la tête est comme la capitale de ce mystérieux royaume, comme la forteresse où se concentrent toutes les ressources de l'existence et tous les efforts de l'activité. Deuxièmement la tête est la partie vitale de l'homme. C'est d'elle que partent, pour être distribuées au reste du corps, toutes les influences de force et de vie. Troisièmement la tête est la partie régnante et conductrice de l'être humain tout entier. Le corps n'opère pas un mouvement que la tête ne l'ait provoqué et ne le dirige ; nul fonctionnement, nulle activité, dont le principe et la règle ne soient dans la tête ; tout émane d'elle, c'est la puissance à laquelle le corps entier obéit

[1] D. Thom.

et dont il tire sa lumière et sa direction. Remarquons enfin, si nous le voulons, comme quatrième propriété de la tête par rapport au reste du corps, que tout en lui étant supérieure et en dominant sur lui, elle est de même nature que lui.

Le langage figuré fait un emploi continuel de ces mots de « tête, » ou de « chef. » Une chose est-elle la plus parfaite de son espèce ou de son genre, c'est la *tête*. Une chose est-elle la source et le principe dont les autres découlent, c'est encore la *tête*. Enfin tout ce qui gouverne et régit est désigné sous ce nom : on dit d'un gouvernement, d'un roi, qu'il est « la tête » d'un pays.

C'est aussi pour ces quatre raisons et sous ces quatre rapports que Jésus-Christ est dit *la tête de l'Église*, CAPUT ECCLESIÆ. Au Christ appartient en premier lieu la suréminence de perfection. Il a sur tout l'ensemble des élus et des fidèles une triple supériorité : celle du lieu, celle de l'influence, celle du gouvernement. Si nous considérons Jésus-Christ comme Dieu, la thèse est trop facile à établir. « Jésus-Christ, comme le dit saint Paul, est par-dessus tous le Dieu béni dans tous les siècles[1]. » Il est Celui aussi d'où toutes les créatures raisonnables tirent les influences de vie et de grâce : *Ex ipso, in ipso, per ipsum.* « Jésus-Christ s'est fait en nous sagesse divine, et justice, et sanctification, et Rédemption[2]. » Enfin, comme Dieu, Jésus-Christ étend sur le monde un empire irrésistible et absolu. — Mais c'est de Jésus-Christ comme homme que nous voulons nous occuper ici. C'est comme homme qu'il est, disons-nous avec saint Thomas, *la tête de toute l'Église ;* c'est comme

[1] Rom. — [2] I Corinth.

homme que nous lui attribuons la triple suréminence qui fait de lui « le principe et la fin de toutes choses, » « l'alpha et l'oméga, » le centre unique d'où part et où aboutit toute perfection, toute grâce, toute vie. A Jésus-Christ d'abord la première place : *primitiæ Christus.* « Il tient en tout le premier rang, » *in omnibus primatum tenens* [1], et cela, à cause de la dignité incomparable que confère à son humanité l'union hypostatique, et de la plénitude de la grâce et de la gloire dont il est à jamais rempli. C'est de Jésus-Christ comme homme que nous tirons notre rédemption et avec cette rédemption la multitude des grâces dont elle est accompagnée. Enfin c'est comme homme que Jésus-Christ a reçu de son Père le sceptre de l'autorité ; c'est comme homme qu'il a été constitué Roi, Législateur, Conquérant, Dominateur universel des mondes, Monarque magnifique « devant qui tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans es enfers [2]. » « Ainsi, conclut saint Thomas, on peut dire que comme Dieu Jésus-Christ est la tête de l'Église : il l'est, comme le sont le Père et le Saint-Esprit; mais à proprement parler, c'est comme homme que Jésus-Christ est la tête de l'Église ; et on appelle *grâce de la tête* cette grâce qui, partie de lui comme de la tête, se répand ensuite dans tous les membres du corps [3]. »

[1] Coloss. — [2] Hæc conveniunt ei secundum humanam naturam, quæ in Christo dignissima est ratione altitudinis, quia est usque ad unionem in divina persona exaltata : ratione propriæ operationis quia dignissimum actum habuit in Ecclesia, scilicet redimere ipsam et ædificare ipsam in sanguine suo ; et etiam ratione perfectionis quia omnis gratia in eo est sicut omnes sensus in capite. (D. Thom. *Sentent.* dist. XIII, quæst, II, art. 1.) — [3] *Loc. citat.*

II. — Il est dit que Jésus-Christ est « la tête de l'Église *qui est son corps*, » que nous sommes tous « le corps du Christ, » « les membres du Christ. » Mais ces membres quels sont-ils ? Ce corps comment est-il composé ? cette multitude dont Jésus-Christ est chef, qui la forment? une profonde doctrine de saint Thomas va nous l'expliquer [1].

Dans le corps humain les membres s'unissent entre eux sous quatre différents rapports. Ils sont *un* par la communauté de nature ; car formés tous de la même matière ils composent un ensemble homogène et continu. Ils sont un par l'harmonie du fontionnement; les jointures et les muscles qui les rattachent, leur donnent à tous l'unité parfaite du mouvement. Ils sont un par la communication de la vie qui circule également dans le corps entier, fait croître tous les membres, dispense les forces, et maintient la conservation. Ils sont un enfin par l'union qu'ils ont tous avec la même âme, laquelle est en tous également, et fait d'eux tous un ensemble parfaitement lié et harmonieux [2].

Ces quatre unions se retrouvent dans le corps mystique de Jésus-Christ qui est l'Église. Tous les membres ont la même naissance et le même être spirituel. Tous sont rattachés entre eux par la profession d'une même foi, qui fait de tous les fidèles une seule et même société spirituelle, et pour ainsi dire une seule intelligence, une seule âme. Tous sont vivifiés par la même vie que font circuler en eux la grâce et les sacrements dispensateurs de la grâce. Tous enfin sont régis par l'Esprit-

[1] D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XIII, quæst. II, art. 2. —
[2] D. Thom. *loc. citat.* solutio II.

Saint qui est comme l'âme du corps mystique des fidèles de Jésus-Christ[1].

Tel est le corps mystique du Christ : reste à considérer comment s'y rattachent diversement les différents membres qui le forment ou le peuvent former. Les infidèles ne sont pas membres *actuels* de ce corps, ils n'en sont que des membres *possibles*. Parmi les fidèles, les pécheurs appartiennent en une certaine manière au corps de Jésus-Christ par la profession de la foi ; mais ce sont des membres morts où la vie divine a cessé de circuler et que la grâce ne vivifie plus ; peut-être s'en peut-on servir encore pour quelques usages extérieurs, mais ils ne sont plus pour rien dans le fonctionnement intime de la vie divine ; ils appartiennent à l'unité de l'Église sans plus appartenir à l'unité du corps de l'Église : *Non pertinent ad unitatem corporis Ecclesiæ*, *quamvis pertineant ad unitatem Ecclesiæ*[2].

Quant aux justes ils appartiennent au corps mystique de l'Église, Jésus-Christ est leur tête, ils sont ses membres dans toute la plénitude et la perfection de ces mots. La foi les unit entre eux et les unit tous à leur chef, « l'auteur et le consommateur de notre foi ; » la grâce les remplit, la vie divine circule en eux, Dieu « leur est tout en toutes choses; » c'est eux dont Jésus-Christ est parfaitement, complétement, « la tête, » le principe, la fin, la consommation suprême, et le terme infini[3].

[1] D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XIII, quæst. II, art. 2. — [2] D. Thom. *loc. citat.* — [3] D. Thom. *Sentent.* lib. III, dist. XIII, quæst. II, art. 2. — Vid. etiam *Sum. theolog.* p. III, quæst. VIII, art. 3.

III. — Les Anges sont-ils membres du corps mystique de Jésus-Christ ?

On dit qu'elle forme *un corps*, d'une société qui tend à une même fin, et se réunit tout entière dans une même vie, une même fortune, une même gloire. Or ce n'est pas seulement des hommes que Jésus-Christ est la vie, la béatitude et la gloire, il l'est des Anges pareillement. — Sous d'autres rapports, sous les rapports énumérés plus haut, Jésus-Christ nous apparaît de même le chef, « la tête des anges ; » il les domine et il les sanctifie. Il est élevé « au-dessus de toute Principauté et de toute Domination, » et il est écrit que les Anges le « servent. » C'est de Lui que tombent sur eux les rayons de la gloire et les influences de la vie. *De ejus influentia non solum homines recipiunt, sed etiam angeli* [1].

[1] Unum corpus similitudinarie dicitur una multitudo ordinatata in unum secundum distinctos actus sive officia. Manifestum est autem quod ad unum finem, qui est divinæ fruitionis, ordinantur et homines et angeli. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. III. quæst. VIII, art. 4.)



CHAPITRE HUITIÈME

LE SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST

Nous avons parcouru les mystères de la vie publique, assisté au drame sanglant du Calvaire, puis contemplé les splendeurs de la vie glorieuse : le Dieu « qui devant nos yeux s'est montré cloué à la croix, » et « est descendu au plus profond de la terre, » s'est aussi « élevé au plus haut des cieux, » nous laissant, comme un rayon lumineux, les merveilles de sa vie et l'héroïsme de ses exemples. Quelque longue et splendide que soit cette carrière parcourue au travers des mystères du Christ, gardons-nous bien de croire que nous la connaissons tout entière. Il est une partie de cette vie qui jusqu'ici nous a échappé ; il est une œuvre, la plus grande et la plus capitale de toutes, dont nous n'avons pas étudié les merveilleuses beautés. Jésus-Christ est Prêtre, nous l'avons vu en étudiant sa vie publique. Non-seulement il est Prêtre, mais il est le Prêtre unique et éternel, source de tout le sacerdoce, qui, de Melchisédech et d'Aaron jusqu'au dernier prêtre catholique qui terminera le sacerdoce de l'exil pour inaugurer

celui de la patrie, n'a pas cessé de régner sur le monde, d'éclairer et de vivifier les âmes, de rattacher la terre au ciel et les hommes à Dieu. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais qu'un Prêtre, Jésus-Christ, Pontife éternel, dont tous les prêtres qui ont vécu et vivront sur la terre n'ont été et ne sont que les figures ou les ministres, l'annonce ou l'extension.

Or Jésus-Christ avait résolu, sa carrière mortelle achevée, de retirer au monde sa présence visible. Sans doute, comme chef invisible de l'Église, il allait y continuer ses fonctions divines et y exercer ses pouvoirs souverains; Prêtre unique, lui seul devait répandre la grâce, administrer la vertu des sacrements, régir le peuple des fidèles, maintenir dans le monde la lumière, la chaleur et la vie. L'apôtre et le prêtre ne devaient être rien sans Lui et séparés de son sacerdoce. « Qu'est-ce qu'Apollon et qu'est-ce que Paul? Les ministres du Dieu auquel vous avez cru, et ils n'ont que ce que Dieu donne à chacun... Nous sommes les auxiliaires de Dieu; voici ce que le monde doit voir en nous : des ministres du Christ et des dispensateurs des mystères de Dieu[1]. » Le prêtre catholique ne sera donc que l'extension, la continuation vivante et comme l'incarnation du Fils de Dieu, seul Prêtre divin et éternel. Si le Prêtre parle, c'est « Jésus-Christ qui exhorte par lui[2]. » Si le prêtre absout, c'est Jésus-Christ « qui met en lui le mot de la réconciliation[3]. » C'est Jésus-Christ qui absout avec lui, par lui, en lui. Si le prêtre consacre à l'autel, il ne le fait qu'avec les paroles mêmes de Jésus-Christ. S'il « opère des vertus, » s'il prodigue ces merveilles de grâce qui convertissent et transfigurent les âmes, c'est

[1] I Corinth. — [2] II Corinth. — [3] II Cor.

que « le Christ est tout-puissant en lui [1]. » Si, en face de rébellions obstinées et de perversités audacieuses, « il vient avec la verge [2], » pour frapper les coupables qu'il veut guérir et sauver, il frappe « par la puis sance que Dieu lui a donnée; » il frappe « avec la force du Christ. » En un mot, dans tout le cours de son sacerdoce, à travers toutes ses fonctions, le prêtre est toujours « l'ambassadeur, » « le ministre [3], » le représentant, l'organe de Jésus-Christ, « un autre Jésus-Christ, » comme l'a dit si énergiquement un Père. Le prêtre est cela; c'est immense, c'est divin, c'est, pour ainsi parler, infini, — mais il n'est que cela : il n'a pas d'autre mérite : comme ses frères, « il est enveloppé d'infirmité, » « il est tiré du milieu des hommes [4], » peut-être du milieu des plus pauvres et des plus obscurs; il n'a ni le prestige du nom, ni celui de la fortune, ni celui de la force; Dieu l'a pris, « rebut du monde, » « sans gloire, » « un néant, un rien. » Et avec toutes ces faiblesses réunies, le prêtre sera plus fort que la force de ce monde, plus sage que la sagesse de ce monde, plus illustre que les gloires et les illustrations de ce monde. Les générations le voient passer et s'inclinent : il parle et les volontés fléchissent, et les cœurs se remuent, et les vies se transfigurent : il commande, et ses ordres, qui entrent au plus vif de l'âme humaine, brisent les liens les plus forts, se heurtent aux plus puissants obstacles, réclament les plus durs sacrifices, ses ordres sont plus obéis que ne le furent jamais ceux des potentats les plus absolus.

En face de cette dignité divine, l'Apôtre s'écriait : *Et qui sera apte à cela* [5]? Dieu seul peut répondre. Lui seul fait les prêtres; lui seul les sanctifie; seul les conserve; seul les

[1] II Cor. — [2] I Cor. — [3] I Corinth. — [4] Hebr. — [5] II Corinth.

défend. Pourrons-nous concevoir jamais à quelle hauteur de sainteté, à quel prodige de force et de grandeur, devra s'élever une créature, chétive d'elle-même et misérable, pour demeurer sur la terre *un autre Jésus-Christ*, continuer au monde la radieuse vision du Dieu dans la chair, de la Divinité « agissant corporellement » au milieu des hommes, pour parler sa parole, opérer ses œuvres, manier ses pouvoirs, transformer les âmes, les mouvoir, les régir, les élever jusqu'à leurs destinées éternelles ? *Qui sera apte à cela ?*

Cette question semble absorber la vie entière de Jésus-Christ. Visiblement elle remplit son âme divine, elle s'impose à lui dans les veilles solitaires qu'il passe en supplications devant son Père : *ut sint digni*, « qu'ils soient dignes ! » Cette pensée le suit dans ses courses au bord des lacs, sur le rivage de la mer de Galilée; elle l'accompagne dans toutes les phases de sa divine existence. Partout et toujours Jésus-Christ paraît occupé des apôtres et des prêtres qu'il laissera après lui sur la la terre, qui continueront et étendront son œuvre, porteront le poids de son divin sacerdoce, et seront revêtus de ses célestes fonctions et de ses redoutables pouvoirs. Lui faut-il les choisir? Il passe les nuits en prières. Les faut-il instruire ? Il abandonne la foule, il laisse là ses œuvres de miséricorde, et se donne tout entier à eux. La foule, comme la mer dans son flux et son reflux, tantôt l'assiége et tantôt l'abandonne ; lui-même ne se livre à elle qu'avec mesure et pour un temps. Après les prédications et le soin des malades, ou bien quand il a rassasié la multitude du pain miraculeux, il la congédie et se retire, dans les solitudes des montagnes ou sur les flots de la mer; et là, tantôt dans des colloques paisibles, tantôt dans des scènes émouvantes, dans le calme de la

solitude où l'agitation et l'angoisse de la tempête, il forme ses prêtres à la rude vie apostolique qu'ils devront un jour embrasser. La vie entière du divin Maître est absorbée dans l'éducation divine de ses apôtres. A eux ses leçons les plus sublimes, pour eux ses miracles les plus éclatants. Il les nomme *ses amis*; l'un d'eux, hélas ! le traître, il l'appelle dans les Psaumes de l'ineffable nom *d'autre lui-même!* Voilà « ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, » tout ce qu'il a de plus cher et de plus précieux! Ses apôtres lui sont plus que son âme, plus que sa vie. Portion chère et précieuse du troupeau, voilà ceux dont la formation divine lui coûta plus que la conversion du reste du monde.

Les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas d'épuiser cette belle et féconde question, et de rechercher dans l'Évangile tous les discours et les actes du Sauveur qui se rapportent à l'éducation de ses apôtres; D'ailleurs ses multiples enseignements, Jésus-Christ lui-même les résume et les condense dans une instruction que nous trouvons au chapitre x de saint Matthieu. Dans cette admirable instruction sont exposés les trois points qui résument toute la vie du sacerdoce catholique: 1° l'œuvre du sacerdoce; 2° la vie du sacerdoce; 3° les luttes du sacerdoce.

I

L'ŒUVRE DU SACERDOCE

I. — L'œuvre du sacerdoce? C'est de conquérir le monde! Imaginera-t-on jamais une scène plus divine?

Aura-t-on jamais une plus éclatante preuve de la divinité de Jésus-Christ et de tout le christianisme? Ouvrons les yeux, regardons : dans un coin perdu du monde, quand Rome païenne commande à la terre, quand l'idolâtrie y exerce un universel empire, quand la philosophie humaine retient les intelligences d'élite, et le plus abject matérialisme l'immense multitude sous une domination absolue, quand tout est englouti dans un orgueil sans fond et une corruption sans mesure, douze hommes, douze pauvres, douze Juifs, forment le projet de gagner à eux l'univers, Rome et Athènes, avec leurs Césars et leurs sages, et leurs lettrés, et tous « les rois de ce monde, » riches comme pauvres, savants comme ignorants, princes comme esclaves, non pas une ville, non pas une bourgade, non pas une famille, mais toutes les villes, toutes les provinces, tous les royaumes, tous les empires, et cela non pas un an ou un siècle, mais dans tout le cours des siècles ; non pas dans une sujétion large et commode, fondée sur la satisfaction des concupiscences et la facilité des plaisirs, mais dans des liens terribles à la nature, dans une étreinte effroyable, où sont broyés les plus impérieux instincts de la chair, les plus puissantes aspirations du cœur, avec le martyre en permanence, la dernière des morts pour terme assuré, la souffrance pour horizon, et l'ignominie pour sépulcre ! Ces hommes, sur lesquels, en passant, le monde jette le regard du plus transcendant mépris, vont donc se répandre dans toutes les parties du monde ; car, disent-ils dans leur extravagant langage : « ils se doivent aux civilisés comme aux barbares, aux sages comme aux insensés ; » ils vont crier au monde : vos dieux sont des idoles fausses et impies, vos religions d'impures erreurs, vos idées des

folies, vos coutumes, vos lois, vos mœurs, votre organisation sociale, votre droit public, vos relations domestiques, votre manière de vivre, tout est à renverser, tout est à refaire, tout est à remplacer : par quoi ? par ce que nous vous apportons, nous, douze pauvres Juifs, bafoués et honnis, chassés de partout et devenus « la balayure du monde. » Et qu'apportons-nous au monde ? Des dogmes nouveaux au lieu des croyances qu'ont consacrées les siècles, des vérités sublimes mais incompréhensibles, des vertus célestes mais crucifiantes à la nature, une éternité de gloire, mais en attendant la croix à porter tous les jours, l'ignominie à subir, la mort dans les tortures à endurer.

Si ces douze pauvres qui dans l'ombre combinent et arrêtent un semblable plan sont des fous, passons en jetant à leur folie sublime un regard de dédain mêlé d'admiration ; mais si ces douze pauvres ont réussi, si effectivement, comme leur chef leur en avait donné l'ordre, ils se sont répandus dans le monde ; si, après que ce chef eut été cloué à une croix comme un malfaiteur, ils l'ont offert comme Dieu aux adorations de la terre ; si la terre les a crus et les a suivis, si l'ancien monde s'est écroulé à leur voix, si un monde nouveau s'est formé à leur parole, est né de leur souffle, s'est substitué au premier ; si tout, législation, coutumes, mœurs, idées, aspirations, relations domestiques, sociales, politiques, si tout a été refait à neuf et sur le plan exact tracé par ces hommes ; si le palais de César a été forcé, et la famille de César a déserté le prétoire et renié la pourpre impériale pour les stigmates du Juif crucifié : si les villes de l'empire, ou plutôt tout l'univers, s'est, en moins de trois siècles, vu remplir de ce qu'un

auteur païen, le grave Tacite, appelle *la multitude des chrétiens;* si Rome a cédé l'empire au Christ, et les Césars fait place au pêcheur Pierre, si ces incroyables merveilles, telles que jamais imagination exaltée et délirante ne les put rêver, se sont accomplies au grand jour, à la face de la terre et du ciel, — inclinons-nous, nous sommes devant Dieu : le pauvre Juif qui dit à douze autres pauvres: *Allez, enseignez toutes les nations,* est bien, comme il l'affirme, le Fils de Dieu, descendu en ce monde pour sauver le monde : les pauvres qui l'entourent, et, en leur personne, le clergé catholique tout entier, sont d'institution et d'autorité divines : la scène à laquelle nous assistons, les paroles qui s'échappent des lèvres du Christ, la mission qu'il confie, les pouvoirs qu'il confére, les instructions qu'il donne, tout est d'en haut : l'Église catholique est divine, et le sacerdoce du Christ Pontife et Roi est de Dieu.

II. — C'est un Dieu que nous voyons à l'œuvre, un Dieu qui prend des dispositions puissantes pour laisser après lui un clergé digne de lui, imitateur de ses vertus et continuateur de son œuvre. Dans l'instruction qui fait tout le fond de cette étude sur l'apostolat et le sacerdoce catholiques, Jésus-Christ trace à ses apôtres et à ses prêtres la carrière qu'ils auront à parcourir. Où leur faut-il aller ? Que devront-ils dire? Comment triomphera leur parole et s'établira leur empire ?

1. Où ils doivent aller? Dans tout l'Univers. La parole du prophète se réalise : « Pas une langue, pas un idiome, qui n'entende leur voix ; dans le monde entier l'écho en retentit ; aux extrémités de la terre parvient leur

prédication. » Deux peuples, deux grandes familles, remplissent alors le monde et composent l'ensemble de l'humanité, c'est aux deux que sont envoyés les Apôtres. Jésus-Christ leur donne successivement deux ordres : le premier : *Allez aux brebis perdues de la maison d'Israël* : le peuple juif sera tout d'abord l'objet de la sollicitude apostolique : le second : *Allez, enseignez toutes les nations*. Après la Judée, le monde; après le peuple élu dont le déicide n'a pu désespérer encore et tarir la miséricorde divine, tous les peuples du monde doivent recevoir les Apôtres, accueillir leur parole, embrasser la foi et former l'Église [1]. Tel est donc l'ordre et l'économie du plan divin. L'Église catholique se formera *des brebis perdues de la maison d'Israël*, puis *de toutes les nations de la terre*. La priorité reste au peuple juif, qui le premier recevra l'Évangile : « N'allez pas dans le pays des Gentils; » Restez d'abord en Israël. Les raisons de cette conduite sont multiples et pressantes. Un passé saint et glorieux parle encore en faveur de ce malheureux peuple, appelé si longtemps « le fils » et le « bien-aimé de Dieu. » « Ils sont aimés à cause de leurs Pères; car « si le ferment est saint, la masse sera sainte; si la racine est sainte, les branches le seront aussi. » Toute la famille des Saints de l'Ancienne Loi,

[1] « In viam gentium ne abieritis ; » — « Euntes, docete omnes gentes. » Non est contrarius locus. Oportebat prius adventum Christi nuntiare Judæis ne justam haberent excusationem dicentes : ideo a se Dominum rejecisse quia ad Gentes et Samaritanos apostolos misisset. — Primo ad Judæos mittit, ut quasi in quadam palæstra in Judæa exercitati, ad agones orbis terrarum intrarent, et velut quosdam pullos debiles ad volandum eos inducens. — Lex obtinere privilegium Evangelii debebat. (D. Th. *Cat. aur. in Matth.*)

« cette immense nuée de témoins, » « ces ancêtres, dont est né le Christ selon la chair, » appelaient sur leur peuple avec des prières si ardentes et de si vives aspirations, la parole du salut promis : seront-ils frustrés dans leur attente ? Non : à cause d'eux, Dieu ne repoussera pas Israël ; il lui enverra ses apôtres, et ces apôtres mettront leur gloire, dépenseront leurs jours et voueront leurs sueurs à convertir le peuple déicide. « Je vous le dis, ô Gentils, tant que je serai apôtre de la gentilité, j'honorerai mon ministère ; je ferai tous mes efforts pour exciter par l'émulation le peuple dont je suis né, afin de sauver quelques-uns d'entre eux : » Ces efforts magnanimes des apôtres ne restèrent pas sans fruit. Si la masse de la nation demeura opiniâtre dans son incrédulité, des âmes d'élite en grand nombre se détachèrent de la perdition commune, et formèrent cette admirable Église de Jérusalem et de Judée, prémices, type et modèle de toutes les autres.

Mais la Judée n'était qu'un vestibule où l'Evangile ne devait s'arrêter qu'un instant : bientôt le monde entier reçoit les Apôtres, la parole divine retentit d'une extrémité à l'autre de l'univers, les peuples se courbent sous la loi du Christ, les conquêtes se multiplient dans une mesure et avec une rapidité prodigieuses, le monde entier est chrétien. « Que je triomphe d'aise quand je vois dans Tertullien que déjà de son temps le nom de Jésus, si près de la mort de notre Sauveur, et du commencement de l'Église, déjà le nom de Jésus était adoré par toute la terre, et que dans toutes les provinces du monde qui pour lors étaient découvertes, le Sauveur y avait un nombre infini de sujets. « Nous sommes, dit hautement ce grand personnage, presque la plus grande partie de toutes les villes, *pars pene major civi-*

tatis cujusque.» Les Parthes invincibles aux Romains, les Thraces antinomes, comme les appelaient les anciens, c'est-à-dire gens impatients de toute sorte de lois, ont subi volontairement le joug de Jésus. Les Mèdes, les Arméniens et les Perses, et les Indiens les plus reculés; les Maures et les Arabes, et ces vastes provinces de l'Orient, l'Égypte et l'Éthiopie, et l'Afrique la plus sauvage, les Scythes toujours errants, les Sarmathes, les Gétules et la barbarie la plus inhumaine, ont été apprivoisés par la doctrine modeste du Sauveur Jésus. L'Angleterre, ah! la perfide Angleterre, que le rempart de ses mers rendait inaccessible aux Romains, la foi du Sauveur y est abordée : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita.* Que dirai-je des peuples des Espagnes, et de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et des fiers Allemands qui se vantaient de ne craindre autre chose sinon que le ciel tombât sur leurs têtes? Ils sont venus à Jésus, doux et simples comme des agneaux, demander pardon humblement, poussés d'une crainte respectueuse. Rome même, cette ville superbe qui s'était si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus, Rome la Maîtresse, a baissé la tête et a porté plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pécheur qu'aux temples de son Romulus. *Ostendatur mihi Roma tanto in honore templum Romuli, in quanto ibi ostendo memoriam Petri.* (Augustinus.)

Il n'y a point d'empire si vaste qui n'ait été resserré dans quelques limites; Jésus règne partout, dit le grave Tertullien, c'est dans le livre *Contre les Juifs*, duquel j'ai tiré presque tout ce que je viens de vous dire de l'étendue du royaume de Dieu; « Jésus règne partout, dit-il; Jésus est adoré partout. Devant lui la

condition des rois n'est pas meilleure que celle des moindres esclaves; Scythes ou Romains, Grecs ou Barbares, tout lui est égal, il est égal à tous, il est le Roi de tous, il est le Seigneur et le Dieu de tous. *Christi regnum et nomen ubique porrigitur; ubique regnat; ubique adoratur; non regis apud illum gratia, non barbari alicujus inferior lætitia; omnibus æqualis, omnibus rex, omnibus Deus et Dominus est.* Et ce qui est de plus admirable, c'est que ce ne sont point les nobles et les empereurs qui lui ont amené les simples et les roturiers; au contraire; il a amené les empereurs par l'autorité des pêcheurs. Il a permis que les empereurs avec toute la puissance du monde résistassent à sa pauvre Église par toute sorte de cruautés, afin de faire voir qu'il ne tenait pas son royaume de l'appui ni de la complaisance des grands. Mais quand il lui a plu d'abaisser à ses pieds la majesté de l'empire : Venez, venez à moi, O Césars, assez et trop longtemps vous avez persécuté mon Église; entrez vous-mêmes dans mon royaume, où vous ne serez pas plus considérables que les moindres de vos sujets[1]. » Ainsi fut subjugué le monde; ainsi fut établi l'empire universel du Christ, ainsi fut accomplie, par le plus étonnant des miracles, sa parole aux Apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations de la terre.*

Remarquons ces autres mots qui nous révèlent un des plus touchants caractères du règne de Jésus-Christ et l'une des plus divines missions de son Église : *Allez aux brebis perdues.* Quand Jésus-Christ parut dans le monde, la force et la fortune étaient aux mains d'un infiniment petit nombre; la science et le génie étaient le patrimoine exclusif de quelques privilégiés; le reste,

[1] Bossuet. *1er Serm. pour la Circoncis.* 1er point.

c'est-à-dire la presque totalité du genre humain, gémissait dans le plus affreux esclavage, et gisait, comme l'avait dit Zacharie, « dans les ombres de la mort. » Jésus-Christ et l'Église se tournèrent de préférence et aussitôt vers les petits, les humbles, les pauvres, les déshérités. Les grands et les puissants viendront après, au jour où le Maître souverain daignera les appeler et les accueillir ; les Césars seront admis, mais après les pauvres, par le Dieu des pauvres et le Sauveur des malheureux et des délaissés. Jésus disait, en se plaçant au centre des douleurs humaines : *Venez à moi, vous tous qui souffrez !* Ce mot resta la devise de l'Église et le programme du clergé catholique. Partout où il paraît et fonde le règne du Dieu fait pauvre et devenu la victime expiatrice de l'humanité coupable, partout où l'Église a un chez elle, c'est pour en faire l'asile de toutes les douleurs et le refuge de toutes les détresses. « Il y a ici-bas des services gratuits et populaires, sans lesquels le peuple, ou, si vous aimez mieux une expression plus évangélique, sans lesquels le pauvre est nécessairement misérable, et ces cinq services gratuits et populaires ont été créés par les ordres religieux qui seuls sont en état de les remplir. Le premier de tous est le service gratuit et populaire de la douleur. Le second service gratuit et populaire dont le pauvre a besoin, c'est le service gratuit et populaire de la vérité. Qui portera la vérité plus bas ? Qui la fera descendre jusqu'au peuple, enfant de Dieu comme vous, et à qui ses loisirs ne permettent pas de la voir comme on voit le soleil venant à lui le matin ? Qui distribuera la lumière aux pauvres âmes des campagnes, si enclines à se courber vers la terre comme leur corps, et les tiendra debout devant la face auguste du vrai, du beau, du

saint, de ce qui ravit l'homme et lui donne le courage de vivre? Qui ira trouver mon frère le peuple par amour de lui, avec un désintéressement qui se sente, pour le seul plaisir de traiter avec lui de la vérité et de causer simplement de Dieu entre la sueur du jour et celle du lendemain? Qui lui portera, non pas un livre mort, mais la chose sans prix, une foi vivante, une âme dans une parole, Dieu sensible dans l'accent d'une phrase, la foi, l'âme et Dieu lui disant ensemble : Me voici, moi, homme comme toi ; j'ai étudié, j'ai lu, j'ai médité pour toi qui ne le pouvais pas et je t'apporte la science. N'en cherche pas au loin la démonstration ; tu la vois dans ma vie ; l'amour te donne sa parole qui est la vérité! Qui osera parler ainsi au peuple, sinon l'apôtre du peuple, le capucin avec sa corde et ses pieds à vif? L'Église, dans sa fécondité, avait préparé des bouches d'or pour le peuple aussi bien que pour les rois.

Au service gratuit et populaire de la vérité touche et s'unit un autre service de même nature, le service gratuit et populaire de l'éducation. L'enfant du pauvre est sacré comme l'enfant du riche ; sa nature est aussi rebelle, son sort plus dur, ses moyens de culture et de politesse beaucoup moins multipliés. Bientôt le travail du corps l'arrachera aux exercices de l'intelligence, et s'il n'a reçu les germes précieux du bien avec une autorité qui ait pénétré son cœur, il ne tardera pas à perdre l'esprit de l'homme chrétien et civilisé pour vivre dans une dégradation que rien ne déguisera. Tous les vices s'empareront de son être avec une insouciance affreuse pour les choses de l'âme, et la société n'aura plus dans le peuple, qui doit être la source permanente de son renouvellement et de sa vigueur, qu'un fonds pourri par le matérialisme le plus abject. L'instituteur du

peuple, un instituteur digne de lui, est donc une des plus hautes nécessités de l'ordre social. Mais qui sera cet instituteur? Qui pourra réunir à la fois, dans un si grand office, une instruction suffisante, des mœurs pures, une foi sincère, une autorité respectée, et enfin une vie assez modeste pour que le pauvre puisse l'entretenir en échange des leçons qu'il en reçoit? L'Église y a pourvu par les ordres enseignants, comme elle a pourvu au service populaire et gratuit de la vérité par les ordres apostoliques, au service gratuit et populaire de la douleur par les ordres pénitents.

Après les services de la douleur, de la vérité et de l'éducation, le pauvre réclame encore le service gratuit et populaire de la maladie et de la mort. Que trouvera le peuple malade et mourant, s'il ne trouve pas le frère de Saint-Jean de Dieu et la sœur de charité? Ah! laissez l'amour s'approcher de lui, puisqu'il y a sur la terre un amour qui ne coûte rien, laissez-lui venir un représentant aimable de Dieu. Pourquoi tuer l'amour parce que c'est Jésus-Christ qui l'a fait pour rien[1]? » Ainsi, du berceau à la tombe, le pauvre est recueilli, aimé, soigné sur le sein maternel de l'Église. « Tout ce qui souffre, » trouve dans le clergé catholique l'amour qui console, les soins qui réparent, la défense qui sauve et soutient. Grande leçon pour le prêtre de Jésus-Christ! Sans doute il ne repoussera pas l'opulence par cela seul qu'elle est l'opulence, et il ne jettera pas à ceux que la Providence comble des biens et des honneurs de ce monde des anathèmes inconsidérés : comme le Dieu qu'il représente et qu'il doit faire connaître et aimer, il est « riche envers tous » de dévouement et d'amour, mais

[1] Lacordaire.

sa véritable famille, ce sont les pauvres; il les recueille, il les rassemble, il s'en entoure, il en fait sa société la plus habituelle et la plus chère : c'est à ce prix qu'il représentera son Maître au milieu du monde, et sera, comme le Dieu fait homme, le Sauveur du pauvre et la Providence du déshérité. Que si son pied ne connaît que le seuil de l'opulence, il a renié son sacerdoce, il n'a rien compris à sa mission divine, il a trahi les plus précieux intérêts du Dieu qu'il devait servir. *Ite ad oves quæ perierunt*, « allez aux brebis perdues. »

2. « Après que Jésus-Christ, dit saint Thomas, a indiqué à ses apôtres où il leur faut aller, il leur dit ce qu'il leur faut faire, ce qu'il leur faut prêcher [1]. » *Allez donc et prêchez, disant : le royaume des cieux est proche.* Tel est le prêtre : toute sa grandeur, toute sa mission, toute sa raison d'être, tout l'ensemble de ses vertus est dans ce mot : *le royaume des cieux*. Le prêtre n'est pas l'homme de la terre : il est du ciel : c'est du ciel, c'est de la Patrie céleste que Dieu le députe à la terre : il y descend comme Moïse descendait à son peuple du Sinaï enflammé. Le prêtre n'a pas de racine ici-bas. Comme le Melchisédech des anciens jours, son annonce et sa figure, le prêtre « est sans père, sans mère, sans généalogie, sans commencement et sans fin de sa vie ; » il est l'hôte d'un autre monde, le monde surnaturel et divin, que son sacerdoce lui donne pour demeure, et dont il doit révéler à ses frères l'existence et les splendeurs. Le prêtre est comme la manifestation vivante du monde supérieur et inaccessible de la grâce et de la gloire. Saint Paul dit de la foi : « qu'elle est

[1] D. Thom. *Cat. aur. in Matth.* cap. x.

l'argument, la démonstration, des choses qui n'apparaissent pas. » Tel est aussi le prêtre : les choses éternelles, la patrie future, les espérances et les promesses divines, la route qui y mène, les moyens à employer pour les conquérir, se personnifient dans le prêtre, prennent en lui leur consistance et leur lumière, deviennent par lui et en lui accessibles à tous les regards et à tous les désirs. Ce prêtre qui, sans se fixer sur la terre, y passe comme un étranger et un voyageur, qui fait apparaître dans toute sa conduite les mœurs, les idées, les habitudes du monde supérieur, qui n'a qu'une pensée : Dieu et le ciel ; qui ne dit qu'une parole : *appropinquavit regnum Dei*, « le royaume de Dieu approche ; » ce prêtre, qui tous les jours, offre le mystique holocauste qui ouvre l'accès à la gloire ; ce prêtre qui absout pour rendre aux âmes l'éternel héritage perdu, qui prêche et exhorte pour en réveiller le désir, qui par tous ses actes et dans chacune de ses fonctions saintes en rappelle la réalité divine, ce prêtre n'est-il pas bien, ce que l'ont nommé les siècles, *l'homme céleste*, *l'homme divin*, le représentant sur la terre des espérances de la patrie, le prédicateur, au milieu des détresses de l'exil, des splendeurs de la maison paternelle, et, au milieu des temps, l'homme de l'éternité ? *Prêchez, disant : le royaume des cieux est proche.* Malheur au prêtre, si, n'ayant pas compris cette définition de son sacerdoce tout céleste, et n'en acceptant pas les glorieuses exigences, il reste l'homme de la terre et l'hôte dégénéré des choses du temps ; si son âme, au lieu d'être pleine, selon la sublime expression du Psalmiste, *des années éternelles*, s'absorbe dans les préoccupations de l'heure présente, et si sa vie, au lieu de refléter l'éblouissante vision des choses d'en haut, n'est plus que la

vulgaire expression des intérêts, des pensées, des désirs, des sollicitudes de ce monde ! Le sel affadi se foule sous les pieds, et la lumière à demi-éteinte n'offre plus aux âmes qu'une conduite trompeuse et un guide décevant.

Remarquons ce mot : *Appropinquavit regnum Dei*, le royaume de Dieu s'est *rapproché*. Le royaume de Dieu s'était donc éloigné ? Oui et infiniment et sans espérance[1]. Le péché de l'homme avait eu ce premier et fatal résultat de le séparer violemment de Dieu ; et comme Dieu est toute vie, toute gloire, toute béatitude, tout règne, l'homme séparé de lui se trouvait jeté dans la mort, l'ignominie, la souffrance et le plus affreux esclavage, *venundatus sub peccato*. Au lieu de la patrie, l'exil avec ses multiples douleurs reçut l'infortuné coupable, et l'ange à l'épée flamboyante, qui fermait toute issue aux joies de l'Éden, n'était que la figure d'un autre ange plus impitoyable et d'une autre exclusion plus douloureuse, l'ange de la justice éternelle et l'éternelle exclusion des cieux. Hélas ! Il fallait en ce temps-là prêcher au monde un autre évangile, lui faire une autre annonce : non pas : *Appropinquavit regnum Dei*, mais bien, comme les prophètes le criaient aux hommes d'une voix sinistre : *venit finis ! venit finis !* La fin de la miséricorde, et le commencement des rigueurs ! Avec Jésus-Christ tout change. L'Incarnation est le rapprochement ineffable de Dieu avec l'homme. « Vous qui étiez si loin, vous voici tout proches, » dit l'Apôtre ; vous qui étiez, depuis tant de siècles, chassés pour vos

[1] « Longe enim a peccatoribus salus, » sed modo est prope per passionem Christi. Hebr. IX : « *per proprium sanguinem* introivit semel in sancta æterna redemptione inventa. Unde dicit *appropinquavit*. (D.Thom. *Comment. in Matth.* cap. X.)

crimes de la demeure paternelle, rayés du testament de Dieu, *hospites testamentorum*, effacés de son cœur, *quorum non est memor amplius*, étrangers à sa vie, à sa grâce et à sa gloire, *alienati a vita Dei,* vous, les exilés, les bannis, les chassés du cœur et des bras paternels, *vous voici devenus tout proches.* « Par Jésus-Christ vous avez dans le même esprit accès auprès du Père, » car Jésus-Christ « s'est fait notre paix, » et nous a « réconciliés à Dieu. »

Allez donc, ô apôtres, ô prêtres, ô clergé catholique ; remplissez le cours des siècles, répandez-vous chez tous les peuples, dites à toute la terre, durant tous les temps, la grande parole ; annoncez la grande nouvelle : *regnum Dei.* Enseignez « le royaume de Dieu ; » dites que Dieu « nous a préparé un royaume ; » apprenez à l'homme effrayé de ses crimes, torturé de ses remords, fugitif comme Caïn, loin de son Père qui l'appelle, loin de ses espérances éternelles que lui rend ce Père, enseignez-lui à dire et à répéter sans cesse, à tous les instants de son pèlerinage ici-bas : *Que votre royaume nous arrive!* Racontez aux âmes rachetées la délicieuse histoire de leur délivrance : aux âmes exaltées dans la gloire la magnifique histoire de leur élévation. « Le royaume des Cieux est semblable à un Roi qui fit les noces de son Fils, » qui unit la nature humaine à la nature divine en la personne de son Fils unique ; qui, par suite, ressuscita cette nature morte dans ses crimes, la purifia, l'exalta, la fit monter au plus haut des cieux, et la plaça sur son trône, « dans la splendeur des saints : » *Convivificavit nos in Christo... conressuscitavit et consedere fecit in cœlestibus in Christo.* Dites ces choses divines au monde : n'ayez que cette seule parole à la bouche et dans le cœur ; que tout la crie en vous ; que tout la fasse

retentir : *Allez donc et prêchez, disant : le royaume des cieux est proche.* Ainsi, annoncez d'abord « un royaume ; » puis, ajoutez *qu'il est proche,* qu'il est tout près de chacun de nous, que « le royaume de Dieu est au dedans de nous ; » dites qu'il est d'un accès aisé, d'une conquête facile, « qu'il est tout près, » qu'il n'y a, pour ainsi parler, qu'à étendre la main et à le saisir : « saisissez la vie éternelle ! »

Telle est donc l'œuvre unique du sacerdoce catholique : annoncer à la terre le royaume des cieux. Là se borne toute la mission du prêtre ; il est l'introducteur de l'humanité dans ses destinées éternelles. Car, comme le dit l'Apôtre, « il faut que le monde juge ainsi du prêtre, et qu'il le regarde comme le ministre de Jésus-Christ et le dispensateur des mystères de Dieu. » Qu'est-ce que Jésus-Christ, et que sont les sacrements et les mystères, sinon la source et les canaux du salut, les introducteurs au royaume ? « Allez donc et prêchez, disant : le royaume des Cieux est proche. » *In his esto, insta in illis,* « restez à cette divine besogne ; absorbez-vous dans cette céleste mission. »

3. Les Apôtres s'en iront donc sur l'ordre de Jésus-Christ, ils parcourront le monde en jetant au monde la grande parole : *appropinquavit regnum Dei.* Mais qui ne voit l'effet de cette étrange parole dite à un monde plongé dans le plus abject matérialisme, livré aux sens, aux ambitions, aux sollicitudes, aux affaires du temps présent, et surtout éloigné de toute espérance et de tout désir pour une autre patrie que la terre, pour un autre royaume que le royaume terrestre, le royaume des richesses sensibles et des honneurs d'ici-bas ? Les beaux esprits de l'Aréopage se mirent à rire quand Paul

leur eut parlé de la résurrection future, et leur eut ouvert une première perspective sur les terreurs et les gloires d'une autre vie. Comment le monde accueillera-t-il l'annonce « du royaume des cieux ? » On lui propose une félicité lointaine, et on l'enchaîne à tous les martyres de l'heure présente ; la récompense est montrée dans un lointain qui l'amoindrit et en ébranle la certitude, et les maux où on l'engage se montrent face à face, dans la plus vivante et la plus implacable réalité. Comment obtenir la foi ? Comment allumer l'espérance ? Comment soutenir les volontés indécises ? Comment fixer de poignantes incertitudes ? Les apôtres et les prêtres, durant tous les âges de l'Église, montreront aux peuples leurs lettres de créance divine et l'empreinte du sceau incommunicable de Dieu. Quel est ce sceau ? Le miracle : *Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons.* Il ne saurait être malaisé de démontrer la force décisive du miracle comme confirmation d'un symbole et d'un décalogue, des vérités à croire et des devoirs à pratiquer. L'homme vient à moi : il me parle, il me propose des vérités inaccessibles à ma raison, il me veut charger d'obligations lourdes à mes épaules ; il me fait apparaître, il est vrai, de splendides récompenses, mais lointaines, et dont il ne peut me donner le moindre avant-goût. Devant cet homme, une question suprême se pose, question unique et décisive : vient-il de Dieu ou parle-t-il de lui-même ? De la réponse à cette question dépendra absolument mon obéissance ou mon mépris. Vient-il au nom et de la part de Dieu, revêtu des pouvoirs de Dieu, chargé d'intimer à la terre les volontés du ciel : tout devient clair et logique, acceptable et naturel dans les plus incompréhensibles mystères comme dans les plus répugnantes

obligations. Me voici en face de vérités qui surpassent ma raison à de telles distances, me voici plongé dans de telles immensités que mon regard se perd et ne peut plus rien percevoir. Si ces vérités sont de Dieu, une telle situation et de semblables impuissances m'étonneraient-elles? Mon étonnement serait plus incompréhensible que les incompréhensibles vérités proposées à ma foi. Car enfin, si c'est Dieu qui se révèle et se fait croire à moi, quelle folie est-ce de prétendre pénétrer des immensités infinies et percer « une inaccessible lumière? » Dieu vient à ma raison avec des profondeurs insondables; il présente à mon intelligence éperdue d'effroyables abîmes, *abyssæ multa*, où mon regard n'aperçoit qu'obscurité et ténèbres profondes. Eh ! comment Dieu peut-il me venir autrement que comme un impénétrable infini? Que peut offrir son essence que d'insondables profondeurs? Qui « scrute les profondeurs de Dieu, » autre que « l'Esprit de Dieu qui est en Dieu, » qui lui est égal et consubstantiel? Loin donc que l'obscurité du mystère suffise à me le faire rejeter, cette obscurité même est une présomption en faveur d'une doctrine, et laisse entrevoir la mystérieuse vision du Dieu « qui habite une inaccessible lumière. » S'il est de Dieu, le mystère aura beau nous paraître étrange, stupéfiant, inadmissible, il restera toujours l'expression d'une sagesse plus haute que la nôtre, le fruit d'une intelligence plus puissante que notre intelligence, et le tribut à payer à une autorité supérieure et à une suprême Majesté. Nous aurons beau crier à la folie, *verbum crucis stultitia*, saint Paul nous dira : *stultitia pereuntibus, iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est.* Nous aurons beau objecter que notre raison n'entend rien à ces dogmes, et qu'elle ne trouve qu'extravagance dans

ces mystères, saint Paul nous répondra toujours : *quod stultum est Dei sapientius est hominibus.* Et ce que nous disons du dogme, il nous le faut au même titre dire des devoirs. Ces devoirs sont écrasants? Soit. Ces obligations sont torturantes ; notre faible nature est brisée sous ces fardeaux ; chacune de nos passions, chacun des instincts de notre être, est refoulé violemment ; on fait retentir à nos oreilles d'impossibles ordonnances, des commandements exorbitants : *Soyez chastes : — Aimez vos ennemis : — Bienheureux ceux qui pleurent ! — Bienheureux les pauvres ! — Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! — Si l'on vous frappe à la joue gauche, présentez encore la droite,* et tant d'autres.....? Mais si c'est Dieu qui parle, si cette formidable législation est de lui, que dire, qu'objecter, que prétendre ? *O homme, qui es-tu pour t'opposer à Dieu? Est-ce que le vase dit au potier qui le façonne : pourquoi m'as-tu fait ainsi?*

La seule question reste donc celle-ci : cette doctrine et cette législation sont-elles, oui ou non, de Dieu ? Or une question pareille, qui la résout? Le miracle, le miracle que nous appelions tout à l'heure la lettre de créance et le sceau de Dieu. Quand l'homme vous montre ce sceau, inclinez-vous, obéissez, vous êtes en face de Dieu qui vous parle et auquel vous devez croire, qui vous commande et auquel vous devez obéir. Comment Jésus-Christ, quand il ne laissait voir aux hommes que la fragilité et l'humilité d'une chair mortelle et passible, *habitu inventus ut homo,* inclina-t-il l'intelligence et la volonté humaines à adorer dans la chair le Verbe infini de Dieu, et alors que tout criait avec Pilate : « Voilà l'homme ! » comment le monde cria-t-il avec l'ivresse de l'amour et l'enthousiasme de la foi : « Voilà Dieu ? »

Qui triompha des oppositions des sens et des résistances de la raison ? Le miracle. Jésus-Christ disait : « Vous ne croyez pas ?..... Mais croyez au moins à cause des œuvres que je fais : » « Les œuvres que je fais rendent témoignage de moi. » Mais Jésus-Christ disparu du gouvernement visible de son Église, où continuera d'être la garantie de vérité et de divinité ? Dans le miracle. Comment les Apôtres, les prêtres, les prédicateurs de la foi ont-ils pu obtenir du monde entier la plus prodigieuse des adhésions, imposer à toutes les intelligences, ou civilisées, ou barbares, ou cultivées, ou ignorantes, le plus inouï des programmes, charger toutes les épaules des plus écrasants fardeaux ? Par le miracle. Le moyen était aussi simple que victorieux ; quand le monde arrêtait l'Évangile et voulait, comme perturbateur et imposteur, le mettre aux fers, la marque divine intervenait, le sceau de Dieu était exhibé, le miracle manifestait, avec la présence de la Majesté souveraine, la nécessité du plus prompt et du plus entier acquiescement. Écoutons Jésus-Christ nous découvrir lui-même l'économie du plan divin dans la conversion du monde. *En vérité, en vérité je vous le dis : Celui qui croit en moi*, mon disciple, mon apôtre, le prédicateur de mon Évangile, *fera lui aussi les œuvres que je fais; bien plus, il en fera de plus grandes encore.* Saint Paul, l'œuvre faite, racontant comment s'était converti le monde et comment « toute élévation s'était abaissée sous la foi, et comment toute intelligence s'était constituée esclave du Christ, » disait à son tour : *le salut commença par être prêché par le Seigneur lui-même, puis il fut confirmé en nous par ceux qui avaient tout entendu : Dieu attestant leur parole, par des miracles et des prodiges, et un déploiement divers de la force divine.* Nous voici

ramenés à notre point de départ et au texte évangélique, dont ce qui précède n'est que le commentaire et le développement : *Allez donc et prêchez, disant : le royaume des cieux est proche. — Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons* [1].

[1] Le rationalisme fait ici une objection qui témoigne de sa légèreté et de son manque habituel de vue et de logique. Il dit : Si le miracle est de telle nécessité, pourquoi le miracle a-t-il si complétement cessé dans l'Église ? D'abord le miracle est loin *d'avoir si complètement cessé.* Chaque âge de l'Église les enregistre par milliers, et pas un saint ne monte aux honneurs du culte public qu'il n'en ait fourni son large et glorieux contingent. Supposée vraie cette affirmation, et qu'en effet il n'y ait plus de miracles, le rationalisme, par la plus pitoyable distraction, oublie qu'une doctrine démontrée vraie et divine il y a dix-huit siècles, n'a pas cessé de l'être depuis, et qu'une démonstration faite une fois n'a nul besoin de l'être plusieurs. Il fallut, il y a dix-huit siècles, un formidable déploiement du miracle pour attester la vérité de l'Évangile et faire apparaître sous l'humilité providentielle de Jésus-Christ et de son Église la présence et l'action de Dieu. La vérité une fois établie, le Christianisme triomphant, la terre conquise, les moyens employés à cette conquête deviennent inutiles : le vainqueur remet, après la victoire, ses armes au repos. La parole de Jésus-Christ : *guérissez les malades*, etc., reste permanente, mais se vérifie dans un sens et avec des effets spirituels plus précieux et plus hauts. « Si quis diceret : quare non facit modo miracula Ecclesia ? Dicendum quod miracula facta sunt ad probationem fidei : sed jam fides approbata est. Et ideo sicut qui faceret unam demonstrationem ab probandum aliquam conclusionem, non esset alia probatio necessaria, sic ibi. Unde maximum miraculum est conversio totius mundi : ideo non oportet quod fiant alia : et sicut facta fuerunt alia miracula corporalia, ita fiunt

Ces mots ont eu et auront perpétuellement un double sens et une double réalisation dans l'Église. Ces guérisons et ces résurrections, que Jésus-Christ donnait comme marque de la divinité de la foi, s'opéreront tantôt sur les corps, tantôt sur les âmes. Tant qu'il faudra par d'éclatantes merveilles frapper les intelligences incrédules,les gagner à la révélation en les arrachant au rationalisme qui les aveugle, leur montrer dans les vérités annoncées la parole même de Dieu, et dans les obligations imposées au monde la volonté souveraine du Très-Haut, ces guérisons et ces résurrections s'opéreront dans l'ordre physique, seul pleinement accessible à la multitude. Puis, quand l'Evangile aura triomphé et sera roi du monde purifié et renouvelé, quand les miracles, « nécessaires non aux fidèles mais aux infidèles, » auront fini leur mission dans une

quotidiè spiritualia, quia infirmi spiritualiter curantur. Infirmi enim sunt qui peccato agitantur, qui proni sunt ad peccatum : Rom. xiv, 1 : « infirmum autem in fide assumite. » Et isti a Domino sanantur. Qui autem consentiunt, mortui sunt, quia separantur a Deo. Et isti ressuscitantur a Domino. Ephes. v, 14 : « Surge qui dormis, et exurge a mortuis. » Item leprosi mundantur : leprosi enim dicuntur qui sunt infectivi aliorum ; quia lepra est morbus contagiosus, et isti aliquando curantur ; IV Reg. v, dicitur lepra Naaman adhæsit Giezi. Item dæmones ejiciuntur : dæmones enim sunt quorum peccatum jam transiit ad effectum de quibus dicitur Proverb. ii, 14 : « lætantur cum male fecerint, et exultant in rebus pessimis. » Et ut habetur de Juda, Joan. xiii, 27 : Quod intravit in eum satanas, etc. Et isti aliquando curantur. (D. Th. *Comment. in Matth.* cap. x.) — Item, in *Cat. aur.* : « Hæc signa in exordio Ecclesiæ necessaria fuerunt : ut fides cresceret miraculis fuerat nutrienda. Postea autem steterunt reverentia fidei ubique plantata. » (*Cat. aur. in Matth* cap. x.)

société toute croyante et toute convaincue, les œuvres divines accomplies d'abord sur les corps, se feront plus précieuses et plus nobles encore en s'accomplissant sur les âmes. Les âmes « mortes dans leurs péchés, » ressusciteront à la grâce, à la vie divine et aux espérances de l'éternelle gloire. Les « lépreux, » les âmes, hideusement couvertes des souillures de la déchéance et des scories du vice, seront « lavées dans une eau pure » et apparaîtront « pleines de gloire, sans tache, sans ride, sans rien qui y ressemble, mais toutes saintes et tout immaculées. » Les « infirmes, » les âmes malades, faibles, pusillanimes, défaillantes, blessées des traits empoisonnés du démon et du monde, fascinées par les bagatelles terrestres, égarées par les fausses maximes, sans foi, sans espérance, sans amour, seront tout-à-coup, à une parole qui leur sera dite, à une émotion mystérieuse qui aura remué toutes leurs fibres, transformées en âmes croyantes, courageuses, ardentes au bien, prenant vers les sommets de la perfection évangélique un puissant et sublime essor, *infirmos curate.* Les démons seront chassés. Et que fait autre chose l'Église catholique dans les âmes, dans la famille, dans la société? Qu'opère sa prédication, que produisent ses sacrements, sinon chasser le diable des âmes et des corps ? N'est-ce pas même là son œuvre par excellencce, cette œuvre que Jésus-Christ annonçait en ces termes : « C'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors. » Tout l'y avait laissé, tout l'y maintient encore : seule l'Eglise catholique consacre ses jours et livre son sang au magnanime et victorieux effort qui le chasse de partout.

Voilà par excellence sa marque de divinité. Tandis que les fausses religions ont toutes étendu et exalté le

règne de Satan sur la terre, l'Église catholique l'a renversé et continue à en poursuivre à outrance, à travers les siècles, la complète destruction. L'hérésie quelle qu'elle soit et quelque nom qu'elle porte, a fatalement abouti au règne des passions, à la honteuse émancipation de tous les instincts mauvais de la nature. Luther vivait et prêchait encore, son symbole hérétique n'était pas encore constitué, que déjà les torrents de corruption, débordant de toutes parts avec une violence inouïe, menaçaient l'Allemagne d'une décadence affreuse et la plongeaient en attendant dans des flots de fange et de sang. Henri d'Angleterre a à peine lacéré le dogme et la discipline de l'Église catholique, qu'il précipite son malheureux royaume dans des convulsions sans fin et fait tarir en lui la générosité des vertus. Partout où s'est implantée la Réforme, la source vive des héroïsmes chrétiens s'est trouvée soudainement tarie : l'erreur et l'obscurcissement se sont abattus sur les intelligences, les vices se sont emparés des cœurs, l'égoïsme a fait place à la charité, et un froid mortel a glacé toutes les âmes et arrêté la végétation que le Catholicisme avait rendue si puissante.

Parmi nous la Révolution, fille de la Réforme, a repris l'œuvre et prétendu former une société selon ses idées et selon ses goûts. L'œuvre est faite : elle est sous nos yeux : facile à tous de la juger. La Révolution a porté la mort sur trois théâtres où le Catholicisme avait multiplié la vie : l'individu, la famille, la société. Elle a tué la foi dans les âmes : elle y a éteint l'espérance, elle y a étouffé l'amour : l'homme moderne est resté « sans Christ et sans Dieu, » avec les instincts inassouvis de sa nature, avec la faim dévorante de la bête fauve qui cherche sa proie. La famille, cette chose

sainte et sacrée que l'Église avait mis tant de siècles à construire et à laquelle elle vouait tant de soins et d'amour, la famille, touchée elle aussi du souffle révolutionnaire, se flétrit et expire. Les liens qui en retenaient les membres unis se sont relâchés et dissous, l'abnégation qui en faisait la force, le recueillement et la solitude qui lui formaient un rempart si solide, l'autorité qui lui maintenait tant de cohésion et de vigueur, l'amour qui y répandait tant de charmes, tout est renversé, tout est par terre, tout gît dans des ruines sans espoir. Le père est vaincu dans son propre empire dont il a le premier trahi les intérêts et méconnu les devoirs; la mère n'a plus la vigilance de l'amour et l'héroïsme de l'abnégation; l'enfant, révolutionnaire prématuré, se rit de l'autorité, se soustrait à l'obéissance et ne croit plus à l'amour. Autrefois, des bras et du cœur maternels l'enfant passait aux bras et au cœur de l'Église; et l'Église le formait aux mâles vertus du croyant et du citoyen, et lui versait au cœur la vertu en même temps qu'elle répandait dans son esprit la lumière du plus vaste et du plus haut savoir. L'État révolutionnaire s'est chargé de cette mission. Il a mis sur ces frêles et délicates natures sa main brutale, sans même soupçonner tout ce qu'il faut de lumière, de dévouement, d'abnégation et d'amour pour faire l'homme et le chrétien, le citoyen de la patrie terrestre, et le héros bien plus noble et plus illustre encore de la patrie des Cieux. L'État a rendu l'enfant avec peu de science et beaucoup de vices; il a fait la génération qui passe sous notre regard; génération sans foi, sans conviction généreuse, sans héroïsme et sans vigueur. En même temps qu'elle frappait à mort la famille, la Révolution jeta la société dans d'effroyables convulsions en armant l'une contre

l'autre les deux classes dont elle se compose, les pauvres et les riches. Le grand crime de la Révolution est d'avoir fait l'ouvrier et le pauvre impies, cette monstruosité que ne connut aucun de nos âges prospères. Quand elle eut chassé Dieu de l'âme du pauvre et qu'elle eut vidé cette âme de ses espérances éternelles et de ses plaisirs divins, un problème effroyable se dressa devant le pauvre laissé seul, sans allégement ni compensation, en proie aux douleurs de l'existence, dont d'autres sous ses yeux ravissent toutes les joies : Pourquoi suis-je pauvre ? Et qui me peut empêcher de me ruer sur ceux qui usent de mes sueurs, et m'insultent de la fortune qu'ils étalent à mes yeux ? La Révolution qui avait lâché la bête fauve s'est trouvée impuissante à la retenir : et la France, après douze siècles de sécurité et de grandeur, ne compte plus sur un lendemain tranquille, et n'a plus une seule heure d'assurée ! *a fructibus eorum cognoscetis eos.*

Puisse-t-elle ouvrir enfin les yeux, s'instruire de l'expérience, reconnaître ce qui la sauvait et ce qui l'a perdue, et rappeler le Christ et l'Église, qui seuls au monde « guérissent les malades et ressuscitent les morts. »

II

LA VIE DU SACERDOCE

La vie du Sacerdoce catholique devait à elle seule être un éclatant prodige ; ce prodige, saint Paul le manifestait ainsi : « On nous dirait mourants, et nous voici pleins de vie ; on nous dirait indigents et nous possédons un grand nombre ; dénués de tout et nous possédons

tout! » Telle sera la vie du sacerdoce catholique : dénué de toutes les ressources humaines, il trouve dans une disposition providentielle des biens qui ne tarissent pas, une existence que Dieu ne laisse jamais à la merci de l'égoïsme ou de la haine : Dieu qui prive ses prêtres de tout, en même temps leur donne tout : *tanquam nihil habentes et omnia possidentes.*

I. — Le sacerdoce catholique est fondé sur le désintéressement et la pauvreté. La volonté de Jésus-Christ sur ce point est d'autant plus formelle, que les obstacles que rencontreront ce désinteressement et cette pauvreté seront plus redoutables et plus assurés. Maîtres de si divins pouvoirs, administrateurs de si précieuses grâces, distributeurs de si continuels et si immenses bienfaits, les Apôtres, et après eux le Sacerdoce catholique tout entier, devaient trouver dans la gratitude des peuples d'inépuisables sources de richesses temporelles. A quelles largesses ne peut s'ouvrir un cœur qu'a dilaté la joie d'un grand miracle obtenu? Et quand les grands, les princes, les rois de ce monde entreront dans l'Église, comment n'y feront-ils pas entrer l'opulence avec eux? La tentation était délicate et le danger considérable. A peine l'Église de Jérusalem était-elle formée, que tous les fidèles, comme le racontent les *Actes*, apportaient leurs biens aux pieds des Apôtres; et saint Paul, pour sa part, conquérait parmi les nations qu'il évangélisait, une telle influence, que ses fils spirituels étaient prêts, comme il le dit, non pas seulement à lui abandonner leurs richesses, mais même « à s'arracher les yeux, » s'il l'eût fallu, « pour les lui donner. » On sait les largesses immenses des empereurs et des impératrices, et comment, dans tout le cours des âges chrétiens, la

piété des fidèles se plaisait à répandre dans l'Église un or qui refluait sur les pauvres, servait à orner avec une splendeur inouïe les sanctuaires, et devenait le commun patrimoine de la famille chrétienne entière[1]. Il fallait qu'au milieu des biens terrestres dont ils avaient l'administration, les prêtres de Jésus-Christ se gardassent purs de toute attache cupide, et, plus grands que la terre, restassent dans un désintéressement sublime les hommes du ciel et de l'éternité. C'est là que les élèvent une législation austère et la pratique d'un absolu détachement.

Voici les décisions divines. *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Il leur dit encore et leur commanda de ne rien prendre en chemin qu'un bâton seulement. N'ayez point d'or ni d'argent, ni de monnaie dans vos ceintures, ni sac de voyage, ni double vêtement, ni chaussures, mais des sandales aux pieds et pas même de bâton*[2].

[1] Et quia possunt dicere Apostoli : modo erimus divites ; si facimus miracula, habebimus multa, et de hac causa voluit Simon Magus facere miracula : hanc causam excludit Dominus dicens : « gratis accepistis, gratis date. » Magnum est facere miracula, sed majus est vivere virtuosè. Unde amovet ab eis superbiam, quia superbia potest accidere duobus modis : vel ex cupiditate, vel ex meritis. Una enim est maxima superbia quando aliquis bonum quod habuit, sibi adscribit. Ideo excludit ; quia *accepistis*. — Item cupiditatem excludit : *gratis date* — [2] Jésus-Christ, comme nous l'avons dit, fonde son sacerdoce sur le désintéressement et la pauvreté. C'est là un principe absolu, une règle universelle, une condition qui s'étend à toutes les personnes, à tous les temps, à tous les degrés de la sainte hiérarchie : le prêtre ne sera jamais, en aucun lieu, dans quelque position qu'il se trouve, un homme d'argent, ni un trafiquant sacrilége des choses saintes. S'il est intéressé et cupide,

Écoutons sur ces paroles le beau commentaire de la *Chaîne d'or*. Après avoir par ces mots : *gratis accepistis, gratis date*, interdit le trafic des choses saintes, Jésus-Christ pénètre jusqu'à la racine de tous les maux, la cupidité et l'amour déréglé des biens terrestres, quand il ajoute : « Ne possédez ni or ni argent. » Obligés de prêcher l'Évangile sans salaire, de quoi servirait-il aux prêtres de posséder les richesses de ce monde ? S'ils en étaient pourvus, ils paraîtraient n'avoir prêché que par amour du lucre, et non pas par zèle des âmes. Ce précepte a donc pour but d'élever les prédicateurs de la foi au-dessus de tout soupçon. Mais de plus il les délivre des sollicitudes et des embarras de la vie terrestre et tient leur âme comme leurs jours libres de se vouer entièrement à la divine Parole. De plus encore, il sert à leur manifester la puissance merveilleuse dont ils sont les objets. Car telle sera la vigilance de Dieu sur ses prêtres

s'il amasse, s'il spécule, il prend la physionomie hideuse d'un Judas et il se prépare de loin, comme le traître, d'épouvantables expiations : il vendra son Maître, il vendra son âme, et il périra dans le crime et l'infamie.

Tel est l'ordre général et la discipline commune de l'Église. Quant au texte cité plus haut, d'importantes distinctions sont à faire, faute desquelles on tomberait dans d'étranges méprises, et l'on se réduirait à intenter même aux plus saints personnages, même à saint Paul, de singuliers procès. Quant à la disposition intérieure, l'esprit de désintéressement et de pauvreté, nulle distinction n'est à faire, cette disposition s'étend au sacerdoce tout entier. Quant à l'application au contraire, il importe de se bien entendre. Une partie sera de précepte, une autre de conseil seulement.

En ce qui touche les apôtres, auxquels Jésus-Christ s'adressait immédiatement, saint Thomas pense que leur état de

et tels les soins d'une maternelle Providence, que Jésus-Christ pourra dire : « Quand je vous ai envoyés sans sac et sans bourse, vous a-t-il manqué quelque chose? » Telle est la sublimité de cette législation, qu'après avoir retranché le luxe, c'est-à-dire l'or et l'argent, Jésus-Christ

pauvreté varia selon leur différentes missions ; par suite, le dénûment absolu dont parle le texte précité ne leur fut que quelquefois seulement imposé. La première missiou, marquée au chapitre x de saint Matthieu, demandait d'eux cette pauvreté nouvelle et extraordinaire. Il fallait tout d'abord frapper les âmes par un grand spectacle, et les élever, par la vue du plus sublime détachement, à une doctrine toute céleste et toute spirituelle. Il importait d'opposer aux malignes rumeurs semées par l'envie des Pharisiens, le plus clair et le plus éclatant démenti Les Pharisiens cupides, et qui ne cherchaient dans l'exercice de leur ministère qu'une occasion de lucre et de rapine, qui « dévoraient le peuple comme on dévore un morceau de pain, » ne pouvaient manquer d'attribuer à Jésus-Christ et aux Apôtres les vices dont ils étaient eux-mêmes travaillés. Enfin il était nécessaire de former par d'énergiques exercices les futurs conquérants du monde et les futurs martyrs de la foi, *Ecclesiam plantaverunt sanguine suo.* — En d'autres missions Jésus-Christ se relâcha quelque peu de cette rigueur si absolue ; puis enfin, quand les Apôtres furent envoyés parmi les nations tout en restant fidèles à la grande loi de la pauvreté et proclamant à la face du monde que cette pauvreté « était leur gloire et que nul ne pourrait jamais la leur arracher, » ils eurent la faculté d'en tempérer les premières rigueurs. Ainsi se concilient tous les textes et les exemples contradictoires que les Apôtres nous donnent tour à tour. « Notanda sunt verba quæ sequuntur. quia dicit iste : *nec calceamenta*; Marcus dicit : *Calceatos sandaliis.* Item dicit : *nec virgam* ; Marcus dicit quod *virgam*. Ideo hæc verba sunt dubia et difficilia : Quod enim dicit : *nolite*, etc., aut est præceptum aut est consilium. Sed istud certum est quod est præceptum quia ita dicitur : *Jesus præcipiens,* etc. —Sed

va jusqu'à interdire, ce semble, le nécessaire lui-même ; il voulait que, Apôtres d'une religion nouvelle, dont le grand dogme était celui d'un Dieu gouvernant le monde par sa Providence et pourvoyant à la conservation de ses créatures, ses disciples et ses prêtres

apostoli, et fuerunt apostoli, et fuerunt fideles. Aut ergo fuit eis præceptum in quantum fideles, aut in quantum Apostolis. Si in quantum fideles: ideo ad hoc tenentur omnes fideles · Quod fuit hæreses apostolicorum quæ dicebat quod nullus posset salvari nisi hi qui nihil possident. Si autem præcipitur eis in quantum apostolis tunc omnes prælati qui sunt successores Apostolorum ad hæc tenentur. Et Paulus nonne male fecit qui portabat? Ideo difficultatem habent hæc verba.

Ideo dicendum quod fuit una via exponendo ad litteram, quod præcepit aliquid secundum officium Apostolatûs, et non quod sit de necessitate simpliciter sed secundum illud tempus.

Augustinus per aliam viam vadit, dicens, quod hæc non sunt præcepta, nec consilia, sed sunt permissiones, ita quod abstinere magis magis est consilium quam implere. Undè sensus est, *nolite*, etc., non est negotium ut alia calceamenta possideatis præter hæc quibus estis calceati. Et quare? « Quia dignus est operarius mercede sua, » quia vos habetis potestatem accipiendi ab aliis, et ideo non est necessarium ut portetis. Unde quando aliquid est permissum, si non fiat, non est peccatum quicquid autem plus fit supererogationis est. Unde et Paulus quamvis posset ab aliis accipere, nihil accipiebat, et istud erat supererogatio, quia permissis non uti, supererogationis est. Unde Paulus, I Corinth. IX, 15 : « Melius est mihi mori quam evacuare gloriam meam, » Et quare? quia non utebatur isto permisso, « dignus est enim operarius mercede sua. »

Tertia expositio est : *nolite possidere aurum*, etc., id est sæcularem sapientiam ; « argentum, » id est eloquentiam sæcularem ; « non peram, » id est sollicitudinem, etc. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. X.) — Vid. etiam *Caten. aur. in Matth.* cap. X et *in Marc.* cap. VI.

se montrassent entièrement dégagés des sollicitudes terrestres et des soucis du lendemain. « Ni bâton... » Pourquoi l'appui d'un bâton à nous qui nous reposons sur le Seigneur? Ainsi l'humanité remonte au sommet de grandeur où était placé le premier homme qui, possesseur des trésors divins, n'avait que faire de l'or terrestre, et qui n'y abaissa sa pensée et son désir que lorsque ses richeses spirituelles lui eurent été ravies par son péché.

Magnifique échange! Le sacerdoce renonce à l'argent et à l'or, et, en échange, il reçoit la puissance de guérir les malades, de ressusciter les morts, d'opérer mille autres œuvres merveilleuses ; aussi ce n'est pas tout d'abord que Jésus dit à ses apôtres : « Ne possédez ni or ni argent, » mais seulement après qu'il leur eut conféré ces admirables et tout divins pouvoirs : « Guérissez les infirmes, chassez les démons, etc. » On peut bien dire que par cette législation Jésus fit de ses disciples des anges, déliés des biens terrestres, sans souci pour les choses de ce monde, tout entiers, au soin de la céleste doctrine. Quoi! la doctrine même ne doit pas les enchaîner dans ses préoccupations! « Ne soyez pas préoccupés de ce que vous direz. » La plus lourde charge, il la leur présente comme légère et facile à porter. Qu'y a-t-il de plus doux que de déposer ses soucis, alors surtout que rien n'est compromis par cette quiétude, mais que Dieu se charge de tout[1] ? » Ainsi deviendront comme des anges sur terre ces apôtres et ces prêtres dont Dieu fait ses ministres et ses représentants. Tout change dans le monde : tout y devient spirituel et céleste. Les fidèles, que Dieu laisse

[1] *Caten. aur. in Matth.* cap. x.

au milieu des possessions et des sollicitudes terrestres, doivent néanmoins dégager leur âme de liens devenus indignes de leur divine élévation : ils doivent ouïr et comprendre la parole du Maître : « Ne soyez pas inquiets de votre nourriture et de votre vêtement... Cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu ; » ils doivent goûter la parole de l'Apôtre, organe du Seigneur : « Que ceux qui possèdent soient comme ne possédant pas, et ceux qui usent de ce monde comme n'en usant pas. » Quant aux âmes d'élite, que Dieu réserve aux honneurs de l'apostolat et aux sublimités de la vie parfaite, ce n'est plus le sentiment seul, c'est l'effet, que Dieu exige ; ils ne seront pas seulement « pauvres en esprit, » ils le seront aussi de fait et dans la plus implacable réalité.

II. — Mais une objection se dresse devant cette grande loi du sacerdoce catholique. Le prêtre ne possédera, ni « l'or, ni l'argent. » Il ne livrera pas ses jours aux labeurs de la terre, ses mains ne manieront pas l'outil de l'artisan, ni son intelligence la pensée profane du savant et de l'artiste : ses sueurs doivent féconder des champs plus nobles ; ses travaux et ses fatigues, les sollicitudes de son âme, les forces de son intelligence et les trésors de son cœur, l'Église en fait le commun patrimoine de tout le peuple fidèle. Mais alors comment le prêtre pourvoira-t-il à sa subsistance ? Il doit vivre assurément. Car enfin, dit l'Apôtre, est-ce que nous n'avons pas la permission de manger et de boire [1] ?..... Et qui

[1] Numquid non habemus potestatem manducandi et bibendi ? Quis militat suis stipendiis unquam ? Quis plantat vineam et d·

jamais a fait la guerre à ses dépens? qui plante la vigne et ne mange pas de son fruit? qui paît le troupeau et ne se nourrit pas de son lait? » Comment Jésus-Christ a-t-il résolu le problème? Quel fonds a-t-il assuré à la subsistance de ses prêtres? Le texte évangélique s'explique ainsi : « L'ouvrier mérite sa nourriture. » Jésus leur disait encore : « En quelque ville ou village que vous entriez, demandez quelle personne digne s'y trouve, et demeurez chez elle jusqu'à ce que vous partiez. En entrant dans la maison, saluez-la, disant : Paix à cette maison [1] ! » A un double titre, dit saint Thomas, le religieux et le prêtre peuvent bénéficier de cette parole du Sauveur et vivre des subventions du peuple fidèle : à titre de nécessiteux et à titre de travailleurs. Toute détresse donne droit à l'assistance, tout travail donne droit au salaire. Or, quel pauvre est plus pauvre que le prêtre? Quelle nécessité est semblable à celle où le réduit son genre de vie et la nature de ses fonctions ? Dieu « l'a retiré du milieu des hommes ; » l'Église lui interdit tout commerce ; l'écarte de tout travail terrestre : le monde

fructu ejus non edit ? Quis pascit gregem et de lacte gregis non manducat ? (I Corinth. cap. IX.)

[1] Dans nos âges chrétiens, la foi du peuple avait compris cette loi du Maître et il l'exécutait avec autant de délicatesse que de fidélité. Il s'était chargé de doter les églises et de pourvoir à la vie de ses pasteurs. La Révolution mit une main sacrilège sur ce patrimoine sacré, et dépouilla l'Eglise. L'Eglise, magnanime comme toujours, pardonna aux spoliateurs, et n'exigea de ses biens volés outrageusement qu'une faible parcelle que le gouvernement doit payer annuellement, parcelle imperceptible à côté du patrimoine ravi. Voilà la dette sacrée entre toutes que la sottise ou la haine appellent en France du nom outrageant autant qu'inique de « salaire du clergé. »

lui-même ne veut voir cette majestueuse et divine figure que dans la sainte solitude du sanctuaire, au milieu des fonctions sacrées ou des sollicitudes de la vie éternelle ; et il ne le souffre pas dans les rangs de ses vulgaires travailleurs. Mais alors à quoi le réduit cette exclusion à la fois divine et humaine, cet isolement sacré qu'exigent Dieu comme les hommes, le ciel comme la terre ? A quoi, sinon au plus complet dénûment? Et si le prêtre est ainsi dénué, qui peut le frustrer du commun patrimoine des pauvres ? Qui peut lui interdire la ressource inaliénable de tout nécessiteux : l'assistance d ses frères et la générosité de ses enfants ? *Debitum est autem alicui aliquid, uno modo propter necessitatem, quæ « facit omnia communia, » ut Ambrosius dicit. Ideo si religiosi necessitatem patiantur, licite possunt de eleemosynis vivere*[1]. » Mais le vrai terrain où se doit poser la question n'est pas celui-ci. Saint Thomas ajoute : « Le droit de recevoir s'étabit sur une autre base encore : Lorsque quelqu'un rend des services, soit dans l'ordre temporel, soit dans l'ordre spirituel. Car, dit l'Apôtre, « si nous semons dans vos âmes les biens spirituels, est-ce merveille que nous moissonnions de vos biens temporels[2]? » Plus qu'un autre le prêtre travaille. Malheur aux âmes si enfouies dans la chair, qu'elles ne peuvent plus apprécier les labeurs du sacerdoce, ni s'élever à la sphère des choses de l'intelligence et de la vertu ! Le prêtre accomplit dans le monde trois œuvres sublimes[3], et par les-

[1] D. Thom. *Sum. theolog.* p. II-II, quæst. CLXXXVII, art. 4. — [2] D. Thom. *Sum. theolog.* p. II-II, quæst. CLXXXVII., art. 4. — [3] Alio modo efficitur alicui aliquid debitum ex eo quod ipse exhibet, sive sit aliquid temporale, sive spirituale, secundum illud, I Corinth. IX, 2 : « Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum

quelles le monde reçoit perpétuellement la lumière et la vie surnaturelles, œuvres qui, en sauvant les autres, laissent le prêtre dans une impossibilité absolue de pourvoir à son entretien, et qui, par suite, lui donnent tous les titres possibles aux subventions et aux largesses des fidèles. Le prêtre prêche, le prêtre offre l'oblation sainte, le prêtre « scrute les Écritures, » s'absorbe dans la doctrine sacrée, et doit à la science du salut les heures du jour, quand il n'y donne pas les veilles de la nuit[2].

Le prêtre prêche. Qui ignore ce qu'a de rude et de

est, si carnalia vestra metamus ? » Et secundum hoc quadrupliciter possunt religiosi eleemosynis vivere, quasi sibi debitis. Primo quidem si prædicent auctoritate prælatorum. Secundo si sint ministri altaris quia ut dicitur, I Corinth. IX, 13 : « Qui altari deserviunt cum altari participant. » Ita Dominus ordinavit iis qui Evangelium annuntiant de Evangelio vivere. Unde Augustinus dicit in lib. *de operibus monach.* cap. XXI : « Si Evangelistæ sunt, fateor, habent facultatem vivendi de sumptibus fidelium; si ministri altaris, dispensatores sacramentorum, bene sibi istam non arrogant, sed plane vindicant potestatem ; » et hoc ideo quia sacrificium altaris, ubicumque agatur, commune est toti populo fidelium. Tertio si insistant studio sacræ Scripturæ ad communem utilitatem totius Ecclesiæ. Unde Hieronymus dicit *Contra Vigilantium*, XIII : « Hæc in Judæa usque hodie perseverat consuetudo, non solum apud nos, sed etiam apud Hebræos, ut qui in lege Domini meditantur die ac nocte, et partem non habent in terra, nisi solum Deum, synagogarum et totius orbis foveantur ministeriis. » Quarto si bona temporalia quæ habebant monasterio largiantur, de eleemosynis monasterio factis possunt vivere. (D. Thom. *Sum. theolog.* p. II-II, quæst. CLXXXVII, art. 4.)

[1] Quod si sint aliqui qui absque necessitate et utilitate quam afferant velint otiosi de eleemosynis, quæ dantur pauperibus vivere, hoc est eis illicitum. (D. Thom. *loc. citat.*)

formidable le ministère de la parole? La longue préparation, les puissantes études, les continuels exercices qui seuls y font réussir. L'avocat s'occupe-t-il d'autre chose que de préparer ses causes et de méditer fortement ses plaidoiries? Et quel est l'insensé qui trouvera désœuvré cet homme qui, dans le silence et la solitude, se dispose à la parole, parce qu'il n'entre pas dans le tourbillon des affaires, ou ne touche pas à l'outil de l'artisan? Comment alors dénier au prêtre, dont le ministère de la parole remplit toute la vie, ce que l'on accorde à tout homme qui porte la parole en public, et affronte le noble mais pénible labeur d'instruire la foule, de remuer profondément les cœurs et de captiver les volontés? Et qu'on le remarque, outre cette difficulté générale, commune à tous ceux qui manient le discours, le prêtre en rencontre une autre spéciale qui demande de lui plus d'efforts et exige plus d'études et de loisirs. Les causes que plaide cet avocat céleste, les affaires que traite cet ambassadeur du Très-Haut et les intérêts qu'il doit faire prévaloir, en même temps qu'ils sont plus sublimes, sont aussi d'un accès plus ardu; les âmes y sont moins familiarisées, les comprennent et les goûtent plus difficilement et avec plus de lenteur. Le prêtre devra donc avec mille efforts variés forcer ces résistances, éclaircir ces difficultés, percer ces ténèbres, et surtout émouvoir ces cœurs insensibles, et entraîner ces volontés rebelles. Que de méditations! que de réflexions! que d'études profondes et de toute sorte, sont nécessaires pour réussir à travers tant d'obstacles et dans un si ingrat labeur! Mais ce n'est pas tout. L'orateur du barreau ou de la tribune a ses jours, fixe ses heures, pour le ministère qu'il exerce: il n'a qu'un sanctuaire, une chaire unique, où il lui faille monter. Pour le

prêtre, l'exercice de la parole est de tous les instants et revêt mille formes diverses. Si, le plus souvent, il parle aux fidèles réunis à l'Église, que de fois néanmoins il groupe autour de lui, comme le divin Maître, la troupe des petits enfants ! Que de fois encore le théâtre de son éloquence, alors qu'elle doit triompher dans la plus grave et la plus pressante des causes, n'est autre que le chevet douloureux d'un mourant ! Ainsi, ce père des âmes, ce médiateur universel, ce prêtre, qui « se doit à tous, aux civilisés comme aux barbares, aux sages comme aux insensés [1] », devra varier son langage, modifier l'expression de la doctrine selon ses différents auditoires, dont chacun lui demandera de nouveaux efforts et de nouvelles études [2].

Autre sublime et attachante fonction du prêtre : l'oblation du divin sacrifice et l'administration des sacrements. Définissant le prêtre, saint Paul disait : « Tout

[1] Rom. I, 14. — [2] Una post operum exemplum, datur machina viaque ad curationem nempe verbi doctrina. Quapropter ingens adhibere studium oportet ut Christi Verbum affatim in nobis habitet, neque enim ad unum pugnæ genus apparatus noster est, sed multiplex hoc bellum est, ex variis constans inimicis. Neque ipsi eisdem utuntur armis, neque uno tantum modo nobiscum congredi meditantur : opusque est eum qui cum omnibus pugnam commissurus est, omnium technas notas habere. — Humana certe corpora curantibus, varia inventa sunt medicamenta, diversorum instrumentorum apparatus, alimenta ægris congruentia : aeris sæpe natura sufficit ad ægri valetudinem, est etiam cum somnus opportune cadens omnem medico laborem auferat. Hic vero nihil simile excogitari potest, sed una via, id est Verbi tractatio. Hoc est instrumentum, hoc esca, hoc aeris temperies optima, hoc vice medicamenti. Hoc et jacentem animam excitamus. (Sanct. Chrysot. *de Sacerdotio* lib. IV.)

prêtre est constitué pour le culte de Dieu, afin qu'il offre des dons et des victimes : » Il ajoutait : Tout prêtre « est constitué pour les hommes. » La vie entière du prêtre se trouve ainsi divisée en deux parts : il doit l'une à Dieu, l'autre au peuple. Nouveau et plus auguste Moïse, ses jours se passent, ou au Sinaï dans le commerce avec Dieu, ou au milieu de ses frères et dans les fonctions diverses qui les concernent. Le prêtre « offre : » il monte à l'autel, et là, entre le ciel et la terre, il immole la grande et sainte Victime du salut. Descendu de ces premières splendeurs, le prêtre emploie ensuite de longues heures à s'acquitter du devoir de la prière publique. Comme Moïse sur la montagne, il étend les bras vers le ciel, y fait monter ses supplications ardentes, afin d'obtenir pour ses frères qui combattent dans la plaine, la victoire avec ses trophées éternels. Quelle âme sereine, quel esprit attentif, quelle solitude du cœur, réclame ce grand et tout divin ministère ! Et l'on voudrait que le pontife, que Dieu en charge pour le salut de tous, en interrompe les magnificences pour descendre aux préoccupations de la vie et à la vulgarité des travaux d'ici-bas? Ce n'est pas tout. S'il lui faut l'élévation mystérieuse que donne une vie de méditation et de solitude, il lui faut aussi la plus entière liberté de ses heures et la possession de tous ses instants. « Il est constitué pour les hommes : » il se doit à eux tous, et pour tout ce qui regarde leur âme, et à chaque moment, et toujours. Lui qui était libre avant l'onction sacerdotale, est fait esclave depuis. « Alors que j'étais libre, dit l'apôtre, en son nom et au nom de tous les prêtres, alors que je ne devais rien à personne, je me suis fait esclave de tous, afin d'en gagner un plus grand nombre. » Voilà le prêtre. Il n'a plus de liens terrestres : il est

sans père, sans mère, sans généalogie, » il ne connaît pas les joies de la famille afin de n'en pas subir les entraves ; il est libre entièrement de se consacrer entièrement à ses frères. A toute heure du jour et de la nuit il doit être en éveil, recueillant toutes les voix des détresses humaines, volant à tous les appels du besoin, toujours prêt pour le ministère des âmes. Veut-on que cet homme de Dieu et de ses frères, « esclave de tous, » « tributaire de tous, » soit réduit à disputer à ses fonctions divines les moments que réclamera impérieusement la nécessité de sa propre existence?

Enfin, le prêtre, « gardien de la doctrine, » « sur les lèvres duquel les peuples doivent recueillir la science, » le prêtre étudie. Il doit approfondir la plus sublime des sciences et se rendre habile dans le plus difficile des arts[1]. Et tel est l'absolu de cette obligation de l'étude chez le prêtre, que Dieu le menace, s'il s'y rendait infidèle, du plus formidable des châtiments, la dégradation et la perte de sa royauté sacerdotale[2]. Et quel champ immense s'ouvre à cette étude ! Les profondeurs de la doctrine, les problèmes si variés et si arides de la conduite des âmes, l'infini domaine de la morale ; pardessus tout l'Écriture, qui, à elle seule, est tout un vaste et divin monde, et qui tient de l'infini du Dieu dont elle émane. « Toute l'Écriture, dit l'Apôtre, divinement inspirée est utile à instruire, à discuter, à reprendre, à affermir dans la justice. » Voilà les obligations du prêtre, voilà les divines armes que « ce soldat du Christ » doit tour à tour manier. Devant lui s'offre

[1] Ars artium, regimen animarum. Saint Greg. *Pastoral.* — [2] Quia tu scientiam repulisti, repellam te ne sacerdotio fungaris mihi Osée, IV, 6.

l'immense multitude des ignorants ; il doit leur verser à flots la science du salut. Des ennemis, audacieux toujours, souvent habiles, s'opposent à ses conquêtes et à son règne, élèvent contre la religion mille objections et vomissent mille invectives, le prêtre doit prendre dans l'arsenal divin les armes les mieux trempées, les machines de guerre les plus puissantes, *utilis ad arguendum.* D'incorrigibles obstinés, d'invincibles rebelles restent sourds à ses exhortations et à ses prières, il doit chercher dans l'Écriture ces formidables tonnerres dont les prophètes accablent un peuple « à la tête dure ; » il y doit chercher la *verge* dont Paul menaçait ses enfants endurcis dans le mal et insensibles au repentir. Comment le prêtre s'acquittera-t-il d'obligations si multiples et si difficiles, sans les loisirs que lui créeront les largesses du peuple chrétien, au salut duquel il se dévoue tout entier ?

Concluons donc avec saint Thomas : *Unicuique licet vivere de eo quod suum est, vel sibi debitum. Ideo religiosi et clerici, quorum monasteriis vel ecclesiis ex munificentia principum vel quorumcumque fidelium sunt facultates collatæ ex quibus sustententur, possunt de eis licite vivere, absque hoc quod manibus laborent.* » C'est la conclusion même du divin Maître : « L'ouvrier mérite son salaire, » « celui qui travaille à l'autel, doit vivre de l'autel. »

2. Mais de quelle manière, dans quelle mesure, sous quelles conditions et selon quelle règle les apôtres de Jésus-Christ doivent-ils jouir de cette subsistance et la réclamer des fidèles qu'ils évangélisent ? Jésus-Christ a tracé de grandes lignes de cette discipline ecclésiastique. Les détails d'application peuvent changer, les principes

et l'esprit en restent immuables. Dans tous les temps et à tous les points de son immense champ de travail, le prêtre devra, dans la question de sa subsistance et de ses nécessités matérielles, rester fidèle aux limites que le divin Maître lui prescrit.

A la détresse du prêtre des générosités doivent s'offrir, des seuils hospitaliers, des fortunes généreuses doivent spontanément s'ouvrir. Le prêtre acceptera-t-il à l'aveugle et sans discernement? Nullement. Une première règle lui prescrit la discrétion et la sévérité de ses choix. Tous, peut-être, pourront demander à secourir le prêtre, tous ne méritent pas cet honneur; toute fortune n'est pas digne d'un si haut emploi, toute demeure, toute table, n'est pas digne de recevoir cet ambassadeur du Très-Haut. La retraite des âmes droites, simples et craignant Dieu, convient seule à l'apôtre et au prêtre. *En quelque ville ou village que vous entriez, demandez quelle personne digne s'y trouve et demeurez chez elle.* Trois raisons motivent cette ordre de Jésus-Christ. La réputation du prêtre : question capitale, intérêt sacré de son ministère. Le voit-on l'hôte et le commensal inconsidéré de gens sans aveu? son prestige s'évanouit, la chaste et austère dignité de son sacerdoce est flétrie, il tombe dans le mépris des peuples et est bientôt la proie de leurs railleries meurtrières. La consolation du prêtre : Où se pourra-t-il reposer des fatigues de son rude apostolat, sinon dans ces intérieurs pieux et tranquilles, où son cœur est aussi à l'aise que sa vertu est en sûreté? Où Jésus-Christ allait-il chercher l'allégement des tristesses de son ingrat ministère et le repos dont ses forces abattues ressentaient le besoin? Dans la douce et aimante société de Béthanie, chez Marthe, Marie et Lazare, où il trouvait une affection si sainte et si vive, et où il

laissait de si vivifiants parfums de sa sainteté. Car voici la troisième raison, que le Docteur Angélique assigne à cet ordre du Seigneur : la consolation des âmes saintes. L'apôtre de Jésus-Christ, le « dispensateur des mystères de Dieu » ne vient pas les mains vides dans la demeure qui s'ouvre à son dénûment. Il y apporte le bien qui surpasse tout bien, la *paix* « qui est au-dessus de tout sentiment » et de toutes joies. « En entrant dans la maison, saluez-la disant : la paix soit à cette maison! » Tout les biens jaillissent de ce mot comme les eaux limpides et fécondes jaillissent de leur source. La paix est un bien multiple qui embrasse les plus délicieuses consolations et les bénédictions les plus riches. « Y a-t-il un infirme parmi vous ? Appelez le prêtre : » ouvrez-lui votre demeure que le deuil a envahie ; il priera, il fera entendre à vos âmes abattues les vivifiantes paroles de la foi, de l'espérance et de l'amour, il apaisera la tempête où vos cœurs s'abîment, et « il se fera soudain une grande tranquillité. » Y a-t-il famine dans la terre que vous habitez, comme aux jours de la veuve de Sarepta ? Accueillez le prophète, *l'homme de Dieu*, il nourrira vos âmes de l'huile et du froment; de l'huile des douceurs divines, du froment des célestes enseignements. Telle est la première règle imposée aux prêtres et aux apôtres de l'Évangile : la prudence et la discrétion dans le choix des demeures qui les accueillent et des relations dans lesquelles ils sont engagés.

La seconde règle regarde la fixité dans ces demeures et ces relations : *ibi manete donec exeatis inde*, « Demeurez jusqu'à ce que vous quittiez la contrée. » Cette recommandation touche à la fois aux intérêts de l'hôte qui accueille et du prêtre qui est accueilli. L'inconsidération et l'inconstance dans les relations du prêtre infligent aux

familles hospitalières un affront et une peine imméritées. Quant au prêtre lui-même, il encourt le reproche de légèreté, peut-être même celui d'avarice ou de gourmandise : « mangez donc ce qui vous est présenté[1]. »

La troisième règle, ou plutôt le troisième devoir imposé aux relations du prêtre, est celui de la reconnaissance et de la rétribution. Si les fidèles « lui font moissonner les biens du corps, » le prêtre doit à son tour semer en eux les biens de l'âme. « Entrant dans la maison, saluez-la disant : Paix à cette maison ! Et si cette maison en est digne, votre paix descendra sur elle. » Comme toutes les paroles divines, ces paroles sont simples, mais, sous cette simplicité même, elles cachent une admirable profondeur de doctrine. Qui est la paix ? Jésus-Christ. « Lui-même est notre paix, » dit l'Apôtre. Sous ce mot de « paix, » il nous faut donc entendre toutes les richesses et les grâces de la Rédemption. Porter la paix, c'est porter Jésus-Christ ; donner la paix, c'est en un seul bien donner tous les biens ; c'est répandre sur les âmes toutes les grâces à la fois : la réconciliation, l'union avec Dieu, la vie divine, les espérances du temps et celles de l'éternité : *pax vestra veniet super eam*[2].

3. Mais une éventualité douloureuse est ici à prévoir.

[1] « Ibi manete. » Hic docet de stabilitate hospitii. Non transite de hospitio in hospitium. Et quare ? Ne sit tristitia hospiti. Secunda ratio est ne incurrant notam levitatis, quæ non convenit prædicatori. Item ut evadant notam gulæ. — [2] Iste erat modus salutandi congruus : quia mundus erat in guerra : In Christo autem mundus est reconciliatus. Isti enim erant legati Domini ; et ad quid ? Certe ad pacem. Ideo congrua erat hæc salutatio. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. x.)

L'apôtre, dans le cours de ses prédications, ne rencontrera-t-il pas des demeures qui se fermeront à ses besoins, comme des cœurs qui se fermeront à sa parole[1]? N'entendra-t-il pas la dure et impitoyable parole qui accueillit à sa venue dans le monde le Fondateur et le Chef du sacerdoce entier, *non erat locus?* Que devra faire l'apôtre aussi ignominieusement repoussé? Quel châtiment attend les coupables de cette brutale et impie répulsion? Jésus-Christ l'explique en poursuivant: « Quiconque ne vous aura pas reçus et n'aura pas écouté vos discours, sortant de la maison ou de la ville, secouez jusqu'à la poussière de vos pieds en témoignage contre eux. En vérité, je vous dis: il y aura moins de rigueur pour la terre de Sodome et de Gomorrhe, au jour du jugement, que pour cette ville-là. » Quelle indignation dans ces paroles du Maître! Quelle effroyable perspective aux contempteurs de la parole sainte et des ministres que Dieu charge de la porter! L'infâme Sodome, l'abominable Gomorrhe, ces villes que Dieu abîma dans les torrents d'un feu sans pitié, subiront moins de rigueurs que les contempteurs des prêtres de Jésus-Christ! Contemplons cette silencieuse et sinistre représaille de l'apôtre qui « secoue en sortant jusqu'à la poussière de ses pieds; » méditons le sens et la portée de cette excommunication. Cette poussière attachée aux pieds de l'apôtre, elle est l'implacable témoin de ses labeurs, de ses fatigues, de la longueur du chemin parcouru pour venir aux âmes; elle parle avec une invincible énergie du zèle de l'apôtre et de la miséricorde du

[1] « Quicumque non receperit vos, etc. » Hic agitur de his qui non recipiunt; et docet quid recipient ipsi a Deo. (D. Thom. *loc. citat.*)

Dieu qui l'envoie. Secouer cette poussière, c'est donc comme exposer à tous les regards, et comme jeter à la face, le crime d'ingratitude et d'impiété dont elle est l'incorruptible témoin. C'est là encore l'anathème, la séparation absolue, l'excommunication par excellence. Plus de lien, plus d'union : la poussière même d'un sol coupable, l'apôtre s'en sépare et la rejette loin de lui. Un troisième sens de ce rite mystérieux regarde exclusivement le prêtre lui-même, et, bien que moins littéral, est profond et saisissant. L'apôtre, livré entièrement aux âmes, absorbé dans des travaux qui l'empêchent de veiller assez à sa propre sanctification, mêlé au monde et subissant forcément quelque atteinte de sa dissipation, le prêtre finira par se couvrir de ce que saint Léon appelle « la poussière mondaine, » *mundano pulvere*. Qu'il sorte, qu'il se retire quelque temps à l'écart qu'il profite des loisirs que lui laissent l'insensibilité et les refus des âmes, et qu'il secoue la poussière dont elles l'ont couvert peu à peu[1].

L'avenir se présente terrible aux contempteurs de la parole divine, aux malheureux qui chassent les apôtres et les sauveurs que Dieu leur envoie. Étonnant arrêt ! Justice étrange ! Les plus grands coupables, les cités

[1] Quare hoc mandat Dominus? Pulvis enim adhæret pedibus : unde hoc præcepit ad ostendendum quod laborem itineris incassum fecerant ; et hoc erat eis in pœnam. — Alia ratio est mystica. Pedes sunt affectus eorum ; quantumcumque enim sunt sancti prædicatores, oportet quod aliquo pulvere affectus eorum moveatur, vel ex aliqua vana gloria, etc., ut habetur *Joan.* XIII, ubi dicitur quod Dominus lavit pedes discipulorum et dixit : « Qui mundus est non indiget nisi ut pedes lavet, et est mundus totus. » Unde indigebant lotione quoad venialia. (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. x.)

infâmes, dont la fin tragique et les affreuses catastrophes restent pour tous les siècles un objet de stupéfaction et de terreur, sont moins abominables devant Dieu, et subiront de moindres châtiments que les contempteurs des envoyés célestes et de la parole que Dieu même met sur leurs lèvres. D'où saint Thomas conclut hardiment que le plus grand et le plus irrémissible des crimes, c'est le refus volontaire et obstiné de la vérité connue, la haine de cette vérité qui la fait persécuter et chasser opiniâtrément. Aussi le châtiment est-il terrible, non pas même celui que réserve l'éternité, mais aussi celui que subissent dès la vie présente les coupables, délaissés par Dieu et plongés par ces abandons de la Lumière dans des ténèbres désespérées. « Quelle horreur d'être enveloppé dans les ténèbres au milieu de tant de précipices ! c'est ton état, ô âme, si tu laisses éteindre ce reste de lumière qui te luit encore pour un moment. « Qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. » Étrange état ! on va ; car il faut aller ; et notre âme ne peut pas demeurer sans mouvement : on va donc, et on ne sait où l'on va. On croit aller à la gloire, aux plaisirs, à la vie, au bonheur : on va à la perdition et à la mort. On ne sait où l'on va ni jusqu'à quel point on s'égare. On s'éloigne jusqu'à l'infini de la droite voie, et on ne voit plus la moindre trace ni la moindre route par où l'on y puisse être ramené. État trop ordinaire dans la vie des hommes. Hélas ! hélas ! c'est tout ce qu'on en peut dire. C'est par des cris, c'est par des gémissements et par des larmes et non point par des paroles qu'il faut déplorer cet état.

« Il ne sait où il va. » Aveugle, où allez-vous ? Quelle malheureuse route enfilez-vous ? Hélas ! hélas ! Revenez pendant que vous voyez encore le chemin. Il avance :

Ah ! quel labyrinthe et combien de fallacieux et inévitables détours va-t-il rencontrer ? Il est perdu : je ne le vois plus : il ne se connaît plus lui-même, et ne sait où il est : il marche pourtant toujours, entraîné par une espèce de fatalité malheureuse, et poussé par des passions qu'il a rendues indomptables. Revenez : il ne peut plus : il faut qu'il avance : quel abîme lui est réservé ! quel précipice l'attend ! de quelle bête sera-t-il la proie ! sans secours, sans guide que deviendra-t-il ? Hélas ! hélas[1] ! »

III

LES LUTTES DU SACERDOCE

Une révélation terrible restait à faire : celle des combats effroyables, des souffrances séculaires, du martyre perpétuel qui attendaient le sacerdoce catholique, depuis la lutte sanglante qui allait ouvrir sa carrière, jusqu'à la persécution suprême, la plus épouvantable de toutes, qui, à la fin des temps, épuisera le sang de ses veines, consommera ses vertus et ses gloires, et inaugurera les splendeurs de son triomphe éternel.

I. — Nous voici de nouveau devant une de ces scènes où le divin coule à pleins bords, et qui suffirait à elle seule à démontrer invinciblement la divinité du christianisme. Jésus-Christ, avec le calme de la puissance, avec la majesté sereine d'une force et d'une autorité

[1] Bossuet, *Médit.*

sûres d'elles-mêmes, fait à douze pauvres, timides et pusillanimes de leur nature, rendus plus tremblants encore par le sentiment de leur faiblesse et de leur complet dénûment, des révélations étranges, d'incroyables ouvertures ; il leur fait entrevoir une lutte, la plus gigantesque et la plus effroyable qu'ait jamais contemplée le monde, lutte où, seuls, destitués des secours humains, sans force, sans prestige, sans créance, sans noblesse, sans crédit, sans ressources, ils s'attaqueront au monde entier pour le bouleverser et le conquérir, et où le monde entier avec ses immenses forces. ses princes, ses magistrats, ses savants, ses armées, ses multitudes, toute sa masse écrasante, se ruera sur eux pour les anéantir ! Grand Dieu, quelle perspective ! Qu'un homme ait pu dire cela à douze autres hommes : que ces douze l'aient écouté, cru, exécuté ; qu'ils aient engagé la lutte, qu'ils l'aient poursuivie, qu'ils y soient restés les vainqueurs, — et que tout cet ensemble ne soit pas divin : voilà qui resterait de tous les mystères le plus profond et le plus incompréhensible, ou plutôt de toutes les absurdités, la plus complète et la plus palpable absurdité. « Qui put les pousser à entreprendre cette prédication extraordinaire ? Qui put leur donner l'espoir du triomphe dans une guerre aussi impossible ? Quels exemples d'une pareille audace et d'un pareil succès avaient-ils devant les yeux ! Est-ce que l'univers entier n'était pas adorateur des faux dieux ? Est-ce que chez tous les peuples les éléments ne devenaient pas des dieux ? N'y avait-il pas mille formes à cette impiété ? Et pourtant ces douze pauvres s'attaquèrent à cette idolâtrie universelle, ils la dissipèrent ; en un instant, comme s'ils eussent eu des ailes, ils ont parcouru le monde, sans souci de la mort, ni des difficultés, ni des

obstacles, ni de leur petit nombre, ni de la multitude de leurs adversaires, ni de la puissance, ni du savoir de leurs ennemis. Ah ! sans doute c'est qu'ils avaient de plus puissants secours que tout cela, ils avaient en eux la force du Dieu mort en croix et ressuscité dans la gloire. Le miracle serait moins éclatant si c'était une guerre matérielle qu'ils eussent entreprise contre le monde entier. Dans une guerre par les armes ils se seraient tenus à distance de l'ennemi, dans des positions différentes, occupant d'autres contrées et se fortifiant dans d'autres retraites ; ainsi auraient-ils fait avancer leur armée, choisi le lieu du combat, attendu le moment favorable à la bataille. Ici au contraire les Apôtres n'ont pas d'armée à eux, ils sont mêlés dans les rangs mêmes de leurs ennemis, et c'est du milieu d'eux qu'ils repoussent leurs assauts,qu'ils triomphent de leurs attaques et qu'ils remportent cette splendide victoire que chantait d'avance un prophète : *tu domineras au milieu même de tes ennemis.* Voilà qui jette dans l'étonnement et dans la stupeur. Le paganisme saisissait les apôtres et leurs convertis, les jetait dans les fers, les précipitait au fond des cachots, et loin de triompher, c'est lui qui était le vaincu, lui qui se jetait aux pieds de ses victimes, le bourreau aux pieds des suppliciés, le juge aux pieds des condamnés, le vainqueur aux pieds des vaincus !

Et qu'étaient-ils, ces apôtres? D'où put venir à ces douze misérables, à ces ignorants, à ces pêcheurs des rivages des lacs et des fleuves, à ces hôtes d'un désert, d'où put leur venir l'idée de si gigantesques entreprises? jamais peut-être ils n'avaient vu une ville ou un *forum*, comment songèrent-ils à livrer bataille à l'univers tout entier ? Qu'ils aient été timides et pusillanimes, leur

historien ne l'a pas caché, comme il n'a dissimulé aucun de leurs défauts, ce qui est le plus sûr garant de véracité : cet historien raconte donc qu'au moment où le Christ fut saisi par la troupe de ses ennemis, ses apôtres, témoins des innombrables miracles qu'avait opérés leur Maître, prirent tous lâchement la fuite, et leur chef y ajouta la pusallinimité plus grande encore d'une triple négation. Comment donc ces hommes qui, du vivant du Christ, n'avaient pu soutenir la violence des Juifs, le Christ mort et enseveli, ont-ils pu eux-mêmes assaillir le monde entier [1] ? »

Et quelle vie que la vie des Apôtres et de ceux qui embrassaient leur doctrine ! où plutôt quelle agonie ! quel martyre ! quelle mort ! « Armés d'une ferme confiance dans le secours qui leur est promis, loin d'hésiter, ils s'affermissent par les oppositions mêmes qu'ils éprouvent ; loin de craindre, ils ressentent une joie indicible au milieu des menaces et des mauvais traitements que la seule idée du dessein qu'ils ont formé leur attire ; et déjà, espérant contre toute espérance, ils se regardent comme assurés de la révolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers ! quelle folle présomption ou quelle sublime et céleste inspiration les anime !

« En effet, considérez, je vous prie, l'entreprise de ces pêcheurs. Jamais prince, jamais empire, jamais république n'a conçu un dessein si haut. Sans aucune apparence de secours humain, ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la véritable, et parmi les Gentils et parmi les

[1] Sanct. Chrysost. *Homil. in I ad Corinth.*

Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle, parce que, disent-ils, un homme qu'on a crucifié en Jérusalem, l'a enseigné de la sorte. Cet homme est ressuscité; il est monté aux cieux où il est le Tout-Puissant. Nulle grâce que par ses mains, nul accès à Dieu qu'en son nom. En sa croix est établie la gloire de Dieu ; en sa mort le salut et la vie des hommes[1].» Il fallait persuader « ce scandale aux Juifs, cette folie aux Gentils ; » le monde devait s'incliner devant une croix sanglante, et adorer la Majesté divine dans un Juif crucifié ! Et cela s'est fait. *Consummatum est !* « C'est fait ! » La plus impossible des luttes s'est tournée en la plus merveilleuse des victoires. Ces douze hommes du peuple ont triomphé de l'univers ; l'ont bouleversé, transformé, abattu, réédifié à leur gré. Toutes les forces du monde se sont ruées sur eux, et ils ont repoussé toutes les forces du monde ; et sans être vaincus jamais, ils sont devenus d'illustres vainqueurs et d'invincibles conquérants.

Et depuis dix-huit siècles, le sacerdoce catholique, héritier de cette force divine et de ces prodigieux triomphes, continue les mêmes luttes, déploie la même valeur invincible, pousse toujours plus avant les mêmes conquêtes, soutient et étend le même empire. Il a vaincu les tortures et s'est enveloppé de son sang comme d'une pourpre impériale ; il a vaincu l'esprit humain, renversé les chaires de la philosophie païenne, fait taire la voix des sages, et fermé leurs orgueilleuses académies. L'hérésie l'a vainement assailli, il l'a rejetée hors de son sein et l'a fait périr après ses courts et trompeurs triomphes. Les passions se sont précipitées

[1] Bossuet, *Panégyr. de saint André.*

sur lui avec fureur, hurlant comme la foule au prétoire : *nolumus hunc regnare super nos!* « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ! » Les grands ont employé à le perdre les ressources de leur puissance ; les tyrans l'ont enchaîné et l'ont bâillonné cent fois dans le cours des siècles : le sacerdoce a brisé ses fers, renversé ses prisons, et donné à sa voix triomphante un nouvel et plus invincible éclat. De saint Pierre enfermé dans le cachot d'Hérode à Pie IX retenu par un usurpateur odieux dans le Vatican, que de luttes a soutenues le sacerdoce catholique ! Que de tempêtes il a essuyées ! que de fureurs sauvages, ou de ruses infernales il a vaincues tour à tour : toujours attaqué et toujours victorieux, toujours abattu et toujours debout, toujours mis à mort, et toujours plein d'une surabondante et impérissable vie ! *Quasi morientes et ecce vivimus; ut castigati et non mortificati.*

II. — Revenus de ces grands spectacles qu'ouvrait à notre regard l'ensemble de la révélation faite par Jésus-Christ à ses Apôtres, entrons dans le détail du texte sacré, et apprenons du Maître comment le sacerdoce doit se conduire dans cette carrière de luttes, de souffrances, d'obstacles et de martyre, que la volonté divine lui fait parcourir pour la gloire de Dieu et le salut du monde.

1. De saisissantes comparaisons révèlent d'abord au sacerdoce catholique la situation que Dieu lui fait au milieu du monde, les dispositions magnanimes que cette situation réclame, les vertus indispensables à l'apôtre et au prêtre du Dieu crucifié, Sauveur de l'humanité par

l'héroïsme de son expiation et de son amnistie. Dieu ne crée pas à ses prêtres quelque retraite tranquille ; il n'abrite pas leur faiblesse derrière une forteresse d'où ils puissent défier toute perversité et toute haine : il les laisse à découvert au milieu de ces haines; il les livre sans défense aux entreprises de cette perversité. *Ecce ego mitto vos sicut agnos in medio luporum.* Remarquons d'abord dans cette conduite étrange un plan sublime de la sagesse et de la puissance de Dieu. C'est dans cette position faite à son sacerdoce que Dieu montrera sa force et révélera son invincible puissance : *ibi fortitudo.* Dieu reprend le miracle du Calvaire, il redonne au monde le spectacle de la croix. Au Calvaire, « dans l'Homme de sa droite, » dans le Christ qu'il « brise pour nos crimes, » et aussi pour la révélation de sa gloire, il accumule toutes les faiblesses, il rassemble toutes les ignominies, il concentre tous les néants; et, avec ce « rien, » cette croix, cette folie, ce « rebut, » il soulève le monde, le bouleverse, le détruit, le refait. « La croix prêchée par quelques ignorants éclaire et convainc les intelligences, convertit le monde tout entier. Et sa prédication ne porte pas sur des questions simples et aisées; la croix apprend aux hommes ce qu'est Dieu et ce qu'est la religion véritable, elle enseigne la vie nouvelle qu'inaugure l'Évangile, elle révèle les terreurs du jugement à venir : tous furent instruits par cette prédication étrange ; tous, jusqu'aux plus ignorants et aux plus rustiques, devinrent des savants et des sages. Voyez-vous comment « la folie » de Dieu est plus sage que la sagesse de ce monde ? Comment « la faiblesse » de Dieu est plus forte que toutes les forces de ce monde? Plus forte, comment? parce qu'elle envahit le monde, qu'elle conquiert toutes les intelligences, et fait triompher le

divin Crucifié, et cela, quand des milliers d'ennemis s'épuisaient en efforts stériles pour en étouffer jusqu'au nom. Ce nom sacré est devenu resplendissant : ses adversaires ont péri tout entiers dans l'oubli de la tombe. Eux, les vivants, livraient la guerre à un mort, et ils périssaient tous vaincus[1] ! » C'est cette œuvre merveilleuse que Dieu reprend et perpétue dans son sacerdoce catholique. La merveille dont il frappa les regards du monde à la naissance du christianisme, il en frappe les regards de tous les siècles. Quelle est cette merveille? Nous l'avons dit, c'est d'avoir jeté et comme englouti douze pauvres dans le monde, dans les flots d'un océan infini, de les y avoir plongés au sein de toutes les impuissances et de tous les dangers, et, quand tous criaient à leur défaite, d'en avoir fait les vainqueurs des multitudes qui les devaient mille fois écraser. Voilà le prodige de la droite de Dieu. « Prenez donc garde : voici un pêcheur, un faiseur de tentes, un publicain, gens sans aucunes lettres, venus du pays perdu de la Judée, chassés de leur patrie, exilés et fugitifs, ils parlent aux sages, aux philosophes, aux orateurs, aux lettrés, et en un instant, ils en triomphent ! Ils triomphent au milieu de mille obstacles, quand princes et multitudes se jettent sur eux avec fureur, quand la nature elle-même combat contre eux, quand la coutume séculaire, les habitudes invétérées, s'opposent à la nouveauté de leurs dogmes, quand l'enfer est en armes, quand Satan est à la tête de son immense armée, et pousse contre ces douze pauvres les rois, les princes, les peuples, les nations, les cités, les peuplades barbares, les contrées civilisées, les sages, les philosophes, les orateurs, les sophistes, les

[1] Sanct. Chrysost. *Hom. IV. in I Corinth.*

écrivains, les lois, les tribunaux; quand il dresse les échafauds, prépare les instruments de supplice, et présente l'aspect de la plus effroyable mort. Eh bien ! tout cet appareil, toute cette puissance, tous ces efforts furent repoussés; tout fut dissipé, tout s'évanouit à la parole des pêcheurs, comme cette légère poussière qui ne peut tenir un instant à la face d'un vent impétueux. Dites : si douze hommes, étrangers à la science militaire, se jetaient au milieu d'une armée immense, non-seulement sans armes, mais sans même la force et la vigueur du corps, et si ces hommes n'étaient pas blessés, et si les innombrables traits lancés sur eux ne les pouvaient atteindre, ou s'ils portaient sans faiblir ces traits enfoncés dans leurs membres nus, et s'ils mettaient en déroute l'armée entière, et s'ils jonchaient le sol d'ennemis abattus, et cela sans armes et de la seule force du bras, et si, tuant les uns, ils s'emparaient des autres et en faisaient leurs captifs, pourrait-on dire que c'est là l'effet d'une force humaine ? Eh bien ! le triomphe apostolique est de beaucoup plus merveilleux. Il y a une chose plus admirable que de combattre nu sans recevoir de blessure ; c'est que des ignorants sans lettres, sans instruction d'aucune sorte, des hommes du peuple, des bateliers, aient triomphé des savants, des orateurs et des sages, et cela sans se laisser arrêter jamais ni par la vue de leur petit nombre et de leur pauvreté, ni par les dangers qui les entouraient, ni par l'obstacle d'une coutume invétérée, ni par celui que créait la rigueur excessive des obligations imposées, ni par les supplices et la mort de chaque jour, ni par la multitude des égarés, ni par le crédit et la puissance de leurs séducteurs[1]. »

[1] Sanct. Chrysost. *Hom. III, in I Corinth.*

Virtus Dei est ! Voilà le triomphe de la force de Dieu. Or Dieu continue ce grand miracle : tous les siècles qui passent voient le clergé catholique dans la même faiblesse, au sein de la masse écrasante des mêmes ennemis, dans la même miraculeuse victoire, et l'invincible exercice de la même royauté. « Admirables brebis, s'écrie encore saint Jean Chrysostome, qui mettent partout en fuite les loups dévorants[1] ? »

Mais cette étrange situation, qui présente deux dangers, réclame aussi deux vertus. Jésus-Christ continue: *Soyez donc prudents comme le serpent et simples comme la colombe.* Le premier et le plus formidable danger pour l'apôtre et le prêtre est de se laisser peu à peu corrompre par les maximes, les exemples, la facilité, l'urbanité, les avances doucereuses et les flatteries empoisonnées de ce monde au milieu duquel ils doivent vivre. Il faut donc au prêtre la *prudence.* Un second danger opposé au premier serait de livrer *aux loups* une guerre semblable à celle qu'ils livrent eux-mêmes, guerre de haine et de brutales agressions. Le prêtre, exaspéré à la fin, de la perversité, de l'ingratitude, de la brutalité de ses adversaires, pourrait oublier son caractère et sa mission, perdre de vue son rôle de médiateur, sa vie d'expiateur et de victime ; le *bon pasteur* pourrait peu à peu, sous l'influence de l'amertume et de l'indignation, se transformer en maître rigide et impitoyable, en contradicteur haineux, et en assaillant plein de violence. Au prêtre il faudra donc aussi la *douceur.*

Soyez prudents. Efforçons-nous de pénétrer cette expression assez obscure. « Soyez prudents comme le serpent. » Quelle est la prudence du serpent ? Attaqué,

[1] Sanct. Chrysost. *Hom. in Matth.*

le serpent n'a qu'une préoccupation unique : préserver sa tête et la mettre à l'abri des coups dont tout son corps est assailli : pour la tête il abandonne tout le reste : il souffre volontiers les blessures qui meurtrissent son corps pourvu que sa tête soit sauve. Voilà « la prudence du serpent. » C'est celle du prêtre. *Caput Christus*, dit l'Apôtre ; tout abandonner pour garder le Christ : tout perdre plutôt que lâcher ce grand et inestimable trésor, « ce bien qui surpasse tout bien, » considérer, « juger tout comme fumier et ordure pourvu qu'on gagne Jésus-Christ ; » « retenir ce Bien-Aimé et ne le point laisser aller » et, dans la force d'un invincible amour, porter à tous les êtres un défi sublime, dire à la création entière : « Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ? La tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? les dangers ? la persécution ? le glaive ?..... Oh ! non : j'en suis assuré, ni la mort, ni la vie, ni anges, ni Principauté, ni Puissance, ni présent, ni avenir, ni force, ni élévation, ni abîme, ni quelqu'autre créature que ce soit, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu cimenté dans le Christ-Jésus Notre Seigneur. » C'est la prudence « du serpent, » c'est la devise éternelle du prêtre et du chrétien ici-bas. Saint Thomas avec sa profondeur ordinaire, nous ouvre sur cette expression une nouvelle et vaste perspective. Au berceau du monde un serpent nous est montré qui séduit et perd le premier homme dans les ruses d'une habileté consommée. Qui combattra la « prudence » du serpent infernal ? Une autre prudence, celle du serpent que Dieu crée et forme à la lutte, la « prudence de l'esprit » opposée à la « prudence de la chair. » Considérez le serpent infernal dans ses ruses et ses machinations de l'Éden. Trois traits de prudence préparent et consomment son fatal triomphe.

Il choisit le lieu de l'attaque, c'est à l'endroit faible qu'il dirige ses coups, c'est à la femme qu'il s'adresse tout d'abord comme plus accessible à la fascination de ses promesses et à la foi en ses affirmations impies. En second lieu, ces promesses et ces affirmations elles-mêmes révèlent la même habileté. Satan a su démêler les deux aspirations véhémentes du cœur de l'homme, la gloire et le plaisir ; il lui propose, avec la grandeur la plus haute, le plaisir le plus délicieux. « Vous serez comme Dieu, » dit-il ; puis, faisant briller aux yeux d'Ève les délices du fruit défendu : « Pourquoi ne mangez-vous pas ? » Voilà les « pensées, » voilà les « profondeurs de Satan. » En troisième lieu, il a su comprendre que son auxiliaire le plus puissant dans la chute de l'humanité, serait *le bois*, l'arbre mystérieux de l'Éden et son mystérieux fruit[1]. A cette triple ruse du serpent infernal, le prédicateur de la foi fera correspondre une triple prudence, et deviendra ainsi le « serpent » qui mènera l'humanité au salut, comme l'autre l'a précipitée dans la chute. *Estote prudentes sicut serpentes.* Le prêtre aussi étudiera l'endroit sensible, vulnérable de l'âme pour y porter le coup de la grâce et du salut. Aux fallacieuses promesses de l'ennemi et à ses affirmations mensongères, il opposera les magnificences de la grâce et l'infinie splendeur de la gloire, tout ce qu'a fait Dieu pour l'humanité régénérée, tout ce qu'il se dispose à faire encore, toutes les richesses « de la grâce dans laquelle nous vivons actuellement, » et toutes les magnificences dont nous comblera durant l'éternité « notre adoption en enfants de Dieu[2]. » Mais surtout au

[1] Propter astutiam serpentis dejectum est genus humanum quia ostendit ei lignum. (D. Th. *Comm. in Matth.* cap. x.) — [2] Rom. v, 2.

bois de l'Éden, à l'arbre chargé du fruit qui donna la mort, il opposera le *bois* vivifiant, la croix salutaire, où est suspendu le fruit qui donne l'éternelle vie. La grande arme du sacerdoce, son arme invincible, son moyen de triomphe le plus assuré, c'est la croix. Le sacerdoce, comme saint Paul, où qu'il aille, quelque contrée que son zèle envahisse, quelques conquêtes que sa puissance prépare, doit dire toujours : « Frères, venant au milieu de vous, j'ai fait profession de ne savoir qu'une chose, Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. »

Soyez simples comme la colombe, doux, paisibles, inoffensifs comme elle. La colombe est l'image du sacerdoce catholique sous deux admirables rapports. La faiblesse d'abord. Dieu livre, comme nous l'avons vu plus haut, son sacerdoce à toutes les faiblesses réunies ; il le laisse impuissant, désarmé, sans protection, sans secours, au milieu des puissances de ce monde : elles l'étreignent, elles l'écrasent, elles le tiennent pour mort de ses blessures, et quand elles chantent ce qu'elles s'imaginent être leur victoire, le sacerdoce est debout, calme, ferme, plus intrépide, plus invincible que jamais, et non content de ne pas périr lui-même il a gagné jusqu'à ses bourreaux, et les a ressuscités à la vie de l'âme au moment où ils prétendaient lui ravir la vie du corps. *Virtus Dei est !* C'est le grand et incommunicable triomphe de la divine puissance. « Quand Dieu montrera-t-il sa force dans son plus grand éclat ? Quand les brebis triompheront des loups ; quand, au milieu même de cette multitude de bêtes frémissantes, déchirées en lambeaux, couvertes de meurtrissures, non-seulement ces brebis ne périront pas, mais attireront à elles et convertiront les loups furieux. Merveille bien plus éclatante que si les brebis mettaient à mort les loups :

car changer leur volonté, transformer ces natures féroces, est une œuvre bien autrement prodigieuse. Et voilà ce qui s'est fait : fait par douze hommes, quand le monde n'était qu'un vaste repaire de loups dévorants[1] ! » — Après la faiblesse toute divine et toute miraculeuse du sacerdoce catholique, la comparaison dont se sert Jésus-Christ marque son aimable douceur et sa candide simplicité. Poursuivie par des loups cruels, la brebis ne songe pas même à se défendre, bien loin de songer à devenir agressive et à se venger. Jamais dans le sacerdoce catholique les ruses méchantes, la perfidie sous des dehors bénins ; jamais de vengeances déguisées sous les dehors d'une paix décevante, jamais les piéges cruels tendus sous le couvert de l'amitié. Le sacerdoce catholique à la haine n'oppose que la douceur, aux assauts furieux la paisible patience, aux blasphèmes la bénédiction, aux traits impitoyables de la calomnie et de l'injure la réponse douce et inoffensive et la justification sans amertume ni aigreur. « Nous sommes insensés dans le Christ, nous sommes faibles et infirmes... on nous maudit et nous bénissons : on nous persécute, et nous le supportons : on nous blasphème et nous prions pour nos blasphémateurs[2]. »

2. Après avoir, sous ces frappantes images, laissé entrevoir l'avenir qui attend le sacerdoce au milieu du monde et les vertus qu'il doit montrer dans cette situation formidable, Jésus-Christ laisse là la figure, et, sans voile, directement, dans toute son effrayante réalité, il décrit la persécution sanglante qui l'attend à la naissance de l'Église et durant tous les siècles.

[1] Sanct. Chrysost. *Hom. XXXIII in Matth.* — [2] I Corinth. IV.

Étrange avenir ! Les Apôtres et le sacerdoce entier seront les sauveurs de leurs frères, et ils entendent de la bouche divine cette parole : *Cavete ab hominibus !* « Gardez-vous des hommes. » Et pourquoi ? *Tradent vos :* « ils vous livreront ! » Jésus-Christ marque les trois différents degrés et les trois développements successifs de cette vaste et cruelle persécution, intentée par le monde à l'Église. — A peine née, l'Église, et à sa tête les Apôtres, se trouvent en face de la synagogue irritée qui les saisit, les torture, les bafoue, les étreint dans d'iniques sentences, les jette au fond des cachots, et les fait périr sous les coups. Jésus-Christ marque les cruautés de sa fureur croissante, et la terrible gradation des supplices employés contre de douces et innocentes brebis. *Tradent in conciliis,* « ils vous traîneront au milieu des assemblées : » C'est le premier essai de leur haine ; Pierre et les douze sont appelés devant l'assemblée malveillante et haineuse des pharisiens, pour y répondre de leur prédication et des progrès de l'Évangile. La haine commence toujours ainsi : avant de persécuter on appelle le sacerdoce, on le veut perdre par ses propres aveux ; on le traîne à des tribunaux iniques, à des juges prévenus ou vendus ; ou, si on ne le peut, on le cite à la barre plus injuste et plus audacieuse encore de l'opinion publique égarée, on *lâche* sur lui une presse éhontée, on émeute des écrivains sans conscience, toujours prêts à toutes les infamies et à tous les crimes, et cette tourbe envahit le prétoire, ou hurle dans la rue: *Celui-ci est un séducteur, nous l'avons surpris trompant le peuple et l'égarant! Tradent vos in conciliis.* C'est le premier pas : il faut avant tout déshonorer le sacerdoce, le couvrir de ridicule et d'odieux, le donner à la populace comme la cause de sa misère, aux esprits

éclairés comme l'usurpateur d'un pouvoir exorbitant, comme l'instrnment de la plus absurde tyrannie : *Nolumus hunc regnare super nos!* Quand la presse a bien rempli son office d'accusateur et de calomniateur, quand le pouvoir a bien laissé avilir le sacerdoce, alors le sang coule, la Commune s'organise, les cachots s'ouvrent, et la mort n'est pas loin : *in synagogis suis flagellabunt vos.* Ce fut la marche suivie à Jérusalem, c'est la marche suivie dans tous les siècles, c'est la marche triomphale que l'invincible confession de la foi doit parcourir. L'Église fut d'abord calomniée dans les conciliabules des pharisiens : elle fut ensuite, par sentence juridique, et au milieu des tribunaux de Jérusalem, couverte des premières effusions de son sang. Dieu, qui voulait pour lui et pour elle de plus vastes et de plus splendides triomphes, la livre ensuite, non plus aux fureurs d'un seul peuple et aux tribunaux d'une seule ville, mais aux attaques violentes de tous les peuples, aux sentences et aux supplices des tribunaux du monde entier. *Vous serez conduits à cause de moi, devant les gouverneurs et devant les rois, en témoignage pour eux et pour les nations.* Voilà l'Église et le sacerdoce devant les préfets de l'Empire, les Césars de Rome, les princes de la terre entière : voilà d'un trait et en un seul mot, l'histoire des iniquités du monde à l'égard de l'Église, de la force invincible de cette Église, sous son apparente faiblesse, du triomphe séculaire de Dieu dans la défaite des persécuteurs et l'impérissable gloire des persécutés. Sous nos yeux le sacerdoce et l'Église sont mis aux fers par l'Italien usurpateur et l'Allemand ivre de ses victoires : sous nos yeux l'Église sortira victorieuse de cette lutte sanglante et les persécuteurs s'évanouiront dans la tombe qui les attend.

Un grand miracle devait étonner les juges et les rendre, sur leurs tribunaux tout-puissants, inquiets et interdits : c'est l'attidude des accusés, leurs réponses intrépides, leurs reparties toujours victorieuses, et leur logique toujours invincible. Ah ! Dieu est là quand nos confesseurs de la foi comparaissent ! Il est avec la timide vierge, avec l'enfant inexpérimenté, comme il est avec le vieillard tremblant et caduc ; il inspire l'ignorant, et met sur des lèvres inconscientes les plus sublimes réponses et les traits les plus vainqueurs. Dès que la persécution sévit et que prêtres et fidèles sont traînés devant les juges pour y confesser leur foi, l'homme se tait et Dieu parle seul. *Nolite cogitare quomodo aut quid loquamini : dabitur enim vobis in illa hora quid loquamini.*

3. Quelque sombre que soit déjà le tableau, le plus sombre trait y manque encore. Une persécution nouvelle, étrange, inattendue, accueillera les Apôtres, et après eux le sacerdoce de tous les temps. La haine domestique s'ajoutera aux haines populaires, et jettera le prêtre dans ses plus poignantes angoisses et ses plus pressants dangers. Guerre affreuse qui oppose l'un à l'autre les êtres les plus aimés : persécution atroce qui a pour agents et pour victimes ceux qu'unit et enchaîne le plus fort et le plus doux des liens, le lien du sang. Le monde se partagera en deux familles si opposées d'idées, de goûts, de volonté, de conduite ; Jésus-Christ deviendra « le signe d'une contradiction » si violente, et sur son tombeau se livrera une lutte si acharnée, que les sentiments les plus profonds de la nature seront reniés, les liens les plus forts brisés violemment : frères contre frères, fils contre père, père contre fils. La mère elle-même perdra dans cette haine atroce sa

tendresse native, et la douce jeune fille acquerra pour haïr une énergie et une puissance que la nature ne lui connaissait pas. Et une pareille haine n'est pas seulement incompréhensible, considérée dans ceux qui l'exhalent, mais elle l'est encore dans les excès où elle se porte et les crimes qu'elle persuade. « Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils ; et les fils se lèveront contre leurs parents et les feront mourir. »

Un dernier mot de Jésus-Christ fait monter à ses dernières extrémités cette tempête effroyable, où le sacerdoce doit être engagé et comme englouti. Ce n'est pas un seul courant de haine, un seul fleuve, une seule mer, qui lui verseront leurs flots furieux, c'est une immensité sans limite, c'est un océan sans rives, c'est une haine profonde, implacable, universelle, impérissable, qui enveloppe le monde entier, remplit tous les siècles, envahit toutes les générations. et pousse à la fois contre le sacerdoce toutes les puissances, toutes les passions, toutes les convoitises, toutes les ambitions, fait de lui l'universelle victime de toutes les perversités conjurées : *Vous serez en haine à tous à cause de mon nom.* « En haine à tous ! » Quel mot ! Tous les peuples, tous les royaumes, l'univers entier, poursuivront les Apôtres, et les prêtres de Jésus-Christ. Tacite, témoin involontaire de cette prophétie, et annaliste inconscient de cette mystérieuse conduite de Dieu sur son sacerdoce ; Tacite, parlant des chrétiens devenus *multitude* et poursuivis avec fureur dans tout l'empire, n'attribue qu'à cette haine les supplices où on les faisait périr par milliers. « Ils sont, dit-il, convaincus, bien moins d'avoir commis quelque crime, que d'être l'objet de la haine du genre humain. » Témoin irrécusable, il emploie sans le savoir presque les mêmes paroles dont

s'était servi Jésus-Christ : *Vous serez en haine à tous.* Il le fallait, puisque le sacerdoce devait continuer l'œuvre de la rédemption, reproduire le Christ expiateur, et apparaître comme son chef « la couronne d'épines sur la tête, la pourpre dérisoire sur l'épaule, et la croix sur le dos meurtri et sanglant. »

III. — Tel est l'avenir du sacerdoce. Écouter de semblables révélations et rester ferme, était sans doute un prodige de l'assistance divine. Mais Jésus-Christ donne incontinent après à ses apôtres quelque allégement et quelque consolation. Une lueur d'espérance et de joie luit dans cette obscurité affreuse ; à côté du combat apparaît le triomphe, à côté du martyre de divines et incomparables compensations [1].

La première se tire de la mission même que le sacerdoce accomplit dans le monde. *Propter nomen meum*, dit Jésus-Christ. Le prêtre est le représentant du Christ Rédempteur, il est l'envoyé et l'ambassadeur du Très-Haut ; il est l'associé de Dieu dans la plus divine de ses œuvres, la rédemption du monde et la glorification infinie de sa Majesté par le mystère de la souffrance et de la mort d'un Homme-Dieu. « Nous portons sur nous, dit le grand Apôtre, la mort du Christ; » et encore :

[1] Promisit Deus consolationem : quia « propter nomen meum » Hoc enim vobis debet dulce esse pro nomine meo pati, ut habetur I Petr. IV, 14 : « Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis. » Item alia ratione confortat eos : quia ad magnum fructum eorum debebat venire tribulatio. Quia enim prævidit multos cadere ideo monet ad perseverantiam : quia « qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit. » (D. Thom. *Comment. in Matth.* cap. X.)

« Nous accomplissons dans notre chair ce qui manque à la passion du Christ. » Ainsi, dans nos souffrances, dans nos ignominies, quand on nous blasphème, quand on nous poursuit de la plus furieuse comme de la plus inique des haines, « nous portons les stigmates du Christ, » nous nous revêtons de sa royale ressemblance, nous apparaissons sous son « diadème de souffrance, » et nous brillons de sa divine beauté. Plus encore : « Si nous souffrons avec lui » et pour lui, *à cause de son nom*, nous régnerons avec lui. La communauté de souffrance appelle la communauté de gloire ; suivant le Christ dans sa carrière de douleurs, nous le suivrons dans sa carrière de triomphes : *Sit compatimur et conregnabimus.*

Un autre mot de Jésus-Christ découvre de nouvelles consolations : *Hic salvus erit*, « celui-là sera sauvé, » dit-il ; parole qui depuis dix-huit siècles s'exécute, et est à elle seule un grand miracle. Nous avons vu la persécution où doit être engagé le sacerdoce catholique, la force qui doit l'étreindre et le briser, la haine qui doit le poursuivre de contrée en contrée et de siècle en siècle, l'universalité de cette haine, ses effets monstrueux et ses extrémités incroyables ; mer en furie, flots énormes, vagues impétueuses qui bondissent sur le sacerdoce, et le vont renverser. Mais la parole divine est là, debout, inébranlable, roc indestructible, où se sont brisés et se briseront jusqu'au dernier jour les fureurs du monde et les assauts de l'enfer. « Tu iras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin, et là se brisera l'orgueil de tes flots ! » Le prophète chantait du Dieu éternel dans l'indestructible sanctuaire de sa puissance : *Ipsi peribunt, tu autem permanebis*, « eux périront, mais vous vous demeurerez. » Jésus-Christ prononce de ses prêtres la même grande parole, et sépare son sacerdoce immortel des éphémères

et fragiles persécuteurs qui le prétendent anéantir « Eux périront ! » Où sont les Néron et les Dioclétien ? Où sont les sanguinaires empereurs du Bas-Empire ? Où les tyrans implacables qu'armait il y a trois siècles la haine protestante ? Et plus près de nous encore, où sont les furieux de la Convention et du Directoire qui avaient si bien juré d'étouffer le sacerdoce dans son sang, et de faire du culte qu'il représente d'éternelles et irrémédiables ruines ? *Ipsi peribunt !* Ils ont péri : et il ne reste de leur mémoire que ce qu'il faut pour les maudire. *Tu autem idem ipse es,* et toi, ô sacerdoce catholique, tu es le même, toujours jeune, toujours fort, toujours victorieux : *tu autem permanebis*, « tu demeures : » la persécution passe, les tyrans meurent, les ruines s'effacent, « tu demeures ; » *et anni tui non deficient*, « et tes années ne défailliront pas, » les empires s'écrouleront, les dynasties s'éteindront dans l'impuissance, les grandeurs s'évanouiront dans l'oubli du sépulcre, mais toi, « tu demeureras et tes années ne défailliront pas : » tous les âges te retrouveront, toutes les générations seront bénies par toi, et le monde vivra ses derniers jours, que toi, comme le Dieu dont tu émanes et que tu représentes, tu seras jeune encore de gloire et d'immortalité : *Ipse autem salvus erit* [1].

[1] Dieu même dans Isaïe formule ainsi magnifiquement cette promesse. « Ego, Ego ipse consolabor vos : quis tu ut timeres ab homine mortali, es a filio hominis qui quasi fœnum ita arescet ? Et oblitus es Domini factoris tui qui tetendit cœlos et fundavit terram : et formidasti jugiter tota die a facie ejus qui te tribulabat, et paraverat ad perdendum : ubi nunc furor tribulans ? Cito veniet gradiens ad aperiendum, et non interficiet usque internecionem, nec deficiet panis ejus. Ego autem sum Dominus Deus tuus. » (*Isaï.* cap. LI.)

Ce sont là sans doute les suprêmes consolations du sacerdoce catholique, et celles qui suffisent infiniment à dissiper ses angoisses et à maintenir son cœur. Le bon Maître ne s'en tient cependant pas encore là. A ces consolations il ajoute des facilités et des allégements pour le moment même de la persécution et de la tempête. Le premier de ces allégements, c'est la fuite: *Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre.* Fuir? Mais alors le prêtre n'est-il pas le mercenaire qui, à l'approche du danger, abandonne le troupeau, et achète sa pauvre vie au prix d'une lâcheté qui coûte celle de ses brebis? Une distinction est à faire. Si le péril est commun au troupeau et au pasteur, la fuite est interdite: « Le bon pasteur donne » alors « sa vie pour son troupeau: » La fuite serait la trahison du mercenaire. Mais si le péril est personnel au prêtre, si la haine le poursuit seul, et que sa fuite, loin de nuire aux fidèles, les décharge des menaces et des tentatives d'ennemis acharnés, le prêtre alors prendra la fuite. La fuite est non seulement permise, mais elle est sainte, elle rentre dans l'économie du plan général de la rédemption et du salut des âmes, elle sert merveilleusement à la diffusion de l'Évangile. C'est en reculant devant la tempête et en évitant ses fureurs que Paul « triomphe en tout lieu, » et devient pour tous les peuples « le parfum de Jésus-Christ[1]. » Une cité refuse la foi? La foi se porte dans une autre. Un peuple est rebelle à la vocation de Dieu et à l'appel de la grâce, il persécute l'Église et chasse le sacerdoce? Un autre

[1] Vale faciens eis profectus sum in Macedoniam. Deo autem gratias, qui semper triumphat nos in Christo Jesu, et odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco. (II Corinth. II, 13, 14.

peuple recevra, avec les prêtres exilés, l'inestimable don de la prédication, de la foi et du salut. Et telle est l'immensité du champ ouvert à l'Église et aux conquêtes du sacerdoce, que la fin des temps trouvera encore à l'œuvre les ouvriers de l'Évangile, et que leur travail ne sera limité que par les gloires et les triomphes du dernier jour. « En vérité, je vous le dis, vous n'aurez pas achevé le tour des villes d'Israël que le Fils de l'Homme viendra. »

Autre consolation puissante : l'exemple de Jésus-Christ. Le soldat faiblira peut-être au milieu des horreurs de la mêlée : mais s'il aperçoit son chef au premier rang, s'il le voit sanglant et couvert de poussière, se jeter sur l'ennemi, pousser en avant, tomber percé de coups, et mourir dans son héroïsme et dans sa gloire, ah ! son courage se réveille, sa fureur s'allume, il se précipite à son tour et vole aux mêmes exploits, et, s'il le faut, au même martyre. « Il n'y a pas de disciple supérieur au maître, ni d'esclave à son seigneur ; il suffit au disciple qu'il soit comme son maître et à l'esclave comme son seigneur. »

Une vue rapide jetée sur l'avenir, un éclair qui déchire l'obscurité, et montre derrière ces sanglantes détresses tout un monde de splendeurs, achève de fortifier le courage de l'apostolat catholique. Cette œuvre pour laquelle le sacerdoce donne ses sueurs, et, quand il le faut, son sang, c'est l'œuvre divine par excellence, l'œuvre que Dieu médite dès les siècles éternels, et pour laquelle, dans le temps, il déploie toute la force « de son bras étendu, » *in brachio extento*. Cette œuvre, il semble la jeter dans l'oubli, il laisse des ennemis triomphants poser sur elle leur main insolente, mais cette œuvre doit dominer le monde, et se fonder sur les

ruines amoncelées des empires et des royaumes qui ont prétendu l'anéantir. Obscure et méprisée d'abord, circonscrite dans un coin de la terre, aux mains de quelques pauvres bateliers, noyée dans le sang, et abimée sous les dédains des peuples, cette œuvre s'élèvera, croîtra, s'étendra, couvrira le monde, et remplira de son éclat l'univers tout entier : « Il n'y a rien de caché, qui ne sera dévoilé, ni de secret qui ne sera su : ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière, et ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits. » Cette Église si humble, ce sacerdoce si méprisé, voilà désormais les maîtres de la pensée, les rois des cœurs, les dominateurs du monde, les triomphateurs des siècles : leur voix retentira plus, et plus longtemps, et plus loin, que la voix des puissants et des sages, leur doctrine sera plus reçue, leur volonté plus obéie, leur pouvoir plus redouté et plus chéri.

A la puissance de leur œuvre, s'ajoute pour les apôtres, comme sujet nouveau de consolation et motif d'assurance, l'impuissance absolue de leurs ennemis. Et afin que cette impuissance apparaisse dans une plus saisissante vérité, Jésus-Christ suppose ces ennemis de l'Évangile et du sacerdoce parvenus au sommet de l'autorité humaine, armés du formidable pouvoir de la mort : ils jugent à leur gré et tuent suivant leur caprice. C'est Néron disant un mot, faisant un geste, et Paul est jeté avec Pierre au fond d'un cachot, puis livrés tous deux au martyre. Et bien ! quand ce mot qui paraît si terrible est dit, quand la sentence s'exécute et que le sacerdoce est traîné à l'échafaud, alors ses tyrans sont vaincus et lui triomphe. Qu'ont-ils fait ? Lui ont-ils arraché la vie? Tout au contraire, ils la lui ont donnée, illustre, impérissable, couronnée de splendeurs divines,

et placée sur le trône même de Dieu. Ont-ils été au moins les arbitres de la mort, et les maîtres de la sentence qui fait les martyrs? Nullement. Le prêtre tombe quand Dieu a lui-même décrété l'heure de son triomphe, et quand sa bonté l'appelle à la gloire par la porte des triomphateurs. « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais ne peuvent pas tuer l'âme... Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as? Et pourtant pas un d'eux ne tombera sur la terre sans votre Père. Même les cheveux de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas : vous valez plus que beaucoup de passereaux. »

Un dernier motif d'intrépidité et de confiance regarde l'avenir et est pour les prêtres plus grave encore que les précédents. Jésus-Christ les transporte au jour de son avènement triomphal. Là, au sein de sa gloire, au pied de son tribunal, en face du ciel et de la terre, deux troupes différentes, celle des triomphateurs que l'univers acclame, celles des déshonorés qu'il accable « de ses sifflets. » Les premiers ont prêché le Christ au milieu des haines et des mépris du monde, et, « contents de souffrir l'outrage pour son nom, » fiers « de porter sur eux l'ignominie du Christ, » ils ont, comme leur Chef et pour leur Chef, « combattu le bon combat, » et soutenu « la vaillante confession. » A cette heure de sa gloire, Jésus-Christ les reconnait, les recueille, les acclame : *Euge! serve bone et fidelis*... Les autres sont les lâches, les traîtres, les déserteurs de la Passion du Christ, qui « ont marché en ennemis de la croix, » ont renié l'Homme-Dieu dans la faiblesse et l'outrage, et se sont rangés, par la plus lâche des peurs, dans la foule un instant triomphante de ses ennemis. A ceux-là les implacables dédains du Christ vainqueur,

à eux les mépris et les sifflets de la terre et du ciel : *Ponam eos in sibilum!*

Donc, ô mon Sacerdoce, ô mes prêtres, chargés d'une telle œuvre, associés à de telles grandeurs, protégés par une telle puissance, réservés à une telle gloire et de si divins triomphes, « ne craignez point, » *nolite timere!*



APPENDICES

Appendice A

DE PASSIONE CHRISTI

Ex Opuscul. sumpt.

Videamus de Christi passione, de qua dicitur Matth. xx: *Ecce ascendimus Jerosolymam et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum*, etc. Possumus autem sex notare circa passionem Christi : scilicet Christi patientis voluntatem, patiendi congruitatem, passionis acerbitatem, ignominiositatem, et utilitatem, ultimo persequentium cæcitatem, et peccati gravitatem. De prima dicitur Isa. xxv : *Oblatus est quia ipse voluit.* Ad cujus evidentiam est sciendum quod mors Christi fuit nostræ morti conformis quantum ad id quod est de ratione mortis, quod est animam de corpore separari ; sed quantum ad aliud, mors Christi a morte nostra fuit differens : nos enim morimur quasi morti subjecti ex necessitate naturæ, vel alicujus violentiæ ; Christus autem mortuus est non ex necessitate, sed ex potestate, et ex propria voluntate : unde ipse dicit Joan. x : *Potestatem habeo ponendi animam meam.* Hujus differentiæ ratio est, quia naturalia voluntati nostræ non subjacent : conjunctio autem animæ ad corpus est naturalis : unde voluntati

nostræ non subjacet quod anima maneat corpori unita, vel separetur. Quicquid autem in Christo naturale erat, totum voluntati ejus subjacebat propter divinitatis virtutem, cui subjacebat tota natura. Erat igitur in potestate Christi, ut quamdiu vellet, anima ejus unita corpori maneret, et statim cum vellet, separaretur ab eo. Hujus autem divinæ virtutis indicium centurio cruci Christi assistens sensit, cum vidit eum expirare : per quod maxime ostenditur quod non sicut homines ex defectu naturæ moriebatur : non enim possunt ceteri cum clamore emittere spiritum, cum in illo mortis articulo vix etiam possunt linguam palpitando movere : unde quod Christus clamando expiravit, in eo divinam virtutem manifestavit. Et propter hoc dixit centurio : *Vere filius Dei erat iste.* Luc XXIII. Unde Bernardus in sermone de passione : « Quis tam facile cum vult obdormiat? Magna infirmitas mori sed plane sic mori virtus immensa. Solus habuit potestatem ponendi animam, et solus facultatem liberam eam resumendi, imperium habens vitæ et mortis. » Non tamen dicendum quod Judæi non occiderunt Christum. Ille enim dicitur aliquem occidere, qui causam mortis inducit non enim mors sequitur nisi causa mortis naturam vincat, quæ vitam conservat. Erat autem in potestate Christi ut natura eidem corruptioni cederet, vel resisteret quantum ipse vellet; ideo ipse Christus voluntarie mortuus fuit, et tamen Judæi occiderunt eum.

Notandum quod voluntas patientis excludit necessitatem coactionis ; quia dicit Aristoteles in lib. *De anima*, quod voluntas est animi motus cogente nullo ad aliquid admittendum vel adipiscendum. Unde non fuit necessarium Christum pati necessitate coactum. Dicitur autem aliquid necessarium ex suppositione finis ; quando

scilicet finis, nullo modo, aut non ita convenienter potest esse nisi tali fine præsupposito ; et sic necessarium fuit Christum pati necessitate finis. Qui quidem finis potest intelligi tripliciter. Primo quidem ex parte nostra, quia per ejus passionem liberati sumus, secundum illud, Joan. XII : *Oportet exaltari Filium hominis.* Secundo ex parte ipsius Christi, qui per humilitatem passionis meruit gloriam exaltationis. Luc., ult, *Oportebat Christum pati*, etc. Tertio ex parte Dei, cujus definitio est circa passionem Christi prænuntiata in Scripturis, et præfigurata in observantia veteris testamenti : et hoc est quod dicitur, Luc. XXII : *Filius hominis vadit secundum quod definitum est de illo* ; et Luc., ult : *Necesse est impleri omnia quæ scripta sunt in lege Moysi et prophetis et psalmis de me.* Sciendum vero quod Pater dicitur Filium tradidisse, secundum illud Rom., VIII : *Qui proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum.* Ubi duo tanguntur : scilicet Dei severitas et bonitas. Severitas quidem est, quod peccata sine pœna dimittere noluit. Quod signavit apostolus dicens : *Qui proprio Filio suo non pepercit.* Bonitas vero in eo quod cum homo sufficienter satisfacere non posset per aliquam pœnam quam pateretur, satisfactorem Filium dedit ei, quem apostolus signavit dicens : *Pro nobis omnibus tradidit illum.* Unde notandum quod secundum tria tradidit Dominus Pater Christum passioni. Uno quidem modo, secundum quod sua æterna voluntate præordinavit passionem Christi ad humani generis liberationem, secundum illud Isa., LIII : *Dominus posuit in eo iniquitatem omnium nostrum.* Secundo in quantum inspiravit ei voluntatem patiendi pro nobis infundendo ei caritatem unde ibidem sequitur. *Oblatus est quia ipse voluit.* Tertio non protegendo eum a passione, sed expo

nendo eum persequentibus, unde ipse Christus dixit: *Deus Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Matth., XXVII. Glossa : « Dicitur autem Deus eum dereliquisse in morte, quia peccato persequentium eum exposuit : subtraxit enim protectionem, sed non solvit unionem. » De secundo dicitur Sap., VIII : *Attingit a fine usque ad finem fortiter.* Idest a summo cœlo usque ad imum inferni : fortiter, ejiciendo scilicet de cœlo superbum, fortiter in inferno, spoliando animas fortiter in medio, scilicet in mundo, superando ibidem malignum, *et deposuit omnia suaviter.* Suaviter in cœlo stantes angelos confirmando, in inferno captivos a diabolo liberando; in mundo venumdatos sub peccato redimendo. Potest autem congruitas tripliciter attendi; id est ex tempore, ex loco, ex genere passionis. De tempore dicitur Joan., XIII : *Ante diem festum Paschæ sciens Jesus quia venit hora ut transeat ex hoc mundo ad Patrem*, etc. Unde in *libro Novi et Veteris Testamenti* dicitur : « Omnia propriis locis et temporibus gessit Salvator. » Fuit autem congruum quod Christus in juvenili ætate pateretur : tum ut suam dilectionem magis commendaret, quod vitam suam pro nobis dedit, quando erat in perfectissimo statu ; tum etiam quia non conveniebat ut in eo appareret naturæ diminutio, sicut nec morbus, ut supra patuit ; tum etiam ut in juvenili ætate moriens et resurgens, futuram resurgentium in seipso qualitatem præmonstraret ; unde dicitur ad Ephes., IV : *Donec occurramus omnes in unitatem fidei, et agnitionem Filii Dei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* De loco passionis Christi dicitur Luc., XIII : *Non capit prophetam perire extra Jerusalem.* Fuit autem conveniens Christum pati in Jerusalem. Primo, quia Jerusalem fuit locus a Deo electus ad sacrificia offerenda ·

quæ quidem figuralia sacrificia figurabant passionem Christi, quod est verum sacrificium, secundum illud Ephes., v : *Tradidit semetipsum hostiam et oblationem in odorem suavitatis.* Unde Beia dicit, in quadam homilia, quod propinquante hora passionis, Dominus appropinquare voluit loco passionis, scilicet Jerusalem, quo pervenit ante quinque dies Paschæ, sicut agnus paschalis ante quinque dies Paschæ, idest luna decima secundum præceptum legis ad locum immolationis ducebatur. Secundo, quia virtus passionis ejus ad totum mundum diffundenda erat ; unde dicitur Psal. LXXII : *Rex noster ante sæcula operatus est salutem in medio terræ*, id est in Jerusalem pati voluit, quæ dicitur umbilicus terræ. Tertio quia hoc maxima conveniebat humilitati ejus, ut sicut turpissimum genus mortis elegit ita etiam ad ejus humilitatem pertinuit quod in loco tam celebri confusionem pati non recusaret : unde Leo papa in quodam sermone Epiphaniæ dicit : « Qui formam servi acceperat, Bethleem elegit nativitati, Jerusalem passioni. » Quarto, ut ostenderet a principibus populi exortam iniquitatem occidentium ipsum, in Jerusalem ubi principes morabantur, pati voluit : unde Bernardus : « Convenerunt in ista civitate adversus puerum tuum sanctum Jesum quem unxisti Herodes et Pontius Pilatus cum ipsius gentibus et populis Israel.

Notandum quod Christus extra portam pati voluit propter tria. Primo, ut veritas responderet figuræ ; unde Hebr., XIII : *Quorum animalium infertur sanguis pro peccato in sancta per pontificem, horum corpora cremantur extra castra : propter quod Jesus*, etc. Secundo ut daret nobis exemplum exeundi a mundana conversatione : unde id subditur : *Exeamus igitur ad eum extra castra.* Id est conversatione sæcularium : vel secundum

Glossam « voluptates corporum mortificantes, membra cum vitiis et concupiscentiis crucifigentes ad eum imitandum : » nos dico, portando patienter ut ipse, improperium, ejus, id est passionem crucis, quæ videtur improperium esse infidelibus, nobis autem sanctificatio et redemptio. [Tertio, ut Chrysostomus dicit, improperium passionis Christus pati voluit, non sub tecto, nec in templo judaïco, ne Judæi subtraherent sacrificium salutare, nec ut putarent pro illa tantum plebe oblatum, ideo foras civitatem, foras muros, ut scias sacrificium esse commune, quod totius terræ est oblatio, quod communis est omnium purificatio. De genere passionis Christi dicitur Philipp., II : *Humiliavit semetipsum factus obediens Patri usque ad mortem : mortem autem crucis.* Fuit autem conveniens Christum pati hoc genus mortis : primo quantum ad humilitatis exemplum, unde Apostolus notabiliter dicit : *humiliavit semetipsum*, etc., *formam*, etc., ubi dicit Glossa : Quanta humilitate humiliavit se Christus usque ad incarnationem, usque ad mortalitatis humanæ participationem, usque ad diaboli tentationem, usque ad populi derisionem, usque ad sputa, vincula, alapas et flagella, et mortem crucis, quæ ignominiosor est. Ecce humilitatis humile exemplum, superbiæ medicamentum. Quid ergo tumescis, o homo et pulvis morticinus? quid tenderis, o sanies fœtida? quid inflaris? princeps tuus humilis est, et tu superbus; caput humile est, membrum superbum. « Secundo quantum ad satisfactionis medicamentum dicitur enim Sapient., IX : *In quo enim quis peccat, per hoc et torquetur.* Adam vero in ligno peccavit. Genes., I. Unde Christus affligi se ligno permisit, ut exsolveret quæ non rapuit. Unde Augustinus in quodam sermone de passione : « Contempsit Adam præceptum accipiens ex arbore : sed

quicquid Adam perdidit Christus in cruce invenit. » Tertio quantum ad salutis sacramentum, ut ad similitudinem mortis ejus moreremur vita carnali : ut spiritus noster in superna elevaretur : unde Joan., XII : *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Augustinus : « Spiritum, animam et corpus. » De hoc etiam sacramento crucis dicitur in Glossa super illud ad Ephes., III : *Ut possitis comprehendere quæ est latitudo, longitudo, altitudo et profundum*, etc. Non frustra tale genus mortis elegit, in quo latitudinis, longitudinis, altitudinis et profunditatis magister existeret : namque latitudo est transversum lignum quod ad bona opera pertinet, quia ibi extenduntur manus : longitudo ab ipso transverso ad terram tendit, ubi corpus crucifigitur et quodammodo stat, et ipsa statio perseverantiam significat : altitudo est, quod ab ipso transverso ligno sursum versum eminet, per quod significatur supernorum expectatio : profundum vero est in illa parte quæ fixa terræ occultatur ; unde totum illud surgit : quod profunditatem significat gratuitæ gratiæ. » Quarto quia hoc genus mortis pluribus figuris respondet : unde Augustinus in sermone de passione : « De diluvio aquarum humanum genus arca lignea liberavit de Ægypto Dei populo recedente, Moyses mare virga divisit, et Pharaonem prostravit, et populum redemit. » Idem : « Moyses lignum in aquam misit, et amaram aquam in dulcedinem commutavit : ex lignea virga de spirituali petra salutaris unda profertur ; et ut Amalec vinceretur, contra eum virgam Moyses expansis manibus extendit, ut his omnibus quasi per quosdam gradus ad crucem perveniatur. » Tertio, videlicet de acerbitate passionis, dicitur Thren., I : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor*, etc.

Notandum vero quod acerbitas passionis causabat in Christo timorem, tristitiam et dolorem. De timore dicitur Marc., xii : *Cœpit Jesus pavere et tædere.* Unde Damascenus : « Omnia quæ a non esse ad esse deducta sunt, a Conditore existendi naturaliter desiderium habent ; et non existere naturaliter fugiunt. Et Deus igitur Verbum homo factus habuit hoc desiderium, quod demonstravit per escam et potum et somnum, quibus scilicet conservatur vita, vivere desiderans : et naturaliter est experientia horum factus : et e converso desiderans corruptionis amotionem. Unde et tempore passionis quam voluntariè sustinuit, habuit mortis timorem naturalem, et tristitiam. Est enim timor naturalis nolens dividi animam a corpore propter eam quæ ex principio a Conditore imposita est naturalem familiaritatem, unde causatur timor in homine. Ad cujus evidentiam sciendum est quod timor causatur ex apprehensione futuri mali : quæ quidem apprehensio, si omnimodam certitudem habeat, non indicit timorem, unde Philosophus *Rethor* dicit quod timor non est ubi aliqua spes non est evadendi malum : nam quando nulla spes est evadendi apprehenditur malum ut præsens, et sic magis causat tristitiam quam timorem. Sic igitur timor potest considerari quantum ad duo. Uno modo quantum ad hoc quod appetitus sensitivus naturaliter refugit corporis læsionem per tristitiam si sit præsens, et per timorem si sit futura. Alio modo potest considerari secundum incertitudinem eventus, sicut quando nocte timemus ex aliquo sonitu, quasi ignorantes quid hoc : sit et quantum ad hoc timor non fuit in Christo, ut dicit Damascenus in III lib. Quod vero dicitur Prov., xviii : *Justus quasi leo confidens absque timore erit*, Intelligendum est secundum quod

timor importat perfectam passionem avertentem hominem a bono rationis, et sic non fuit in Christo, sed solum secundum passionem, ut Hieronymus dicit Item illud secundum Augustinum in lib. LXXXIII, quæst. quod signum perfectionis est absque timore esse, intelligendum est de timore servili, et non naturali. De tristitia autem dicitur Math., xxvi : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Unde Ambrosius III *de Trinit.* « Confidenter tristitiam nomino, qui crucem prædico. » Ad cujus evidentiam sciendum est quod sicut dolor sensibilis est in appetitu sensitivo, ita et tristitia : sed differentia est secundum motivum vel objectum. Nam objectum sive motivum doloris est læsio sensus tactus percepta. Objectum sive motivum tristitiæ est nocivum, sive malum, et interius apprehensum, sive per rationem, sive per imaginationem ? Potuit autem anima Christi alioquid apprehendere, ut nocivum quantum ad se, sicut passio et mors ejus et quantum ad alios, sicut casus discipulorum et peccatum Judæorum ipsum occidentium. Unde potuit perpendi in eo esse naturalis tristitia, sed secundum propassionem, ut dicit Glossa Hieronymi. Magnitudo autem hujus tristitiæ perpendi potest ex tribus. Primo quidem ex causalitate ipsius, quæ fuit propter tria. Primo quidem peccata omnia generis humani, pro quibus satisfaciebat : unde in Psal. XXI : *Longe a salute mea verba delictorum meorum.* Glossa « delicta sunt causa quæ elonge est a salute mea. Secundo specialiter casus Judæorum et aliorum in morte ejus delinquentium ; et præcipue scandalum discipulorum, de quo dicitur Matth., xxvi : *Omnes vos scandalum patiemini in me in ista nocte.* Tertio amissio vitæ, quam maxime dilexit propter ejus dignitatem : dicit enim Philosophus, iv

Ethic., quod « virtuosus tanto plus vitam suam diligit, quanto scit eam esse meliorem ; » unde et in persona Christi dicitur Jerem., XII : *Dedi dilectam animam meam in manus inimicorum.* Secundo perpenditur magnitudc hujus tristitiæ ex animæ perceptibilitate : ipsa enim anima efficacissime apprehendit omnes causas tristitiæ. Tertio perpenditur hujus tristitiæ magnitudo ex hujus puritate ; nam in aliis mitigatur tristitia interior et etiam dolor exterior ex aliqua consideratione rationes per quamdam derivationem seu redundantiam a viribus superioribus ad inferiores : quod in Christo patiente non fuit,quia unicuique permisit agere quod sibi proprium erat : unde dicit Damascenus : « Virtus moralis mitigat tristitiam. » Sciendum vero quod virtus moralis aliter mitigat tristitiam interiorem, et aliter dolorem exteriorem sensibilem : tristitiam enim interiorem diminuit directe in ea medium constituendo, sicut in propria materia. Medium autem in passionibus virtus moralis constituit,non secundum quantitatem rei sed secundum quantitatem proportionis ; ut scilicet passio non excedat regulam rationis. Et quia Stoïci reputabant quod nulla tristitia esset utilis ad aliquid, ideo credebant quod totaliter a ratione discordabat, et per consequens esset totaliter sapienti vitanda. Sed secundum rei veritatem aliqua tristitia laudabilis est, ut Augustinus probat XIV *de Civit. Dei :* quando scilicet procedit ex sancto amore : ut puta, cum quis tristatur de peccatis propriis vel alienis. Assumitur enim ut utilis ad finem ; satisfactionis pro peccato, juxta illud II, Corinth., VII, *Quæ secundum Deum est tristitia, pœnitentiam in salutem stabilem operatur.* Et ideo Christus, ut satisfaceret pro peccatis omnium hominum assumpsit tristitiam maximan quantitate absoluta, non tamen excedentem regulam

rationis. Dolorem vero exteriorem sensus tactus virtus moralis directe non minuit, quia talis dolor non obedit rationi, sed sequitur corporis naturam. Diminuit tamen ipsum indirecte per redundantiam a viribus superioribus in inferiores : quod in Christo non fuit, ut dictum est.

Notandum vero quod superior ratio in Christo tristitiam de proximorum defectibus habere non potuit. Quia enim superior ratio Christi plena Dei visione fruebatur, hoc modo apprehendebatur quod ad aliorum defectus pertinet, secundum quod in divina sapientia continetur, secundum quam decenter ordinatum consistit, et quod aliquis peccare permittitur, et quod pro peccatis punitur. Et ideo nec anima Christi, nec aliquis beatus videns Deum, de defectibus proximorum tristitiam habere potest. Secus autem est in anima viatoris quæ ad rationem sapientiæ videndam non attingit. Sic igitur de eisdem de quibus Christus dolebat secundum sensum et imaginationem et rationem inferiorem, secundum rationem superiorem gaudebat, in quantum ea ad ordinem divinæ sapientiæ referebat. De dolore dicitur Isa., xxxv : *Vere languores nostros ipse portavit, et dolores nostros ipse tulit.* Bernardus : « Volve et revolve corpus Dominicum, et non invenies in eo nisi dolorem et cruorem. » Ad cujus evidentiam sciendum, quod ad veritatem doloris sensibilis requiritur læsio corporalis. Corpus autem Christi lædi poterat, quia erat passibile et mortale : nec defuit ei sensus læsionis quin anima Christi haberet potentias omnes naturales. Unde nulli dubium debet esse, quin in Christo fuerit verus dolor. Magnitudo vero hujus doloris potest perpendi ex tribus. Primo ex ejus causalitate, quæ fuit læsio corporalis, quæ habuit magnam acerbitatem : tum propter genera-

litatem passionis, quia *a planta pedis usque ad verticem non fuit in eo sanitas*, ut dicitur Isaias, I; tum etiam ex genere passionis, quia mors confixorum in cruce est acerbissima, quia configuntur in locis nervosis et maxime sensibilibus, scilicet in manibus et pedibus : et ipsum corporis pendentis pondus continue auget dolorem : adhuc etiam temporis diuturnitas, quia non statim moriuntur, sicut illi qui gladio feriuntur vel interficiuntur. Secundo potest perpendi magnitudo doloris ex perceptibilitate patientis : nam et secundum corpus erat optime complexionatus, cum corpus ejus fuerit formatum miraculose operatione Spiritus Sancti, sicut et alia quæ per miracula facta sunt, aliis potiora fuerunt; ut dicit Chrysostomus de vino quod de aqua in nuptiis fuit. Et ideo in eo viguit maxime sensitivus tactus, ex cujus perceptione sequitur dolor. Tertio perpenditur magnitudo doloris ex ejus puritate, sicut est dictum supra de tristitia.

Notandum vero quod innocentia patientis minuit dolorem passionis quoad numerum : quia nocens non solum dolet de pœnis sed etiam de culpa. Innocens autem solum de pœna : qui tamen dolor in eo augetur ex innocentia, in quantum apprehendit nocumentum illatum ut magis indebitum : unde etiam alii sunt magis reprehensibiles, si eis non compatiantur : unde Isa., XLII : *Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo.* Utrum vero passus fuit Christus secundum totam animam ? notandum quod totum dicitur respectu partium : partes vero animæ dicuntur potentiæ ejus. Similiter considerandum quod duplex est passio animæ : una quidem ex parte corporis sive subjecti ; alia vero ex parte objecti. Quod in aliqua potentiarum ejus considerari potest ; nam potentia visiva patitur quidem ab

objecto, sicut ab excellenti fulgido visus obtunditur; ex parte vero organi, sicut cum læsa pupilla visus excæcatur. Si igitur consideretur passio animæ Christi ex parte corporis, sic tota patiebatur et secundum essentiam, et secundum potentias : nam tota animæ essentia conjungitur corpori, ita quod tota est in toto, et tota in qualibet parte ejus : et ideo corpore patiente, tota anima secundum essentiam patiebatur. In essentia vero animæ omnes potentiæ radicantur. Unde relinquitur quod corpore patiente, quælibet potentia quodammodo patiebatur. Si vero consideretur passio animæ Christi ex parte objecti, sic non omnis potentia animæ patiebatur, sed tantum vires inferiores, quæ circa temporalia operabantur : in quibus inveniebatur aliquid, quod erat ei causa doloris; et secundum hoc superior ratio non patiebatur ex parte sui objecti, scilicet Dei, qui non erat ei causa doloris, sed delectationis et gaudii. Similiter vero intelligendum est de fruitione, quod in anima potest intelligi et secundum essentiam, et secundum ejus potentias. Si autem intelligatur secundum essentiam, sic tota fruebatur in quantum est subjectum superioris partis animæ, cujus est frui divinitate : ut sicut passio ratione essentiæ attribuitur superiori parti animæ; ita etiam e conservo fruitio ratione superioris partis animæ attribuitur essentiæ. Si vero accipiamus totam animam ratione omnium potentiarum ejus, sic non tota fruebatur : nec directe quidem, quia fruitio potest esse actus cujuslibet partis animæ : nec per redundantiam quia dum Christus erat viator, non fiebat redundantia gloriæ a superiore parte in inferiorem partem, nec ab anima in corpus. Sed quia nec e converso superior pars anima non impediebatur circa id quod est sibi proprium per inferiorem, conse-

quens est, quod superior pars animæ perfecte fruebatur Christo patiente.

Notandum vero quod tristitia quæ erat in anima Christi, non erat contraria gaudio fruitionis; tum quia non erat idem secundum idem, sed vel in diversis potentiis, vel in eadem secundum diversam operationem : tum etiam quia non erat de eodem : tum etiam quia erat materia alterius, sicut accidit de pœnitente qui dolet, ac de dolore gaudet. De quarto, videlicet passionis ignominiositate, dicitur Sapient., II : *Morte turpissima condemnemus eum.* Glossa « id est crucis, quæ usque ad passionem Christi pœna reorum fuit, nunc trophæus est victoriæ, Ecclesiæ gloria. » Augustinus : « Crux Christi quæ erat supplicium latronum, nunc transit ad frontes imperatorum. Si Deus tantum honorem contulit supplicio quid conferet servo suo ? »

Notandum vero quod passio Christi fuit ignominiosa, tum propter ignominiosum locum : Joan., XIX : *Bajulans sibi crucem exivit in eum qui dicitur Calvariæ locus.* Hieronymus : « Extra portam enim et extra urbem loca sunt, in quibus capita damnatorum truncantur, id est decollatorum : et Calvariæ sumpsere nomen. Propterea autem ibi crucifixus est Jesus, ut ubi prius erat area damnatorum, ibi erigerentur vexilla martyrum. » Tum etiam propter ignominiosum supplicium Deuter., XXI : *Maledictus omnis qui pendet in ligno.* Dicit Glossa super Apostolum ad Galat., III, quod hæc pœna ceteris abjectior et ignominiosor fuit : et ideo in Deuteronomio dictum est , quod suspensus in vespera deponeretur. Est autem duplex maledictio, ut dicitur ibi in Glossa : scilicet culpæ et pœnæ. Unde et maledictum duobus modis dicitur : scilicet active et passive, id est secundum culpam et pœnam. Suscepit autem

Christus sine reatu supplicium nostrum, ut inde solveret reatum nostrum et finiret etiam supplicium nostrum : tum etiam propter ignominiosum consortium. Isa., LIII : *Et cum impiis et sceleratis reputatus est.* Hieronymus : « Sicut enim pro nobis maledictum crucis factus est Christus, sic pro omnium salute quasi noxius inter noxios crucifixus est. » Hoc etiam à mysterio non vacat : unde Augustinus super Joannem : « Ipsa crux, si attendas, tribunal fuit. In medio enim judice constituto, unus latro qui credidit, liberatus est ; alter qui insultavit, damnatus est. Jam significabat quid facturus esset de vivis et mortuis : alios positurus ad dexteram et alios ad sinistram. » Beda super Matth. : « Latrones qui cum. Domino crucifixi sunt, significant eos qui sub fide et confessione Christi vel agonem martyrii vel quælibet arctioris disciplinæ instituta subeunt. Sed qui hæc pro æterna gloria gerunt, dexteri latronis fide designantur : qui vero humanæ laudis' intuitu, sinistri latronis mentem imitantur et actus. De quinto, scilicet passionis utilitate, dicitur in Psal. LXXIII : *Deus autem rex noster ante sæcula operatus est salutem in medio terræ.* id est in Jerusalem, quæ dicitur umbilicus terræ, secundum Glossam. Est igitur utilitas passionis Christi salus christianorum.

Notandum quod passio Christi causabat nostram salutem multis modis. Uno modo per modium meriti. Philipp., II : *Propter quod Deus illum exaltavit*, etc. Unde Augustinus : « Humilitas passionis Christi claritatis est meritum; claritas passionis, humilitatis est præmium. » Christus vero clarificatus est non solum in seipso, sed etiam in suis fidelibus, ut ipse dicit Joan., XVII. Ergo videtur quod ipsa meruit salutem suorum fidelium. Sciendum insuper quod ad meritum quatuor requi-

runtur et sufficiunt; unum est agens, quod sit in statu merendi : alterum est forma, per quam habet opus præmio dignum, scilicet caritas : tertium est, ut ipsa actio sit voluntaria, et in potestate agentis, et de genere bonorum : quartum est finis debite intentus per actionem. Hæc quatuor fuerunt in Christo, unde ipse potuit mereri. Alio modo causabat Christi passio salutem nostram : dicitur in Psalm. LXVIII : *Quæ non rapui, tunc exolvebam*. Quasi dicat, non peccavi, et pœnas dedi, ut dicit Glossa. Ad cujus evidentiam sciendum quod ille proprie satisfacit pro offensa, qui exhibuit offenso id quod æque vel magis diligit quam oderat offensam; Christus autem ex caritate et obedientia magis aliquid Deo exhibuit quam exigeret recompensatio totius offensæ generis humani. Primo quidem propter magnitudinem caritatis ex qua patiebatur. Secundo propter dignitatem vitæ suæ, quam pro satisfactione ponebat, quæ erat vita hominis et Dei. Tertio propter generalitatem et magnitudinem doloris assumpti; ideo passio Christi non solum sufficiens sed etiam abundans fuit satisfactio pro redemptione generis humani secundum illud I Joan., II : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non autem pro nostris tantum sed etiam pro totius mundi*. Alio modo passio Christi causabat salutem nostram per modum sacrificii : unde ad Ephes., V : *Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis*. Quia vero humanitas Christi operabatur in virtute divinitatis, sacrificium illud efficacissimum erat. Propter quod dicit Augustinus, IV, *de Trinit.*, quod « convenienter in omni sacrificio quatuor sunt : scilicet cui offeratur, a quo offeratur, quod offeratur, pro quo offeratur. Ideo ipse unus utriusque Mediator per sacrificium pacis

reconcilians Deo, unum cum illo manens cui offerebat ut unum in se faceret pro quibus offerebat; unus ipse esset qui offerebatur. » Item in eodem : Quid tam convenienter ab hominibus sumeretur quod pro eis offerretur, quam humana caro ? et quid tam aptum fuit huic immolationi, quam caro mortalis? et quid tam mundum pro mundanis vitiis mortalium, quam si de cogitatione carnalis concupiscentiæ caro nata in utero, et ex utero virginali ? et quid tam grate offerri possit et suscipi quam corpus caro sacrificii nostri corpus effectum sacerdotis nostri ? »

Notandum vero quod homo indiget sacrificio propter tria. Uno modo quidem ad remissionem peccati ; unde apostolus dicit ad Hebr., v, quod *ad sacerdotem pertinet offerre sacrificia pro peccatis.* Secundo ut homo in statu gratiæ conservetur semper Deo inhærens, in quo ejus pax consistit : unde et in veteri lege immolabatur hostia pacifica pro offerentium salute: ut habetur Levit., III. Tertio ad hoc ut spiritus hominis perfecte Deo uniatur, quod maxime erit in gloria : unde in Veteri Testamento offerebatur holocaustum quasi totum incensum, ut dicitur Lev.. I Hæc autem per humanitatem Christi nobis conferentur. Primo quidem per eum peccata nostra sunt remissa, secundum illud Rom., III : *Traditus est propter delicta nostra.* Secundo gratiam nos salvantem per ipsum accipimus, secundum illud Hebr., v : *Factus est sibi obtemperantibus causa salutis æternæ.* Tertio per ipsum adepti sumus perfectionem gloriæ, secundum illud Hebr., IV : *Fiduciam habemus per sanguinem ejus introire in sancta sanctorum*, scilicet gloriam cœlestem. Et ideo ipse Christus, in quantum homo, non solum fuit sacerdos, sed hostia perfecta, simul existens hostia pro peccato et hostia pacifica et holocaustum. Item alio

modo per modum redemptionis I Petr., I : *Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis de vana vestra conversatione paternæ traditionis; sed pretioso sanguine agni immaculati Christi, et incontaminati.* Glossa : « Quanto majus pretium est quo redempti estis a corruptione vitæ carnalis, tanto amplius timere debetis, ne revertendo a corruptione vitiorum vitæ carnalis, animum vestri Redemptoris offendatis. » Bernardus : Totus si quidem iste mundus ad unius animæ pretium æstimari non potest : non enim pro toto mundo Deus animam daret, quam pro humana anima dedit. » Idem : « Sublimius igitur animæ pretium est, quæ non nisi sanguine Christi redemi potest. » Idem : « Cognosce, o homo, quam nobilis est anima tua, et quam gravia fuerunt vulnera tua, pro quibus est necesse Christum. Dominum vulnerari. Si non essent hæc ad mortem, et mortem sempiternam, nunquam pro eorum remedio Filius Dei moreretur. » Ad cujus evidentiam sciendum quod per peccatum homo dupliciter obligatus erat : primo quidem servitute peccati, quia *qui facit peccatum, servus est peccati*, ut dicitur Joan., VIII ; et II Petr., II. *A quo quis superatus est, ejus servus addictus est.* Quia igitur diabolus hominem superaverat inducendo eum ad peccatum, ideo homo servituti peccati addictus erat. Secundo quantum ad reatum pœnæ quo homo obligatus erat secundum Dei justitiam ; et hæc erat servitus quædam. Ad servitutem enim pertinet quod aliquis patiatur quod non vult, cum liberi hominis sit uti seipso ut vult. Quia ergo passio Christi fuit sufficiens et superabundans satisfactio pro peccato et reatu generis humani ; ideo ejus passio fuit quasi quoddam pretium, per quod liberati sumus ab utraque obligatione : nam ipsa satisfactio qua quis satisfacit sive pro se, sive pro alio,

quoddam pretium dicitur, quod se redemit a peccato et a pœna, secundum illud Dan., x : *Peccata tua eleemosynis redime.* Christus quidem satisfacit non pecuniam dando, aut aliquid hujusmodi, sed illud dando quod fuit maximum, scilicet seipsum pro nobis : et ideo passio Christi dicitur esse nostra redemptio. Si vero alicui videatur quod nullus emet vel redimet quod suum esse non desinit: sed homo nunquam desiit esse Dei, etc. Dicendum quod homo dicitur esse Dei dupliciter. Uno modo in quantum subjicitur ejus potestati : et hoc modo homo nunquam desiit esse Dei, secundum illud Dan., IV : *Dominator excelsus in regno hominum et cuicumque voluerit dabit illud.* Alio modo per unionem caritatis ad illum, secundum quod dicitur ad Rom., VIII : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Primo modo homo nunquam desiit esse Dei : sed secundo modo desiit esse Dei per peccatum : et ideo in quantum homo fuit liberatus a Christo a peccato, et Christo passo satisfaciente, dicitur per passionem Christi esse redemptus. Notandum insuper quod per passionem Christi consecuti sumus culpæ remissionem, pœnæ dimissionem, a potestate diaboli liberationem, Dei reconciliationem, januæ cœlestis aperitionem. De culpæ remissione facta per Christi passionem dicitur Apocalyp., I : *Qui dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.* Unde Bernardus : « Triplex peccatum virtus crucis expurgat : primum originale, quod non solam personam inficit, sed etiam naturam : secundum personale; gravius quidem cum jam laxatis habenis exhibemus undique membra nostra arma iniquitatis : tertium vero singulare gravissimum quidem, quod commissum est in Dominum majestatis, cum viri impii virum justum injuste occiderunt. Hoc peccatum Christus

in se pertulit, qui seipsum fecit peccatum, ut de peccato damnaret peccatum. Per hoc enim omne peccatum tam originale quam personale deletum est, et ipsum quoque singulare eliminatum est per seipsum. Idem, de eodem : « In ipsa elevatione manuum tuarum, cum jam sacrificium matutinum in holocaustum transiret vespertinum in ipsa, inquam, virtute incensi, quod cœlos ascendebat, et terram aperiebat, infernos respergebat, exauditus es pro tua reverentia clamans : Pater, ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt. Ad hujus vero evidentiam sciendum quod passio Christi est remissionis peccatorum causa tripliciter. Primo quidem per modum provocantis ad caritatem : quia, ut dicit Apostolus ad Rom., v : *Commendat Deus caritatem suam in nobis, quoniam cum inimici essemus Christus pro nobis mortuus est.* Per caritatem autem consequimur veniam peccatorum, secundum illud Luc., vii : *Dimissa sunt ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* Secundo passio Christi causat remissionem peccatorum per modum redemptionis : quia ipse est caput nostrum ; per suam passionem enim quam ex caritate et obedientia sustinuit, liberavit nos tanquam membra sua a peccatis quasi per pretium suæ passionis ; sicut homo si per aliquod opus meritorium quod manu exercerat, redimeret se a peccato, quod pedibus commisisset. Sicut enim naturale corpus est unum ex membrorum diversitate consistens, ita tota Ecclesia, quæ est mysticum corpus Christi, computatur quasi una persona cum suo capite, quod est Christus. Tertio per modum efficientiæ ; in quantum caro Christi, secundum quam Christus passionem sustinuit, est instrumentum divinitatis, ex quo ejus actiones et passiones operantur virtute divina ad expellendum peccatum. De pœnæ dimissione facta per Christi

passionem dicitur. Isa., LIII : *Vere languores nostros ipse tulit*, id est peccata, *et dolores nostros ipse portavit.* Unde Bernardus : « Duo nobis in hereditate reliquerat ille vetustus Adam ; scilicet laborem et dolorem : laborem in actione, dolorem in passione. Christus enim non solum laborem et dolorem consideravit, sed etiam intravit. Vide, inquit ad Patrem, humilitatem meam et laborem meum, quia pauper ego sum et in laboribus a juventute mea : manus meæ in laboribus servierunt. De dolore vide quid dixit : « O vos omnes qui transitis per viam, etc. Et in vita passivam habuit actionem, et in morte passionem activam sustinuit, dum salutem operabatur in medio terræ. Ad cujus evidentiam sciendum quod per passionem Christi liberati sumus a reatu pœnæ dupliciter. Uno modo directe, in quantum scilicet passio Christi fuit sufficiens et superabundans satisfactio pro peccatis totius generis humani. Exhibita autem satisfactione satisfacienti tolletur reatus pœnæ. Alio modo indirecte, in quantum scilicet passio Christi est causa remissionis peccati, in quo fundatur reatus pœnæ. Sed notandum quod satisfactio Christi effectum habet in nobis, in quantum incorporamur ei ut membra capiti. Membra autem oportet capiti esse conformia. Et ideo sicut Christus primo quidem in anima cum passibilitate corporis habuit gratiam, et per passionem ad gloriam immortalitatis pervenit, ita et nos qui sumus membra ejus per passionem ipsius liberamur quidem a reatu cujuslibet pœnæ ; ita tamen quod primo in anima recipimus spiritum adoptionis filiorum, quo ascribimus ad hæreditatem gloriæ immortalitatis adhuc corpus passibile habentes : postmodum vero configurati passionibus et morti Christi in gloria, et in immortalitate perducimur ad vitam, secundum illud Rom., VIII : *Si*

filii, et hæredes : hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi : si tamen compatimur, ut simul glorificemur. De liberatione a diabolo facta per passionem Christi, dicitur Coloss., I : *Qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit nos in regnum Filii dilectionis suæ.* Glossa : Dilecti Filii sui, per quem redemit nos : » et infra dicitur in Glossa quod « redemptio est destructio diabolicæ potestatis, facultas libertatis, quæ nobis data est fuso illius sanguine. » Unde et ipse Dominus imminente passione dixit Joan., XII : *Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.* Glossa : Diabolus qui dominatur in malis mundo deditis. Ad cujus evidentiam sciendum quod circa potestatem diaboli, quam in homines exercebat ante Christi passionem, tria sunt consideranda. Primum quidem est ex parte hominis, qui suo peccato meruit ut in potestatem diaboli traderetur, per cujus tentationem fuerat superatus. Aliud autem est ex parte Dei quem homo peccando offenderat, qui per suam justitiam reliquerat hominem potestati diaboli. Tertium ex parte diaboli, qui sua nequissima voluntate hominem ab assecutione salutis impediebat. Quantum ergo ad primum, homo est a potestate diaboli liberatus per passionem Christi, in quantum passio Christi est causa remissionis peccatorum. Quantum ad secundum dicendum est quod passio Christi liberavit nos a potestate diaboli, in quantum nos Deo reconciliavit. Quantum ad tertium, passio Christi nos liberavit a diabolo, in quantum in passione Christi excessit modum potestatis sibi traditæ a Deo, machinando in mortem Christi, qui non habebat meritum mortis, cum esset absque peccato. Unde Augustinus, XIII, *de Trinit.*: « Justitia Christi diabolus victus est : qui cum in eo nihil dignum morte inveniret, occidit eum. Inde etiam

utique justum est ut debitores quos tenebat, liberi dimittantur, videlicet credentes in eum, quem sine ullo debito occidit. »

Appendice B[1]

L'admiration a-t-elle existé dans le Christ ?

Il faut répondre que l'admiration proprement dite a pour objet ce qui est nouveau et insolite. Or pour le Christ il ne pouvait rien y avoir de nouveau et d'insolite, quant à sa science divine par laquelle il connaissait les choses dans le Verbe, ni quant à sa science humaine par laquelle il connaissait les choses au moyen d'espèces infuses. Cependant il a pu se faire qu'une chose fût pour lui nouvelle et extraordinaire par rapport à la science expérimentale, à l'égard de laquelle de nouvelles choses pouvaient se présenter à lui tous les jours. C'est pourquoi si nous parlons de lui quant à la science divine et à la science bienheureuse, ou quant à la science infuse, il n'y a pas eu d'admiration dans le Christ : mais si nous en parlons quant à la science expérimentale, il a pu s'étonner et admirer. Il a pris ce sentiment pour notre instruction, afin de nous apprendre à admirer ce qu'il admirait lui-même. D'où saint Augustin dit *(Sup. Gent. contr. Man.*, lib. I, cap. VIII) : Ce que le

[1] Nous prenons cette Traduction dans le *Saint Thomas* de l'abbé Drioux éd. Berche et Tralin Paris.

Seigneur admirait nous montre ce que nous devons admirer. Par conséquent, tous ces mouvements qui apparaissent en lui ne sont pas la marque d'un esprit qui se trouble, mais les leçons d'un Maître qui instruit.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE CINQUIÈME

LA VIE PUBLIQUE

Le Docteur Angélique étudie d'abord la vie publique de Jésus-Christ dans ses caractères. — Il l'étudie en second lieu dans les grandes scènes qui la circonscrivent.

I. — Les convenances de la vie publique.

Les grandes scènes de la vie publique.

CHAPITRE SIXIÈME

L'EXPIATION

Saint Thomas étudie successivement la Passion, la mort, les fruits de cette passion et de cette mort.

I. — L'Homme de douleur.

III. — La puissance de la Croix.

CHAPITRE SEPTIÈME

LA VIE GLORIEUSE

II. — L'Ascension.

III. — Le trône de gloire.

IV. — Le Tribunal du Juge.

V. — L'Alpha et l'Oméga.

CHAPITRE HUITIÈME.

LE SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST.

I. — L'œuvre du Sacerdoce.

II. — La vie du Sacerdoce.

III. — Les luttes du Sacerdoce.

APPENDICES

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME

LE MANS. — TYPOGRAPHIE ED. MONNOYER.






UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

